

IMPRIMERIE DE J. SMITH,
rue Fontaine-au-Roi, 14 ter.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

VINGT-UNIÈME ANNÉE.



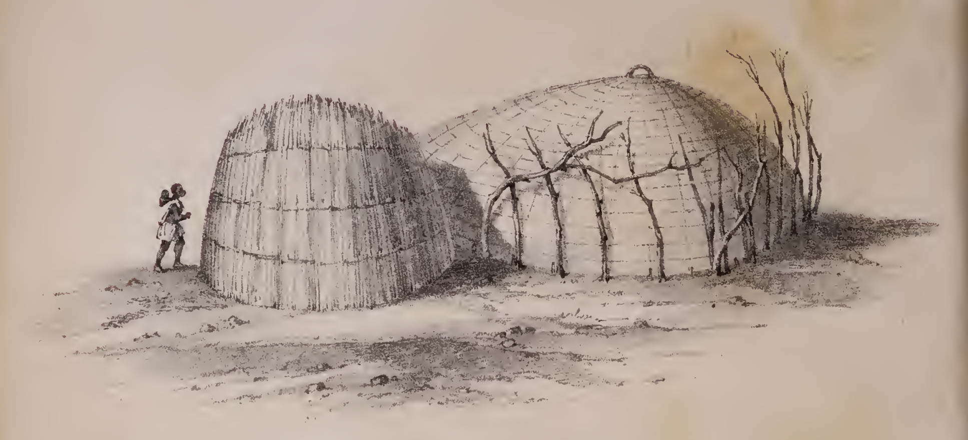
PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
DE PARIS,

CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE,

RUE TRONCHET, N° 2.

1846.



Ancienne Maison Sessouto de Moschesch.



Coupe de l'Interieur de la Maison Sessouto de Moschesch.



Imp. par Thierry frères, Paris.

Dessiné par F. Mœder.



Moschesch,

Roi des Bassoutos.

Imp par Thierry freres, Paris.

Dessiné par F. Mœder

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Dixième Rapport annuel de la Conférence des Missionnaires français, présenté à Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions Evangéliques de Paris.

(SUITE ET FIN.)

Béerséba.

En rendant compte à la Conférence des travaux de l'année qui vient de s'écouler, M. Rolland a la joie d'annoncer que Béerséba a joui d'une paix continuelle au milieu des troubles politiques qui ont agité ses environs. Tandis qu'aujourd'hui les fermiers sont dans la plus grande anxiété et qu'ils fuient de toutes parts, les habitants de la station jouissent de la plus grande sécurité. N'est-ce pas là, dit notre frère, une belle marque de la puissance de l'Evangile sur la masse de la population de l'endroit ? Hier au soir, dans une réunion d'édification, qui a lieu tous les lundis pour les membres de l'Eglise, Luc Mochapa disait à ce sujet : « Je me réjouis de ce que « nous sommes renfermés dans le bercail du bon berger. « Là, nous jouissons de la paix et de la prospérité. Nos « pieds y ont été préservés de courir pour répandre le « sang, et nos mains de rapines. Si nous n'étions pas dans « ce bercail, nous serions sans doute engagés avec nos « voisins, à commettre toute sorte de mal, et les mon-

« tagnes deviendraient notre seul lieu de refuge. Les fer-
« miers disaient, pleins d'orgueil : « Quand nous aurons
« capturé les Griquois et enlevé leur pays, nous en ferons
« autant chez les Bassoutos ; ce ne sera pour nous qu'un
« déjeûner. » Mais Dieu existe, il est visible même aux
« yeux de la chair. Déjà il fait peser, sur leurs têtes, le
« sang qu'ils ont répandu. » faisant ainsi allusion au gouvernement anglais, qui est venu pour les punir et prendre le parti des natifs, dans une guerre suscitée injustement contr'eux.

L'œuvre du Seigneur marche toujours d'une manière progressive à Béerséba. Le réveil parmi la jeunesse, qu'avait signalé le Rapport de l'année précédente, a continué, et on ne compte pas moins de trente-trois conversions nouvelles qui ont eu lieu dans les dix derniers mois. Une partie de ces jeunes gens sortent de la classe des enfants baptisés, tenue par le frère Ludorf, qui les rassemble deux fois par semaine, dans la soirée, et toujours avec le même zèle. Cette classe s'est accrue, non-seulement de plusieurs enfants baptisés, mais aussi d'une soixantaine d'enfants non baptisés, réveillés, à ce que nous supposons, par la mort prématurée d'une jeune fille, qu'ils aimaient beaucoup, et qui, à l'exception de ses derniers moments, où elle manifesta des sentiments de repentance, avait vécu jusqu'alors sans Dieu dans le monde. Ils pleurèrent à chaudes larmes sur sa tombe, où le frère Ludorf leur fit un discours très-touchant sur l'incertitude de la vie et le malheur de mourir inconverti. Le dimanche suivant, M. Rolland prêcha sur le renvoi de la conversion, et lorsqu'il mettait en doute les conversions tardives, toute la jeunesse fondit en larmes, la plupart se jetant à terre d'émotion. Bientôt le pasteur dût terminer, le service n'étant plus entendu. Un chant très-court, et une prière terminèrent cette scène touchante. Depuis trois mois que frère Ludorf

est parti pour la colonie, M. Rolland a tenu cette classe, et il a pu s'assurer qu'il y a un bien réel opéré dans les cœurs de plusieurs. Entr'autres, une jeune fille qui vient d'être écrasée sous un bloc de pierre où elle était allée chercher de la terre, est morte préparée pour le ciel.

Le jour avant cet accident fatal, elle pleura beaucoup sur la dureté de quelques-unes de ses compagnes, sur le regret qu'elle ne reverrait peut-être plus son instituteur dans cette vie. « Je pleure aussi, disait-elle, sur ces nou« veaux chants de Sion que je crains d'oublier, et qui ont « tant fait de bien à mon âme.—Quelle est ta compagne, « celle que tu aimes le plus ? lui demanda Mme Rolland. « — *Mantelile*, » répondit-elle. — Mantelile était la fille de Jacob Moshuane. Elle mourut au Seigneur il y a environ trois ans. Aujourd'hui elles sont réunies pour toujours dans les demeures de notre Père céleste.

Les classes de catéchumènes sont encore très-nombreuses, et ceux qui les fréquentent ont fait quelques progrès dans la vie spirituelle et l'expérience chrétienne. L'on trouve parmi eux plus d'amour et plus d'empressement à entrer dans le bercail du bon berger que par le passé. Une quarantaine de ces personnes ont été préparées à la candidature de cette année, où après le cours de religion que leur missionnaire a coutume de leur donner avant leur réception au baptême, elles seront admises dans l'Eglise.

Trente-six adultes et trente-neuf enfants ont été baptisés dans le courant de février dernier. Ce sont les candidats au baptême dont il fut question dans le Rapport de l'année dernière. Parmi ces nouveaux frères se trouvent vingt-deux hommes sur quatorze femmes. C'est la première fois que le nombre des hommes a dépassé celui des femmes parmi les candidats, et cela paraît un trait nouveau dans notre œuvre à Béerseba. « Nous sommes heu-

« reux de pouvoir vous dire, ajoute M. Rolland, qu'un « grand nombre d'entr'eux nous ont réjoui par leur pro- « grès dans la piété et dans la connaissance du Seigneur « et de sa parole. Avant leur conversion, j'avais dit sou- « vent que nous ne trouverions plus de chrétiens comme « les premiers, que nous avons reçu l'élite de notre popu- « lation et qu'il ne restait que le *rebut*. Mais la grâce de « Dieu n'a point de bornes, et nous sommes prêts à dire « aujourd'hui que *l'élite* est sortie du *rebut*. Outre leur « piété, leur zèle et leurs connaissances, il n'y a guère de « traits nouveaux, dans leur conversion, qui puisse vous « intéresser. Cependant je ne passerai pas sous silence « celle de Timothée, fils du bienheureux Ntunia, et qui, « j'ose l'espérer, a hérité de la piété de son père défunt. « Elle me paraît porter un caractère nouveau, en ce que « le jeune homme est né sous l'Evangile; elle est en « rapport avec nos conversions d'Europe. En rendant « compte de ce changement antérieur à sa présentation « devant l'Eglise, il s'exprima à peu près comme suit: « Né dans un moment où l'Evangile avait déjà pénétré « dans nos régions ténébreuses, je n'ai pas péché comme « mes pères, sans savoir ce que c'était que le péché. « J'allai à l'école de bonne heure et j'avais du zèle pour « apprendre à lire la parole de Dieu, non pour devenir « sage à salut, mais pour me glorifier et me faire valoir « auprès de mes camarades. C'est dans cette vue que je « me mis à apprendre à lire, et à parler la langue hol- « landaise. Je trouvais que le monde avait des appas et « des grandeurs dignes de mes recherches. J'étais dévoré « du désir de quitter la station missionnaire pour aller « vivre à mon aise loin de Dieu et de sa parole; mais « j'étais retenu par mes dignes parents, qui aimaient le « Seigneur. Malgré leurs exhortations et l'exemple qu'ils « me donnaient, j'avais formé la ferme résolution de ne

« pas me convertir. J'espérais toujours que l'Evangile « finirait comme les coutumes du monde. C'est ainsi que « j'ai passé mes années dans la vanité et l'endurcissement. « Je haïssais de voir les chrétiens se rassembler chez mon « père pour prier et s'entretenir de la parole de Dieu. « Cependant leurs entretiens me remplissaient souvent « de crainte et de confusion. Je persistais ainsi à résister « à la vérité jusqu'à l'accident où un cheval me cassa la « jambe. Mon méchant cœur me disait alors : cela gué- « rira ; mais ma conscience me reprochait mes péchés, et « me disait : Si le cheval t'avait frappé un peu plus haut, « et que tu fusses mort, où serais-tu allé ? C'est de cet ac- « cident que le Seigneur s'est servi pour me rendre at- « tentif sur mon sort futur, car jusque-là j'avais été à « l'Eglise uniquement par la crainte que j'avais de mes « parents. Sans eux je serais resté à la maison. Après ma « guérison je vais à l'Eglise ; j'entends la loi du Seigneur, « et je m'étonne de l'entendre me découvrir mes péchés. « Il me semble que je l'entends pour la première fois. Que « serais-tu devenu, me disais-je encore, si tu étais mort « dans tes péchés ? Vint alors une étincelle de l'esprit « régénérateur qui pénétra dans mon cœur, et il me sem- « blait que le soleil était changé en ténèbres. Rien dans le « monde ne me souriait plus, et je gémissais sous le triste « poids de mes péchés. Dans cet état j'allai à Christ, fa- « tigué et avec larmes. Bientôt la foi naît dans mon âme, « je vois qu'il a porté mes forfaits. Je ne vois plus rien de « semblable à Jésus-Christ ; plus rien de si beau, de si « grand et de si plein d'amour. Il s'est fait homme pour « mourir à ma place. Il m'a maintenant couvert de misé- « ricorde, de pardon et de salut. Aujourd'hui je suis à lui, « et lui à moi, et il me tarde de porter, à mon front, la « marque des régénérés, afin d'obtenir la vie éternelle,

« selon cette promesse de l'Evangile : Celui qui croira et « sera baptisé, sera sauvé. »

L'Eglise, proprement dite, continue à se consolider et à croître dans la connaissance de ses devoirs. Ses membres vivent dans l'humilité et l'observation des commandements de Dieu, ainsi que dans une soumission entière aux conseils et aux exhortations de leur pasteur. Parmi deux cent quatre-vingt personnes, dont elle se compose aujourd'hui, ce dernier n'a eu que trois cas graves de discipline à exercer : deux pour batterie, et le troisième pour impureté. Ce dernier est déplorable, mais il n'est pas étonnant, si l'on considère qu'il y a, dans l'Eglise, plus de quarante veuves ou petites femmes, renvoyées par leurs maris convertis, et que le grand nombre de jeunes filles qui peuvent se marier, les empêche de trouver de nouveaux partis.

En général, les écoliers de Béerséba ont été plus réguliers cette année que les précédentes, et le missionnaire a bien des actions de grâces à rendre pour toutes les bénédictions qu'il a plû au Seigneur de répandre cette année sur les écoles, et pour la satisfaction qu'elles lui ont procurée à lui-même. Le nombre de ceux qui lisent sur la station est de près de six cents, dont la moitié lit couramment tous nos livres imprimés dans leur langue. Dans la grande école, ceux qui écrivent, soit sur l'ardoise, soit sur le papier, s'élèvent au nombre de cent environ, dont la moitié peuvent exprimer leurs pensées d'une manière assez nette. Un nombre d'écoliers assez considérable a assisté aux leçons, où on cherche à leur inculquer les éléments préliminaires d'histoire, de géographie et d'arithmétique. Ce n'est pas sans une grande joie que l'on voit, qu'un peuple qui jusqu'ici n'avait de goût que pour le bétail, dont il faisait son dieu, commence à s'enquérir de tels objets. Le frère Ludorf, en-

couragé par ces premiers succès, pense continuer ses leçons, malgré les difficultés qu'il éprouve de trouver des termes propres pour se faire comprendre dans une langue encore barbare sous ce rapport.

L'école des petits enfants continue à prospérer sous les soins assidus que lui consacrent Mme Rolland et Marie Jackson. Cette dernière s'est montrée cette année plus régulière que jamais ; tout en elle nous réjouit. Elle fait partie des candidats au baptême de cette année. M. Rolland a vu un grand bien s'opérer par le moyen de cette école. Plusieurs jeunes âmes ont été réveillées à salut, de bonnes dispositions produites et le goût d'une instruction plus élevée, répandu dans cette belle institution de « *l'Infant School.* » Le nombre des élèves varie de cent quatre-vingt à cent quatre-vingt-dix. La coqueluche qui règne parmi ces enfants a obligé les institutrices de discontinuer leurs travaux depuis une quinzaine de jours. L'école d'industrie des jeunes filles ne cause pas moins de joie à sa *directrice.* Elle a la joie de voir les enfants qui la fréquentent, soumises, attentives et régulières, exerçant entr'elles une surveillance mutuelle, et s'exhortant réciproquement à chercher le Seigneur. Ces entretiens et le chant presque continuel des cantiques sacrés, leur font passer des heures agréables et leur aident à s'acquitter de leur tâche avec joie.

Les instances réitérées de quelques jeunes filles ont fait que Mme Rolland a dû en augmenter le nombre, qui s'élève actuellement à cinquante. Celles qui se sont mariées cette année d'une manière chrétienne, pour faire place aux plus jeunes, pétitionnent pour rester, ce qui prouve que cette école est pour elles un lieu agréable où elles aiment à s'instruire.

La population nombreuse et toujours croissante de Béerséba, et l'extension de l'œuvre du Seigneur sur l'endroit

même remplissent les moments du missionnaire de cet endroit et ne lui permet guère de s'étendre au dehors; et lorsque nous aurions désiré, dit M. Rolland, de faire une course parmi les villes qui peuplent nos alentours, le Calédon, presque toujours débordé, était une barrière insurmontable. Cette année nous sommes parvenus à fabriquer une espèce de barque qui nous rend maîtres de la rivière, et nous en avons profité pour envoyer quelques députations des membres de notre Eglise dans les villages environnants. Du côté de Botheta on les a bien reçus, dans quatre villages sur six. Des abécédaires en feuilles et des livres d'épellation ont été répandus. Cet essai a déjà produit quelques fruits. Le samedi et le lundi, l'usage de la barque est *gratis*, et plusieurs en ont profité pour venir à l'église le samedi, et s'en retourner chez eux le lundi. Au Kousberg, les chrétiens de Béerséba ont été bien reçus aussi; les chefs et les habitants de cet endroit soupirent après le moment où ils pourront avoir quelque chose de plus régulier en fait d'instruction religieuse.

L'Eglise manquant plus ou moins de moyens pécuniaires pour contribuer à l'œuvre du Seigneur, ses membres ont été exhortés à se consacrer à des travaux publics qui doivent contribuer à rendre honorable la profession qu'ils font de l'Evangile. Ils se sont empressés de répondre au vœu de leur pasteur, et dès lors le lundi de chaque semaine a été consacré à des travaux manuels entrepris en vue de l'utilité de la station. De cette manière la route a été arrangée, des fossés creusés pour conduire l'eau dans tout l'endroit, et cinq mille pieds de mur brut en pierre ont été construits pour entourer les jardins de la station. Les matériaux pour couvrir la chapelle ont été ramassés et le toit renouvelé; en outre, plusieurs des indigènes ont bâti des maisonnettes en pierre, destinées à leur propre usage. Trente pieds de

mur de jardin ont été faits devant la maison missionnaire en bâtisse. Le terrain a été égalisé et cent arbres fruitiers ont été plantés. Les deux chambres du frère Ludorf viennent de recevoir un nouveau toit en paille. La population de la station est allée en augmentant. La station a joui sous le rapport temporel d'une assez bonne moisson de blé européen. Les millets ont aussi réussi en partie; en sorte que la disette ne pourra pas être très-grande.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

	1845.	Total depuis le commencement.
Auditeurs.	600	
Adultes baptisés	36	 274
Enfants baptisés..	53	. . . . . . 411 { présents sur la station 333.
Mariages bénis.	20	 179
Communiants.	280	
Candidats au baptême. . .	42	
Catéchumènes	134	
Ecoliers { Infant school. . .	180	
Ecoliers { Enfants et adultes.	200 à 400	

PRESSE.

1844			1845.
Des billets d'échanges	150	fe in-8° . . .	Mars 44.
Lietsegalo tsa Yosefa.	1,200	» in-32. . .	Mai 44.
Lifela le lipesaleme tsa-Sione. . .	6,000	» in-12 . . .	Août 44.
Bekendmaking.	500	» in-8° . . .	Octob. 44.
2e feuille des Lifela tsa-Sione. . .	6,000	»	Octob. 44.
2e Bekendmaking	500	» in-8° . . .	Nov. 44.
3e fe des cantiques.	3,600	»	Déc. 44.
4e fe *id.*	1,000	»	Janv. 45.
5e fe *id.*	1,000	»	Fév. 45.
Couvertures.	150	»	. . . . . .
Tableaux d'école.	100	»	Fév. 45.

(205,550 pages d'impression.)

Ont été tirées depuis par l'aide imprimeur 3,000 feuilles des chants de Sion.

Messieurs et très-chers Directeurs,

Après la clôture de nos séances et sur le point de vous expédier notre Compte-rendu général, nous recevons de notre cher frère M. Pellissier, de Béthulie, le Rapport sur sa station. M. Pellissier a été retenu à Béthulie par une indisposition momentanée, qui ne lui a pas permis de se joindre à nous. Nous vous transcrivons ici ce qu'il nous dit au sujet de ses travaux évangéliques parmi les Batlapis.

Béthulie, le 30 mai 1845.

Chers et bien-aimés collègues,

La semence divine, que l'ingratitude du sol n'a pas laissé germer pendant plusieurs années, commence à se développer et à porter de beaux fruits. La rosée céleste qui était si abondante au-delà de notre horison, et qui toutefois à notre insu planait sur nos têtes, est enfin venu fertiliser nos faibles labeurs. C'est avec reconnaissance envers le Seigneur que nous voyons les ténèbres faire place à la lumière, et la malédiction prophétique en partie levée de dessus la tête des malheureux Africains. L'œuvre semble avoir pris une marche progressive; depuis notre dernière réunion annuelle, il ne s'est pas passé une semaine sans qu'un pauvre pécheur pénitent ne soit venu auprès de son missionnaire pour ouvrir son cœur et demander des conseils relatifs à l'état de son âme. Ce n'était pas chose rare dans un seul jour de me voir entouré de plusieurs Béchuanas, qui tous paraissaient désireux de recevoir des directions spirituelles. A l'exemple de Jean-Baptiste, c'était avec plaisir que je leur montrais l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. J'étais peu accoutumé à de pareilles scènes, mon sort ayant presque toujours été de semer avec larmes et rare-

ment de moissonner; quelquefois oubliant la toute-puissance du Seigneur, mon incrédulité me portait à soupçonner leur sincérité. Une attention scrupuleuse m'a pourtant convaincu que généralement la première résolution d'un Mochuana de servir Dieu est vraie, quand même sa conduite viendrait plus tard prouver le contraire. Dépourvu d'un fond de connaissances préliminaires favorables à la réception de l'évangile, il est plus sujet à se laisser détourner par les objets et les occupations de cette vie. Enfant sous tous les rapports, on ne peut pas espérer qu'il soit homme fait en matière religieuse. De là naît le besoin d'éclairer la foi des indigènes autant que possible avant de les admettre dans le sein de l'Eglise. Conformément à cette règle, notre petit troupeau reçut, le trente mars dernier, un accroissement de quarante membres par le sceau du baptême. Malgré tous les soins que je n'ai cessé de leur donner pendant deux ans, ils ne sont pourtant pas tous aussi avancés qu'on pourrait le désirer, quoique en apparence convertis. Il y a tant d'ignorance chez un grand nombre d'indigènes qui veulent entrer au service du Seigneur, que j'ai beaucoup de peine à réveiller en eux des idées claires et précises sur les doctrines les plus importantes. C'est la raison pour laquelle quelques personnes ont tant de peine à sortir de ce long noviciat, qu'il me serait doux d'abréger s'il y avait lieu. En conséquence, la persévérance et les sacrifices qu'ils font me sont une espèce de garantie et de dédommagement. Ainsi, parmi les néophytes qui viennent d'être admis dans l'Eglise, il s'en trouve qui ont figuré long-temps dans mes classes; plusieurs d'entre eux ont depuis long-temps renoncé à la polygamie, au vol et au mensonge; ils ont même souffert persécution à cause de leur foi. Paulus Liratsagai, jadis connu par ses vices et sa cruauté envers sa femme, à cause

des sentiments religieux de celle-ci, est maintenant un doux et humble serviteur du Seigneur. La paix et le bonheur règnent au sein de sa famille. Le seul enfant qu'ils ont, est aussi converti. Rebecca Morutoe, autre néophyte, pendant tout le temps de sa préparation au baptême, au milieu du mépris et des persécutions qu'elle a eu à essuyer de la part de son mari et de ses proches, ne s'est pas laissé décourager, et elle a préféré souffrir l'opposition que de renier son Sauveur. Emma Gaoyese, femme légitime d'un polygame, ennemi de la religion, a été continuellement un sujet de moquerie. Son mari a employé tous les moyens pour la détourner ; il lui a fait endurer des privations, il a pris une nouvelle concubine, et le jour de son baptême il ne voulut pas que ses enfants reçussent le sceau de l'alliance de grâce. Cette dernière circonstance rendit cette jeune femme si triste qu'elle fut pendant plusieurs jours presque inconsolable. Sa foi, au lieu d'avoir été affaiblie par tous ces obstacles, a été au contraire affermie. C'est ainsi que le malin, en voulant nuire au peuple de Dieu, se nuit souvent à lui-même. David Butilo, le second en rang sur cette station, et de la conversion duquel nous désespérions, est venu aussi à la onzième heure se ranger sous la bannière du Sauveur. Le changement de ses opinions, de son langage et de sa conduite, a attiré les regards et l'attention de ceux qui ont toujours été les plus opposés à l'Evangile et aux réformes qu'il opère dans les individus et dans la société. Plusieurs personnes, autrefois remarquables par leur incrédulité et leur opposition à la vérité, ont été désarmées par son exemple et sont venues se placer sous l'influence de la grâce.

Les anciens membres de mon église continuent pour la plupart à honorer leur profession de chrétiens. J'aime à croire que quelques-uns ont fait des progrès dans la

sanctification. Ils prennent plaisir à visiter les malades et à les inviter à se donner au Seigneur avant de descendre dans la tombe. Ils commencent aussi à comprendre qu'il est du devoir de tout chrétien de faire quelque chose pour l'avancement du règne de Dieu. Depuis quelques années ils contribuent volontairement. La dernière collecte, qui s'est élevée à 26 £. 19 sch., a été spécialement destinée, suivant leur désir, à couvrir une partie des dépenses occasionnées par la construction d'un temple.

Malgré la bonne conduite de la majorité de nos chrétiens, je dois pourtant dire avec douleur que je me suis vu obligé d'en suspendre un de la Sainte-Cène, et s'il ne se repent pas amèrement, il sera entièrement retranché de l'Eglise. Sa femme étant décédée l'année passée, peu de tems après il pensa se remarier et forma des liaisons avec une jeune personne encore payenne. Désespérant de l'obtenir à cause de l'opposition de la mère de la fille, il résolut de la séduire, pensant que par ce moyen il l'obtiendrait. Espérons que cette pauvre brebis égarée se replacera sous la houlette du bon berger, par une repentance sincère. Son nom est Andriès.

Un agent supérieur paraît remuer la masse du peuple et ranimer les os secs dont parle le prophète Ezéchiel. Nos assemblées religieuses n'ont jamais été si nombreuses qu'elles le sont à présent. Des personnes qui depuis la fondation de la station n'avaient jamais mis le pied sur le seuil de la maison de Dieu, suivent actuellement les exercices de piété avec assiduité. La plupart des auditeurs sont vêtus décemment et écoutent l'Evangile avec attention. Si le nombre de ceux qui fréquentent le culte divin continue à augmenter comparativement, le temple, qui peut contenir un auditoire beaucoup plus grand, sera dans deux ou trois ans encombré. Le Seigneur fait son œuvre, n'en doutons pas, et espérons que des milliers d'in-

dividus restés dans la plus grossière indifférence jusqu'à présent, viendront bientôt se réfugier dans la maison de Dieu.

L'école, fréquentée par un grand nombre de personnes de tout âge, n'est pas toujours également bien suivie. Quelquefois il y a trop d'écoliers, quelquefois il y en a assez, quelquefois au contraire pas assez. Cela vient de ce que les adultes qui ont leurs occupations de famille, se permettent de s'absenter sans qu'on puisse y trouver à redire. Un grand nombre d'enfants à la charge desquels sont les troupeaux, ne peuvent pas suivre assidument les instructions. Cependant, malgré tous ces inconvénients, l'école présente un aspect intéressant et encourageant. Le bien qu'elle a déjà fait sur cet endroit est incalculable. C'est à elle qu'est due en partie la réformation opérée dans les mœurs des habitants de la station.

Le tableau de l'état de l'œuvre que je viens de vous tracer en peu de mots, ne s'étend pas plus loin que le mois de février dernier. Depuis lors je ne sais pas où l'œuvre en est. La guerre qui a éclaté au commencement du mois de mars entre les Griquois et les fermiers, est venue jeter la confusion dans le pays, dans les esprits, et par conséquent dans nos travaux.

Lepui, qui par sa position aurait pu rester neutre dans ces troubles s'il avait su s'y prendre, et écouter les conseils que je lui avais donnés, s'est joint aux Griquois pour repousser les fermiers. A l'occasion des rassemblements de ces derniers, le chef des Griquois s'était assuré à plusieurs reprises de l'alliance de Lepui, dans le cas d'une attaque prochaine qu'il était dans l'intention de provoquer aussi bien que les fermiers.

Il résulta de cette alliance que beaucoup de Griquois dépravés, ayant tout à gagner et rien à perdre, sont venus ici sous prétexte de chercher un refuge pour leurs

femmes et leurs enfants pendant qu'ils iraient se battre. Pendant tout le temps de la guerre ils se sont livrés au pillage, ils ont enlevé de tous côtés le bétail des fermiers, et dépouillé toutes leurs maisons de meubles, fournitures et vivres. Un grand nombre de nos Béchuanas ont été entraînés par leur exemple et par leurs paroles à en agir de même. Quand j'ai voulu m'opposer à ce torrent dévastateur, ces mêmes Griquois, toujours fertiles en moyens pour faire le mal, ont dit à Lepui et à ses gens, qu'en ma qualité de missionnaire je ne devais pas me mêler de leurs affaires, et que mon unique but paraissait être de les gouverner; que s'ils étaient à leur place, ils ne m'écouteraient nullement, mais feraient comme bon leur semblerait.

Cette ancienne arme des Griquois, en tout temps si puissante et si funeste dans leurs mains, auprès des pauvres Béchuanas, qui les considèrent comme leur étant supérieurs, n'a pas manqué de produire son effet ordinaire. Lepui est tombé dans le piége, il a fermé les oreilles à toutes mes remontrances. Les Béchuanas, les Bushmen et les Griquois qui sont ici ont impunément volé, mangé et détruit la propriété des fermiers jusqu'à présent, sans avoir souffert la moindre perte de la part de ces derniers. Ce qui est le plus fâcheux, c'est que des chrétiens, peu fermes encore, ont suivi l'exemple des autres, voyant que le chef ne s'y opposait pas. Lorsque le gouvernement désira que Lepui fit rendre aux Boers leur bétail, il ne voulut pas y consentir, disant qu'il n'en avait pas reçu l'ordre d'Adam Kock. Et notez bien que quelque temps auparavant ce même Lepui m'avait chargé d'écrire à M. Rawstorne pour lui dire que les fermiers pouvaient venir en toute confiance chercher leur bétail. En voyant cette duplicité, je me vis obligé de lui dire que sa conduite était antichrétienne, &c., &c. Il n'en

a pas moins persévéré dans l'ornière où il était entré.

Ces troubles survenus vont extrêmement nuire à l'œuvre du Seigneur et en ralentir la marche, qui devenait si encourageante. Toutes les vieilles idées de la guerre reparaissent dans les esprits. On ne se fait conscience de rien. Les plus grands excès sont permis et sanctionnés par cette loi intérieure que le péché a rendu si aisée. Il faut espérer que le mal que Satan a prémédité et fait, le Seigneur saura le faire tourner au bien.

Sous le rapport temporel, rien n'a été fait, vu que les frais de la construction du temple ne sont pas encore couverts.

RÉSUMÉ DES TRAVAUX DE L'ANNÉE.

Communiants	40
Enfants baptisés.	28
Mariages.	29
Catéchumènes.	59

STATION DE MORIJA. — Extrait d'une Lettre de M. Maeder, aide-missionnaire.

Etat de chûte de Litsié. — Persévérance de Molapo. — Conversion de Libe, frère aîné de Mokhachane. — Entretien de M. Maeder et de Chapi, le faiseur de pluie. — Résistance de celui-ci.

Morija, le 1er juillet 1845.

Messieurs et honorés frères,

La glorieuse lumière de l'Évangile, qui a été déjà la consolation et la paix de tant de peuples, répand aussi ses rayons bienfaisants sur le pays de Moshesh. Dieu, dans sa miséricorde infinie, se plaît à se choisir un troupeau au milieu de ceux qui n'ont demandé leurs plaisirs et

leurs joies qu'à l'assouvissement de leurs passions charnelles, et le Fils de l'Homme, qui a racheté ce troupeau par son sang précieux, le garde comme la prunelle de son œil. L'amour de Dieu, l'amour fraternel, la concorde, le désintéressement, la foi sincère au Rédempteur du monde, les bonnes œuvres avec tout le cortége des vertus chrétiennes, se cherchent une place dans le cœur de l'anthropophage et renversent les forteresses de Satan. Pour le voyageur qui vient de loin, parcourir le royaume des Bassoutos est un véritable délassement. Après avoir admiré la simplicité et la paix qui règnent parmi les habitants, ses yeux se portent vers la capitale, et bientôt on s'empresse de le recevoir dans une maison modeste à Thaba-Bossiou. Le roi de ce peuple hospitalier lui tend la main et se réjouit d'avoir trouvé un ami. Après un entretien agréable et amical, l'étranger ne part qu'à regret pour aller visiter des peuplades sauvages.

Quand le serviteur de Dieu parle des délices du ciel et de la paix de l'âme, le fils de Mokhachane (Moshesh) est frappé de ces discours pleins d'onction et d'une sagesse au-dessus de celle d'ici-bas; il reconnaît le langage de la vérité, mais il ne sait, ni renoncer à ses passions, ni rompre les liens qui l'attachent à la corruption. Les attraits du péché l'entourent, le souvenir de ses ancêtres renverse les bonnes résolutions que son cœur avait formées. Des larmes stériles couvrent son visage; mais Kholu, sa mère, s'étonne de sa faiblesse, le console, lui montre le bonheur présent, et le remet bientôt dans les sentiers qu'a suivis Mokhachane. Sept jeunes vierges qu'il vient d'épouser le flattent, le caressent, détournent ses pensées, et voilà le protecteur de l'Evangile de nouveau serviteur de l'ennemi de Dieu. Cependant, troublé par sa conscience, il se lève, assemble ses tribus, et leur déclare qu'elles doivent écouter la Parole de vie. « L'Evangile

vaincra dans mon pays; vos yeux doivent se porter dans la vallée où est bâtie la maison de Dieu, et non pas sur moi; car votre capitaine, qui a été avec vous à la tête de beaucoup d'expéditions dont il est sorti vainqueur, ne peut vaincre son propre cœur. Suivez, leur dit-il dans sa douleur, suivez vos *Baruti* (missionnaires), et ayez pitié de moi. »

Litsié, l'héritier de la puissance royale, et allié du gouvernement anglais, proclame hautement la vérité de l'Evangile de Jésus-Christ, convenant de bon cœur que c'est par elle seule que l'homme peut parvenir au repos éternel. Après avoir tant de fois pleuré et soupiré sur ses péchés auprès du missionnaire, il est retombé de nouveau dans les plaisirs de ce monde. L'amour charnel l'emporte sur l'amour de Dieu dans le cœur travaillé du fils aîné de Moshesh. Le malin lui persuade qu'il lui convient d'imiter l'exemple de son père, sous les ordres duquel il est chef du pays. Il aime la fille de Poushuli, son oncle. Les peuples se réjouissent de voir leur chef rétablir les anciennes coutumes, en ajoutant une autre femme à celles de sa maison, qui forment déjà un nombre considérable. Ils lui fournissent tout le bétail nécessaire pour ce mariage. Les chrétiens en soupirent. Leur pasteur cherche à le persuader du mal que cette action produit pour lui et ponr sa nation; mais tout est inutile: le petit-fils de Mokhachane préfère les biens périssables aux biens incorruptibles. Le cabinet du presbytère et l'église de Morija retentissent souvent de ferventes prières et de supplications adressées au Tout-Puissant en faveur du protecteur de leur ville, et un rayon d'espérance rallume le zèle des fidèles.

Molapo, toujours dévoué à son Dieu consolateur et au Rédempteur du monde, jouit paisiblement de la paix que connaissent les seuls rachetés. « Mon fils chéri, je

t'admire, lui dit le roi, pour les bienfaits que Dieu t'a accordés. Comment as-tu su vaincre tes passions? Quelle force inconnue te soutient? Tu as surpassé le fils de Mokhachane; tu l'as vaincu, tu es devenu le père spirituel de celui dont tu reçus le jour. Ah! que Dieu veuille se souvenir de ton père malheureux et alarmé au milieu de sa prospérité. » « Mon père bien-aimé, ami de Mamagato, ma mère, lui réplique le chef de Morija, je comprends parfaitement la source de tes douleurs; moi-même je les ai senties vivement dans mon cœur corrompu, lorsque je m'appliquais à plaire au Créateur du monde. Si jamais tu as entendu un fils que tu aimes, daigne maintenant écouter une seule parole dont la vérité est scellée de ma propre expérience. Dieu, dans son amour incompréhensible, aime le cœur de ceux qui ne le connaissent point. Il aime aussi le tien. Il y a deux voix en toi: l'une qui t'appelle au bonheur céleste, c'est la voix de Dieu; l'autre qui t'appelle aux douleurs éternelles, c'est la voix du malin. Entends la voix de Dieu, étouffe celle du malin, et tu vaincras; le repos et la paix intérieure seront ton partage, et nous prierons ensemble celui qui est mort pour nos péchés. »

Les chrétiens de Morija vivent dans la crainte du Seigneur. Ils écoutent la Parole de vie avec attention et recueillement; ils s'entr'aiment et glorifient le nom de leur Sauveur par leur conduite et leur zèle. Leur pasteur les a quittés; mais Jésus, le bon berger, connaît ses brebis et les garde.

C'est avec bien du plaisir et de profonds sentiments de reconnaissance envers le Seigneur, Messieurs, que je puis vous parler d'une manifestation de la grâce de Dieu envers une personne dont nous n'espérions en aucune manière le changement. Entre Thaba-Bossiou et Morija, sur une colline pierreuse, s'est retiré le frère aîné de

Mokhachane. Cent années chargent son front et le courbent à terre. Pendant cent années, serviteur de Satan, et homme rusé de la fausse sagesse de l'imposteur, son cœur est endurci et plein de soi-même. Cependant le missionnaire, qui ne connaît pas toujours ceux que le ciel a destinés pour ses habitants, regarda comme son devoir de porter la prédication de l'Évangile jusque sous la tente de Libé (ce nom signifie péché). Il adressa des prières et des supplications à Dieu en faveur du chef païen, s'approcha du vieux guerrier en la présence de Dieu, et lui dit : « Vois, mon père, la miséricorde de Dieu te présente de nouveau ses bienfaits. Le Très-Haut, que tu hais, se souvient de toi ; il t'appelle et te montre le chemin du salut. » Mais Libé se moque de Dieu et de son serviteur. Il traite ce zèle de vanité et de fanatisme. « Ne vois-tu pas, dit-il à l'évangéliste, que moi qui ne crois en rien ai atteint un âge auquel vos chrétiens ne parviendront pas, et que mon kraal surpasse en grandeur ceux des chefs qui ont appris à servir Dieu ? » Le missionnaire, voyant qu'il ne peut rien sur ce barbare, lui offre du moins son amitié. Libé la refuse. « Accepte, s'il te plaît, quelques fruits que mon jardin a produits pour restaurer le corps épuisé. « Ha, ha, dit en riant le vieillard entouré de ses petits enfants, tu ne tromperas pas si facilement un homme rompu à toutes les malices des hommes frivoles. J'ai su conserver ma vie jusqu'à ce que mes cheveux blancs m'ont annoncé ma vieillesse, comment crois-tu donc que je me laisse empoisonner par tes pêches ? Laisse-moi, jamais je ne recevrai rien de tes mains. » Cependant le prédicateur de l'Évangile se souvint encore de Libé dans ses prières particulières, il retourna fréquemment chez lui, et continua durant de longues années, mais en vain, à l'instruire de l'amour de Dieu. Libe fatiguait et déshonorait son père spirituel, mais ne pouvait vaincre sa pa-

tience. O pécheur! tu méprises un homme ; comment saurais-tu résister au Saint-Esprit quand il plaira à Dieu de régénérer ton cœur? Le frère de Mokhachane étant seul, et son missionnaire loin de lui au Cap de Bonne-Espérance, se souvint de quelques paroles que celui-ci avait prononcées sous son toit. Tout-à-coup son visage se couvre de honte, son cœur se fond, sa conscience lui fait une guerre insupportable. Il demande qu'on lui amène le fils de Mokhachane, afin qu'il entende quelques paroles de consolation prononcées par un chrétien de son voisinage. Joseph se hâte de comparaître devant le plus vieux de tous les hommes des tribus Bassoutos ; il l'écoute avec attention, et son cœur s'attendrit. « Le Dieu d'Abraham soit loué et glorifié, à lui seul soit louange, gloire et honneur, dès maintenant et à toujours. » Tels sont les premiers mots que l'enfant de Dieu répliqua au long tissu de plaintes et d'anxiété que Libé achevait à peine. « Je reconnais dans le langage de douleur que tu viens de me tenir, que Dieu s'est souvenu de ton âme. Joseph ouvre le livre de la Parole de vie ; Libé l'écoute avec plaisir pour la première fois, et s'aperçoit qu'elle seule peut le délivrer des peines dont il est intérieurement consumé. Depuis ce temps Libé demande son Moruti avec empressement ; il désire qu'on lui donne des livres du Dieu des blancs, qu'on ne passe plus le chemin de Thaba-Bossiou sans aller le voir. Il est entouré de chrétiens ; ses enfants ont la liberté de visiter la maison de Dieu à Morija. « Allez, leur dit-il, écoutez les discours des serviteurs du Dieu qui nous a créés ; il n'y a point d'autre salut qu'en celui qui est mort pour nous. »

Lorsque mon devoir m'appela à Bossiou, pendant l'absence des deux missionnaires, je me souvins aussi du grand docteur qui demeure non loin de la capitale. Cet homme, qui n'a jamais aimé entrer dans la maison de

Dieu, est très-célèbre parmi tous les adorateurs de Morimo. J'envoyai un exprès chargé d'appeler Chapi à la maison missionnaire de la vallée de Bossiou. Le sage du pays se trouva un peu embarrassé de cette invitation inattendue. Il demanda au messager ce qu'il devait faire chez un homme dont il n'approuvait pas la doctrine. Le messager ne sachant que répondre, notre charlatan jette ses *litaola* (sorts). Son œil attentif y découvre qu'il est appelé, et qu'il doit se rendre sur le champ dans la maison du missionnaire, où il sera bien reçu, et où on lui donnera du tabac. Bientôt, en effet, il se présente devant moi, et, se mettant tranquillement à terre : « Me voici, Monsieur, dit-il, sur ton appel que mes *litaola* ont approuvé. Que désires-tu entendre de la bouche de celui dont la sagesse remplit le pays ? » « Je sais, lui répondis-je, que tu es connu parmi les Bassoutos, et que ton nom n'est pas ignoré au-delà du Tikoé. Chapi, dis-moi, crains-tu aujourd'hui Dieu, notre juge suprême ? Aimes-tu celui dont tu as reçu l'intelligence et la vie ? J'ai désiré de te voir pour entendre de ta propre bouche s'il est vrai, comme les autres le disent, que Chapi ne renoncera jamais à la magie. » Ici le grand docteur agite le collier mystérieux de ses charmes ; un frisson le saisit, mais bientôt recueilli, il réplique : « Moruti du Dieu vivant, qui pourrait résister à la doctrine de l'Évangile que vous autres annoncez ! Dieu existe, sa parole est la vérité, et bienheureux celui qui y croit avec simplicité de cœur. Quant à moi, il ne m'est pas donné de croire en lui, et je resterai fidèle au Dieu qui a donné de la force à ces *litaola* pour prédire les choses qui doivent s'accomplir, et pour deviner les mystères. » Notre entretien fut assez long, mais sans résultats satisfaisants. « Permets-moi avant de partir, lui dis-je, de faire ton portrait, afin que le monde connaisse celui qui se fie plus à un

collier qu'à Dieu. » Il s'assied. Bientôt après un tremblement le saisit. « Mon ami, as-tu froid ? » lui demandai-je. — Non. — Quelle est donc la cause de ce frissonnement ? » Point de réponse. Bientôt après, et avant que j'eusse fini de dessiner, il jette brusquement ses amulettes sur la table, couvrant tout mon appareil. « Vois-tu, me dit-il, cette sagesse t'est étrangère. Tu ne comprends rien là où je vois le monde ouvert devant moi. Quand tu seras de retour chez toi, tu trouveras ta femme malade. » Puis Chapi me quitta, et me donna la main en me demandant quelques présents. O Dieu ! daigne écouter les prières de ton Église en faveur de la conversion de cet homme, qui ferme son cœur à la vérité, pour ainsi dire, en dépit de lui-même.

(M. Maeder a joint à la lettre dont nous venons de communiquer un extrait, dix-huit dessins fort curieux. Nous avons remarqué entr'autres les portraits de Litsie, Molapo, fils de Moshesh, de Kholou, sa mère, de Chapi, le grand docteur, de Moïse Moussetsé, bien connu de nos lecteurs, &c. ; une vue de la maison mossouto et de la maison européenne de Moshesh, cette dernière construite en pierre, avec un toit en roseaux. L'intérieur est bien meublé. Il y a des tables, des chaises, un canapé, un miroir, un lit, &c. Mokhachane, père de Moshesh, figure également dans cette collection ; mais il n'a consenti qu'à grand peine à *poser* pour M. Maeder, qu'il regardait comme un sorcier. Pour prix de sa docilité et de sa patience, on a dû lui donner un couteau et un peu de tabac. Enfin, nous avons fait lithographier le portrait du roi des Bassoutos lui-même, persuadés de l'intérêt avec lequel nos lecteurs verront paraître devant eux un homme dont le Journal des Missions les a si souvent entretenus.)

Le Comité vient de recevoir des lettres datées de Port Élizabeth, 9 octobre, 1845. MM. Cochet et Frédoux y annoncent leur arrivée, après une navigation de trois mois et demi. Ces nouveaux missionnaires ont été reçus de la manière la plus cordiale par tous leurs frères en la foi. Ils ont logé, pendant leur séjour à Port Élizabeth, chez le révérend M. Robson, missionnaire de la Société de Londres. Il est doux de voir une unité si touchante régner entre des frères auxquels nous sommes attachés par les liens d'un même amour, et qui travaillent d'un commun accord à l'avancement du règne de Dieu et au salut des âmes. MM. Cochet et Frédoux se proposaient de prendre le plus tôt possible le chemin du désert, en mettant à profit les instructions que M. Rolland s'était hâté de leur adresser.

En débarquant à la baie d'Algoa, nos missionnaires ont eu des nouvelles de MM. Keck et Lautré, et des dames qui les accompagnaient. Le navire sur lequel ils avaient fait la traversée, le *Horwood*, périt quelque temps après le débarquement. Les missionnaires en ont vu les débris sur la côte. — Une lettre de M. Arbousset, datée du Cap, 22 septembre, 1845, et qui vient de nous parvenir, annonce l'heureuse arrivée chez les Bassoutos, de MM. Keck et Lautré, et des dames qui les accompagnaient; mais le Comité n'a point encore reçu directement de leurs nouvelles.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Baie d'Hudson. — Canada. — Voyage du Rév. G. Barnley. — Les deux faiseurs de pluie. — Conversion à la onzième heure. — Société Episcopale. Diocèse de Montreal. — Extrait du Journal de l'Evêque de Toronto. — Station de Manatoulin. — Baptême d'un chef. — Rapport des Rév. MM. Roberts et Cowley.

Entre la république des Etats-Unis et les bords de la vaste baie d'Hudson, s'étend un vaste espace de pays que les Européens ne connaissent pas parfaitement encore, mais où cependant la civilisation s'avance déjà, précédée par l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ. Au milieu des difficultés et des obstacles les plus grands, la Société des Missions de Londres, la Société Wesleyenne, et nos frères d'Amérique unissent leurs efforts pour amener des âmes captives à l'obéissance de Christ, et pour proclamer le seul nom par lequel nous puissions être sauvés. « Dans le vaste champ où nous travaillons, dit un Rapport, il n'est point de localité où nos missionnaires et nos autres agents aient autant de privations à supporter au milieu de leurs nombreux travaux. Nous devons donc nous réjouir de ce que l'amour de Christ a excité un certain nombre d'ouvriers dans la vigne du Seigneur, à parcourir des forêts immenses et encore inexplorées pour annoncer le salut aux pauvres Indiens.» Les évangélistes s'éloignent fréquemment de deux ou

trois cents lieues de la station extrême de leur Société; les districts qui leur sont assignés embrassent des pays immenses; ainsi le Rév. George Barnley, agent de la Société Wesleyenne, était chargé de parcourir un circuit de beaucoup plus étendu que la Grande-Bretagne, et ou le canot en été, et des espèces de traîneaux en hiver, sont les seuls moyens de communication. Par une lettre du 23 septembre 1843, le Rév. George Barnley donne des détails sur un voyage qu'il entreprit au milieu des tribus indiennes, cantonnées sur les bords de la baie d'Hudson. A York-Factory, établissement fondé par la compagnie anglaise, il trouva quelques exemplaires de deux hymnes imprimés déjà par les soins de M. Evans, et dont la lecture avait produit sur plusieurs esprits les meilleurs effets. « Les indigènes, écrit M. Barnley, s'efforçaient de comprendre ces deux hymnes, et les vérités chantées par le poète s'emparaient tellement de leur attention, que l'influence des sorciers indiens diminuait de jour en jour, et que les faiseurs de pluie voyaient arriver la fin d'une puissance dont ils avaient joui pendant si long-temps. Un d'eux, néanmoins, plus rusé que le reste, conçut, comme Mahomet, le projet de combiner les idées de la révélation avec ses propres erreurs, et de forger ainsi un système de déceptions qui aurait plus de chances de succès par son mélange à des doctrines vraies. Il s'adjoignit un autre fourbe, et tous deux se retirèrent pour un certain temps de la société de leurs amis, afin d'établir et d'assurer le succès de cette nouvelle entreprise. Au bout d'une retraite assez longue, les deux imposteurs reparaissent, s'annonçant comme des messagers extraordinaires venus du ciel. Dans l'une des deux hymnes dont nous avons parlé ci-dessus, il était fait allusion à la lumière; l'autre parlait de Jésus-Christ. C'en fut assez pour nos prophètes indiens; le premier

s'intitula *Wasetek*, la lumière : le second emprunta le nom du Sauveur. Quand on leur demandait raison de leur longue absence, ils disaient qu'ils avaient parcouru les régions de la félicité éternelle, ainsi que les demeures où les âmes coupables sont assujetties à des peines sans fin. Puis ils présentèrent à leur auditoire surpris une carte indiquant une route destinée à conduire les hommes vers l'un ou l'autre de ce double avenir, en passant par le soleil, la lune, etc. Leur paradis était minutieusement décrit, et ils allaient même jusqu'à essayer de peindre ce Dieu qui est « esprit et vie. » Plusieurs milliers d'individus se laissèrent tromper par les discours des deux imposteurs ; mais quelques-uns des plus sensés revinrent bientôt de ce qu'ils reconnaissaient n'être qu'une erreur, et ouvrirent leur âme aux salutaires impressions de l'Evangile.

A la station de Moose, M. Barnley eut bien de la peine à réparer le mal fait en son absence ; à Rupert's-House, au contraire, un grand nombre vient d'embrasser le christianisme ; les candidats au baptême ont promptement appris le décalogue, l'oraison dominicale, et le symbole des apôtres. Leur instruction étant suffisante et leur piété abondamment constatée, ils font maintenant partie de l'église de Christ. Le missionnaire cite relativement à cette œuvre un trait qui prouve que le Seigneur appelle les siens souvent même à la onzième heure, et que sa puissance brise les cœurs les plus endurcis. Il s'agit d'un vieillard nommé Shewapo (eau salée) qui, quoique pauvre, avait pris à sa charge ses trois filles et leurs enfants, enlevant celles-là à leurs époux polygames. Shewapo était bien le plus superstitieux de toute sa tribu ; il aurait plutôt pris du poison que de manger dans un plat dont une autre personne se serait servie ; de plus, il aimait le rhum d'une manière extraordinaire, et avait un

caractère qu'aucun raisonnement ne semblait pouvoir ébranler. Shewapo, cependant, est, à l'heure qu'il est, tout-à-fait éclairé; il a abandonné les voies du péché pour suivre le chemin du salut; il s'est chargé de sa croix et mène une conduite vraiment chrétienne.

Les Indiens convertis renoncent, sans murmures, aux boissons spiritueuses; ils observent le dimanche et se comportent, dans leurs assemblées religieuses, avec décence et bon ordre. — Cette remarque ne s'applique pas seulement aux populations sauvages des environs de Moose-Factory, mais encore à celles qui sont disséminées sur les bords du lac Seul et du lac la Pluie. Cette dernière station est peut-être la moins encourageante de toutes; mais les missionnaires n'en travaillent pas moins avec ardeur à répandre la bonne semence, persuadés que Dieu ne laissera pas sa parole retourner à lui sans effet. Les Indiens du lac la Pluie sont tous très-pauvres; ceux du lac la Pluie le sont plus encore; ils n'ont pour tout vêtement que des peaux de lapin cousues ensemble assez grossièrement. Leur nourriture consiste en racines et en poissons. Mais un tel degré de dénûment ne les empêche pas, à ce qu'il paraît, de sentir leur misère spirituelle; ils écoutent avec docilité, avec intérêt même; et si les plus âgés disent, d'un air d'indifférence, «qu'ils n'ont pas le temps, ou qu'ils sont trop vieux, » les jeunes gens se montrent, en général, bien disposés.

Une tribu, en particulier, mérite ici une mention spéciale par son esprit de recherche et de curiosité en matière de religion. « Les Indiens-Cigognes, dit un Européen, paraissent réellement désireux de devenir chrétiens. Ils nous fatiguent presque de questions sur le christianisme. Que savez-vous? répètent-ils à chaque instant. Quels sont vos enseignements ? autant que d'autres nous avons besoin d'instruction religieuse. Puis, faisant de grands

efforts de mémoire et d'intelligence, ils cherchent à se rappeler toutes les bonnes leçons qu'ils ont reçues de «*la Robe noire* » (Magudaregorruca), désignant sous ce nom le ministre de la Parole de Dieu. Ils essaient même d'observer le dimanche au fond des vastes forêts où ils dressent leurs tentes. Pendant le printemps de 1842, un évangéliste anglais eut un entretien avec quelques-uns d'entre eux; ils lui promirent de songer aux bonnes choses qu'il leur avait dites, et de lui déclarer, la prochaine fois qu'ils le verraient, s'ils voulaient être chrétiens ou non. »

Les catholiques romains travaillent avec une rare assiduité dans ces parages à arrêter les progrès de l'Évangile, en y mêlant leurs traditions et leurs superstitieuses coutumes. Des prêtres arrivent chaque jour et en grand nombre; pour contrebalancer leur influence, il faudrait que nos évangélistes se multipliassent à proportion. Joignez à ces obstacles ceux que présente le caractère des Indiens et leurs mœurs cruelles qui sont encore loin d'être entièrement changées. Les Criques et les Assiniboins ont à peu près abandonné les habitudes féroces de leurs compatriotes; mais parmi les solitudes des montagnes rocheuses se trouvent aujourd'hui même plusieurs petites nations qui brandissent le tomahawk et se parent de la chevelure de leurs ennemis.

Depuis l'embouchure du grand fleuve Saint-Laurent jusqu'au dernier lac qui forme dans le territoire du Canada comme l'anneau le plus reculé d'une longue chaîne, on peut suivre, à travers un pays magnifique, tantôt semé de villes florissantes, tantôt couvert de forêts et de prairies, la marche de l'Évangile et les progrès de la seule civilisation véritable. Cette contrée est, pour ainsi dire, française. Nos compatriotes et leurs descendants s'y montrent principalement; les villes, les districts, les acci-

dents même de la nature, y rappellent par leurs noms les souvenirs de la patrie. En octobre, 1835, M. Louis Roussy, venu de Suisse, établit dans ces parages la première station missionnaire française. Depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, les bienfaits résultant de cette colonisation nouvelle n'ont fait que s'accroître. La station principale, nommée la Grande Ligne, est toujours le centre des opérations. D'après les derniers rapports, l'Église chrétienne y compte environ quatre-vingt membres. Quinze jeunes gens sont soumis à un cours d'instruction qui les rendra capables, soit d'exercer les fonctions du saint ministère, soit d'être employés comme colporteurs ou instituteurs. Quatre jeunes filles se destinent à être institutrices. L'école journalière renferme trente-cinq enfants tant filles que garçons. Il y a aussi dans la maison des Missions une bibliothèque qui compte déjà 600 volumes, et un cabinet de physique, présent de plusieurs dames chrétiennes de Boston. Sur les autres points évangélisés par les missionnaires suisses (Sherrington, Henry-will, Chazy, Sainte-Pie, Corinthe, Bérée, Salton), nous avons à signaler les mêmes progrès, les mêmes résultats réjouissants.

A côté de ces ouvriers de Jésus-Christ, la Société épiscopale des Missions de Londres a également planté l'étendard de la foi. La population française si nombreuse disséminée dans toute l'étendue de la province de Canada réclamait le ministère des pasteurs de leur propre nation. Mais il y a là aussi beaucoup d'Anglais, et d'ailleurs l'état moral si triste des tribus indiennes appelle toute la sollicitude des chrétiens. La moisson est grande, et le nombre des ouvriers est loin d'être en proportion. La Société épiscopale a subdivisé le Canada en diocèses dont chacun est sous l'administration spirituelle d'un évêque assisté d'un clergé actif et instruit.

Diocèse de Montréal. — Il comprend tout le Canada oriental entre l'embouchure du fleuve Saint-Laurent et le point où s'y réunit la rivière des Oltawas. L'étendue de ce vaste diocèse, estimée à peu près égale à celle de la France, est de 200,000 milles carrées. La population, qui s'élève à 650,000 habitants, est composée, pour les deux tiers, de Français catholiques romains. Dans plusieurs endroits le culte public se tient encore dans des chaumières, des granges et des hangars. Les mariages mixtes y sont presque universels; de telle sorte qu'une communauté d'affections et d'intérêts y mêle incessamment les protestants aux catholiques, et nuit beaucoup au réveil religieux. Il est incontestable que beaucoup a été fait pour porter le flambeau de l'Évangile aux Indiens et aux émigrants qui, abandonnant leur patrie, se trouvent souvent au fond de ces déserts, privés de toute instruction spirituelle. Mais combien ne reste-t-il pas encore à faire? « C'est avec des sentiments de peine et de frayeur, dit l'évêque anglican de Montréal, que je songe au peu de secours dont nous avons été l'objet. Le gouvernement de la Grande-Bretagne, puissant comme il l'est, dépense ici des millions en fortifications et en travaux militaires, consacre £100,000 à des travaux à peu près inutiles, tandis que nous n'avons pas de ressources nécessaires pour établir des églises, former un clergé instruit, et pourvoir, en un mot, à l'instruction spirituelle des troupeaux si intéressants qui nous sont confiés! » Cependant il serait injuste de n'envisager les choses que d'un seul côté. L'attention de beaucoup d'âmes a été appelée vers les choses relatives à la vie éternelle. Les membres des différentes petites églises font preuve de zèle, d'assiduité et d'une piété véritable; ils s'imposent volontairement de grands sacrifices pour venir en aide à la Société des

Missions. Enfin, il y a toute raison de croire que plusieurs ont été rendus sages à salut.

Diocèse de Toronto. — Ce diocèse, embrassant la partie occidentale du Canada, renferme trois cents vingt-quatre subdivisions dont chacune a cent milles d'étendue. Mais quatre-vingts seulement de ces districts sont pourvus d'un pasteur. La population est de cinq cent mille habitants, et s'accroît tous les jours. On voit avec plaisir, par les détails que donne l'évêque dans le journal d'une de ses tournées pastorales, que les Indiens deviennent de plus en plus dociles aux leçons de leurs guides spirituels. Ils ne craignent pas de parcourir de grandes distances pour assister à la prédication de l'Évangile, et chanter les louanges de Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

Station de Manatoulin, sur le lac Huron.— « Nos campements le soir étaient assez pittoresques ; neuf tentes et autant de feux ; les canots tirés sur le rivage, et assez généralement renversés sens dessus dessous. Autour de chaque foyer on voyait se distribuer des groupes, les ombres paraissaient et disparaissaient tour à tour, tandis que quelques Indiens enveloppés dans leurs couvertures dormaient auprès des tisons à demi éteints. Nous ne dînions que lorsque nous prenions nos quartiers pour la nuit, c'est-à-dire, le plus souvent à neuf heures, et une ou deux fois à dix heures du soir. A notre première station nocturne, je découvris qu'un de nos canots était dirigé par des Indiens convertis appartenant à l'établissement missionnaire de Manaloutin. Avant d'aller prendre du repos, ces Indiens se rassemblaient, chantaient un hymne dans leur propre langue, et lisaient ensemble

quelques prières tirées de la Liturgie, et qui avaient été traduites pour leur usage. Il y avait quelque chose de touchant à entendre sur le flanc de ces rochers nus et arides retentir les louanges du Seigneur; les ténèbres, le calme qui régnait dans toute la nature, le caractère sauvage du paysage, tout donnait à cette scène un intérêt particulier et un cachet solennel.

«Nous arrivâmes à Manitoulin, le samedi, 30 juillet 1842, avant le coucher du soleil, et acceptâmes l'hospitalité cordiale du missionnaire, le Rév. F.-A. O'Meara. Ce ministre de la parole de Dieu consacre tout son temps à l'instruction et à la conversion des Indiens, tenant chaque dimanche trois services, dont deux destinés aux indigènes, et un aux blancs. Le 31, ce dernier service commença à dix heures et demie, et je prêchai après la prière du matin. A midi, il y eut un second culte pour les Indiens auxquels je m'adressai par le moyen d'un interprête. Je baptisai deux enfants; tout se passa dans le plus grand ordre, et non, je l'espère, sans laisser quelque impression sur l'esprit des auditeurs. Près de quatre cents Indiens étaient présents, la plupart fort décemment vêtus. Une église est absolument nécessaire, il faut prendre de promptes mesures pour en hâter la construction. Je passai toute la semaine à préparer les candidats qui se présentaient à la confirmation, et à expliquer les premières vérités de la religion aux païens que la perspective de présents à recevoir avaient réunis en grand nombre. Dans ce but, j'instituai régulièrement un service chaque après-midi, indépendamment de conférences particulières.

« Dimanche, 7 août, après la prière du matin pour les blancs à dix heures, je prêchai une seconde fois, et comme la maison d'école était trop petite, nous nous rassemblâmes dans un vaste magasin appartenant au gouver-

nement, et où la curiosité, plus peut-être que d'autres motifs, avait déjà réuni un grand nombre de sauvages. La communion fut administrée. Etant obligé de me servir d'un interprête, notre service fut plus long que d'habitude, mais aussi, qu'il était solennel et intéressant! Il me semblait impossible de n'être pas ému en entendant ces enfants des forêts chanter les louanges de Dieu. Quant à moi, j'avoue que les scènes de cette journée m'accablèrent, et que je rendis de ferventes actions de grâces à Dieu, de ce qu'il daignait faire de notre Eglise un instrument pour la conversion des pauvres Indiens. Les conversions se multiplient, et une nouvelle église est indispensable, car la maison d'école, quoique parfaitement appropriée au culte, est insuffisante à recevoir les multitudes qui se pressent ordinairement au culte public. M. Burkut est chargé de donner l'instruction aux enfants; ceux-ci n'assistent pas régulièrement à l'école, mais ils profitent des leçons qu'ils reçoivent, et leurs parents désirent vivement qu'ils participent ainsi que les blancs aux bienfaits d'une éducation chrétienne.

En 1842, le nombre des Indiens assemblés à l'île Manitoulin montaient à plus de six mille. La majorité était païenne; parmi les chrétiens, les uns appartenaient à l'Eglise anglicane, d'autres à la communion romaine, quelques-uns étaient méthodistes; une grande partie de ces sauvages sont d'origine à la fois indienne et française; étant de plus catholiques romains, ils ont sur leurs compatriotes une influence considérable qui s'accroit encore par des mariages mixtes. Parmi ces six mille Indiens, deux mille environ résident habituellement sur le territoire des Etats-Unis, et si nous y ajoutons les Indiens convertis, nous trouverons que les païens qui sont fixés dans les possessions anglaises montent à peine à trois mille individus, répandus sur les bords des lacs Huron et

Supérieur, et quelques-uns même aussi loin que la rivière Rouge, au nord-ouest. Ils ne vivent pas ensemble, mais se dispersent par familles, de sorte qu'il est à peu près impossible de leur donner une instruction religieuse. Lorsque Sir Peregrine Maitland était gouverneur des provinces anglaisesde l'Amérique du nord, il avait parfaitement compris les vices d'un tel système, et faisait tout son possible pour y remédier, en engageant les Indiens à se grouper en villages, et à s'établir d'une manière définitive sous la protection de l'autorité. Il avait formé le projet de placer dans chaque village un missionnaire, un instituteur, un fermier, un charpentier et un forgeron, dont les instructions et les conseils devaient enseigner aux enfants des forêts, le christianisme, l'agriculture, et les éléments des arts les plus utiles. Lord Seaton, qui succéda à Sir Peregrine Maitland, poursuivit le même plan, mais il vit bientôt qu'il fallait surmonter des difficultés immenses, ét que le temps seul pourrait modifier les dispositions nomades des Indiens. Ceux-ci, en effet, commencent à reconnaître les inconvénients de leur vie errante. Le gibier manque dans les forêts, et si la chasse fait défaut, et il n'y aura plus pour les sauvages d'autre parti à prendre que celui de s'établir à l'européenne.

Pendant que l'évêque de Toronto se trouvait à Sault-Saint-Marie, un détachement d'Indiens vint le prier de leur envoyer un missionnaire et un instituteur. Lesdiscours qu'ils prononcèrent furent très-intéressants, et empreints du désir le plus vif de connaître cette religion qui seule peut donner la paix à l'âme.

7 *septembre*.—« Les Indiens s'assemblèrent en grand nombre, écrit l'évêque de Toronto; c'était un grand jour pour eux, car Cunatunis, chef Chippeway, devait recevoir le baptême et la confirmation. Les deux villages comptent parmi leurs habitants des païens, qui, ainsi que les con-

vertis, assistent régulièrement au culte. Cependant ils persistent à se tatouer, et refusent de s'agenouiller pour la prière. Mais la conversion du chef Chippeway aura, on l'espère, les résultats les plus heureux, et comme les Indiens aiment naturellement la vérité, l'impression qu'ils recevront de cet événement sera probablement durable. Quelques-uns faisaient courir le bruit que je ne viendrais pas. « Comment, répondaient les autres, lui, le représentant de l'Eglise, aurait deux paroles ? Non, cela n'est pas possible, il viendra. » Quoique grande et commode, la maison d'école ne pouvait contenir la moitié de la congrégation ; et ceux qui n'étaient pas parvenus à se procurer des places au dedans, se groupaient près des portes et des fenêtres. Le chef fut baptisé ; il répondit assez bien à mes questions, et parut comprendre l'importance de l'acte auquel il se livrait.

A Brantford, station un peu plus reculée, sur les bords de la grande Rivière, se trouve, outre les écoles ordinaires, une institution supérieure pour enseigner la couture aux filles, et les principaux arts mécaniques aux garçons. Quand un Indien fait preuve de dispositions remarquables, on l'envoie à cet établissement, on le fait travailler, et les articles qu'il manufacture sont vendus à bon marché. Ainsi que tous les autres postes dont nous venons de parler, celui-ci est soutenu par le Comité de la Société épiscopale, et la situation florissante que constate le dernier Rapport doit être une source d'encouragements et de bénédictions.

Malgré les détails si heureux dans lesquels nous venons d'entrer, il ne faudrait pas croire que là, plus que partout ailleurs, nous ne trouvions que succès non interrompus et que prospérité constante. « Nos yeux ne voient pas tous les effets produits par la prédication de l'Evangile de Christ. » Ainsi parle un des missionnaires, le Rév. W.

Cochran. « Les portes de l'enfer prévalent souvent contre nous, les forteresses de Satan sont encore entourées de retranchements solides. Plusieurs membres de nos troupeaux sont tombés dans les filets du démon ; d'autres servent le Seigneur du sein de la persécution ; les liens de de la terre et des richesses mondaines retiennent captives les âmes d'un grand nombre qui ne jouissent pas, par conséquent de cette liberté, promise aux enfants de Dieu. Cependant, déduction faite de nos motifs d'affliction, nous avons encore de quoi exciter notre plus vive gratitude. » «Je remarque avec beaucoup de plaisir, écrit un instituteur, M. Garrick, que les Indiens apprécient sérieusement ce que notre Société fait pour leur instruction, et les sacrifices qu'elle s'impose en vue de leur annoncer la bonne nouvelle du salut. Désirant connaître par moi-même leurs sentiments à ce sujet, j'entrai en conversation avec quelques-uns des parents. « M. Cochran et vous, savez, » me répondit un vieillard, « combien nous sommes reconnaissants de ce que votre Société a fait et de ce qu'elle fait encore pour nos enfants. » « Sans la Société, » ajoutait un second, « que ferions-nous, puisque nous avons à peine le moyen de défendre nos enfants contre la rigueur du froid. » Un troisième Indien, par des revers de fortune, avait été réduit à habiller toute sa famille de peaux de buffle. « Sans les secours de la Société,» disait-il, « nous serions dans un état de dégradation plus terrible que celui de nos ancêtres, quand l'Evangile leur fut annoncé pour la première fois.

Les extraits suivants du journal de J. Robert, évangéliste, renferment des détails curieux que nos lecteurs nous sauront gré de leur communiquer.

14 *août* 1842.— Aujourd'hui, à l'école de Rapids, il y avait 100 à 120 enfants indiens. Plusieurs des petits garçons et des petites filles m'ont récité des portions de

chapitres, d'hymnes et de collectes. Une de ces dernières m'a répété les quatorze premiers articles de notre Église, qu'elle avait appris depuis dimanche dernier. Les Indiens chrétiens font de la Bible leur lecture favorite, et en apprennent par cœur des fragments considérables.

18 *août.*—J'ai visité aujourd'hui deux écoles. Elles sont, Dieu en soit loué, dans l'état le plus prospère. Les élèves avancés font des progrès en histoire, en géographie, en arithmétique.... J'ai acquis la preuve que les traités laissés par moi, lors de ma dernière visite, avaient été lus, ce qui m'a encouragé à en distribuer d'autres.

Une nouvelle station a été fondée en novembre 1844, sur les bords de la rivière Rouge, par le Rév. A. Cowley et sa femme. Là, nécessairement, tout était à faire. « Le 23, écrit M. Cowley, nous arrivâmes à Penao-Moota-Seepé, lieu de notre destination. Que d'ouvrage devant nous ! Le fourrage à amasser pour notre bétail pendant l'hiver, une maison à construire pour nous-mêmes, et assez d'enfants indiens réunis pour commencer une forte école. Mme Cowley s'occupa spécialement de cette dernière tâche, et ne tarda pas à se voir entourée d'une trentaine d'élèves. Mais hélas ! à peine la saison froide s'est elle déclarée, que les Indiens retournent à la chasse, et par conséquent notre école diminue en proportion. Nous nous mîmes immédiatement à abattre du bois pour la construction de notre maison. Moyennant une légère rétribution, nous eûmes bientôt des aides pleins de bonne volonté. Le 19 octobre, nous pouvions déjà nous installer dans notre nouvelle résidence. Cependant, il y a encore beaucoup à faire, et nous prévoyons de nombreux travaux pour la saison prochaine. Le service divin s'est tenu régulièrement chaque dimanche, et nous avons invité les Indiens à y assister. Quelques-uns ont accepté, mais généralement nous ne parvenons pas à en réunir un grand

nombre. Plusieurs viennent aussi prendre part au culte de famille, et je leur explique la parole de Dieu. Un jour que je développais le cinquième chapitre de l'Epître aux Galates, un Indien, visiblement touché de ce que je disais, s'écria: « Il peut en être ainsi de quelques-uns, mais tous les Indiens n'en sont pas là. »

M. Cowley ajoute plus loin: « Les Indiens sont plus nombreux ici que je ne m'y étais attendu. Plus de vingt familles ont dressé leurs tentes près de nous, de sorte que nous avons la perspective de nous rendre plus utiles. Leur condition morale est triste. Hommes, femmes ou enfants, ils savent fort peu ce que c'est que la modestie. Pleins de confiance dans leurs superstitions, ils s'abandonnent sans réserve aux sorciers et aux faiseurs de pluie, adorent les idoles, et prêtent une médiocre attention à ce que nous leur disons. Cependant quelques manifestations se déclarent çà et là en faveur de la civilisation. Les sauvages se mettent à cultiver des petits morceaux de terre, ils aiment les animaux domestiques, et ambitionnent de devenir fermiers. Nous encourageons ces signes comme favorables, car la civilisation est la servante du christianisme.»

Nos lecteurs auront pu se convaincre par le court aperçu qui précède, que les obstacles n'ont pas encore entièrement disparu devant les pas des ministres de Christ. Prions le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson ; contribuons, chacun selon son pouvoir, à l'extension du règne de notre Sauveur ; répétons cette invitation de l'apôtre des Gentils: « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera.» (Ephés. v, 14.)

NOUVELLES RÉCENTES.

Mort du Docteur Alexandre, évêque protestant de Jérusalem, et du Rév. W. Philip.

Nous avons encore à annoncer à nos lecteurs deux événements qui affligeront sans doute profondément tous les amis des missions. L'évêque protestant de Jérusalem s'est endormi au Seigneur il y a quelques jours. On sait que l'Eglise Anglicane, de concert avec celle de Prusse, l'avait envoyé en Palestine pour fonder une congrégation évangélique.

De plus, les correspondances d'Afrique nous apprennent la mort du Rév. W. Philip, missionnaire, au service de la Société de Londres, et fils du Rév. Docteur Philip, si connu et si justement chéri de tous les chrétiens. Le 1er juillet dernier, M. Philip s'est noyé en traversant avec son neveu la rivière des Gamtoos. Il paraît que le bateau dans lequel se trouvaient ces deux infortunés, était en très-mauvais état ; l'eau y pénétrait de tous côtés, et c'est en essayant de se sauver à la nage, que le Rév. W. Philip et son neveu ont péri. Chargé de la direction de la station missionnaire de Hankey, M. Philip y rendait les plus grands services. La Société à laquelle il appartenait a perdu en lui un de ses meilleurs ouvriers, et on peut dire avec raison de cette triste catastrophe, que les voies du Seigneur sont insondables.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

SÉJOUR DE M. ARBOUSSET, A LA VILLE DU CAP.

Mariage de M. Ludorf.—Arrivée de M. Arbousset à la baie de la Table.—Commission chargée d'examiner les affaires du pays.—Conduite des chefs bassoutos.

Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs des extraits de différentes lettres écrites par M. Arbousset à des intervalles assez rapprochés. Nos frères savent que ce serviteur de Christ a dû suspendre ses travaux pour prendre un repos qu'exigeait impérieusement l'état de sa santé. Mais la correspondance suivante prouvera que M. Arbousset sait faire servir même ses loisirs à l'avancement du règne de Dieu, et à la cause des Missions.

Ville du Cap, 3 juin 1845.

« Depuis le 29 février passé, que je me suis donné le plaisir de vous écrire, j'ai fait une apparition à la baie d'Algoa, où je débarquai le 24 mars, après une traversée de neuf jours. Les ouvriers que vous avez dernièrement envoyés à notre secours, m'attendaient au rivage. Nous nous embrassâmes avec une vive joie ; les trois courtes semaines que le Seigneur nous accorda de passer ensemble sous l'heureux toit de la famille Robson, ne ser-

virent qu'à fortifier les liens de fraternité chrétienne et missionnaire qui nous unissent. Dieu nous bénira en ces chers frères et ces chères sœurs. Ils sont confiants, simples, dévoués ; leur foi ne saurait manquer de porter des fruits, ni leur douce et industrieuse piété d'être couronnée, au milieu des tribus païennes qu'ils vont être appelés à éclairer de leurs lumières et à édifier par leur conduite.

« C'est le 2 avril que M. Ludorf et Mlle Zahm furent mariés dans l'église de l'Union à Port-Elizabeth, par le Rév. J. Robson. Les jours suivants se passèrent en préparatifs de départ. Nous visitâmes aussi les stations de Béthelsdorp et d'Uitenhage, édifiant les troupeaux, examinant les écoles, consultant l'expérience des missionnaires, et recevant d'eux tous mille encouragements, comme c'avait aussi été le cas à la baie d'Algoa.

« Le 19 avril je m'embarquai dans le Phénix pour la baie de la Table, où j'arrivai sain et sauf le 24 suivant, à la grande satisfaction de ma famille et de nos cinq chefs bassoutos. Ce jour-là même, le frère Ludorf et ses compagnons de voyage avaient quitté Port-Elizabeth, pour monter vers l'Orange, en passant par Graham's-town, Katsriver et Klipplat. Je les suppose à présent à Béerseba, où mes collègues doivent être réunis pour les recevoir et tenir leur conférence annuelle. Ils sont grandement en peine au sujet des stations, non que l'œuvre n'y prospère comme auparavant, mais à cause des troubles qui ont dernièrement éclaté à Philippolis. »

Nous supprimons ici un paragraphe relatif à l'expédition des Boërs contre les Griquois. Il est inutile de revenir sur un événement dont les circonstances sont déjà trop anciennes pour pouvoir intéresser nos lecteurs, qui d'ailleurs en ont été instruits dans le temps.

« Il existe, depuis quelques mois, une Commission chargée de s'enquérir de l'état des affaires dans l'intérieur du pays. Elle se compose, entr'autres, de tout le Conseil exécutif. Dr. Philip a été appelé à lui fournir des renseignements ; moi de même. Sous ce rapport là, comme sous bien d'autres, je n'ai pu que me féliciter d'être momentanément ici, surtout en l'absence du Dr. Philip, que d'autres devoirs ont dernièrement appelé dans les stations missionnaires de la Société, établies dans la colonie et en Caffrerie. Politiquement parlant, j'ai bien des raisons de croire que cette année-ci sera importante pour les Bassoutos et pour leurs voisins.

« Dr. Innes, le rapporteur de la commission ci-dessus mentionnée, est un homme éclairé, bienveillant, pieux, et qui jouit de beaucoup de considération, en sa qualité d'inspecteur-général de l'instruction primaire, au Cap. C'est un de mes amis les plus dévoués. — Le supérieur du collége du sud de l'Afrique, M. le docteur Adamson, s'intéresse aussi beaucoup à nous, comme vous pourrez le voir par un article qu'il vient de publier, dans le *Cape-town Mail* (que je vous envoie), sur l'Eglise protestante de France, dont il est un des plus grands admirateurs. En général, l'encouragement ici ne nous manque pas. Entr'autres personnes estimables qui s'intéressent à notre œuvre, le rédacteur du *Cape of Good Hope Magazine* (dont je vous ai envoyé quelques numéros), s'attache à la bien faire connaître et aimer. Ce jeune aumônier est à la fois le neveu et le secrétaire privé de sir Pérégrine Maitland, le gouverneur actuel de la colonie. Ses talents et sa piété sont incontestables. Il a dernièrement publié une lettre sur la visite que trois de nos chefs bassoutos ont faite, en février, à l'amirauté, à Simon'stown. Je vous en envoie aujourd'hui copie, avec quelques autres détails que j'ai cru devoir y joindre pour plus d'intérêt.

« Je suis occupé à faire de copieux extraits des *Études sur le Séchuana*, du *Journal des Missions* et de la *Relation*, etc., dans le but de les présenter en un petit volume au public de la colonie, vu l'opportunité du moment et le désir qu'on manifeste de voir paraître en Anglais un tel opuscule.

« Ma santé s'améliore, *petit à petit*, sans être encore forte. Celle des enfants va beaucoup mieux. Leur mère est encore faible. Les fils de Moshesh et leurs deux oncles vont bien. Ils persévèrent dans leur foi, se montrent dociles, assidus à l'école, où ils font des progrès encourageants dans l'écriture, la géographie et l'étude de l'Anglais. L'on continue à s'intéresser à eux, et, de leur côté, ils se comportent d'une manière digne de leur vocation chrétienne, ce qui est un vrai baume pour mon cœur. A Dieu la gloire! en lui seul pleine confiance! »

Le fragment suivant est un post-scriptum de la même lettre.

« Messieurs les Directeurs. — Cette lettre a été retardée près d'une semaine, faute d'un vaisseau; et c'est pendant ce temps de retard que me sont parvenues vos communications, non moins affectueuses qu'importantes, du 5 mars dernier, ainsi que la sérieuse lettre dont M. GrandPierre a bien voulu les accompagner. (1) Je vais considérer le tout attentivement et avec prière, consulter frère Casalis sur l'état actuel des choses parmi les Bassoutos, m'informer de ses vues propres et de celles de Moshesh, au sujet des trois fils que ce chef m'a

---

(1) Dans ces lettres, le Comité annonçait à M. Arbousset, que si, au bout de quelques mois de séjour au Cap, sa santé ne s'améliorait pas, et que si les hommes de l'art lui conseillaient de revenir dans sa patrie, il était autorisé à s'embarquer pour l'Europe.

Rédacteurs.

confiés et de leurs deux oncles, etc., etc. Je prendrai alors un parti et vous le ferai aussitôt connaître. Oh! qu'heureux sont ceux qui n'ont d'autre volonté que celle du Maître! »

Visite de M. Arbousset et des chefs bassoutos au navire le Winchester. — Etonnement et remarques des Africains. — Réflexions de David Moshesh.

Ville du Cap, 5 juin 1845.

« Lors de notre visite à Protée, le 6 février dernier, son Excellence le gouverneur eut l'aimable attention d'inviter les fils de Moshesh à aller voir le Winchester, à Simon's-bay, leur offrant de les pourvoir d'une lettre d'introduction auprès du contre-amiral, l'honorable Josceline Percy. Ils acceptent et l'invitation et la lettre. Le 21 du même mois, David Moshesh, Paul Mateté, Paul Mopéri, M. A. Steedman et moi-même nous partons pour l'Amirauté. »

M. Arbousset décrit ici le paysage à travers lequel dût passer cette petite expédition, en se rendant de la ville du Cap à Simon's-bay. Après des détails locaux, et qui seraient sans intérêt pour nous, il continue :

« Sir Josceline Percy lit la lettre que nous lui remettons de la part du gouverneur. Ensuite, il avance affectueusement la main pour serrer la nôtre, nous présente à sa famille, cause un moment avec nous, et, faisant venir un bâteau, il nous invite à aller voir aussitôt le Winchester, de peur que le vent du sud-est, qui commençait à souffler avec violence, ne nous en empêchât plus tard, si nous tardions à partir. M. le capi-

taine Oldham nous montra, une à une, toutes les parties du vaisseau : la cabine du commandant, celle de l'amiral, le salon, la pharmacie, l'arsenal, l'arrière, tous les magasins. Ensuite, on tira pour les chefs un gros coup de canon, dont le boulet bondit trois fois sur l'onde à leur grande admiration. Les soldats et les matelots étaient tous sortis pour nous regarder, sans mot dire. Ainsi lorsqu'un oiseau étranger s'abat dans la forêt, tous les hôtes aîlés qui s'y trouvent se rassemblent autour de lui, le considèrent, semblant lui demander, en allongeant le cou, de quel pays il vient, qui il est, et ce qu'il a à leur dire ?

« Au retour du vaisseau, Paul Matété s'écriait, plein d'admiration, « Les blancs, ce sont les blancs ; nous ne « sommes que des enfants auprès d'eux ; à mesure que « je considère leurs travaux, il me semble que mes « yeux grossissent. »

« David Moshesh disait de même, avec originalité : « Pour certain la sorcellerie n'est qu'un nom, sans quoi « les Anglais qui font de si belles choses, et dont la sa- « gesse est si supérieure, l'auraient déjà trouvée. » En effet, ajoutai-je en l'entendant parler de la sorte, la sorcellerie n'est qu'une imposture d'un esprit supérieur aux autres en habileté, pour ne pas dire en ruse.

« Paul Mopéri dit de son côté : « De loin je m'ima- « ginais que ce vaisseau de guerre ne devait guère diffé- « rer des autres vaisseaux, mais point du tout ; j'y ai « trouvé cinquante immenses canons, et la mer les porte, « avec des tas de boulets si gros, que j'ai eu de la peine « à en soulever un. Je pensais trouver seulement quinze « à vingt personnes dans le vaisseau, mais j'y en ai vu « plusieurs centaines. Considéré de la poupe, il me pa- « raît plus haut que la maison de Moshesh. Au-dedans, « ce sont des magasins pleins de provisions de bouche, de

« cables, de fusils. Rien n'y manque. Tout y est en ordre.
« C'est comme qui va d'une boutique à une autre; on di-
« rait une petite ville. Et comme ces blancs obéissent
« bien à leur reine! Ils ont des maisons à terre, et ils
« vivent sur mer, sans se plaindre, contents de lui plaire
« en faisant leur devoir; oui, sans doute, nous ne
« sommes que leurs cadets en toutes choses, ils sont nés
« avant nous. »

« Interrompant ces conversations, après notre souper, je demandai une Bible, dont me pourvût aussitôt le maître d'hôtel; j'y lus un chapitre, que je traduisis verset après verset en Sessouto ; j'ajoutai quelques réflexions et nous nous retirâmes.

« Le lendemain, de bonne heure, M. l'amiral nous fit inviter à une collation, à laquelle nous fûmes fâchés de ne pouvoir pas nous rendre, faute de temps. Nous ne l'en allâmes pas moins voir chez lui, pour le remercier de toutes ses bontés, et lui présenter nos respects. Son Excellence nous força de prendre quelques rafraîchissements, et lady Percy, avec ce tact qui distingue les dames, voulut bien s'asseoir à table avec une tasse de thé devant elle, comme pour nous tenir compagnie. M. le commandant Eden demanda à l'un des chefs, s'il comprenait bien l'utilité du Winchester; à quoi celui-ci répondit : « C'est une *voiture d'eau*, qui vous sert à
« vous transporter où vous voulez sur la mer; et puis
« aussi, c'est avec ces sortes de vaisseaux que vous pro-
« tégez les côtes de votre pays. » Sur cela, sir Josceline Percy nous montra, entr'autres choses, des sagaies malgaches, fortes, pesantes, bien faites, ainsi qu'un fusil portugais, qu'il offrit à David pour Moshesh son père. Il a été pris sur un vaisseau négrier; sous ce rapport-là, il est sûr d'être bien admiré, plus par cette circonstance, que pour sa structure, qui est fort grossière pour le

siècle où nous vivons. Les dames Percy offrirent plusieurs jolies choses aux chefs, une plume d'or, par exemple, un étui, un beau tableau du Winchester, encadré dans du bois de rose, etc. Puis, sortant de l'Amirauté sur le vérendah, nous allâmes tous voir les chefs donner un petit échantillon de la manière dont on se bat dans leur pays. D'abors ils procédèrent avec un bâton à pomme, nommé kiri; puis avec une sagaie caffre. L'un se mettant à quatre-vingt pas de distance fixait son antagoniste; ensuite il venait à lui en courant, et tous deux fondaient tour à tour l'un sur l'autre; celui-ci portait un coup; celui-là le parait adroitement; ils frappaient du pied, ils donnaient du coude et de la tête, ils poussaient un cri : soudain l'un des deux tombait sous son adversaire, et c'était alors à recommencer. Nul doute, me disais-je en moi-même, en les considérant, que si l'on nous donnait à eux et à moi un maître d'escrime, il ne fut plus satisfait des progrès qu'ils feraient dans son art que des miens. Ils lançaient bien leurs javelots; leurs yeux dans le combat étaient partout à la fois et leurs mains me paraissent évidemment faites pour le pugilat.

« Nous eûmes encore bien d'autres choses à montrer à nos amis indigènes sur le chemin, et le soir, comme pour nous dédommager de nos peines, l'un d'eux disait à table chez M. Steedman: « Avant de connaître l'E-
« vangile par le cœur, je le connaissais mal ; il en a été
« ainsi de vos arts avant que j'y prisse goût. Dieu n'a rien
« créé inutilement, et vous autres de même, vous faites
« tout tourner à quelque usage. Dans votre main
« l'argile devient une tasse, une sous-coupe, la laine de
« brebis une couverture chaude et confortable ; nous
« avons tout cela, mais sans en savoir tirer le même
« parti ; nous sommes comme celui à qui l'on donnerait
« une vache pour le sustenter, et qui, faute de soin, la

« laisserait périr, elle et son veau, au lieu de la voir de-
« venir un troupeau de veaux et de vaches. »

« Ici David reprit : « Tu as parlé, mon oncle, mais il « reste une autre chose à dire : ces blancs sont ce qu'ils « sont par leur industrie ; les noirs sont ce que leur pa- « resse les a faits ; et la cause principale de la différence « qui existe entre les premiers et nous, vient de ce qu'ils « savent qu'il y a un Dieu, qu'ils croient en lui, et à « son commandement de manger leur pain à la sueur de « leur front, tandis que nous autres nous ne savons rien « de tout cela. Avec la religion pourront aussi venir pour « nous l'industrie et l'abondance. » Heureux espoir !

Etat de santé de M. Arbousset. — Progrès et bonne conduite des chefs bassoutos. — Nécessité pour M. Arbousset de retourner à son poste.

Ville du Cap, 24 juillet 1845.

« Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, l'état de ma santé s'améliore insensiblement au lieu d'empirer, ce qui aurait, je suppose, été le cas à Morija, si je n'en fusse parti l'été passé. En général, je me sens plus de vigueur physique et mentale ; mon médecin aussi me trouve beaucoup mieux ; le changement d'air et de scènes m'a été, sous plus d'un rapport, très-favorable. »

Le tableau suivant des occupations journalières des chefs bassoutos intéressera également nos lecteurs.

« L'éducation des trois fils de Mosesh et de leurs deux oncles occupe beaucoup ma pensée et mon temps, depuis qu'ils m'ont été solennellement confiés. Ils vont à une bonne école élémentaire, pendant trois ou quatre heures par jour. En outre, ils ont deux maîtres parti-

culiers pour l'anglais et le hollandais. Une antre partie de leur temps est employée à l'étude de deux ou trois arts industriels les plus utiles. Ensuite, je les mène dans différents ateliers, pour les leur montrer, ou à la cour de justice, aux hôpitaux, aux prisons, à l'observatoire, dans telle ou telle église, ou chez un ami officieux qui désire les voir et les entendre, leur montrer quelque chose de curieux, et quelque fois encore prier avec eux. En général, ils se comportent en hommes sages et pieux. Tous, tant grands que petits, s'intéressent à eux, et je n'ai pas encore ouï faire de plainte à leur sujet, ce dont je rends ardemment grâce à Dieu. Leur visite a déjà été bien bénie pour la colonie, comme pour eux-mêmes. Chacun parle d'eux, soit dit en toute humilité, comme des lettres vivantes de vos missionnaires. »

Après quelques lignes relatives à la dernière affaire entre les Boërs et les Griquois, notre frère parle de la station de Morija, et de l'obligation où il est de retourner à son poste, le plus tôt possible, sans poursuivre son voyage au-delà des mers.

« Il me semble, après avoir bien considéré les circonstances dans lesquelles se trouve la mission des Bassoutos et ses besoins actuels, à la fois pressants et très-nombreux, que si Dieu m'accorde encore des forces, je dois les lui consacrer dans ma station, et que s'il me fait un jour entreprendre un plus long voyage que celui du Cap, dans l'intérêt de ma santé ébranlée, ce ne peut pas être cette année, ni l'année qui vient. Telle est aussi l'opinion bien arrêtée de frère Casalis, que j'ai consulté sur ce sujet, et qui, se trouvant sur les lieux, pouvait mieux juger de la question peut-être que personne d'autre.

« Je passerai donc, s'il plaît au Seigneur, quelques

mois de plus ici, pour y raffermir davantage ma santé et celle de ma femme, y continuer l'éducation des fils de Moshesh, de leurs oncles, et celle de mes propres enfants. J'en profiterai aussi pour définir mieux, consolider et étendre les rapports déjà établis entre les Bassoutos et le gouvernement colonial, publier en Anglais ma *Relation*, pour éclairer le public sur nos tribus, et par là l'intéresser davantage à elles, achever enfin les quelques publications sessoutoses que j'ai entreprises. Après quoi je songerai à ramener fidèlement à leurs parents les cinq chefs et les deux filles indigènes qui m'ont été confiés, et à rentrer moi-même au milieu de mon petit troupeau, pour chercher à étendre parmi les Bassoutos l'œuvre commencée, selon et avec le dégré de force qu'il plaira au maître de la vigne de m'accorder.

« J'aime à espérer, Messieurs, que vous voudrez bien approuver ce plan, le seul qui me semble praticable dans les circonstances compliquées, et sous plus d'un rapport délicates, où je me trouve. Votre sympathie m'est toujours bien chère, vos directions aussi, de même que vos prières. En particulier, j'ai été très-sensible à l'invitation aussi bienveillante qu'empressée, que vous m'avez faite, de rentrer pour un temps en France, si je le trouvais convenable. Ce serait aussi là le vœu de mon cœur, comme c'est le vôtre, et celui, dites-vous, d'un bon nombre d'amis de l'œuvre parmi vous. Probablement un jour Dieu nous accordera la grâce de nous revoir ici bas. Il a dirigé mes pas jusqu'ici; il les dirigera encore. Je m'attends à lui pour tout. Demandez-lui, chers et bien-aimés directeurs, qu'il m'accorde de la résignation dans l'épreuve, de la force selon mon besoin, et d'un jour à l'autre, son esprit de foi, de simplicité, d'amour, de dévouement et de lumières, comme je le lui demande moi-même, non seulement pour moi, mais aussi pour vous. »

Nécessité de ranimer le zèle missionnaire. — Sympathies excitées en Afrique en faveur de l'œuvre de la Société.

Ville du Cap, 26 juillet 1845. (1)

« Vos nombreuses, tendres, touchantes lettres me rendent confus. Que vous aimez donc vos élèves et l'œuvre qu'il font parmi les païens! Merci mille fois pour vos mille encouragements ; pardon si je ne puis à présent répondre à tous vos vœux. Vous revoir, vous écouter, prier avec vous, vous répéter combien vous m'avez toujours été cher, combien je vous ai de reconnaissance pour tous les soins que vous avez pris de moi, me vaudrait mille médecins; mais la porte me paraît encore fermée; *mon devoir avant mon désir*, bien qu'au reste un voyage en France put, béni d'en haut, faire un bien très-grand à l'œuvre comme à l'ouvrier. »

Viennent ensuite quelques paragraphes consacrés à l'expédition des Boërs, à l'état de santé de M. et Mme Arbousset, et aux mesures prises dans l'intérêt de l'évangélisation par la Conférence annuelle des missionnaires.

« Je suis bien pressé des deux côtés, je vous assure, mon cher Directeur. Comme vous, je crois fermement qu'il convient de nourrir le zèle missionnaire en France et en Suisse, par tous les moyens, et que les rapports d'un des ouvriers de la Société pourraient, avec le secours de Dieu, servir efficacement à cette fin. Consultez les besoins des Sociétés auxiliaires, et respectez leurs avis; elles vous rendront au centuple ce que vous aurez fait pour elles, ces généreuses Eglises dont nous sommes les fils, et

(1) Cette lettre est particulière au Directeur.

dont notre mission est la fille chérie. De leur vie dépend la nôtre, et de notre vie la leur, sous un autre point de vue. Plus on les cultivera, et plus elles fleuriront, portant alors, avec un plus grand air de fraîcheur, mille fruits nouveaux, avec des fruits anciens beaux et abondants. Toutes les œuvres religieuses tiennent l'une à l'autre et s'aident mutuellement, comme les différents membres du corps entr'eux. Que de bien l'Eglise protestante de France n'a-t-elle pas fait aux Béchuanas! Que de bien les Béchuanas ne lui ont-ils pas fait à elle-même ! Ainsi celui qui arrose a été arrosé ; ainsi le pasteur en nourrissant les autres se trouve toujours nourri lui-même....... Nous ne faisons point la guerre à nos dépens : Dieu est là, nous versant à tous une pleine coupe de bénédictions, en retour du bien qu'il nous a donné de chercher à faire aux autres, par amour pour lui et pour eux. »

Le paragraphe suivant prouve que l'œuvre de la Société trouve parmi nos frères du sud de l'Afrique de vives et légitimes sympathies.

« Les vingt-cinq exemplaires de *ma Relation* (1) que vous avez bien voulu me faire expédier, sont arrivés et tous placés. Cinquante exemplaires du même ouvrage me seraient encore nécessaires, et je vous prie de me les faire expédier au plutôt. Ils seront bien vendus, au profit de l'œuvre. Trente-cinq exemplaires sont déjà promis, ainsi que quelques grammaires de frère Casalis attendues aussi.

« Sur l'invitation d'amis influents, j'ai promis au public de la colonie du Cap, de copieux extraits de ma

(1) Relation d'un Voyage d'Exploration au nord-est de la Colonie du Cap, etc., par MM. T. Arbousset et Daumas.

Relation, à condition qu'on y souscrirait à l'avance pour le prix modique de quatre ou cinq shillings l'exemplaire. Les exemplaires assurés de cette manière s'élèvent déjà à près de trois cents, ce qui me permet amplement de publier tout l'ouvrage que je vais mettre sous presse incessamment. Le pieux et savant J. C. Brown, pasteur d'Union-chapel, le traduit, et je revois son travail au fur et à mesure avec lui. Les études de frère Casalis, sur le Séchuana, suivront tôt après, enrichies des notices sur Manoah, Elie Mapïké et Zachée Mokhanoï. »

Réunion anniversaire des Missions au Cap.—Les Chefs bassoutos.

Ville du Cap, le 22 septembre 1845. (1)

« Hier, Dr. Philip prêcha un bon sermon en faveur de la Société des Missions de Londres, qui célébrait ici son jubilé. Il nous retraça les commencements, les progrès et l'état actuel de l'œuvre de Tahiti, ainsi que la grande et générale sollicitude dont cette mission est l'objet dans toute la chrétienneté protestante; ajoutant, par une charmante allusion, que son opinion était que l'enfant de tant de prières ne pouvait pas être perdu, si seulement sa mère continuait à prier pour lui. Le soir, M. Brown prêcha un second sermon en anglais à Union-Chapel sur le sujet des missions, et moi un troisième, en mauvais hollandais, dans la chapelle de Barrack-street. Ce fut un jour béni. Ce soir, réunion de missions à Union-Chapel, à 9 heures précises. Même sujet que celui de la veille.

Après quelques détails peu importants :

« L'appel de M. Lemue (*Journal des Missions*, 1845,

(1) Cette lettre encore est particulière au Directeur.

nº 5) m'a paru si beau, si bon, si remarquable, que j'ai pensé d'abord à le reproduire en anglais, dans l'intérêt du public de la colonie, auquel il pourrait faire du bien. En général, jusqu'ici j'ai tâché d'initier mieux la colonie à votre œuvre, et de l'y intéresser. On l'aime beaucoup.

« Nos chers Bassoutos, fils de Moshesh et leurs deux oncles, marchent bien, s'instruisent et édifient tout le monde. Ils ne m'ont pas donné autant de peine que je croyais. Je les ai chez mon beau-père, sous mes yeux, où je les instruis, les entretiens, les surveille. Le gouvernement a fait pour eux ce qu'il convenait. Plus tard j'écrirai sur ce sujet d'une manière plus précise...

« .... Priez toujours pour moi et pour les miens. Croyez que je vous rends amour pour amour ; que je suis à Dieu, à vous, aux païens et à ma patrie.»

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. ARBOUSSET, EN DATE DE LA VILLE DU CAP, 31 OCTOBRE 1845.

A Messieurs les directeurs de la Société des Missions Evangéliques.

Capture de plusieurs négriers. — Visite de M. Arbousset aux esclaves nègres. — Détails sur les Koniunkués. — Vocabulaire.

Messieurs et très-honorés frères.

« Dans son numéro du 27 juin dernier, le *Shipping and Mercantile Gazette* annonçait qu'une barque brésilienne de 400 tonneaux, appelée *Princeza*, avait été capturée à Quillimane, au-dessus de Sofala, dans le canal du Mosambique, le 26 avril passé, et que le 5 mai suivant, un petit *vaisseau* ou *dhow*, ayant à son bord 221 négres qu'on croyait destinés pour la *Princeza*,

était aussi tombé au pouvoir d'un croiseur anglais. Un autre *dhow* plein d'esclaves parvint à s'échapper, après avoir été poursuivi durant l'espace de 35 milles. Le *dhow* capturé fut détruit après qu'on en eut retiré les noirs, et la *Princeza* conduite à Sierra-Léone, chargée d'un lest, pour être jugée là. Un troisième *dhow* fut découvert et capturé par un vaisseau en croisière le long de la côte orientale, près du cap Delgado. Il avait à son bord 83 négres, qu'on en retira, pour le détruire ensuite. Des 221 esclaves libérés par le *Mutine* (le premier bâtiment mentionné), 19 sont morts pendant la traversée; et des 83 reçus à bord de l'*Helena* (le second croiseur), 15 aussi sont morts, et un autre a été laissé malade à l'hôpital au Mosambique.

« Il y a quatre mois que je me rendis chez le chef des douanes, pour prendre de lui des informations sur ces pauvres gens. Avec sa bienveillance ordinaire, ce monsieur m'ouvrit ses registres, les parcourut avec moi, et me donna sur ce sujet mille explications. Je vis que le nombre des noirs capturés s'élevait à 262, appartenant à trois tribus principales, les *Macoas*, les *Mazenas* ou Mzénas, et les *Koniunkués*. Les premiers ont pour marque distinctive un c renversé sur le front, ou espèce de croissant tatoué, qui est apparemment d'origine arabe. Au contraire, les Mazénas se reconnaissent à la ciselure en forme de bande, qu'ils portent au nez, et que l'on retrouve assez fréquemment le long de la rivière Maputa; c'est la raison pour laquelle les émigrés hollandais en ont appelé les habitants, au premier aspect, des *Knoop-neus*, ou nez-nœuds. Les Koniunkués ont aussi cette bande ciselée au nez et au-dessus; mais elle est en outre croisée, idée évidemment portugaise. Ainsi ces tribus se font des ornements du croissant du faux prophète et de la croix du Sauveur. C'est une in-

dication géographico-historique précieuse. Elles se tatouent aussi différemment à la poitrine et aux bras, non point en signe d'exploits militaires, comme font les Béchuanas, mais pour l'ornement. Et, par un effet pire encore de cette petite vanité, plusieurs d'elles cisèlent jusqu'à leurs dents en forme de pointe, disant que « Si « elles avaient des habits pour se parer, elles n'auraient « pas recours au ciselage des dents, » non plus qu'au tatouage. Dans tous les cas, cette extravagante coutume prévaut le long des deux côtes de l'Afrique, au dire du capitaine et d'autres voyageurs.

« Ces pauvres gens portent en outre des marques qu'ont imprimées sur leur poitrine, à l'épaule ou au bras, de cruels marchands. Celui-ci est marqué C; cet autre Q; ce troisième L; l'un est du grand, l'autre du petit *ballot ;* deux jeunes gens ont la même marque, qui consiste en un triangle, ce qui prouve qu'ils ont appartenu au même maître. Ceux qui ont passé d'un maître à un autre portent la marque des deux; dans certains cas le fer a évidemment été trop chaud, et il n'a laissé pour marque qu'une ou deux protubérances incurables et aujourd'hui très-dures. Plusieurs portent des noms portugais, tels que Domingo et Francisco, et parlent même un peu cette langue, surtout parmi les Macoas, voisins, comme on sait, du Mosambique.

« Le 3 juillet dernier, j'allai voir pour la première fois ces noirs à Papendorf. (1) M. Field avec sa bonté ordinaire, m'y avait précédé pour les faire placer sur trois rangs distincts. Ils portaient tous un pantalon, une chemise, un bonnet, et une petite couverture de laine leur pendait des épaules en guise de manteau. Les filles et les femmes

---

(1) C'est dans ce village, à quelques lieues du Cap, que les nègres libérés ont été déposés provisoirement.

étaient habillées en indienne; le tout leur avait été procuré par le gouvernement du Cap. Ces gens nous dévoraient des yeux, et semblaient nous demander par leur apparente anxiété ce que nous allions faire. On les examina bien, on les questionna un peu, et on leur fit ensuite exécuter une de leurs danses. D'abord ils se formèrent en cercle, et un homme alerte sauta dans le rond, puis un autre sauta après lui; ils firent maints petits tours, balayant la terre avec leurs pieds, regardant à droite, à gauche, levant les mains ou croisant leurs bras et les agitant dans tous les sens, s'agaçant enfin l'un l'autre par leurs vifs regards; on aurait dit deux coqs alertes, se considérant avec menace, mais sans s'attaquer. Tout autour, les hommes et les femmes imitaient tant bien que mal ce singulier manège et frappaient des mains en mesure; jusqu'à ce que tous, l'un après l'autre, fussent entrés dans le cercle en s'y confondant et en chantant :

Premier Chœur : Balamé ! c.-à-d. Oiseau !
Deuxième Chœur : Cheniéla ! — Plus rusé !

Comme qui dirait, d'après les explications des noirs: « Oiseau ravisseur ! Cruel Portugais ! tu t'échappais sur la mer avec ta proie, mais tu n'as pas été le plus rusé; l'Anglais est intervenu, comme un libérateur, et il te l'a arrachée. Oiseau ! oiseau ! n'as-tu pas trouvé un ra-« visseur, un maître ? »

« M'étant avisé de demander à un jeune garçon ce qu'il pensait des Anglais ? *Je les aime à présent : ils ne veulent point me manger*, répondit-il sérieusement. Les dix ou douze premiers jours qu'ils passèrent à Papendorf, ils interprétèrent mal les soins admirables qu'on prenait d'eux, disant qu'on voulait certainement les manger, après les avoir engraissés, ou du moins les vendre comme des chevaux ; et c'est aussi ce que disait de ses

maîtres un certain nègre, nommé Coringo, dans les premiers jours de son service chez M. Syme. Que d'idées sinistres dans l'esprit de ces pauvres gens! qu'ils goûtent peu de bonheur! idées de malheur ou d'esclavage, et s'ils chantent, idées de dépit et de sarcasme : *Oiseau ! oiseau! n'as-tu pas trouvé un ravisseur ?* M. Field me montra un ou deux hommes farouches qu'il croit appartenir à une tribu de cannibales, bien qu'ils aient de la peine à l'avouer. Il en est un autre à cheveux frisés, comme ceux des Griquois, mais non pas crépus. En général, ces gens ont la chevelure beaucoup moins laineuse, les lèvres moins grosses, la couleur moins noire que les Nègres. Ils se rapprochent plus sous ces trois rapports-là des Caffres et surtout des Béchuanas, dont ils ont apparemment l'aménité et les habitudes plutôt agricoles et pastorales que guerrières. Les enfants parmi eux paraissent confiants et curieux. Ils ne manquent ni d'intelligence, ni de sensibilité; témoin la réponse de l'un d'eux à cette question que je lui fis: « Petit, que dis-tu des Portugais ?» « Oh ! oh ! dit-il, ils nous ont « enlevés à nos mères pour nous emmener bien loin; « Portugais, méchantes bêtes !»

Suivent des détails sur la traite. M. Arbousset continue ensuite la description des nègres de Papendorf.

« Les noirs de Papendorf se comprennent tous l'un l'autre, à quelques exceptions près; mais plusieurs d'entr'eux viennent de tribus très-éloignées l'une de l'autre. Un même malheur les a réunis; ils ont tous joui pendant plusieurs mois des soins généreux et entendus d'un gouvernement libéral, sous lesquels ils ont beaucoup gagné à tous égards; ils vont maintenant être confiés à la bienveillance et au pouvoir d'autres maîtres : puissent ceux-ci les bien élever dans notre religion et dans

nos arts, et leur montrer un intérêt qui leur fasse oublier leurs récents malheurs. Quant à moi et aux fils de Moshesh, nous les avons visités pendant plusieurs dimanches consécutifs, pour leur donner les premiers rudiments de la religion naturelle et de la religion révélée, au moyen d'un interprète. Nous leur avons fait lever les bras en haut, leur disant que de là vient le secours; nous leur avons fait sur le sable un signe cher à la foi, celui de notre salut en Jésus-Christ, et le leur avons bien expliqué. Cependant nos efforts auront été à peu-près vains. Nous n'avons pu faire beaucoup. Les maîtres de ces pauvres gens pourront plus; ils le devront. Leur esprit, dit M. Field, qui les a le mieux connus, est ouvert, susceptible de culture, ou, comme il s'exprime lui-même, « n'est aucunement défectueux en soi; » leur cœur aussi est ouvert aux impressions aimables, témoin celui d'entr'eux qui, consumé de maladie et près de sa fin, demanda, samedi passé, une orange à son excellent gardien, M. Kirton, la regarda de côté, sans pouvoir pourtant la prendre à cause de sa grande faiblesse, fixa ses deux yeux mourants sur son maître, et, battant doucement des mains en signe de reconnaissance, expira en lui disant: *bon segnore* (bon monsieur) !

« Hélas ! que de maux n'engendre pas la cupidité ! Comment loin du foyer paternel peut-elle ainsi faire mourir le pauvre nègre ? La traite c'est une horrible machine, inventée par le malin, pour la perte du blanc et celle du noir tout ensemble ; c'est une insatiable, une impitoyable furie qui aurait fini par rendre l'Afrique, toute grande qu'elle est, entièrement veuve d'enfants, sans ces voix éclairées et généreuses qui se sont enfin élevées, comme la voix d'un seul homme, pour s'écrier dans le langage et la compatissante logique d'un Cowper :

We have not slaves at home, and why abroad ?

« Pour ceux que l'étude comparée des langues intéresse, je donnerai ici, sous forme d'appendice, une courte table de mots Koniunkués, Bassoutos et Caffres.

VOCABULAIRE KONIUNKUÉ, ZOULA OU CAFFRE DE NATAL ET SESSOUTO.

FRANCAIS.	KONIUNKUÉ.	ZOULA.	SESSOUTO.
Une année,	Jaka,	Omonianka,	Nguaga.
Les Arabes,	Amaca,		
Arbre,	Mote,	Mote,	Sefate.
Arbuste,	Montengo,	Mote o mongenane,	Sefatsana.
Arc,	Ura,		Secea.
Assagaie,	Neraka,	Omokondo,	Lerumo.
Avec, et,	Na.	Na, no,	Le.
Un bœuf,	Ngope,	Enkhomo,	Khomo.
La bouche,	Moromo,	Omlomo,	Molomo.
Une brebis,	Eputiputi,	Enfu,	Nku.
Les cheveux,	Tsesi,	Senoele,	Meriri.
Une chèvre,	Eputsi,	Ezempusi,	Puri.
Beaucoup de chèvres,	Eputsi e nientse,	Ezempusi zenense,	Lipuri lingata.
Le ciel,	Mpanpe,	Ezulu,	Legorima.
Un couaggo,	Pitsi,	Empenze,	Pitsi.
Le cou,	Nkhosi,	Entamo.	Molala.
Les dents,	Meno,	Makenio,	Meno.
Un dieu domestique,	Molunko,	Setuta,	Morimo.
De l'eau,	Mosi,	Amase,	Metsi.
Un éléphant,	Tembo,	Nthlofu,	Tlou.
L'été,	Ejeta,		Selemo.
Une femme,	Mokatse,	Omofase,	Mosari.
Fer,	Juma,	Ezempe,	Tsepe.
Fusil,	Kaputi,	Omompo, Sempamo,	Mopopo, setunia.
Gnou, espèce d'antilope,	Niate,	Putumo,	Purumo.
Un homme,	Mamuna,	Entonta,	Monna.
Cet homme-là,	Ojune mamuna,	Entonto leeo,	Monna euo.
Un jeune homme,	Mamuna mongone,	Entonta encha,	Monna e mocha.
Une hyène,	Fize,	Empeze,	Piri.
Du lait,	Mokaka,	Mpete,	Lebese.
La langue,	Orureme,	Oleme,	Leleme.
Un lion,	Nialukue,	Nkueniama,	Tao.
La lune,	Moesi,	Eniaka,	Kueri.
Une maison,	Niumpa,	Enthlu,	Ntlu.
Le menton,	Ntefu,	Ntefu,	Teru.
La mer,	Mosionionia, *grandes eaux*,	Levanthle,	Leoathle.
Une montagne,	Piri,	Enthaba,	Taba.
Un nuage,	Nkunku,	Olenfu,	Teru.
L'œil,	Lizo,	Elezo,	Leithlo.
De l'or,	Zeniome,		
Une pierre,	Moala,	Leye,	Leyoe.
La pluie,	Umvala,	Enfula,	Pula.
Les Portugais,	Akunia,	Balumpe,	Balupi.
Rivage,	Oparea.	Lebompo,	Lebopo.
Rivière,	Niakanko,	Omfula,	Noka molapo.
Grande rivière des Koniunkués,	Nkona,		
Du sable,	Mchenka,	Mothlaba,	Lethlabate.
Le soleil,	Tsoa,	Lelanka,	Letsatsi.
La tête,	Msore,	Ekanta,	Thlogo.
La petite vérole,	Ntdmpa,		Sekholopane
Une ville,	Motse,	Motse,	Motse.
Les yeux,	Mako,	Emeza,	Mathlo.

VERBES.

FRANCAIS.	KONIUNKUÉ.	ZOULA.	SESSOUTO
Je parle,	Meke nonoma,	Dia shumaela,	Kia bolela.
Tu parles,	Ueu noroma,	Ua shumaela,	Ua bolela.
Il ou elle parle,	Oeo lenoma,	Oa shumaela,	Oa bolela.
Nous parlons,	Yoo lenoma,	Sea shumaela,	Rea bolela.
Vous parlez,	Nio malomeke,	Lea sbumaela,	Lea bolela.
Ils ou elles parlent,	Ati anaoloma,	Be shumaela,	Ba bolela.
Je parlerai,	Meke na oloma,	Di sa ko shumaela,	Ki tla bolela.
Je chante,	Meke neraso,	Dia sena,	Kia bina.
J'aime,	Meke ruekena,	Dia tanda,	Kia rata.
Une grande pierre,	Moala o mokholu,	Leye le lekholu,	Leyoe le legolu.

NOMBRES

FRANCAIS.	KONIUNKUÉ.	ZOULA.	SESSOUTO
Un,	Moza,	Nie,	Ngue.
Deux,	Pele,	Pele,	Peri.
Trois,	Taru,	Tato,	Taru.
Quatre,	Cheche,	Nne,	Nne.
Cinq,	Tanu,	Thlano,	Thlano.
Six,	Na-moza,	Tatato,	Tselela.
Sept,	Na-pele,	Senonia,	Shupa.
Huit,	Na-taru,	Tobe-e-meno-e-mele,	Roba-meno-e-le-'meri.
Neuf,	Na-cheche,	Tobe-e-mono-o-monie,	Roba-mono-o-le-mong.
Dix,	Na-tanu,	Chume,	Shume.
Onze,	Mloko na-moza,	Chume-le-ne mefu-'monie,	Shume-le-mochu-'mong.
Douze,	Mloko na-pele,	Chume-le-ne-mefu-'mele,	Shume-le-mechu-'méri.
Treize,	Mloko na-tatu,	Chume-le-ne-mefu-'metato,	Shume-le-mechu-'meraru
Quatorze,	Mloko na-cheche,	Chume-le-ne-mefu-'mene,	Shume-le-mechu-'mene.
Quinze,	Mloko na-taru,	Chume-le-ne-mefu-'methlano,	Shume-le-mechu-'methlano.
Vingt,	Meleko e mele,	Machume-a-mabele,	Mashume-a-maberi.
Vingt personnes,	Atu meleko 'mele,	Abantu a machume-a-mabele,	Batu ba mashume-a-
Un œil,	Liko li moke,	Elezo lenie,	Leithlo le leng.
Deux yeux,	Mazo a mabele,	Emezo e mebele,	Mathlo a maberi.

« Le systême de numération est le même, mais celui des nègres Koniunkués semble moins défectueux et plus facile que les deux autres. Ils ont de courts noms pour les cinq premiers nombres, et les doigts de leur main droite en sus pour les représenter. Il en est de même aussi pour les Zoulas et les Bassoutos. Mais au-delà de cinq, la numération se complique davantage; et alors les Koniunkués expriment simplement *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, en disant cinq *et un et deux*, *et trois et quatre*. Les Zoulas et les Bassoutos, au contraire, disent pour *six*, *passe* à la main gauche; pour *sept*, *montre* le doigt indicateur; pour *huit*, *il reste encore deux doigts à plier* dans le creux de la

main, suivant l'habitude ordinaire. Au lieu de *neuf*, ils disent : *il reste encore un doigt à plier*.

« Ainsi, ils parlent tous, plutôt qu'ils ne comptent. Ils ont tous un mot spécial pour dix. Les Koniunkués disent *une dizaine et un*, au lieu de *onze ; une dizaine et deux*, pour *douze ; deux dizaines*, au lieu de *vingt ; deux dizaines et un*, pour *vingt et un,* etc. Les Bassoutos et les Caffres disent une *dizaine*, au lieu de *dix*, *vingt ;* une dizaine et *une racine* de nombre, pour *onze ; une dizaine et deux racines*, pour *douze*, et ainsi de suite.

« Ils appellent *cent*, *le kholu*, qui veut dire le grand nombre, et *mille seketi*, qui signifie *le nombre finisseur*, au-delà duquel, bien entendu, l'on ne passe pas. Ils commencent constamment à compter par le petit doigt de la main droite, et vont delà à travers les autres jusqu'au pouce de la main gauche, qui passe parmi eux pour le signe spécifique du nombre six. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES OCCIDENTALES.

Iles de la Jamaïque. — Répugnance des planteurs à permettre aux nègres d'assister à la prédication de l'Evangile. — Exemples. — Kitty Mulgrave. — Extrait d'une lettre de M. Manly. — Etat actuel des choses. — Situation des écoles. — Extraits du journal de M. Taylor. — Libéralité d'un nègre. — Conversion d'une vieille négresse — Progrès de l'Evangile.

Quand on arrive à traiter de la question de l'évangé-

lisation dans des pays tels que les Indes Orientales et les Antilles, un fait secondaire se présente, d'où surgissent des difficultés nouvelles et des cas particuliers qu'on ne retrouve pas partout ailleurs. Nous voulons parler de l'esclavage, cette plaie de notre civilisation moderne, ce fléau qui semble, comme l'hydre de Lerne, redresser hardiment ses cent têtes à mesure qu'on s'efforce de les faire disparaître. Nous ne reviendrons pas ici sur la proposition de M. le comte Agénor de Gasparin, reproduite déjà dans le Journal des Missions, (1) et touchant à la question spéciale de la traite des nègres; nous nous bornerons à résumer ici en quelques mots les principaux traits relatifs à l'évangélisation des Antilles, et les progrès qui se sont manifestés dans cette partie du champ du Seigneur, depuis la dernière revue que nous eûmes l'occasion d'en faire. (2) On sait d'ailleurs que l'esclavage disparaît, de jour en jour, aux îles des Indes Occidentales, et que le gouvernement anglais en l'abolissant a donné un exemple que tous les autres peuples civilisés s'empresseront de suivre.

La Société Wesleyenne envoya en 1844 aux Indes Occidentales de nouveaux missionnaires chargés de combler les vides occasionnés par la mort ou la maladie, et aussi d'étendre l'œuvre commencée. Ils trouvèrent un état de choses satisfaisant, un progrès dans la vie spirituelle des troupeaux, un accroissement général de bien-être, malgré les orages politiques, et souvent, hélas, les querelles que suscite l'esprit de parti. Nous pouvons donc encore ici chanter les louanges de ce Dieu tout bon, qui déploie, sans se lasser, sa miséricorde envers de pauvres âmes courbées sous la malédiction du péché et le poids de la mort spirituelle.

---

(1) Livraison du mois d'août dernier, page 315.

(2) Tome XVIIIe, pages 181 et suivantes.

Les habitants de la Jamaïque paraissent, d'après les rapports des missionnaires, naturellement enclins à toutes les passions mauvaises, et lors de la première introduction du véritable Evangile au milieu d'eux, ils opposèrent la résistance la plus obstinée, engageant une sorte de lutte avec les ministres du Prince de paix, qui voulaient les éclairer sur leurs intérêts éternels. En 1829, pour ne citer qu'un seul exemple, la prédication de la parole de Dieu fut introduite dans la paroisse de Sainte-Anne. Cette innovation ne manqua pas de susciter de la part de certaines personnes de vives résistances, et un mécontentement qui se manifesta de mille manières. On sait que beaucoup de prétendus chrétiens regardent l'ignorance et l'abrutissement des nègres comme la base de leur propre bien-être ; ils sont persuadés que l'émancipation aurait les suites les plus funestes ; à les entendre, un esclave éclairé sur les sentiments de sa valeur individuelle et de ses droits comme être moral et responsable, devient, par cela même, perturbateur du repos public, ennemi de l'ordre, dangereux, redoutable enfin. Ainsi, au moyen-âge, le catholicisme romain tenait la liberté d'examen pour un principe subversif de la Société. Condamnant l'affranchissement de l'intelligence, et s'efforçant de la comprimer au nom de l'Eglise, les grands propriétaires, les planteurs de la paroisse Sainte-Anne, se déterminèrent donc à veiller soigneusement à ce que nul de leurs esclaves n'assistât aux instructions des missionnaires. Ils payèrent des espions qui faisaient le guet, le dimanche, aux portes des églises et des chapelles. Les conducteurs de nègres étaient chargés de tenir bonne note des malheureux *suspectés* de prendre part aux réunions religieuses. On employait contre les coupables les mesures les plus sevères. Un vieux nègre avait reçu de vives impressions en fréquentant la chapelle Wes-

leyenne; convaincu de péché, il venait de passer un examen sérieux, à la suite duquel il allait être admis, par le sceau du baptême, à la communion de l'église chrétienne; le dimanche fixé pour cette cérémonie, il fut aperçu au moment où il entrait au temple. On le fouetta. La terreur était si générale parmi les nègres qu'ils craignaient d'être accusés d'assister au service divin, si seulement on les rencontrait en compagnie d'un ministre de l'Evangile. Peu de temps après cette époque un des évangélistes de la Société Wesleyenne mourut; des esclaves appartenant à un planteur voisin assistèrent à ses funérailles; ils furent fouettés impitoyablement, quoique la cérémonie funèbre eut eu lieu un dimanche.

Pendant la période à laquelle nous reportons nos lecteurs, la prière était un des crimes les plus énormes dont un esclave pût se rendre coupable; sur ce point-là donc, aussi, ils évitaient de donner lieu même à un simple soupçon. Un soir, un missionnaire, surpris par la nuit, arrive à une auberge, où il retient un lit. Après avoir soupé, et avant de se livrer au repos, il offre à la société de lire un chapitre de la Bible et de faire la prière. On lui apporte un exemplaire de la parole de Dieu; mais tous les gens de la maison se retirent, et le serviteur de Dieu est réduit à lire et à prier tout seul. Le lendemain matin il demande pourquoi on l'a ainsi abandonné? «Oh! « dit un des esclaves, *missis* n'est pas au logis; mais « si, lors de son retour, elle apprenait que nous avons « entendu la prière, elle nous ferait tous fouetter. Nous « avons voulu éviter les soupçons; nous nous sommes « éloignés de la maison pendant que vous faisiez votre « culte, et ne sommes revenus que lorsque nous vous « avons cru couché. »

Ce trait est caractéristique, et il témoigne d'une opposition bien aveugle et bien déterminée à la vérité. Hâtons-

nous d'ajouter, que depuis quelques années les choses se sont considérablement modifiées. L'Evangile de Christ a triomphé glorieusement de l'ignorance et des préjugés, et beaucoup de pécheurs ont été convertis à Dieu. Plusieurs sont arrivés en sûreté à ces habitations célestes où il n'y a plus ni pleurs ni deuil; d'autres sont en route vers la Canaan d'en haut, et quoique les membres de cette jeune église soient généralement des pauvres suivant le monde, ils se distinguent par leur zèle pour la cause de Dieu, et par la solidité de leurs principes religieux.

Une chapelle a été construite en 1831 dans la paroisse Sainte-Anne, où se sont passés les tristes faits décrits ci-dessus; elle venait d'être finie, lorsqu'au milieu d'une révolte on y mit le feu. Chose remarquable! l'individu qui commit cet acte, mena depuis une existence misérable, se livrant à tous les vices, et il a fini par une mort honteuse et tragique.

Rendons cependant grâces à notre Sauveur de ce que son nom est confessé aux Indes Occidentales comme dans tout le reste de l'univers. « Nous faisons des progrès, » écrit un missionnaire stationné à la Jamaïque; « nous venons de construire une autre chapelle, et « chaque jour notre Société s'accroît et se développe. « A l'époque de la moisson les auditoires ne sont pas « peut-être aussi nombreux que d'ordinaire; mais en « somme, les résultats de nos travaux sont évidents. »

Le trait suivant pourra mettre nos lecteurs à même d'apprécier jusqu'à un certain point l'importance de l'œuvre de l'évangélisation dans l'île de la Jamaïque. Kitty Mulgrave, jeune africaine, fut arrachée à sa patrie et à ses amis par un corsaire portugais. On la jeta à bord d'un bâtiment négrier, où on l'enferma dans un baril avec une autre de ses compagnes. Le navire fit

naufrage près de Kingston, Jamaïque, mais, par une intervention providentielle, l'étroite prison des deux pauvres africaines ne reçut aucun dommage. Lady Mulgrave, épouse du gouverneur, eut connaissance de ce fait, et elle s'engagea généreusement à pourvoir à l'entretien et à veiller sur l'éducation des malheureuses victimes de la cupidité portugaise. On les plaça dans une maison de refuge, et on leur donna le nom de leur protectrice. Kitty et Sarah Mulgrave reçurent une éducation simple et scripturaire; la première avait témoigné d'une conversion véritable, et de plus elle paraissait avoir beaucoup de goût pour l'enseignement. Lady Mulgrave la fit entrer à l'école normale de Kingston. Là, Catherine se forma aux devoirs d'une institutrice; elle acquit des connaissances plus approfondies que celles que l'on donne dans les établissements élémentaires d'instruction; plus tard elle passa sous la direction d'un missionnaire morave, M. Heath; enfin lorsque ce dernier prit la conduite de la station de la nouvelle Bethlehem, Kitty fut nommée maîtresse d'une vaste et importante école du même district. Cependant elle songeait toujours à sa patrie; elle désirait y retourner, elle croyait pouvoir y être utile à ses infortunées compatriotes qui périssent chaque jour sans avoir entendu prononcer le nom de Celui, par lequel seul elles peuvent être sauvées. Aussi lorsqu'un appel spécial fut fait en faveur de l'Afrique, quand on invita les amis de l'Evangile à s'intéresser d'une manière particulière à la vie spirituelle de ce vaste continent, Kitty Mulgrave se présenta une des premières, sollicitant la permission de partir aussitôt qu'une occasion s'offrirait. M. Heath écrivait: « Quant à Catherine Mulgrave, vous apprendrez « avec plaisir que peu de temps avant Noël, 1842, elle « a épousé George Thompson, le jeune africain qui tait, « il y a quelques mois, à Londres, avec le Rév. A. Riis, et

« d'autres missionnaires se rendant en Afrique. La noble
« protectrice de cette intéressante personne saura que
« l'objet de ses soins a été unie en mariage à un homme
« estimable et pieux de sa propre nation. George
« Thompson n'avait pas huit ans quand il fut arraché à
« sa patrie, et voici treize ans qu'il étudie dans l'ins-
« titut missionnaire de Bâle. Depuis que Catherine Mul-
« grave s'est fixée parmi nous comme institutrice, en
« 1839, elle s'est constamment conduite de manière à
« mériter l'estime et l'affection de tous ceux qui ont eu
« des relations avec elle. Le jeune couple, en compagnie
« de M. et Mme Riis, du Rév. J. G. Widman, et de six
« familles de nègres chrétiens, en tout vingt-six per-
« sonnes, mirent à la voile de Port Royal, le 8 février
« 1843, pour former un établissement missionnaire à
« Akrapong, à vingt-trois mille d'Accra, sur la Côte-d'Or.
« Lorsque Kitty fut sur le point de quitter l'école qu'elle
« avait si consciencieusement et si habilement dirigée,
« ses élèves lui firent leurs adieux en écrivant sur leurs
« ardoises la phrase suivante : « Nous vous prions de
« nous pardonner notre mauvaise conduite et notre
« inattention, ainsi que la peine que nous vous avons
« faite. Nous prions le Seigneur qu'il vous garde pendant
« votre voyage et qu'il vous bénisse, et nous l'implore-
« rons pour vous tous les jours. »

La lettre ci-après d'un missionnaire récemment arrivé à la Jamaïque, est intéressante en ce qu'elle peint d'une manière animée les travaux et les devoirs du ministre de l'Evangile, ainsi que l'aspect du champ de travail au milieu duquel nous avons, ce mois-ci, transporté nos lecteurs.

« Après avoir passé quelques jours à Kingston, madame Manly et moi, nous sommes repartis pour notre

destination. Le 1[er] mars dernier, nous arrivâmes à notre résidence actuelle, et nous trouvâmes pour nous recevoir une habitation vaste et commode, située sur un plateau salubre et élevé, près des bords de Rio-Minho, dans la paroisse de Clarendon, à environ trente-sept milles ouest-nord-ouest de Kingston. Grâce à Dieu, nous avons constamment joui d'une excellente santé depuis notre arrivée, et nous n'avons pas cessé de reconnaître que les limites de notre héritage sont fixées par une main divine, et que la Providence nous a appelés à cultiver la portion du champ du Seigneur où nous sommes placés. Nous n'avons rien ressenti des attaques de la fièvre, et nos indispositions se sont bornées à ce qui est ordinaire et habituel. Il y a un an, je me voyais obligé de renoncer à mes études, de ralentir mes travaux, d'observer un régime, de suivre strictement des prescriptions médicales; malgré cela ma santé était loin de s'améliorer, et je n'avais d'autre alternative que de succomber aux influences fatales d'un hiver du Canada, ou de me réfugier dans un climat plus tempéré. Je ne cesse de remercier Dieu de ce qu'il m'a persuadé de prendre ce dernier parti. J'ai obtenu tous les résultats que je souhaitais. Au milieu d'une chaleur excessive, j'ai pu vaquer à mes fonctions pastorales, me remettre, modérément, à mes études si douces, dont la douleur physique m'avait arraché.

« La Jamaïque offre à mon étonnement bien des choses inattendues, bien des spectacles nouveaux. Le feuillage perpétuel et abondant, les chaînes de montagnes qui menacent les nues, les rivières, tantôt desséchées, tantôt se précipitant comme des cataractes, les productions variées du sol, la condition morale d'un peuple tout récemment arraché à l'esclavage et la dégradation, voilà autant de traits particuliers au pays

où je travaille aujourd'hui, et pour un esprit méditatif et curieux, ils sont pleins de grandes leçons. Le paysage moral produit par l'influence du christianisme attire surtout mon attention et éveille en moi mille expressions de louange et de reconnaissance. J'ai eu le privilége de voir l'Evangile agir sur l'Européen et l'Américain, l'homme sauvage et l'homme civilisé. Eh bien! je retrouve partout les mêmes effets: pour les uns comme pour les autres l'Evangile est « la puissance de Dieu à salut. » J'ai suivi les résultats de l'œuvre des missions ici, dans l'humble chaumière, dans nos temples, an sein de la prospérité, sur un lit de douleurs, enfin dans les phases les plus variées de la vie; je n'en suis que plus convaincu de l'excellence et de l'efficace de la Bonne-Nouvelle, comme aussi je suis porté à reconnaître hautement le zèle, les succès et la fidélité de ceux qui m'ont précédé dans la tâche que j'entreprends aujourd'hui: si les Comités, les amis de nos différentes Sociétés pouvaient voir les fruits vivants de leurs efforts ici, et les comparer avec les suites déplorables de l'ignorance, de la superstition et du péché qui y régnaient autrefois, ils se croiraient sans doute surabondamment récompensés pour leur activité, et ils en recevraient de nouveaux motifs de poursuivre leur œuvre d'amour. Aux orgies que l'on célébrait en l'honneur des naissances et des morts ont succédé tous les fruits d'une vie chrétienne. La licence et le déréglement font place à la sainteté du mariage, on prend goût aux affections domestiques et aux joies du cercle de famille. La superstition la plus révoltante se dissipe devant la lumière de la vérité, comme les nuages en présence du soleil levant. On n'entend plus le bruit des chaînes, les cris de douleur des esclaves, les menaces de leurs maîtres: tout est harmonie, joie et bonheur. Les écoles, qui viennent de se rouvrir, offrent le tableau le

plus encourageant. Nous avons un grand nombre d'écoliers, et une classe du dimanche, que j'ai établie à l'usage des adultes, rendra de grands services. »

La Société missionnaire écossaise constate également des succès et des motifs d'actions de grâces; l'assiduité des enfants et leur intelligence est particulièrement signalée par les rapports que nous avons sous les yeux; l'extrait suivant peut en donner une idée :

« Le Comité du district oriental de la Mission de la Jamaïque se réunit le 8 juillet pour procéder à l'examen de l'école appartenant à la Société, et placée sous la direction du Rév. John Cowan. Plus de cent trente enfants étaient présents, proprement vêtus, et portant sur tout leur extérieur un air de modestie et d'intelligence. Ils commencèrent d'abord par chanter tous ensemble le Psaume trente-quatrième. La classe la plus avancée se leva ensuite, et après nous être assurés qu'ils étaient pourvus d'ardoises, de crayons, de livres, nous les interrogeâmes sur le douzième chapitre de l'Exode. Ces enfants lisaient avec beaucoup de clarté et d'intelligence. Questionnés relativement aux différents points de la narration qu'ils venaient de lire, ils répondirent d'une manière précise, donnèrent des détails exacts et circonstanciés, et prouvèrent enfin qu'ils connaissaient et comprenaient parfaitement les Saintes Ecritures. Les enfants les moins avancés, et les jeunes filles passèrent aussi leur examen avec succès ; ils témoignèrent d'une instruction variée et solide, soit en géographie, soit en arithmétique, soit en grammaire. »

S'il est vrai, comme on ne saurait le révoquer en doute, que notre foi se montre par nos œuvres, quelques-uns des pauvres nègres de la Jamaïque donnent un exemple capable de faire honte à bien des chrétiens d'Europe. Appelés à la connaissance de la vérité ,

telle qu'elle est en Christ, ils se sentent irrésistiblement poussés à montrer, par leur conduite extérieure, l'influence de l'Evangile, et on ne saurait trouver une meilleure application de cette parole du Livre de vie : « Vous les connaîtrez à leurs fruits. » Voici quelquesfaits à l'appui de cette assertion. Nous les tirons du journal de M. Taylor, missionnaire de la Société épiscopale :

« 10 *octobre* 1842. — Une femme de notre congrégation vint ce matin avec des fruits, dont elle voulait, disait-elle, faire présent à nos enfants. Cette circonstance m'a frappée, parce que cette pauvre femme n'a pas de propriétés, et elle doit avoir payé ces fruits très-cher. Elle voulait aussi soigner gratis la garde-robe de deux de nos enfants ; mais comme elle vit de son travail, nous n'avons pas voulu y consentir.

« 24 *octobre*.— Nous avonsici un charpentier qui est plein de bienveillance pour nous. Sa femme est venue aujourd'hui, et elle a pris nos effets, qu'elle veut soigner à un prix au-dessous de celui que nous payons d'ordinaire, et cela comme une preuve de sympathie et d'affection. Son mari, aussi, sachant que nous ne pouvons nous procurer des provisions ici que difficilement, et à un prix élevé, est allé deux ou trois fois à une assez grande distance en acheter pour nous. Il a fait tous les travaux dans notre logement, et j'ai été obligé de le contraindre à recevoir un salaire qu'il refusait obstinément.

« 28 *octobre*. — Un respectable nègre du district d'Harmony-Hall, et du nom de Sheldon, est venu aujourd'hui me dire qu'il avait le dessein d'acheter un acre de terre à Portland, afin de construire une maison qui pourrait plus tard, ajoutait-il, s'aggrandir jusqu'à devenir une chapelle. Cette acquisition devait lui coûter

six livres quinze schellings, mais il me donnait à entendre que là ne s'arrêteraient pas ses libéralités.

« 4 *novembre.* — Le nègre d'Harmony-Hall a résolu d'acheter le morceau de terre en question, pour la construction d'un local destiné au service religieux. La position me semble tout-à-fait convenable. Il paraît rempli de zèle. Dans une conversation que j'eus avec lui, il me rendit compte des pensées qu'il avait eues pendant le dernier jour du Seigneur. « Je souffrais, disait-il, d'une « fièvre légère, par conséquent je ne pus me rendre à « la maison du Seigneur. Après que mon indisposition « m'eût quittée, je me levai et je pris de l'eau pour me « nettoyer. Au moment où je me préparais à faire ma « toilette, deux insectes tombèrent, en se battant, dans la « cuvette ; l'un d'eux fut noyé. « Oh ! pensai-je, voilà « deux hommes ivres ; ils tombent dans un fossé ; « l'un parvient à se sauver, mais il ne peut pas porter « secours à son camarade. » Je pensais encore à cela « lorsqu'un moustique tomba aussi dans l'eau ; il était « tellement gorgé de sang qu'il se précipita droit au « fond. « Oh ! me dis-je de nouveau, voilà un homme « qui périt, entraîné par le poids de ses péchés. » Sheldon me dit aussi combien il était dangereux et coupable de penser mal d'autrui : « Ma femme, reprit-« il, avait une poule favorite qu'elle ne pouvait plus « retrouver. « Sans doute, disait-elle, un de nos mauvais « voisins l'aura tuée par pure méchanceté. — Attends, ré-« pondis-je, n'accusons personne, ne jugeons pas mal de « nos voisins. » Peu de temps après ma fille découvrit « que la poule s'était prise dans un buisson d'où elle « ne pouvait pas s'échapper. »

« 21 *novembre.* — Sheldon est venu ce matin d'Harmony-Hall avec l'argent destiné à l'acquisition du

terrain destiné à la future chapelle. Il m'a parlé du profit qu'il avait trouvé à assister, jeudi dernier, à la réunion missionnaire tenue à Portland. « La semaine « dernière, me dit-il, le cheval de mon voisin est venu « courir dans mon jardin, et y a fait beaucoup de dégât; « j'étais mécontent, et je retins l'animal, croyant que « son propriétaire reviendrait le chercher. Ce fut sa « femme qui l'envoya demander; je répondis que je « ne ferais la restitution qu'au maître s'il venait en per- « sonne. Ceci m'attira des injures, et mon méconten- « tement ne fit que s'en accroître. Pendant la nuit, je mis « le cheval de mon voisin avec le mien, mais comme on « ne voulait pas venir le reprendre, je le congédiai le « lendemain. Alors des menaces me furent faites; j'étais « extrêmement vexé et tout disposé à rendre, du moins, « injures pour injures. Jeudi dernier, j'ai assisté à votre « réunion ; j'ai senti que cela me faisait du bien. Depuis « lors, je n'ai eu pour mon voisin que de bons senti- « ments; je désirerais qu'il assistât aux réunions; mais il « ne va nulle part. »

Nous donnons encore, d'après le même journal, le récit de la conversion d'une pauvre négresse :

« 5 *janvier* 1843.— Avant de commencer ce soir la réunion de Portland, j'allai visiter une femme noire âgée, qui est devenue très-infirme. Je ne savais pas jusqu'aujourd'hui qu'elle fut des Barbades, aussi ne pouvais-je pas me rendre compte de sa mauvaise prononciation, si différente de celle des nègres de la Jamaïque. Quoiqu'elle ne fut pas d'une ignorance absolue, relativement aux grandes vérités du christianisme, elle ne paraissait pas jusqu'à présent avoir une connaissance pratique de l'Evangile. Ainsi que tant d'autres, elle se déclarait résignée aux volontés de Dieu à son égard; mais sachant que cette résignation n'aboutit souvent

à rien, depuis long-temps je m'appliquais à lui prouver l'insuffisance de tout espoir qui ne reposerait pas sur une connaissance pratique de la doctrine de l'expiation. Ce soir, elle paraissait comme quelqu'un qui aurait trouvé un trésor, la perle de grand prix. Ses premières expressions furent : « M'avez-vous oublié ? » faisant allusion au temps écoulé depuis notre dernière entrevue. Non, elle donnait plutôt essor à l'impatience avec laquelle elle voulait m'exprimer ses sentiments. « M'avez-vous oubliée ? eh bien! Dieu s'est souvenu « de moi. Il est si bon! Eussions-nous vingt enfants, « nous ne consentirions pas à en sacrifier un; mais « Dieu a donné son fils unique. » Quoique vieille et ridée, cette négresse a un visage agréable et souriant, et lors de notre entretien ses traits étaient empreints d'une sainte animation. Comme les rides de sa figure ne sont pas très-profondes, je lui aurais cru vingt ans de moins, tant, malgré sa souffrance aigue, elle semblait gaie, animée et contente.

« 10 *août.*—La vieille femme des Barbades a témoigné beaucoup de joie de me voir; quinze jours s'étaient passés depuis que je lui avais fait visite. Elle me dit qu'elle était affamée et altérée de la Parole de Dieu. Elle a récemment eu à souffrir plusieurs attaques de sa maladie, et souvent ces crises ont été très-sévères. Je n'ai pas toujours été auprès d'elle dans ces circonstances pénibles, mais toutes les fois que je me trouvais là, je voyais que le *nouvel homme* croissait évidemment en elle, à mesure que la nature cédait et succombait sous la douleur physique. « Je suis entre les mains de Jésus : » telle est l'expression dont elle se sert habituellement. Certainement, elle aurait pu dire comme l'apôtre, et avec autant de sincérité : « Il m'est préférable de déloger. » Elle me répétait : « Je ne suis plus ici-bas d'aucune utilité, cependant il faut que je

me soumette à la volonté du Seigneur; j'attends son appel.

« 28 *septembre.*—La vieille négresse des Barbades est très-intéressante. Autrefois nous tenions nos réunions à Portland, dans la cour de son gendre; mais notre local temporaire étant achevé, nous avons dû nous transporter à une distance considérable de cette résidence. Quoique sujette à des attaques violentes de sa maladie, rien ne peut l'empêcher d'assister au service, même lorsqu'il se prolonge jusqu'à une heure trop avancée pour une femme dans son état; l'obscurité seule paraîtrait un obstacle suffisant à la plupart des personnes de son âge. Ne pouvant venir au temple le dimanche, puisqu'elle aurait à parcourir une distance de plus de deux milles, elle dit qu'elle ne saurait se dispenser d'assister à nos réunions, et elle se repose sur le Seigneur qui veut bien la protéger. Son zèle et son désir d'instruction spirituelle sont tels, que lorsque l'indisposition l'a empêchée de sortir pendant la journée, elle ne manque pas de venir nous trouver durant la soirée.

« 14 *décembre.*—Comme je me rendais ce soir à cheval à la réunion, la première personne que je rencontrai fut ma vieille négresse, qui s'avançait en chancelant, appuyée sur son bâton, et accompagnée d'une de ses filles et de son petit-fils. Le temps était orageux, tout faisait présager la pluie qui tomba bientôt avec des éclats de tonnerre. Mais l'état de l'âme de cette pauvre femme ne lui permettait pas de rebrousser chemin. Pendant la réunion, l'orage augmenta, le vent soufflait avec force, et deux fois les lumières s'éteignirent. Je craignais vivement pour la négresse sur qui la tempête pouvait produire des effets funestes; mais elle ne répondit à mes craintes qu'en s'enveloppant plus complètement dans son manteau. Elle aurait pu se lever, et aller s'asseoir à un endroit de la réunion où elle n'eût pas été si exposée, mais son ouïe n'est pas

si bonne qu'autrefois, et elle n'osait pas bouger, de peur de perdre un mot du sermon. Lorsque la réunion fut terminée je lui dis qu'elle faisait honte à bien des jeunes gens qui se prévalent du moindre prétexte pour se dispenser de venir à l'église. « Ah! répondit-elle, ils sont jeunes maintenant, mais s'ils arrivent à être aussi âgés que je le suis, peut-être apprendront-ils à connaître la valeur dela Parole de Dieu. » Cette négresse a un tact et un sentiment de délicatesse vraiment admirables. Pendant sa maladie, elle a souvent été obligée de faire chercher auprès de moi des médicaments et de la nourriture, mais jamais je n'ai pu lui reprocher rien qui ressemblât à de l'importunité. Au contraire, elle a une modestie, une sensibilité qui l'obligent à tout supporter plutôt que de paraître importuner autrui; et quoique sur son lit de douleurs elle désirât beaucoup me voir, elle n'osait souvent pas me faire demander, de peur de me gêner. Et voilà une femme née, élevée comme esclave, et vieillie, pour ainsi dire, sous le fouet de son maître ! »

Les tremblements de terre, si fréquents aux Indes occidentales, jettent toujours l'effroi dans le cœur des habitants; cette visitation terrible de la Providence de Dieu les fait réfléchir; aussi à la moindre secousse les églises, les temples se remplissent-ils, et les pécheurs les plus endurcis paraissent-ils, pour un moment du moins, touchés de componction. Hélas! pourquoi faut-il avoir à ajouter qu'aussitôt le fléau passé, la plupart retournent à leur train de vie ordinaire, méprisent les menaces comme les invitations de leur Créateur, et semblent, avec Félix, renvoyer indéfiniment l'époque de leur conversion.

De même que nous avons répété l'appel que nos frères font entendre d'Asie et d'Afrique pour obtenir d'actifs ouvriers dans la grande moisson, de même en pensant aux Antilles nous supplierons les amis des missions et de l'Evan-

gile de ne point oublier les Antilles et les nombreux habitants des Indes occidentales. « Pendant ma tournée,» dit un évangéliste anglais, qui parcourait un des districts de la Jamaïque, « j'ai trouvé des malheureux dépourvus des bienfaits du christianisme, vivant sous l'empire du péché, oubliant leur Dieu, ne se préoccupant pas de leur destinée future. J'en ai marié plusieurs, et à dix heures du matin, j'ai prêché à une nombreuse et attentive assemblée. Il y a évidemment ici une œuvre à faire. Ne pourriez-vous pas nous envoyer un aide ? Nous lui trouverions suffisamment de travail, et il pourrait être le moyen d'amener bien des âmes à la connaissance de la vérité. »

Les différentes îles moins importantes qui font partie de ce vaste archipel, sont également évangélisées par nos frères des Sociétés baptiste, épiscopale, écossaise, morave, wesleyenne. A San-Salvador, et à la Providence, deux îles appartenant au groupe des Bahamas, une station missionnaire était établie dès 1795. Depuis cette époque, cette jeune Église s'est développée sous la bénédiction divine, et aujourd'hui le Comité méthodiste demande de nouveaux ouvriers et des fonds pour construire de vastes chapelles. La Trinité est aussi un champ de travail fort intéressant et fécond en résultats. « Malgré quelques circonstances pénibles, » écrit un évangéliste, « Dieu ne nous refuse pas ses miséricordes et ses encouragements. Plusieurs entendent la parole, et un certain nombre en reçoivent de salutaires impressions. Le 3 août 1843, j'ai baptisé vingt-sept personnes, dont l'âge variait de 14 à 70 ans. Quatre des plus jeunes gens étaient des enfants de notre école du dimanche. Un autre était un Africain qui nous servait comme domestique depuis plusieurs années. Il y avait aussi parmi eux un homme de soixante ans que je visitais naguères sur son lit de douleurs. Il me disait à cette occasion : « Voilà soixante ans que je vis

dans ce monde, et je n'ai pas consacré une seule heure au service de Dieu. » « Vous avez longtemps, lui répondis-je, entendu le són de l'Evangile; je sais même que vous avez souvent tremblé à ce message de salut.» — «Oui; j'ai plusieurs fois été sur le point de me décider à être chrétien, mais la crainte d'être montré au doigt par mes anciens amis, me retenait toujours.»

Ce vieil Africain est aujourd'hui un membre fidèle de l'Eglise visible; il réjouit par sa conduite tous ceux qui le connaissent, et nous pouvons dire de lui, que la lumière s'est levée sur celui qui était plongé dans les ténèbres de l'ombre de la mort.

NOUVELLES RÉCENTES.

Etat financier de la Société.

Les amis de la Société sont prévenus que la vingt-deuxième assemblée générale de la Société des missions évangéliques aura lieu le jeudi 30 avril prochain. Les comptes devant être clos le 15 mars, il est nécessaire que les dons et subventions qui nous sont destinés nous parviennent avant cette époque, afin de pouvoir figurer dans le Rapport annuel.

Nous saisissons cette occasion pour faire connaître à nos amis l'état de la caisse. Au 5 courant, le trésorier constatait un avoir de 11,943 fr. 48 c.; depuis lors, il est arrivé des traites d'Afrique s'élevant à 800 £., soit 20,320 fr. Suivant toutes les prévisions, le Comité aura encore à solder 30,000 fr. au moins d'ici à la cloture des comptes de l'année. C'est donc 40,000 fr. environ de *dons extraordinaires* qui sont nécessaires à la Société pour pouvoir terminer l'année sans déficit. Nous disons de *dons extraordinaires*, car si les fonds destinés à couvrir les dépenses de l'exercice prochain devaient être affectés à balancer les comptes de l'année 1844-45, la difficulté ne serait que reculée, et notre déficit demeurerait le même.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WELLINGTON.—Lettre de M. Bisseux.

A Monsieur le Président et Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Changement de résidence de M. Bisseux. — Motifs de ce déplacement. — Dédicace de la chapelle de Wellington. — Extrait d'un journal du Cap. — Collectes.

Les amis des missions, qui ont contribué par leurs dons à la construction de la nouvelle chapelle élevée dans le district de Wagenmakers-Valley, apprendront avec plaisir qu'elle est achevée et ouverte au culte. Nous avons cru que le récit détaillé de la cérémonie de la Dédicace réjouirait nos lecteurs, en leur montrant, au sein des populations du sud de l'Afrique, un nouveau témoignage rendu à la puissance de l'Évangile.

Wellington, le 4 novembre 1845.

« Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ.

« Si je ne vous avais déjà parlé plusieurs fois de Wellington, comme du centre de Wagenmakers-Valley, vous pourriez croire, d'après la date de ma lettre, que j'ai

commencé quelque part une nouvelle station. Vous savez que Wellington c'était Wagenmakers-Valley, avant que cet établissement fut fondé, et qu'il eut reçu son nom de sir Charles Napier, ancien gouverneur de la colonie. Si je suis encore dans le même pays, j'ai cependant changé provisoirement de résidence. Mes lettres seront à l'avenir datées de Wellington. »

M. Bisseux entre ici dans le détail des motifs qui l'ont décidé à quitter Wagenmakers-Valley, et à transporter sa résidence à Wellington. Ces motifs étant tirés uniquement de l'intérêt de son ministère et de l'état de sa santé, le Comité n'a pu que les approuver. Désormais donc Wellington sera le nom nouveau de la station de Wagenmakers-Valley.

M. Bisseux parle ensuite de longues souffrances causées par un rhumatisme, qui l'empêchait souvent de marcher, et qui lui avait fait douter qu'il put prendre part à la Dédicace de la nouvelle chapelle. Puis il ajoute :

« Aujourd'hui, quoique souffrant encore, je suis assez fort pour vaquer à mes occupations. Je puis, tous les dimanches, aller à cheval, tenir le culte dans l'ancienne chapelle et même surveiller l'école au même endroit. Que rendrai-je à Dieu, pour tous ses bienfaits? Je ne croyais pas, Messieurs, que je verrais le beau jour où devait se faire la Dédicace de ma chapelle. L'affection dont j'ai parlé se porta une fois sur l'estomac, et je m'évanouissais à chaque instant. Jamais je ne m'étais trouvé si mal. Mais le Seigneur a garanti ma vie de la fosse, afin que je le célèbre encore sur la terre des vivants. Contre mon attente et celle de tous ceux qui m'ont vu dans ce danger, je pus, trois jours après, monter en chaire comme

je l'avais désiré, et prendre une faible part à la cérémonie de la Dédicace. Et qu'elle n'est pas ma joie d'avoir pu, depuis lors, continuer à annoncer l'Evangile? De quelle gratitude mon cœur ne devrait-il pas être rempli de ce qu'il m'est donné de voir cette chère chapelle pleine d'auditeurs toutes les fois que je m'y rends? Blancs et noirs, tous ont voulu y avoir des places, et encore n'y en a-t-il point en assez grand nombre. L'on se rend, avec le même empressement, à la réunion du premier lundi du mois, que j'ai tenue ici deux fois.

« Mais il est temps que je vous rende compte de la cérémonie de la Dédicace. Malgré la pluie qui tomba les jours précédents, et qui fit enfler les rivières au point de les rendre impraticables en plusieurs endroits, l'enceinte de la chapelle était déjà envahie, à huit heures du matin, par une assemblée que l'on peut évaluer à cinq cents personnes. Une foule considérable d'assistants fut obligée de rester dehors, faute de place. Les missionnaires du Paarl et de Tulbagh avaient bien voulu se rendre à l'invitation que je leur avais faite de me prêter leur concours dans cette solennité. J'eus aussi la joie de compter, parmi mes auditeurs, le frère Arbousset avec sa famille, et les cinq chefs Bassoutos. Quant aux services qui ont eu lieu ce jour-là, et aux impressions qu'ils ont produites, je vais laisser parler un journal du Cap, qui rend compte de cette touchante cérémonie. Voici ce qu'on lit dans le *Zuid Afrikaan*, du 7 octobre 1845 :

« Une nouvelle chapelle a été inaugurée à Wellington, le 25 septembre dernier. Le Rév. M. Dutoit, pasteur de l'endroit, en a fait la Dédicace par un excellent discours sur ces paroles du Ps. LXXXIV. v. 1. *Que tes tabernacles sont aimables, ô Eternel des armées!* Le service commença à 9 heures du matin. Le Rév. J. Bisseux, missionnaire et pasteur du nouveau temple, lut

d'abord la prière de Salomon (1 Rois, VIII.). Il fit ensuite chanter les trois premiers versets du Ps. C ; le pasteur le remplaça en chaire, pour prononcer la prière et le sermon d'inauguration. Le Rév. Dutoit fit chanter un verset de cantique, et descendit de la chaire pour céder la place au missionnaire Alheit, de Tulbagh, qui édifia le nombreux auditoire en parlant sur Genèse, VII, 7. Il fit observer que tout nouveau temple consacré au culte de l'Eternel, peut être regardé comme une arche de refuge, où nous sommes invités à nous rendre ; que nous devons répondre à cette invitation avec la joie qui remplissait le cœur de Noé, lorsque Dieu lui dit : « Entre « dans l'arche que tu t'es préparée; » qu'il y aura encore un déluge, et que nous devons le craindre, savoir la colère de Dieu qui s'embrasera contre tout pécheur impénitent ; et que si nous restons hors de l'arche, refusant les moyens de grâce que Dieu nous donne, au lieu d'aller à Jésus-Christ, le seul refuge des pécheurs, nous périrons comme les incrédules du temps de Noé. Le missionnaire a terminé par un appel à la libéralité de l'assemblée. « Nous ne lisons pas, a-t-il dit, que le patriarche de l'an- « cien monde n'ait pu payer son arche, mais j'apprends « qu'il y a une dette sur cet édifice; ne laissez pas votre « missionnaire dans l'embarras, aidez-le à s'acquitter. » Après la prière et le chant du cantique 96, du recueil hollandais, M. Bisseux lut un compte rendu des recettes et dépenses pour la construction de la chapelle, d'où il résulte que cette construction a coûté la somme de £.372, 11s., 9 d. £.100 ont été données par la Société des Missions évangéliques de Paris, et £.189, 18s., ont été collectées par M. Bisseux à Wagenmakers-Valley, le Paarl, Drakenstein, Franschhoek, Stellenbosch, et à la ville du Cap. Il reste une dette de £.82, 13 s.

« Dans l'après-midi de ce beau jour, les missionnaires

Melville, Barker et Arbousset montèrent successivement en chaire. Le missionnaire du Paarl, le Rév. G. Barker, prêcha sur 1 Rois, IX, 3. A sept heures du soir, même empressement que le matin et l'après-midi : on devait entendre entr'autres les cinq jeunes chefs Béchuanas convertis, qui visitent le Cap en ce moment. Il était délicieux de les voir ; leurs manières et leur franchise étonnaient tous les assistants. Ils racontèrent l'œuvre que Dieu a faite par l'Evangile dans leur cœur et dans leur pays. Leurs énergiques paroles furent rendues en hollandais par le missionnaire Arbousset. Ce service, quoique le dernier, ne fut pas le moins intéressant. Le Rév. J. Bisseux termina cette fête, qui ne sera pas oubliée de long-temps à Wellington, par de solennelles actions de grâce adressées au Tout-Puissant, pour le secours qu'il lui a accordé dans toute cette entreprise, et il le pria de bénir les travaux de son serviteur dans la nouvelle chapelle consacrée à l'Evangile.

« L'édifice, qui peut contenir 400 personnes, était beaucoup trop petit pour la foule des assistants. Il y a maintenant deux chapelles dans la station de Wagenmakers-Valley. Voici précisément vingt-cinq ans que l'ancienne a été ouverte pour le culte. Elle est encore en bon état et le service s'y célébrera, comme de coutume, pour ceux qui demeurent sur l'endroit.

« La collecte et quelques dons reçus le jour de la Dédicace, ont diminué la dette de la chapelle, qui n'est plus que de £.66, 12 s. » — M. Bisseux ajoute :

« Nous aurons une belle école à Wellington. Les enfants et leurs parents ne cessent de me demander quand j'aurai un instituteur à leur donner. Le gouvernement nous allouera une petite somme ; il m'a envoyé, pour commencer, £.12. Il est réjouissant de voir que l'autorité supérieure encourage l'éducation par tous les moyens

possibles. Nous recevrons probablement £.25 par an, de ce quartier-là, ce qui sera sans doute la moitié du traitement de l'instituteur que vous devez m'envoyer.

« Recevez, Messieurs et chers frères, l'assurance de la sincère affection, avec laquelle je suis toujours votre dévoué serviteur,

« J. BISSEUX. »

Extrait d'une lettre de M. Arbousset, en date de la ville du Cap, 28 octobre 1845.

Comme cette lettre complette les détails donnés par M. Bisseux dans la précédente, elle sera lue, sans doute, avec le même intérêt.

Cérémonie de la Dédicace de la chapelle de Wellington. — Nouvelles particularités.

« On compte, dans ce district, trois églises calvinistes, capables de contenir chacune de trois à quatre cents personnes. Il y a aussi un lieu de culte, aux environs de la ferme de G. Scholk, à ce que nous dit une femme noire, nommée Leah. Cette Leah vivait autrefois à Wagenmakers-Valley, où elle apprit de M. Bisseux à connaître et à servir Dieu. Elle me disait de notre frère : « C'est un bien bon pasteur, un homme bien fait pour « instruire et redresser les gens simples, et qui mérite « beaucoup qu'on l'aime. » Je lui fis maintes questions auxquelles elles répondit très-sagement, en particulier à la suivante : « Savez-vous bien au moins ce qu'il faut que « nous fassions pour être sauvés ? — Oui, je le pense ; « il nous faut aller au Seigneur ; hors de lui nous ne « pouvons pas vivre. »

« Il se faisait tard : nous poussâmes jusque chez un

Boer, nommée Bassou, qui nous donna l'hospitalité et réunit sa famille autour de moi, pour le culte domestique, que je tins avec eux.

« Le lendemain, 25, nous partîmes sans délai pour Wellington, dont nous n'étions plus qu'à trois quarts d'heure. Un concours immense de gens des environs affluait au chef-lieu de la station, où devait se faire la Dédicace d'une maison de prière, élevée par la Société des Missions évangéliques de Paris.

« La cloche sonnait déjà à notre arrivée, entre 8 et 9 heures du matin. M. Bisseux nous reçut très-amicalement, nous présenta à sa famille, après quoi nous nous dirigeâmes ensemble vers son petit temple, que nous trouvâmes regorgeant d'auditeurs, au nombre de quatre à cinq cents au moins, sans compter la foule de gens de tout âge et de toute couleur qui entourait l'édifice. »

Nous omettons ici quelques détails sur la cérémonie de la Dédicace, que l'on a lus dans la lettre de M. Bisseux. M. Arbousset ajoute :

« Le soir, autre réunion; les fils de Moshesh et leurs deux oncles émurent, touchèrent les assistants par l'histoire des malheurs qui fondirent autrefois sur leur tribu, et le récit des bienfaits que leur a depuis apporté le christianisme. « On se nourrissait d'herbe au lieu de « pain, a dit l'un d'eux, on trouvait partout des mangeurs « d'hommes ; aujourd'hui, grâce à votre Dieu, nous « avons tous du pain, et nous écoutons l'Evangile. » Un digne magistrat, témoin oculaire de cette scène, nous racontait ses impressions de la manière suivante :

« Il était vraiment touchant de voir combien ces « hommes paraissaient animés, en parlant de la cause de « Jésus-Christ et de son Église; car quoique leur langage « nous fut inintelligible, leurs regards et leurs gestes

« nous en disaient autant que des volumes. » La journée fut bénie à tous égards. Un grand recueillement, un esprit d'union et de joie, régnaient partout. Le frère Bisseux avait tout réglé avec un tact excellent. La petite fête terminée, il se sentit soulagé d'un grand poids. »

« L'église de M. Bisseux s'élève sur un terrain sec, découvert, et me semble aussi bien bâtie, qu'elle a l'air modeste. Une pieuse personne de l'endroit, Mlle Dutoit, a fait don de l'emplacement; M. Lawton, de la ville du Cap, a offert des flambeaux, et une négresse, membre du troupeau, je crois, a fait tous les rideaux *gratis*. L'on aura ici un meilleur auditoire qu'à Wagenmakers-Valley, avec plus de garantie de succès pour une école journalière, et pour la station en général. Le vieil emplacement reste comme succursale, le service divin y pourra aisément être célébré chaque dimanche, surtout quand M. Bisseux aura reçu l'aide missionnaire que lui ont dernièrement promis les directeurs. »

L'extrait suivant fait partie d'une lettre adressée, depuis la Dédicace du nouveau temple, par M. Bisseux à M. Arbousset, et reproduite par ce dernier missionnaire.

« Dans ce pays-ci, on pense souvent à vous et on « parle beaucoup des chefs. Leur visite et leurs discours, « en faisant mieux connaître l'œuvre des missions, ne « pouvaient manquer de la recommander auprès de ceux « qui, comme Thomas, demandent à voir pour être con- « vaincus. A Wellington, tout continue à aller au-delà « de mon attente. Le temple a toujours été plein d'un « dimanche à l'autre depuis la Dédicace; nous avons « même été obligés, une ou deux fois, d'y apporter des « chaises, pour procurer des siéges à tout le monde. Hier « (10 octobre), il me semblait que nous étions encore « au 25 septembre, tant l'auditoire était nombreux. M.

« Horak tint un service; le désir et la curiosité d'en-
« tendre un Boer parler dans l'église, nous ont amené
« presque tous les autres. Le premier lundi du mois aussi,
« j'ai eu une réunion de missions. La chapelle était encore
« pleine ce jour-là. Dieu veuille que cet état de choses
« continue. Toutes les places du temple sont prises, et il
« n'y en aura point assez pour tout le monde. Je dois
« aussi vous apprendre que je me sens beaucoup mieux,
« et que je suis par là en état d'officier le dimanche à 10
« heures du matin, au haut de la vallée, et l'après-diner
« à Wellington. »

STATION DE THABA-BOSSIOU. — Extrait d'une lettre de M. Dyke, catéchiste.

Situation de l'école. — Récit touchant de la mort de Siméon Moussetsé. — Conversion inattendue de Libé.

Thaba-Bossiou, le 27 juin 1845.

« Pendant l'année qui vient de s'écouler, l'école de cette station m'a donné de grands sujets d'encouragement. Quelques circonstances désavantageuses tenant à la localité, m'avaient fait presque désespérer de pouvoir réunir les enfants de Thaba-Bossiou, en vue d'un cours régulier d'instruction; cependant les obstacles ont été surmontés, quoique non sans difficulté, et nous comptons, avec assurance, sur des élèves assidus. Des parents, bien disposés, ont fait enregistrer leurs enfants, et ils nous ont promis de n'entraver en aucune façon les études de ceux-ci. Les habitants de la station apprécient de plus en plus les bienfaits d'une éducation première; ils voient que les choses cachées aux sages et aux prudents, selon le monde, sont révélées aux enfants,

Chacun convient que nos écoliers sont, de tous les enfants de leur âge, les plus soumis, les plus raisonnables, et en même temps les plus actifs et les plus industrieux. On a vu, le dimanche, ces enfants écouter la prédication de l'Évangile, avec une attention qu'on n'eut demandée qu'à des personnes dans la force de l'âge; en prêtant l'oreille aux invitations du Sauveur, leurs yeux se mouillaient de larmes; pour se servir de leur propre expression, les Béchuanas ont vu un miracle; car sans paraître remarquer la présence d'étrangers, de leurs proches, du chef lui-même, nos petits écoliers, émus jusqu'à ne pouvoir plus maîtriser leurs sentiments, se jetaient par terre, pleurant amèrement leurs péchés. Quelques-uns des plus âgés m'ont exprimé, dans des entretiens particuliers, le désir de vivre pour Jésus. « Béni soit le Seigneur qui tire « le fondement de sa puissance de la bouche des petits « enfants, et de ceux qui tettent. » Ce que j'avais désiré voir avec tant d'inquiétude, est maintenant devant moi, et les fruits que j'attendais si certainement de l'organisation d'une école permanente, commencent à se montrer. L'éducation chrétienne donnée aux enfants Bassoutos, promet d'être aussi satisfaisante, dans ses résultats, que si nous travaillions au milieu d'Européens. En élevant la jeunesse d'aujourd'hui, nous préparons des hommes pour l'avenir, nous substituons de nouvelles coutumes aux anciens usages. Ce sont des dépositaires d'idées jeunes, qui se forment au sein de notre école; pour tout dire, c'est une autre famille de Bassoutos. Par sa persévérance et son attachement à ses devoirs, Salomon, notre aide-instituteur, achève de nous convaincre que le choix qui a été fait de lui est béni du Seigneur.

« Le trait suivant vous donnera une idée du bien produit par l'école :

« La semaine dernière, je fus appelé à enterrer un

enfant de neuf ans, un de nos élèves les plus intéressants. Siméon est le fils aîné de Moïse Moussetsé, qui vous est bien connu, par l'histoire de sa jeunesse publiée dans le *Journal des Missions*. Depuis quelques mois cet enfant semblait, quant à ses manières, heureusement changé. Jadis il était remarquablement sauvage et indiscipliné; aussi faisions-nous souvent la remarque qu'il se montrait le digne fils de Moussetsé, de cet homme qui se résignait à vivre de racines d'arbres, dans les cavernes des Maloutis, plutôt que de se joindre à ses compatriotes. Mais, en dernier lieu, Siméon était devenu d'un caractère extraordinairement doux et tranquille. Abandonnant ses bruyants compagnons d'enfance, dont il dirigeait autrefois les jeux, il s'était institué le gardien de sa jeune sœur, et, aux heures de récréation, on le voyait porter dans ses bras ce fragile fardeau, en cherchant à l'amuser de toutes les façons. Il ne me souvient pas d'avoir jamais vu un autre enfant mossouto ainsi occupé, et certes aucune nourrice n'eut soigné Sophie comme le faisait Siméon. Il y a quelques semaines, cette petite sœur mourut. Personne ne ressentit cette perte plus que Siméon. Parlant à son père de l'affliction qu'il éprouvait: « Non, disait-il, je ne cesserai pas d'aimer le Seigneur; « il m'a enlevé celle que j'aimais le plus; mais il n'en est « pas moins *mon Dieu.* » A l'issue du service de chaque dimanche, Siméon se réjouissait d'avoir entendu son père le questionner et lui expliquer les discours qu'il avait entendus. Si, par quelque hasard, Moïse ne s'acquittait pas de cette tâche, l'enfant lui disait: « Etes-vous donc las « de m'aider? » La dernière maladie de Siméon fut courte. Je n'étais pas à la maison quand parurent les premiers symptômes; mais, le lendemain, apprenant qu'il était malade, j'allai immédiatement le voir. Je le trouvai presque sans connaissance; impossible de lui parler de

Jésus; si j'avais négligé, pendant qu'il était en bonne santé, de lui annoncer la bonne nouvelle, combien dans ce moment mes réflexions eussent été pénibles! Il se mourrait; en m'entendant l'appeler par son nom, il essaya d'ouvrir les yeux pour me regarder, mais ses paupières se refermèrent bientôt. Peu de temps auparavant, ses parents inquiets se penchaient sur lui, surveillant ses moindres mouvements. Ils l'entendirent murmurer quelques mots, la mère se baissa pour tâcher de les recueillir; c'étaient les dernières paroles que devait prononcer leur enfant bien-aimé, paroles dont le souvenir les remplit encore de joie au milieu de leur tristesse. Siméon s'endormit au Seigneur, en murmurant: « Dans « la gloire, dans la gloire, dans la gloire! (*Botleng*, « *botleng*, *botleng !*) » Ainsi en un mois Moussetsé a conduit au tombeau deux de ses enfants; il les aimait tendrement, et on eut pu le citer, parmi les Bassoutos, comme un modèle d'affection paternelle. Il se soumet avec patience, et témoigne de l'esprit d'un chrétien sincère, par sa résignation à la volonté du Seigneur. Il ne regrette pas que ses enfants lui aient été enlevés, mais plein d'une espérance et d'une joie parfaite, il attend l'heure à laquelle il ira les rejoindre dans le royaume de son Dieu et Sauveur. Cette espérance est aussi la plus douce consolation de Meleka, femme de Moussetsé.

« Voici un second incident qui nous a également réjouis, et qui nous fait espérer que les naturels convertis à l'Évangile seront le moyen d'étendre la connaissance du nom de Jésus dans les localités où il est presque impossible aux missionnaires de pénétrer. A mi-chemin entre Morija et Thaba-Bossiou, vit un vieillard du nom de Libé. Il est frère aîné de Mokachane, et si les fonctions de chef de tribu eussent toujours été héréditaires, il aurait rempli la charge dont fut revêtu le père de

Moshesh. Souvent les messagers du salut essayèrent de fixer l'attention de Libé sur les choses qui concernent son bonheur éternel ; mais c'était en vain, il demeurait sourd au message de miséricorde, s'emportait jusqu'à la fureur quand les missionnaires entraient dans son village, et les aurait même maltraités, s'il l'avait pu. En voyant ce vieillard chanceler sur le bord de la tombe, nous déplorions souvent de ne pouvoir pas lui annoncer « l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ; » nous nous attendions à apprendre qu'il était mort sans espoir, et sans connaître son Dieu. Mais les pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées ; il y a quelques semaines des nouvelles bien différentes nous furent données. « Libé vit encore, disait-on, et nous espérons qu'il « vivra à jamais dans le royaume de Jésus. Il vous fait « prier de lui pardonner ses insultes, et d'invoquer Dieu « pour lui. » Aussitôt je me hâtai d'aller le trouver. Quoique fort ignorant des vérités divines, il me fit plaisir par ses réflexions. Me montrant son corps épuisé : « Je suis fa- « tigué de cela, me dit-il, je désire entrer dans ce repos, « que ceux qui prient Dieu déclarent être au ciel. » Il poursuivit, sur le même ton, pendant quelque temps ; puis j'implorai sur lui la miséricorde divine, et lui parlai de l'espérance dont jouissent les disciples de Jésus. Plus tard je m'informai des causes qui avaient amené un changement si remarquable ; on me dit qu'un des membres de l'église de Morija allait souvent le voir. Les conversations de ce chrétien jointes à quelques mots qu'il avait entendus, comme malgré lui, sortir de la bouche des missionnaires, avaient fait sur Libé une vive impression. Il se sentait tourmenté à la pensée de la mort qui ne pouvait manquer de l'atteindre bientôt. L'esprit du Seigneur a commencé, je l'espère, à agir sur lui. Le fait, qu'un chef avancé en âge a appelé auprès de lui les

missionnaires qu'il craignait tant jadis, a porté beaucoup de naturels à s'étonner et à se demander ce que cela veut dire ? »

STATION DE MOTITO. — Extraits d'une lettre de M. Lauga, aide-missionnaire.

Etat de l'œuvre à Motito. — Confession de foi et prière de Magano. — Réunion annuelle pour les missions. — Discours de différents chefs indigènes à cette occasion.

Motito, le 4 août, 1845.

A Messieurs les Membres du Comité,

« Messieurs et très-honorés frères.

« Cette station a eu à lutter contre des circonstances défavorables; malgré cela, je crois que jusqu'à ce jour elle n'en a pas moins joué son rôle de témoin de la vérité. Le succès, pour être moins apparent, n'en a pas été moins réel. L'on ne saurait oublier les peines et les fatigues de MM. Lemue et Rolland, en exerçant leur ministère auprès de Mahura, lorsque ce dernier résidait encore à la vieille Lattakou. Le chef des Batlapi ne quitta sa demeure qu'à regret et avec une sorte de promesse que l'un de ses missionnaires le suivrait. Depuis qu'il était à Taoung, il était alternativement visité par les missionnaires de Kuruman et de Motito.

« Sous la bénédiction du Seigneur, la moisson avait blanchi, et le moment était venu où il ne restait plus qu'à recueillir les javelles. Cette agréable tâche était réservée à M. Ross, de la Société de Londres, missionnaire nouvellement arrivé. Le réveil est des plus beaux; autant l'obstination avait été extrême,

autant la promptitude est grande aujourd'hui pour recevoir la parole de la Croix. L'on peut, sans présomption, dire que Motito a aussi sa part de gloire dans ce triomphe glorieux de l'Évangile. Il se passera probablement plus d'une génération avant que les peuples de ce pays soient entièrement guéris de leurs goûts nomades, pour lesquels ils ont encore une singulière prédilection. Nous nous attendons encore à des échecs, ce qui fera que d'autres moissonneront ce que nous aurons semé. Mais il ne saurait y avoir ici de jalousie : « *Celui* « *qui sème et celui qui moissonne, se réjouissent en-* « *semble.* » Nous avons tous un même maître; c'est sa louange que nous devons chercher, et non celle des hommes. Le Seigneur est juste; il rendra à chacun ce qui lui est dû. Les amis des missions, comme les missionnaires eux-mêmes, doivent, sans aucun doute, se trouver dédommagés de leurs sacrifices et de leurs peines, dans la pensée qu'ils ont beaucoup travaillé. Aussi long-temps que l'on veut nous écouter, nous ne saurions dire à qui que ce soit : Parce que vous ne croyez pas, nous ne vous instruirons plus. Que nos amis ne se découragent point, et ne nous découragent pas non plus, si Motito ne voit pas le troupeau de ses fidèles s'augmenter rapidement : allons en avant avec foi, nous verrons la gloire de Dieu.

« 3 *août* 1844.— Confession de Magano à son admission pour le baptême. « Je n'ai qu'un mot à dire : ma vie a été « une vie de désordre, je ne pouvais m'empêcher de « m'apercevoir moi-même du mauvais rôle que je jouais « dans le monde. Je voyais souvent des individus qui « prenaient occasion de ma conduite coupable, et de mes « arguments en opposition à l'Évangile, pour s'endurcir « dans le mal. Ma conscience s'est réveillée, j'ai vu mon « inimitié contre Dieu, et j'ai été saisi d'épouvante. Dans

« cet état, j'ai crié à l'Éternel, et il a eu pitié de moi. Il « m'a fait éprouver les effets de sa grande miséricorde, « et m'a appris à me confier en lui. Mon désir sincère est « maintenant de me consacrer à mon Sauveur qui m'a « racheté; je veux vivre et mourir pour lui; mais je le « confesse, je n'en ai point en moi-même la force; je de- « mande à Dieu de me la donner. »

« Prière de Magano dans une réunion mensuelle. Cette prière était complète et fut prononcée d'une manière tout à fait convenable. La pensée de l'écrire ne m'étant pas venue d'abord, je n'ai pu qu'en indiquer les principaux chefs. On n'y verra sans doute rien d'extraordinaire; cependant comme c'était la première fois que Magano priait en public, on se convaincra, que lorsque le cœur est éclairé par l'Esprit de Dieu, il est partout et toujours animé des mêmes sentiments.

« Nous nous approchons de toi, Seigneur, c'est toi qui es notre Dieu et notre Créateur. Et puisque tu nous as fait la grâce de nous réunir dans cette circonstance, nous te prions de bénir les missionnaires que tu nous as envoyés. Nous ne les avions pas vus auparavant, ils ne nous avaient pas vus non plus; mais, pressés par ton amour, ils ont traversé des mers dangereuses pour nous annoncer ton grand salut. Donne efficace à leur parole, afin qu'un grand nombre d'âmes te connaissent. Nous te prions pour ceux qui les ont envoyés, et qui dans ce moment même te prient pour eux et pour nous, afin que de grandes bénédictions nous soient accordées. Tu leur as donné de nous aimer, et d'avoir pitié de notre déplorable état. Nous te demandons de les bénir abondamment. Bénis ta parole partout où elle est annoncée; soutiens tous tes serviteurs que tu as envoyés, afin qu'après avoir semé avec larmes, ils moissonnent avec chants de

triomphe. Nous n'oublions pas ceux qui, parmi nous, sont encore ennemis de ton Évangile. Fais qu'ils se retournent vers toi, qu'ils soient convertis et qu'ils te servent. Nous te prions de nous bénir tous, et de nous faire éprouver les effets de ta grâce, afin que nous soyons en bénédiction à ceux qui marchent vers leur perdition. Oh! nous ne te prions pas, Seigneur, et nous ne te demandons pas ces choses à cause de nos mérites, mais nous t'invoquons au nom de Jésus-Christ. »

« Du 1er au 3 *septembre*. — Voyage à Linokaneng. J'ai été réjoui de trouver M.... dans des dispositions qu'il n'avait encore jamais manifestées. Ici, le chef, c'est le patriarche d'autrefois, et l'on peut espérer beaucoup de bien lorsque celui-ci est droit devant Dieu. J'ai eu un entretien particulier avec lui, et ses sentiments m'ont assez satisfait. — « Je ne puis plus rester, a-t-il dit, sans « m'occuper de mon âme, et sans penser à Dieu ; mon « état de souffrance me fait comprendre la brièveté de « la vie, et la vanité des choses de la terre. » — En entrant dans le kraal pour le service du matin, j'ai trouvé ce même individu tenant un livre d'épellation, et répétant à plusieurs personnes quelques passages de l'Écriture, qu'il sait par cœur. Bien qu'il ne sache pas lire, n'était-il pas lecteur et prédicateur tout ensemble?

« *Dimanche*, 14. — Prêché à M..., où je n'ai pas eu grand monde. Les sauterelles s'étaient abattues, la veille, à une petite distance de l'endroit, et les gens étaient sortis pour les recueillir. Le chef s'est plaint, à la fin du service, de ce que, dans un temps de sécheresse, j'avais oublié, disait-il, de prier pour de la pluie. Il avait été fait mention de ce sujet dans la prière, d'une manière très-expresse ; aussi, à mon tour, me suis-je plaint très-amèrement de ce qu'il avait si mal écouté. Ceci a donné

lieu à une longue conversation sur l'existence de Dieu, sa nature et ses attributs. Le chef a repris en ces termes : « Vous autres blancs, vous dites que Dieu est au ciel ; « mais nous, Béchuanas, nous le supposons dans la « terre ; maintenant qui des deux a raison? » D'abord, je les ai questionnés pour savoir quelles sont leurs notions sur la divinité. Ce qu'ils appellent Dieu est bien un être tout puissant, mais bienfaisant et malfaisant selon qu'il leur plaît de l'appeler. Souvent ils le redoutent, jamais ils ne l'aiment. Ils ne s'en occupent guères, si ce n'est dans les calamités ; dans ce cas, ils lui offrent certains sacrifices, tant pour détourner sa vengeance que pour obtenir sa faveur. Les idées qu'ils s'en font ne peuvent naturellement être que très-bornées et très-obscures. Le commun ne s'en occupe pas ; c'est l'office des ingakas. Si ces derniers étaient plus développés et plus philosophes, il n'y a pas de doute qu'ils ne définissent leur Dieu par le hasard heureux ou malheureux. Quoi qu'il en soit cependant, c'est ce Dieu qui les fait vivre, et c'est lui surtout qui les fait descendre dans le sépulcre ; de là, leur conviction qu'il est dans la terre. On lui fait quelquefois quitter sa demeure pour se promener parmi les hommes, c'est alors que les ingakas feignent de s'entretenir avec lui. Quelques-uns de leurs ancêtres, gens de renom, amis du peuple, sont descendus vers Dieu, leurs hauts faits les ont unis à la divinité, ils sont devenus dieux tutélaires. C'est ainsi que souvent le nom de leurs pères est confondu avec celui de leurs dieux. — « Vous errez, leur « dis-je, en ce que vous voulez en quelque sorte, faire « Dieu semblable aux hommes, et sujet aux mêmes pas- « sions. Je ne m'en étonne nullement, parce que sans la « révélation, que Dieu nous a donnée, nous ne saurions « acquérir des idées justes sur la divinité. Personne n'a « jamais vu Dieu ; c'est sa parole qui nous le fait con-

« naître : elle nous dit qu'il est esprit, tout puissant, tout « bon, présent partout, même dans la terre, si vous « voulez. Cependant sa parole nous dit que son habitation « est dans les cieux. Vouloir comprendre Dieu comme « nous comprenons les choses de la vie, c'est faire injure « à sa grandeur, et nous égarer dans de vaines re- « cherches. Si vous voulez connaître Dieu, il vous faut « recevoir sa parole, et croire simplement ce qu'elle vous « dit. » — Le chef : « c'est ce que nous ferons, c'est ce « que nous ferons. » — J'ai vu rarement des gens exprimer aussi franchement leurs pensées; mais qu'ils sont encore païens !

« 13 *novembre.* — Voyage à Morokoeng. — Le paganisme règne encore au milieu de cette population, sans le moindre partage. Cependant les chefs nous font le meilleur accueil possible; leurs sujets se rassemblent pour écouter la prédication, ils sont assez éclairés pour comprendre le langage des Ecritures. Cela suffit pour faire espérer que là aussi la bonne semence germera tôt ou tard, et portera ses fruits. Une vieille femme, venant du pays des Kalagaris, se disant prophétesse, m'avait précédé; ses prédictions lui avaient déjà acquis une grande popularité, surtout parmi les personnes de son sexe. La pluie devait être abondante; les moissons prodigieuses; c'en était assez pour que la prophétesse reçut des honneurs, comme si elle était une demi-divinité. On lui mettait sur la tête une couronne de perles; on lui faisait prendre une attitude étrange; l'on chantait et l'on dansait autour d'elle; elle faisait des gestes et des mouvements bizarres, afin de mieux en imposer par ses enchantements. Ces choses se passaient au moment même où la sagesse et la vérité de Dieu, qui suffisent à tous les besoins de l'homme, étaient annoncées. Les habitants de Morokoeng n'étaient, ce jour-là, ni plus ni moins sages

que les Israélites dansant autour du veau d'or. Ce pauvre cœur humain, qui n'en aurait pitié! toujours le même, toujours enclin à abandonner le Créateur, pour adorer et servir la créature! Nous continuerons à faire la guerre à l'ennemi ne nos âmes, lors même que les prophètes et prophétesses de mensonge se multiplieraient; leur séduction ne saurait être de longue durée. « La droite de « l'Éternel est haut élevée, la droite de l'Éternel fait « vertu. »

« 14. — M. Moffat nous a parlé aujourd'hui des funérailles de Sébégoé, chefs des Wankits, mort à Kuruman. Il a été, lui-même, l'un des spectateurs de cette scène, qui, quoique païenne, n'a pas laissé que d'être émouvante. Le deuil était conduit par des hommes de la suite du feu chef. Ils creusèrent la fosse avec deux courts morceaux de bois aiguisés à l'un des bouts. Le corps du défunt fut enveloppé dans les habits et manteaux qu'il portait de son vivant; ce fut là son cercueil. Ces hommes s'occupaient de cette tâche pénible, les yeux baignés de larmes, chose peu commune parmi les indigènes qui, en général, cherchent à étouffer tout sentiment de tristesse; mais les Wankits aimaient leur chef; et l'homme le plus sauvage est susceptible d'attendrissement. Quelques pratiques païennes furent observées, sans que l'on parut y attacher beaucoup d'importance. Après que tout fut achevé, ces hommes, toujours en sanglottant, s'approchèrent une dernière fois de la tombe recouverte, et prononcèrent d'une commune voix : *Pula*, *Khosé*, *pula!* pluie, roi, pluie. Ils allaient se retirer, lorsque M. Moffat proposa de leur adresser quelques paroles; ils écoutèrent le discours du missionnaire avec un religieux silence. Puis ils se retirèrent à l'exception d'un seul, qui, immobile et les yeux fixés sur la tombe, pleura amèrement. C'était le favori de Sébégoé. On le pressait de quitter ce lieu funèbre,

mais une seule pensée l'occupait : la mort lui avait ravi son bienfaiteur. Il fallut, pour ainsi dire, lui faire violence pour l'arracher à ce lieu solennel, où il semblait désirer mourir avec son ami. Du faîte de la gloire, Sébégoé était descendu jusqu'à la mendicité ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est qu'il a fini ses jours avant d'avoir connu celui qui est la résurrection et la vie. « Oh ! si tu « eusses connu dans ce jour qui t'est donné, les choses qui « appartiennent à ta paix, mais maintenant elles sont « cachées de devant tes yeux. »

« *Dimanche*, 25 *mai* 1845.— Il s'était passé quelques semaines sans que nous eussions pu nous rendre à M..., aussi ce n'est pas sans quelque difficulté que j'ai réussi à rassembler un petit auditoire. Le chef, qui aurait aimé à nous faire plaisir, avait envoyé, sans beaucoup de résultats, message sur message pour appeler ses gens. A la fin du service, il s'est écrié : « En vérité, la parole de Dieu « vivifie. » Mais comme s'il avait eu du regret d'avoir exprimé la pensée de son cœur, il a ajouté : « Maintenant « que tu nous as dit les paroles de Dieu, dis-nous les pa- « roles des hommes. » Les Béchuanas sont de véritables Athéniens ; la moitié de leurs temps est employée à écouter et à dire des nouvelles.

« 28. — Aujourd'hui, pour la seconde fois, nous avons tenu, à Motito, la réunion annuelle des missions. Nos frères Béchuanas, au nombre de six, ont pris la parole : ils ont laissé voir qu'ils avaient parfaitement compris la nature et le but de cette réunion. Un discours mochuana ne gagne pas en général à l'analyse. A la vérité, tous n'ont pas le don de parler en public ; et il en est même qu'il est assez difficile de comprendre, parce qu'ils ne savent pas trop eux-mêmes ce qu'ils ont voulu dire. Un grand nombre cependant sont exercés à parler dans leurs conseils publics : les allusions qu'ils sont quelquefois si ha-

biles à employer, donnent une grande valeur à leurs paroles.

« Saul était un de nos orateurs; lorsqu'il s'agit de confesser la vérité, il est franc et honnête; il dit toujours toute sa pensée. *Lettuli y a mórena*, le tronc du Seigneur, était le sujet qu'il avait choisi, et il l'a traité avec beaucoup de clarté et de force. « Chacun sait, a-t-il dit, le but que les missionnaires se sont proposé en traversant les mers jusqu'à nous. Ce n'est pas pour nous piller qu'ils sont venus, mais pour faire du bien à nos âmes. Nous devons maintenant montrer que nous avons compris ce but, et avoir pitié de ceux qui sont sans connaissance de Dieu, comme on a eu pitié de nous. Nous sommes ennemis de l'impôt, soit, mais donner pour le Seigneur n'est pas un impôt; et en nous faisant entendre qu'il est du devoir des chrétiens de donner pour l'avancement du règne de Jésus-Christ, nos missionnaires n'ont jamais pensé à nous imposer une charge pour l'exploiter à leur profit. Que chacun, en donnant, soit animé de la pensée que ses dons, soit grands, soit petits, vont être versés dans le tronc du Seigneur. Nous sommes redevables à Dieu de tout ce que nous avons, et, à notre tour, que lui avons-nous donné? Donnons libéralement, sans murmure et avec joie. »

« Magano a la parole grave, c'est un de nos penseurs béchuanas. Il a parlé de l'importance de l'objet qui nous avait réunis, des effets et des bénédictions insignes que l'Évangile répand sur la carrière, et dans le cœur des individus qui le reçoivent à salut. Il a également fait un appel pressant à la libéralité de ses frères et de ses amis, en ajoutant que cette œuvre est d'abord l'œuvre des hommes, des femmes et des enfants, après que ceux-ci se sont consultés avec le chef de la famille. Les souscriptions se font ici très-souvent en blé indigène, qui,

en général, est considéré comme la propriété de la femme. Il était opportun de faire observer que l'homme qui possède ce qui a le plus de valeur, c'est-à-dire le bétail, ne doit pas se contenter de faire un sacrifice de ce qui ne lui coûte rien. C'était là, je crois, la pensée de Magano. Il a terminé en invoquant le secours de Dieu pour qu'il nous rende fidèles.

« Motobi a parlé avec beaucoup de sensibilité du sacrifice de Christ, et de la reconnaissance que nous lui devons en retour.

« Morisé s'est levé, en disant que son cœur était plein de joie et de reconnaissance. « Nos semblables, a-t-il dit, qui vivent encore dans le paganisme, accomplissent avec la plus grande ponctualité leurs coutumes, qui ne sont que des œuvres de ténèbres. Nous, chrétiens, accomplissons aussi les nôtres, avec le même abandon. Souvenons-nous de la bonté et de l'amour de notre Dieu. »

« 22. — Prêché à Lattakou. J'ai eu deux services, chez P.... et chez M.... Le peu de monde qui y a assisté, a paru bien attentif. Dans le premier kraal, le chef, qui est un homme très-âgé, a fait rassembler ses gens. « Qu'on vienne, a-t-il dit, au *pina* (la danse) de Loucai. » Le pina ne paraissait pas être de leur goût, car on ne s'est pas hâté de venir. Peu à peu, cependant, une petite congrégation s'est réunie. Depuis le moment où j'étais arrivé, P.... était occupé à broyer une peau de mouton ; il n'avait détourné les yeux de son travail que pour me faire quelques questions touchant les nouvelles du jour. J'indiquai quelques versets de cantique ; P.... broyait toujours sa peau. J'entonnai, et tout le monde se joignit au chant, excepté P..., qui continuait tranquillement sa besogne, comme si rien ne se fut passé autour de lui. Enfin, au risque d'offenser notre vieux P...., je me hasardai à lui rappeler que son occupation n'était

nullement en harmonie avec la circonstance. J'ajoutai qu'il m'obligerait beaucoup, s'il voulait suspendre son travail.—« Qu'est-ce qu'il dit,» répliqua-t-il, en se tournant vers les assistants? — Sa femme : « Il dit qu'il « sera réjoui de te voir laisser ce travail, pour écouter la « Parole de Dieu. » — P.... « Quoi! la peau est main- « tenant humectée; si je la laisse, elle va se sécher.» — Sa femme et un autre: « Plie seulement et écoute. » — P.... « Vous allez donc la broyer, vous autres. »—Beaucoup de voix : « Plie, plie! » P.. balbutia quelques mots, plia sa peau, et devint un auditeur, en apparence, très-attentif. Le service fini, P.... déploya de nouveau sa peau, et se mit à la broyer. Pour être juste à l'égard de P...., je dois dire cependant qu'il y a chez lui quelques progrès ; il ne se serait pas autrefois donné la peine d'appeler ses gens, comme il l'a fait aujourd'hui. Chaquefois qu'on se rassemblait dans le kraal, pour la lecture de la Bible, il se retirait invariablement, ce qu'il ne fait plus maintenant. Une chose bien désagréable dans ces petites réunions, c'est le bruit que font les enfants; il faut de temps en temps s'arrêter pour leur imposer silence en les menaçant. Cette circonstance me rappelle Calvin, qui, au milieu de ses discours, s'interrompait quelquefois pour apostropher des auditeurs turbulents, en disant : « Chassez- « moi cette canaille. » Pauvres enfants, qui n'entendent jamais prononcer le nom de Dieu avec révérence ! il n'est pas du tout surprenant que là, comme ailleurs, ils se laissent aller au penchant commun à leur âge. Heureux les enfants qui sont élevés dans des circonstances plus avantageuses, et qui, dès leurs plus tendres années, peuvent apprendre de meilleurs choses que la plupart des petits Béchuanas!

« 23. — Mochoara est venu nous faire une visite. Le cœur me saigne chaque fois que je revois ce pauvre

vieillard, depuis qu'il a eu le malheur de perdre la vue. En tout pays c'est une chose triste que de devenir aveugle; mais dans ce pays-ci plus que partout ailleurs. Fut-il même l'un des principaux chefs, dès qu'un homme, parmi les Béchuanas, a le malheur d'être frappé de cécité, il n'est plus mis, pour ainsi dire, au nombre des vivants. On dit de lui : *Oshule*, il est mort. Cependant ils soignent leurs aveugles, c'est-à-dire qu'ils leur donnent à manger et à boire, mais ils leur refusent le respect et l'honneur qu'ils leur rendaient auparavant. Un Mochouana disait naguère : « Vous autres blancs, vous « êtes *bien créés*, vous avez des cœurs compatissants. Si « un homme de bien et sage devient aveugle, vous le res- « pectez et l'honorez également ; chez nous, c'en est « fait d'un aveugle, nous l'envoyons s'asseoir avec les « femmes ; il n'entre plus dans le conseil des hommes. « Cependant nous ne leur refusons pas la nourriture ; « ceci nous l'emportons sur les Koranas, qui lorsqu'ils « changent de demeure, ne se font jamais suivre par les « aveugles, qu'ils laissent dans une enceinte avec un pot « de lait, qui peut à peine leur faire un ou deux repas. » — Lorsque l'on a un peu pénétré dans les secrets de la vie des païens, que de choses n'y découvre-t-on pas qui navrent le cœur ! Que d'efforts les chrétiens ne devraient-ils pas faire, pour porter à ces aveugles la lumière de la vie !

« Le 29, en arrivant à M...., j'ai rencontré, dans le kraal, un grand attroupement que je supposai devoir être une fête publique ; mais au lieu d'une fête c'était un marché. Aussitôt après mon arrivée, on allait se disperser ; j'ai prié le chef d'engager ses gens à s'asseoir, et c'est ce qu'ils ont faits. Ce petit incident m'a valu une congrégation extraordinaire pour l'endroit. La plupart de ceux qui étaient présents, ne s'aviseraient jamais de faire un

pas pour aller écouter une prédication. On pourrait dire, à leur égard, avec Isaïe : « Je me suis fait chercher de « ceux qui ne s'enquéraient point de moi, et j'ai dit à la « nation qui ne s'appelait point de mon nom, me voici, « me voici!! »

« Le 7 parti pour Friedau. Le voyage a été heureux jusqu'à Mamousa, où je suis arrivé dans la soirée du 11. Les Koranas parurent fort réjouis de me voir. J'étais arrêté depuis un moment, et je ne voyais presque personne, mais j'ai été agréablement surpris en apprenant que l'on était réuni dans l'église. Bientôt une grande troupe de natifs descendit la colline pour venir me saluer. L'on sentait tout d'abord que l'on était au milieu de gens qui s'occupent de la seule chose nécessaire. Ce n'étaient pas de ces figures distraites, inquiètes et curieuses, comme l'on en rencontre tant dans ce pays, mais des personnes calmes, sur le visage desquelles l'on peut lire pour ainsi dire les sentiments dont leurs cœurs sont remplis. J'ai eu de petits entretiens avec les chefs; j'ai visité les villages, et la petite chapelle qu'ils ont bâtie eux-mêmes, et dont leur bonne volonté et leur zèle ont réglé tous les détails. Le fait seul de cette modeste chapelle élevée sur le haut d'un rocher, et par les mains des Koranas, est une chose propre à remplir d'admiration et de reconnaissance envers Dieu. Voilà, me suis-je dit à moi-même, quelque chose qui n'est pas inférieur à ce qui se passe dans les îles de la Mer du Sud. Andries, le maître d'école, et le frère du chef, m'a soumis leur plan d'agrandir leur chapelle, et d'en bâtir, après cela, une nouvelle dans toutes les règles. Une première classe de candidats, d'environ trente-six, s'étant réunie, je leur fis une courte exhortation, après quoi ils exprimèrent tous les uns après les autres leurs sentiments. Je les ai questionnés aussi en détail, et ai été surpris des réponses claires et

concises qu'ils étaient en état de faire sur les points les plus importants de la religion. Lorsque l'Esprit de Dieu opère, il fait faire à l'esprit de l'homme beaucoup de progrès en peu de temps, et avec peu de moyens. J'ai rendu à Dieu des actions de grâces d'avoir été témoin de faits aussi encourageants. Il y a une seconde classe de candidats, d'environ vingt personnes. Le dimanche, les Koranas se sont d'abord réunis pour la prière du matin, ensuite pour l'école, et puis pour le service divin. La chapelle était remplie à l'excès; il était vraiment touchant de voir avec quelle attention soutenue ils ont écouté pendant toute la durée du service. Il est évident qu'ils ont faim et soif de la parole de vie. L'on s'est encore réuni dans l'après-midi, et, n'eut-ce été le mauvais temps, nous eussions eu un quatrième service aux lumières. Le lundi, 14, nous avons eu de la pluie et un vent froid; de plus j'étais souffrant, ce qui m'empêcha de me mettre en route. Le lendemain je partis, et j'arrivai le jeudi à Friedau. M. Pfrimmer m'attendait avec impatience. En approchant de l'endroit, j'éprouvai une impression pénible en pensant que j'allais rencontrer un frère, le cœur navré de ce qu'il se voyait sur le point d'abandonner son œuvre de prédilection. En effet, l'idée du départ avait d'abord été bien douloureuse pour lui; mais il avait trouvé, dans la résignation à la volonté de Dieu, le calme de son âme. Les Koranas, avec deux wagons, sont venus en grand nombre pour dire un dernier adieu à leur ancien missionnaire.

« *Le dimanche*, 20. — Nous avons eu deux services; les habitants de l'endroit avec les Koranas arrivés la veille formaient un joli petit auditoire. M. Pfrimmer leur a parlé le matin sur ces paroles de Saint-Paul aux Colossiens : « Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé « le vieil homme avec ses actions. » Il a fait de son texte une application morale et pratique, qui lui a fourni l'oc-

casion d'adresser à des gens, plus ou moins chancelants, de bien solennels avertissements. Par une exposition claire, M. Pfrimmer a fait voir comment, par un culte purement extérieur, il arrive souvent à l'homme de mentir à Dieu.

« 21 et 22. — Pendant la journée du lundi, nous avons fait nos préparatifs de départ avec M. Pfrimmer (1). Le soir, nous nous sommes encore rassemblés pour lire la Parole, pour prier et nous recommander mutuellement à la grâce et à la protection de notre Père céleste. Le lendemain, de bonne heure, nous nous étions donné le mot d'ordre : nos wagons attelés, nous nous dîmes adieu, l'un, se mettant en route pour sa patrie; l'autre, reprenant le chemin du désert. Etranger et voyageur ici bas, le chrétien se sépare de ses amis, dans l'espérance d'un éternel rendez-vous dans les cieux. Certes, il y a là de quoi adoucir les peines et les fatigues de la vie, quelles qu'elles soient.

« Recevez, Messieurs et très-honorés frères, les salutations chrétiennes de votre tout dévoué frère en la foi. »

J. LAUGA.

---

(1) Des circonstances qu'il serait inutile de rapporter ici, ont rendu indispensable le retour de M. Pfrimmer en Europe, où il est arrivé dans les premiers jours de cette année.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

STATIONS MISSIONNAIRES DES ENVIRONS DE LA VILLE DU CAP.

Extraits de Lettres de M. Arbousset.

Première lettre. — Station Morave de Grœnekloof.

« En compagnie des fils et des frères de Moshesh, j'ai dernièrement fait aux environs de la ville du Cap, et un peu au-delà, une excursion missionnaire dont je vais me donner le plaisir de vous rendre compte dans une série de lettres. Le voyage a été très-intéressant et très-béni ; partout on nous a favorablement reçus et écoutés. Puisse le précieux grain de senevé qu'il nous a été donné de déposer en terre, germer à présent et se développer à la gloire du Seigneur !

« Nous quittâmes la ville du Cap le mardi, 23 septembre, à 7 heures du matin ; vers six heures du soir, nous arrivâmes à la station Morave de Grœnekloof, vallée longue mais étroite, au haut de laquelle s'élève l'établissement de la mission, qu'entourent, comme d'un berceau de verdure, plusieurs groupes d'arbres de différentes espèces. Un ruisseau d'eau vive, qui les arrose, descend vers le bas de la vallée, où il fertilise dans son cours les nombreux jardins potagers, et les vergers des Hottentots et des Bastaards qui peuplent cet endroit, au nombre d'environ douze cents personnes, dont les modestes habitations, faites de briques crues et de boussillage, quelques-unes même de roseaux de marais ou de jonc, s'élèvent sur l'un et l'autre bord du courant.

« Grœnekloof, dit Latrobe, est le nom de tout un district, situé à environ trente milles au nord de la baie de la Table, et contenant plusieurs grandes fermes. Celle qu'occupent les frères Moraves, et qui est plus particulièrement appelée Grœnekloof, appartenait autrefois à l'honorable compagnie hollandaise des Indes, qui l'affermait à un colon. Mais en 1808, le comte de Calédon, alors gouverneur du Cap, ayant reconnu de quelle importance l'instruction chrétienne serait pour la nation hottentote, persuada aux missionnaires Moraves de Gnadenthal d'y former un établissement; plusieurs familles hottentotes s'y réunirent. »

« L'espace de terrain donné à la mission comprend Grœnekloof même, et en outre Lauweskloof et Cruy-Wagens-Kraal, deux endroits hottentots. Dans le premier des deux résidait un chef de cette nation, avec cent de ses gens. A la fin de 1815, le nombre des habitants de la station s'élevait à trois cents personnes, mais il s'est quadruplé depuis, et pour preuve de la salutaire influence que cet établissement exerce sur les habitants, le missionnaire de l'endroit, M. Franke, nous disait, que dans l'espace de trente années, il ne s'est commis là qu'un seul meurtre, savoir un infanticide. Le soir même de notre arrivée, trois à quatre cents Hottentots se réunirent à l'église, et je leur expliquai le sujet du jour, qui était celui du *lavement des pieds* (Saint-Jean, XIII, 1-17). Deux de nos chefs ajoutèrent aussi bien des choses intéressantes; je donnai moi-même des détails sur la mission bassoutose, et celui qui parla après moi, sur celle de Grœnekloof même, ce qui ne manqua pas de produire une grande sensation sur l'auditoire. « Est-on sobre à « cette station ? demandai-je, s'y rappelle-t-on encore « du bon M. Latrobe et de ses leçons ?... Qu'est devenu « ce pauvre homme, dont il a écrit, dans son journal du

« 31 *décembre* 1815, ce qui suit : Après le service du « matin, un Hottentot m'accoste, désirant me parler en « particulier ; mais comme je ne pouvais pas le com- « prendre, je priai le frère Schmidt d'être présent à la « conférence. Le pauvre homme venait me confesser qu'il « avait été séduit à la ville du Cap par un de ses anciens « camarades, qui l'avait fait boire plus qu'il n'aurait dû ; « de sorte qu'il s'était oublié à dormir outre mesure sous « un buisson, au lieu de bien soigner mes bœufs de trait, « dont il était alors le gardien, et que c'est ainsi que « ceux-ci s'étaient égarés ; il ajouta, en terminant, qu'il « sentait le besoin de me demander pardon. Quoique « son état d'ivresse eût échappé à notre observation, il « n'en avait pas moins été remarqué par les Hottentots « qui s'en étaient trouvés scandalisés; nous lui représen- « tâmes donc qu'il n'avait pas seulement fait du tort à « son âme, mais qu'il avait aussi déshonoré la cause de « l'Evangile, et qu'il convenait, pour le moment présent, « qu'il fût exclu des réunions qui se tiennent à la station « pour les personnes baptisées, sentence à laquelle le « frère Schmidt ajouta quelques sérieuses et paternelles « exhortations. Ses larmes témoignèrent de la douleur « qu'il ressentait, et, comme nous l'espérons aussi, de la « sincérité de sa repentance. — C'est, ajoute l'auteur, le « premier exemple que je vis, du grand changement « opéré dans le cœur d'un païen, qui, dans son ancien « état, ne regardait pas l'ivrognerie comme un péché, « mais qui maintenant gémissait d'y être retombé. » — Salutaire leçon ! noble discipline des frères ! Dans leurs différents établissements, ils me paraissent exemplaires, sous ce rapport, comme sous celui des mœurs et de l'industrie.

« Le 24 septembre, en sautant du lit, j'allai lire le texte du jour avec les frères, et chanter un bon verset de

cantique allemand. Après quoi, l'un d'eux me conduisit, le long de la vallée, au milieu de ses pauvres mais heureux habitants, qui nous témoignèrent bien de la reconnaissance pour notre visite ; ils nous prièrent de saluer, en leur nom, les Eglises de Christ parmi les Bassoutos. Un pieux Hottentot, entr'autres, dit à David, d'une voix affaiblie par l'âge, mais affectueuse : « J'étais « capitaine, je m'en vais ; j'ai long-temps vécu. Que « crois-tu qu'il me reste après bien des peines ? Un nom, « des richesses ?... Non, rien de tout cela ; mais j'ai l'es- « pérance de voir le Sauveur dans son règne. David, « suis les traces de *l'élan*, jusqu'à ce que tu arrives où « il est entré. » Ce qui signifie sans doute, à parler sans figure et sans réticence : « Persévère dans la voie de « Christ jusqu'à la fin, et il te recueillera aussi dans son « royaume. »

« M. Franke nous fit voir les ateliers de la mission, le jardin, l'église et les écoles, où deux à trois cents jeunes élèves apprennent, entr'autres, à chanter, à lire et à écrire. Je dis d'abord chanter, parce qu'en effet ils y chantent tous joyeusement, quoique peut-être un peu trop fort, à ce qu'il me semble. La veille, à notre arrivée dans ce lieu, nous avions trouvé le missionnaire occupé à payer une troupe de ses paroissiens, dont la vocation actuelle est de travailler à un chemin public dans le voisinage. Le 24, au matin, je les vis prendre de nouveau leurs outils, et s'en retourner à leur ouvrage, avec joie. »

TH. ARBOUSSET, *V. D. M.*

Ville du Cap, 13 octobre 1845.

Deuxième lettre.— Stations de la Société des Missions du Rhin, à Tulbagh et Steinthal.

« Le 27 septembre, M. Alheit nous amena à Tulbagh, où il est stationné, ainsi que M. Zahn, son collègue, deux excellents frères, simples, dévoués, vivants de foi. Ils nous occupèrent bien tout le dimanche suivant. A huit heures du matin, culte de famille dans la maison du missionnaire. A dix heures, service public dans l'église évangélique de l'endroit, pour quatre à cinq cents auditeurs Hottentots et autres, très-attentifs, très-décemment mis, chantant avec grâce en hollandais, mais sur des airs allemands, qui me paraissent en général si pleins, si onctueux, et si solennels, surtout quand on les rapproche des airs plus vifs, plus artistement travaillés, je veux dire, moins simples et moins faciles, quoique non moins jolis, de la musique sacrée des Anglais.— Je prêchai sur Saint Luc, XI, 2. *Ton règne vienne;* règne glorieux, béni. promis à toute tribu, à toute langue, venant comme le soleil quand il se lève, plein de lumière et de vie, plein d'attraits et de grâce. Nos chefs Bassoutos, au service de trois heures, témoignèrent hautement de ses heureux effets dans leur propre cœur, et au milieu de leur tribu. Tous les habitants de l'endroit étaient accourus pour les entendre. On ne pouvait s'empêcher d'admirer, dans ces hommes, l'air de sincérité, de conviction, l'accent de simplicité avec lequel ils parlaient.

«Au soir, nos amis missionnaires nous accompagnèrent à Steinthal, où je paraphrasai le commencement du Ps. XXIII; mes élèves donnèrent des détails pleins d'intérêts sur leur tribu et sur eux-mêmes. Ils étaient très à leur aise, l'auditoire se composant presqu'exclusivement d'hommes de couleur simples et recueillis. Leur pauvreté, jointe aux nobles efforts qu'ils font pour vivre honnê-

tement du travail de leurs mains, touchèrent Paul Mopéri, qui les exhorta ſortement à ne pas se relâcher. « Vos bras, leur disait-il, voilà votre pain. Avant le péché, « l'homme mangeait son pain sans sueur, rien n'était « maudit; depuis le péché, nous sommes tous sous une « *loi* plus dure : *Tu mangeras ton pain à la sueur de « ton front.* Voilà ce qu'elle porte... Je vous exhorte au « travail, mes amis, je le pratique aussi. Si le Seigneur « me ramène dans mon pays, je vous promets de « vous écrire, pour vous apprendre ce que je fais, « et pour savoir de vous ce que vous faites. Jésus-« Christ et Paul travaillaient, nos missionnaires tra-« vaillent. Il nous faut tous travailler beaucoup; on « mange bien, on dort bien, on ne manque pas de force « pour prier, on a toujours le nécessaire, on est honoré « et béni, quand on travaille bien. Mais la paresse, est-il « dit quelque part, est la racine de tous les vices. Il ne « reste de ressource que la prison et la verge pour les « paresseux. » Néhémie appuya tout ceci, et promit aussi, une fois rentré chez lui, de *travailler* et d'*écrire*, ce que j'aurai soin de lui rappeler.

« *Steinthal* s'élève au pied du Witsenberg, à une heure de Tulbagh. L'endroit m'a paru ſertile, sain, bien situé. C'était ci-devant une petite ſerme hollandaise, composée de deux simples bâtiments et d'un jardin avec vignes, arbres fruitiers et champs attenants. La ſerme contient neuf cent quatre-vingt-quatre *morgen*, c'est-à-dire près de deux mille acres de terrain, dont une partie, tout le long de la vallée, est labourable, et le reste bon pour pacage. Le Rév. M. Zahn, de la Société des Missions du Rhin, en achetant cet endroit, il y a un an passé, lui donna le nom de Steinthal, d'après ce fameux val inculte et désolé de l'Alsace, où l'ardent et sage Oberlin travailla plus d'un demi-siècle, et qu'il convertit ainsi en un lieu béni d'in-

dustrie et de grâce, par ses efforts assidus et par ses prières. Puisse le nouveau Steinthal devenir un lieu semblable à l'ancien! Il est ouvert aux Africains pauvres et sans asile, qui désirent y chercher un refuge. Déjà quarante et une familles, composées de deux cent vingt personnes, s'y sont établies. Chacune d'elles a reçu *gratis* un emplacement convenable pour la bâtisse d'une petite maison, et une certaine quantité de terrain à convertir en jardin potager, en un petit verger ou en un champ de blé. Ils s'engagent à payer trois sch. de rente par mois, jusqu'à liquidation des dettes contractées par l'achat de la ferme. De plus, il doivent prêter gratuitement le secours de leurs bras dans les quelques travaux publics de l'endroit. Le culte est célébré parmi eux, et une école tenue pour leurs enfants par les missionnaires de Tulbagh. C'est aussi à cette Eglise qu'ils se joindront en se convertissant.

« L'honneur de ce plan est dû à l'*opus magnum*, je veux dire, au fait, grand en soi et par ses conséquences, à l'affranchissement des Hottentots et des esclaves. Il est favorable au développement intellectuel, moral, industriel, et social de ces malheureux. Bien exécuté, il doit bien mériter de tous. A l'Eglise, il promet plus de membres ; aux écoles, plus d'enfants ; à l'état, de meilleurs sujets; aux riches, des ouvriers et des domestiques plus éclairés et plus moraux. Le nier, ce serait prétendre que la religion que nous professons, la liberté et l'industrie, tout, excepté notre petit égoïsme, ne sont qu'un vain nom !.... Si je parle ainsi, c'est qu'il y a des gens qui s'opposent à la fondation de pareils asiles, prétendant qu'on prive par là les fermiers d'un des plus sûrs moyens d'avoir des laboureurs et des domestiques; comme qui dirait : « Quel malheur qu'on n'ait pas cassé l'aîle à cet « oiseau qu'on voulait absolument retenir autour de la « maison, lui et sa couvée !

« La matinée du lundi 29, fut employée à examiner les deux écoles de M. Alheit et celle de M. Brown, toutes trois bien intéressantes pour nous. J'amenai aussi nos chefs Bassoutos auprès d'une pieuse personne, qui gît depuis neuf longues années sur un lit de douleur, sereine, résignée, regardant avec assurance au temps et au séjour où « toutes larmes seront essuyées de nos « yeux. »

When our labours shall have an end,
In joy, and peace, and bliss.

« Ses paroles nous fortifièrent tous; les nôtres semblèrent aussi réjouir son cœur, elle réjouit le nôtre; enfin, son état nous toucha beaucoup. — Grande leçon, sans doute, école excellente; le creuset de l'épreuve, qui peut le contempler sans quelque fruit!

« Passant de chez cette dame dans une autre maison, nous trouvâmes un jeune père de famille; fils d'un homme riche et honorable, il s'était d'abord montré aussi irréligieux que désobéissant, impertinent et prodigue. Un jour, à ce qu'on nous rapporta, un de ses amis lui dit. « Nous allons entreprendre ensemble un voyage de « négoce; serre une Bible dans le fourgon, nous la « lirons en route. — « Une Bible! *fardeau* inutile, » répondit-il. Le guide, qui devait marcher à pied, avait pourtant pris la sienne, et chacun vit comme il la lisait derrière un rocher ou sous quelque buisson, dès qu'on avait dételé. « Ce pauvre Hottentot-là, pensa alors en « lui-même le maître, il fait honte au blanc, il est meilleur « que moi. » La conséquence fut, qu'après leur arrivée dans un village, où ils s'arrêtèrent pour un temps, celui qui avait d'abord mal répondu à l'autre, lui dit: « Mon « ami, je veux acheter une Bible.— « Tu te moques tou- « jours d'elle, va, tu devrais bien plutôt la révérer et la lire.

« — « Je veux en acheter une, et la lire. » — « Tu plai-
« santes, te dis-je.» — «Non, non, j'ai vu ce Hottentot-là, « il m'a fait honte. » Et de ce pas, il alla chez le pasteur de l'endroit, qui connaissant le caractère irréligieux de l'acheteur, et se méfiant de lui, refusa d'abord de lui remettre le volume *sacré*; mais enfin il lui en vendit un exemplaire quand il fut convaincu qu'il voulait réellement en faire un bon usage. Il lui donna même, pendant quelques jours, des leçons et des encouragements. Le jeune homme est devenu depuis lors plus sérieux, à la fois, et plus studieux; il aime le culte public, il est de ceux qui le fréquentent. Chacun sait qu'il est très-pauvre, mais son père riche vit encore, et c'est toujours un père. Oh! si seulement le fils pouvait faire un pas de plus, et dire : « Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je « lui confesserai mes fautes, en lui demandant sa grâce à « genoux! »

Th. ARBOUSSET.

Ville du Cap, 30 octobre 1845.

« *P. S.* Au moment où je finis cette lettre, le jeune homme vient m'apprendre qu'il a fait ce pas décisif, et que la réconciliation a eu lieu. »

(La suite à un prochain Numéro.)

VARIÉTÉS.

Les Zincali. (DEUXIÈME ARTICLE.)

Les Zincali, dont Moscou est le séjour spécial, se sont tellement élevés au-dessus de leurs confrères que leur position sociale doit être regardée comme un phénomène

dans l'histoire des tribus bohémiennes. Les personnes pour qui, jusqu'à présent, les *Gipsies* ne formaient qu'une horde de bandits vagabonds, incapables d'apprécier les douceurs et les bienfaits de la civilisation, apprendront avec surprise que parmi les Zigáni établis à Moscou, il en est un bon nombre qui possèdent de somptueuses demeures, d'élégants équipages, et qui font honneur à la meilleure société. On doit attribuer cette singularité, principalement au talent des dames Zigáni pour la musique vocale. Leur réputation et leur mérite comme chanteuses les conduit promptement à la fortune et à l'opulence; il n'est pas rare de les voir entrer par alliance dans les premières familles de l'empire; une comtesse Tolstoy, dont chacun admire encore aujourd'hui les grâces et la bonté, était autrefois une simple Zigána, faisant partie du chœur d'une des églises de Moscou.

Il ne faudrait pas croire néanmoins que toutes les Bohémiennes en sont là. La majorité, d'une conduite assez irrégulière, demande à la profession de musicien ambulant un moyen d'existence; les hommes vendent des chevaux ou les volent.

En été le rendez-vous favori de nos Zigáni est Marina Botze, jardin à moitié sauvage situé à environ deux werstes de Moscou. « Poussé par la curiosité, dit M. Borrow, je m'y fis conduire un soir. A mon arrivée, les Zigánas accoururent en foule, sortant de dessous leur tente ou de l'auberge construite dans cet endroit pour recevoir les voyageurs. Du haut de la calèche, je leur adressai à haute voix quelques mots dans le dialecte anglo-rommany qui m'est assez familier. Aussitôt ce fut un cri général de surprise; une pluie de bénédictions et de salutations répondit à mes avances, et parmi le brouhaha si subitement occasionné, cette exclamation : *Kak mitute kamana, combien nous vous aimons!* dominait

toutes les autres. Ces pauvres Bohémiens me prenaient pour un de leurs frères arrivé des pays lointains, et que le désir de leur faire visite avait amené de l'autre côté du grand *Panee*, ou océan.

La religion des Zigáni, ou du moins celles qu'ils professent, est la grecque; et ils se parent pour la plupart de croix, soit de cuivre, soit d'or, s'ils sont assez riches. Mais quand M. Borrow leur faisait dans leur dialecte des questions à ce sujet, ils se mettaient à rire, et disaient qu'ils portaient leurs croix uniquement pour se concilier la bienveillance des Russes. Le mot *Deval* exprime chez eux celui de *Dieu ;* ils appellent le diable *Bengel ;* les Bohémiens espagnols ont deux expressions fort analogues *Un-debel* et *Bengi*.

Chingáni ou Bohémiens de Hongrie.

La Hongrie ne correspond pas à un dixième de l'empire russe; cependant on y trouve autant de *gypsies* que dans les vastes états du Czar. Il y en a des villages entiers; les faubourgs des villes en sont également peuplés. Le système féodal a conservé chez les Hongrois toute son ancienne vigueur, et il n'est pas de pays où les basses classes aient plus à souffrir de l'oppression et de la tyrannie. La Russie compte, il est vrai, ses serfs ; mais un serf a des droits et des priviléges; il est heureux et satisfait. Les Hongrois sont pour ainsi dire écrasés sous le joug. Deux branches de la nation ont seules le droit de faire ce qui leur plaît : la noblesse et les *gypsies*, ceux-là dominent la loi. Ceux-ci échappent à son autorité par leur position inférieure. Pour traverser un certain pont à Pesth, par exemple, il faut que le malheureux laboureur paie un droit; mais qu'il se présente une personne élégamment habillée ou un Chingáni sans

vêtements, le passage gratuit leur est accordé. La condition des Bohémiens en Hongrie est vraiment extraordinaire; à deux doigts de l'esclavage, ils jouissent de tous les priviléges de la liberté, sâles, du reste, jusqu'à la malpropreté la plus dégoûtante. Leurs huttes peuvent se comparer à des égoûts; leurs habits sont des chiffons, et leur nourriture est indéfinissable. Mais au milieu de tant de détresse la gaité et la joie ne leur font jamais défaut; un village de *gypsies* hongrois est le pays du monde où l'on entend le plus de musique.

Le maquignonage est fort cultivé par les Chingáni; ils savent aussi étamer la vaisselle, et sont des maréchaux-ferrants au petit pied. Les femmes disent la bonne aventure; les uns et les autres volent avec une rare dextérité. Dans un pays où la plus stricte surveillance s'étend sur toutes les classes de la société, ces parias européens vagabondent en pleine liberté; personne ne semble se soucier d'eux. Le trait caractéristique des Chingáni est leur passion pour les excursions lointaines. Divisés en bandes de douze ou quatorze individus, ils vont en France; quelquefois ils poussent jusqu'à Rome. Au bout de trois ou quatre ans, on les voit revenir chargés de butin dont de folles débauches les aident bientôt à se débarrasser.

(La suite à un prochain numéro.)

AVIS.

Les amis de la Société des Missions évangéliques de Paris sont prévenus, que la clôture des comptes, qui avait été annoncée dans le dernier numéro du journal pour le 15 mars, est prolongée jusqu'au 15 avril prochain.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Arrivée et séjour de MM. Frédoux et Cochet à Béthulie.

Nous avons annoncé dans le premier numéro de l'année, l'heureuse arrivée de MM. Cochet et Frédoux à Port-Elizabeth (baie d'Algoa). Nous venons de recevoir de ces deux missionnaires des lettres plus récentes, datées de Béthulie, où ils attendent le moment qui leur permettra de mettre définitivement la main à l'œuvre. Ces deux lettres, écrites de Béthulie, portent la date du 5 janvier. Nous en communiquons les points les plus importants à nos lecteurs, qui, nous en avons l'assurance, ne manqueront pas de bénir le Seigneur pour les bonnes nouvelles que renferme cette correspondance.

M. Cochet commence par nous faire le récit du voyage de Port-Elizabeth à Béthulie, par Graaf Reinet et Colesberg. Ce sont les mêmes accidents, les mêmes fatigues que l'on rencontre toujours dans ces pays, surtout dans la saison des chaleurs et de la sécheresse. Nous pouvons donc les passer sous silence; toutefois, nous ferons mention de la traversée de l'Orange qui ne fut pas sans difficulté. On avait passé ce fleuve profond sur des bateaux; mais à peine le wagon de M. Cochet fut-il arrivé sur la rive escarpée, qu'il s'enfonça dans le sable; tous les efforts pour le faire avancer furent inutiles, les bœufs étaient épuisés, les hommes aussi; il fallut se décider à

passer la nuit sur cette pente; le wagon de M. Frédoux était même resté dans le bateau. Ce ne fut que le lendemain vers midi qu'ils purent continuer leur voyage. Un beau-frère de M. Pellissier qui habite près de là, était venu à leur secours avec un attelage frais et vigoureux.

Nos frères eurent à se réjouir plusieurs fois pendant leur voyage des témoignages d'amitié qu'ils reçurent de différentes personnes de la colonie, surtout de M. Murray, pasteur de l'Eglise réformée hollandaise de Graaf Reinet. Pendant les quatre jours qu'ils passèrent au sein de cette digne famille, M. Murray leur accorda l'hospitalité la plus fraternelle; il leur rendit tous les services qu'ils auraient pu attendre de l'ami le plus dévoué.

Enfin, le 5 décembre, après un voyage d'un mois (ils s'étaient mis en route le 4 novembre), ils aperçurent Béthulie. Mais nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler M. Cochet lui-même :

« Le 5 décembre, dit-il, à midi, nous découvrîmes au pied d'une montagne devant laquelle se déroule une belle et vaste plaine, Béthulie, son église nouvellement bâtie, la maison missionnaire, et bientôt après nous eûmes la joie d'embrasser notre frère M. Pellissier. Il était visiblement ému et bien heureux de nous recevoir; pour nous, nous ne l'étions pas moins de rencontrer enfin un de nos chers frères français, au terme d'un voyage de six mois. »

« Je voudrais maintenant, Messieurs et chers frères, vous communiquer quelques-uns des sentiments que j'ai éprouvés en arrivant ici, et vous donner une idée aussi exacte que possible de ce qu'est, à quelques égards, l'une de nos stations missionnaires. Quoique je sente ma plume par trop inhabile pour bien remplir cette tâche, je n'essaierai pas moins de vous retracer en quelques mots ce qui m'a le plus frappé.»

« Je ne crains point de dire que Béthulie, dont j'ai suivi les développements depuis sa fondation, a dépassé l'idée avantageuse que je m'en étais faite. Sous le rapport extérieur elle est bien située, elle a une maison missionnaire d'une forme régulière et bien construite, en face de laquelle est un grand et beau jardin entouré de murs en terre. L'église est l'ornement de la station; c'est un bâtiment en forme de T, assez vaste et élevé, construit en brique, et en général bien conditionné. Au milieu s'élève une belle chaire d'où le prédicateur a sous les yeux tout son auditoire, en face, à droite et à gauche. Frère Pellissier me dit que les membres reçus dans l'Eglise ont seuls contribué pour une forte somme à l'érection de cet édifice, et que quelques-uns se sont même distingués par leur libéralité. L'un d'eux a donné un bœuf pour lui et sa famille; un autre trois brebis pour sa part, et une pour celle de sa femme et de chacun de ses six enfants, c'est-à-dire dix pour sa famille; et cela sans qu'il fut besoin de provoquer ces dons par beaucoup de paroles. C'est dans cette enceinte que, deux fois chaque dimanche, au premier coup de cloche, 600 auditeurs viennent prendre place avant que le prédicateur commence le culte, montrant en cela plus d'exactitude que je n'en ai jamais vu en France. Le chant, que les indigènes aiment beaucoup, ne manque point d'harmonie. La plupart de ceux qui assistent au culte le dimanche sont habillés à l'européenne; quelques-uns même sont mis très-proprement. Les écoles, l'une pour les enfants et l'autre pour les adultes, qui sont tenues deux fois chaque jour par Mme Pellissier, sont aussi bien fréquentées.»

« Le dimanche, 28 décembre, j'ai été témoin d'un spectacle bien intéressant; la Sainte-Cène, à laquelle 128 personnes sont admises, a été administrée et reçue avec recueillement et d'une manière édifiante en présence

de toute l'assemblée, où se trouvaient bon nombre de candidats, qui sans doute enviaient les priviléges des membres de l'Eglise. Dans l'après-midi de ce jour, nous allâmes, accompagnés de M. Pellissier, chez l'un de ces chrétiens; nous le trouvâmes dans la petite cour qui est devant sa hutte, entouré de sa femme et de ses enfants, et lisant le 13e chapitre de l'Evangile selon Saint-Jean. Certes, il y a dans de pareilles circonstances, bien des émotions pour le cœur du missionnaire. Quelle joie, lorsqu'à la faveur d'une belle soirée, assis à la porte de sa demeure, il se livre à une douce méditation et repasse toutes les bontés du Seigneur, et que ses oreilles sont frappées par les chants des indigènes réunis dans quelque village, en plein air, pour louer et invoquer le Dieu de leur salut! Heureux le ministre du Seigneur qui voit ainsi la rosée d'en haut fertiliser le champ de son travail! Heureux le missionnaire qui, animé de l'esprit de son Sauveur, ne tient point compte des peines ni des renoncements qui lui sont imposés, pourvu qu'il soit un instrument choisi par Dieu pour retirer des âmes de l'abîme des ténèbres! Quand ma langue sera-t-elle déliée? Quand ma bouche pourra-t-elle s'ouvrir aussi pour annoncer à quelqu'âme altérée du salut, le don de la vie éternelle par Jésus-Christ? »

« Telle est l'œuvre qui se poursuit à Béthulie. En la voyant, l'on ne peut manquer de s'écrier : *La droite de l'Eternel a fait vertu;* l'on se sent réjoui et fortifié, et l'on bénit le nom du Seigneur. Mais pour ne point me borner à une face de l'œuvre, la plus belle, je dois ajouter que j'ai facilement pu me convaincre, qu'arrivée à ce beau résultat, la tâche du missionnaire est encore grande, et qu'il a besoin d'une persévérance à toute épreuve pour élever autant que possible le caractère moral de ses néophytes, et les maintenir dans la droite voie. Les indigènes

apprennent avec difficulté, et leurs progrès intellectuels et religieux sont lents; il faut les traiter et les supporter comme des enfants, lors même qu'ils sont sincères et convertis de cœur. Ils sont aussi naturellement fort attachés aux coutumes de leurs pères, superstitieux, et par dessus tout paresseux; et ce n'est qu'en recherchant tout ce qui peut les civiliser, et en les servant en toutes circonstances, que le missionnaire peut espérer de voir quelqu'amélioration chez eux. C'est ainsi que dernièrement frère Pellissier a encouragé Leina, le fils du chef Lepui, à se faire construire une maison à l'européenne, et l'a aidé de ses mains dans quelques parties difficiles du travail. C'est ainsi que chaque jour des malades viennent le consulter, qu'il leur donne des remèdes et les visite. En un mot, il est le serviteur de tous, afin de ne laisser échapper aucune occasion directe ou indirecte de servir la cause de l'Evangile. Aussi les indigènes assaillent-ils toute la journée M. Pellissier pour une chose ou pour une autre; que pouvons-nous en conclure, sinon que ce frère a su gagner à un haut degré leur confiance. Je ne puis parler des autres stations, ne les ayant point vues; nous savons que dans toutes l'Evangile fait des progrès, mais quant à Béthulie que je puis mieux connaître, je n'ai pas cru devoir taire ce qui m'y a le plus intéressé.»

« Quelques jours après notre arrivée, nous avons fait un voyage à cheval à Béerséba, accompagnés de M. Pellissier; nous avons eu la joie d'y rencontrer, outre MM. Rolland et Ludorf, M. Lautré qui s'y trouvait accidentellement. Nous demeurerons à Béthulie jusqu'à l'époque dela Conférence qui doit avoir lieu vers le 20 avril à Mékuatling. Il y a plusieurs endroits dans cette contrée où les indigènes se montrent disposés à recevoir des missionnaires; d'un autre côté, M. Lemue désire vivement avoir un collaborateur dans son voisinage, en sorte

que nous ne manquerons point de champ d'activité. En attendant, nous nous sommes mis immédiatement à l'étude du séchuana et du hollandais.»

La lettre de M. Frédoux offre en général les mêmes détails que celle de M. Cochet. Nous aimons cependant à citer la partie qui se rapporte au séjour de Béthulie. Il sera intéressant pour nos lecteurs de comparer les impressions que cette station a faites sur chacun de nos deux frères, assez différents d'âge et de caractère; puis, la joie qui les pénétra également, malgré ces différences, à l'aspect des fruits que l'Evangile a déjà portés parmi les Béchuanas, n'est-elle pas un gage de plus pour la vérité de leurs impressions, pour la justesse de leurs observations?

La lettre de M. Frédoux est écrite sous forme de journal. Nous citons ce qu'il dit sous la date du 5 et du 7 décembre:

« *Vendredi*, 5 *décembre.*—Ce fut un beau jour pour nous. Nous eûmes le bonheur de voir pour la première fois une station missionnaire française, et d'embrasser un frère que nous aimions profondément, que nous regardions pour ainsi dire comme un parent, mais dont nous n'avions jamais vu que le portrait. O! quelles vives et douces émotions n'éprouvai-je pas, lorsque de loin, assis dans mon wagon, j'aperçus à l'extrémité d'une immense plaine, le village africain de Béthulie, et les bâtiments de la mission qui s'élèvent au-dessus des huttes indigènes! Oh! comme mon cœur brûlait de reconnaissance envers Dieu, et comme une larme de joie s'échappait involontairement de ma paupière! Et lorsque, quelques instants après, nous pûmes nous jeter dans les bras de notre frère, qui vint à notre rencontre, oh! qui pourrait dire tout ce qui se passait dans nos âmes? Non, je ne crois pas qu'une plume humaine soit capable de décrire les sentiments qu'éprouve un jeune missionnaire qui

est sur le point de mettre la main à l'œuvre, quand, pour la première fois, il rencontre sur la terre païenne, loin de la patrie, un frère, un devancier, un compatriote bien-aimé. Je voudrais que tous nos amis de France pussent sentir ce que je sentis moi-même; car ce sont de délicieuses émotions.»

« Nous entrâmes bientôt après dans la maison missionnaire, et nous saluâmes dans la langue française, qu'elle parle, l'excellente épouse de M. Pellissier, qui, à mon avis, est plutôt française qu'anglaise de caractère. Cependant un grand nombre d'indigènes, membres de l'Eglise et autres, vinrent à nous pour nous saluer, et c'était de bon cœur que nous serrions leur main noire. Nous ne tardâmes pas, en particulier, à voir le vieux et pieux chef Lepui. Rien extérieurement ne le distingue des autres Batlapis. Il avait une paire de pantalons de cuir, une veste ronde d'étoffe grise, un chapeau blanc à grands bords et une cravate blanche. Un de ses fils était aussi là; il avait une veste ronde de drap bleu, avec des rangs de nombreux boutons luisants.»

« Après que nous eûmes pris quelques raffraichissements, M. Pellissier nous montra son jardin et les divers bâtiments de la mission. Le jardin est vaste, de forme carrée et entouré d'un mur tout autour. Il est séparé de la maison par une sorte de large rue. Une belle allée de pêchers chargés de fruits le partage en deux parties. On entre dans cette allée par une porte qui est placée vis-à-vis de celle de la maison. J'éprouvai beaucoup de plaisir à voir dans ce précieux jardin, en même temps que des pêchers, des pommiers, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des abricotiers, tous arbres qu'a plantés le missionnaire de Béthulie, puis de la vigne, puis divers légumes, comme des pommes-de-terre, des betteraves, des carottes. Si presque partout ailleurs une terre nue,

sans arbres, entièrement stérile à cause de la rareté de l'eau, ne s'offrait pas à vos regards, vous vous croiriez au midi de la France. Mais au milieu de ces délicieuses productions de la nature, une chose vint attrister notre vue..... Quatre tombes s'élèvent au milieu du jardin; parmi elles on en remarque une qui est plus fraîche que les autres: c'est celle du cher Henri, de la mort duquel plus d'un cœur sensible a été ému en France par le touchant récit qu'en fit son père affligé.»

« *Dimanche, 7 décembre.* — Nous eûmes le plaisir d'assister avec 6 ou 700 Béchuanas à une prédication de M. Pellissier. Malheureusement nous ne comprîmes pas ce qu'il disait. Nous ne fûmes donc pas fort édifiés par son sermon. Mais ce qui nous édifiait, ce qui nous réjouissait profondément, c'était de voir une vaste église remplie d'auditeurs presque tous habillés à l'européenne, écoutant attentivement la parole de vie, et chantant de tout leur cœur les louanges du Très-Haut. Je ne sais, si en France nos frères se représentent les choses en Afrique aussi intéressantes qu'elles le sont; mais je suis persuadé que s'ils voyaient de leurs propres yeux les fruits que l'Evangile a portés, un grand nombre doubleraient et tripleraient leurs souscriptions, et tous les augmenteraient en même temps qu'ils feraient monter avec beaucoup plus d'ardeur leurs actions de grâce et leurs prières vers ce Dieu qui est si fidèle à accomplir ses promesses.»

DANGER ET DÉLIVRANCE.

Un triste accident, qui aurait pu avoir les suites les plus graves est arrivé, il y a peu de mois, dans la station de Béerséba. Nous avons cru devoir en informer nos amis, en leur demandant à la fois leurs prières et leurs actions de grâces. Voici le fait dont il s'agit :

Il existe au sud de l'Afrique, et dans les environs de la station de Béerséba, en particulier, des chiens sauvages, dont aucune expression ne peut dépeindre la voracité. Comme personne ne songe à leur donner à manger, il faut qu'ils cherchent eux-mêmes à se nourrir. Le jour, la nuit, ils pénètrent dans les huttes des natifs, ou dans les maisons des missionnaires, et là, ils enlèvent non-seulement les provisions de bouche, mais ils dévorent les souliers, les hardes, tout ce qui tombe sous leurs dents affamées. Plus d'une fois ils ont fait invasion dans l'atelier d'imprimeur de M. Ludorf, soit en se creusant un passage sous la porte, soit en sautant à travers les fenêtres. Et le matin, lorsque celui-ci se rendait à son travail, il trouvait mangés les rouleaux en colle qu'il avait mis plusieurs jours à confectionner ; renversées et brisées des planches de caractères qui lui avaient coûté beaucoup de peines et de soins, et qu'il était sur le point de mettre sous presse. Le 9 décembre dernier, notre frère, en se levant, trouva dans son jardin, un de ces chiens, qui, pendant la nuit, avait fait un tel dégât dans le cellier des provisions, qu'il pouvait à peine marcher, et qui dès qu'il l'aperçoit se jette sur lui pour le mordre. M. Ludorf avait à sa portée son fusil chargé; il tire sur l'animal, mais l'arme éclate, et deux morceaux du canon de fusil pénètrent dans le bras gauche à quatre pouces au-dessus de la main. Le sang jaillit avec force, car plusieurs veines étaient rompues. On se hâte d'aller chercher M. Lautré, qui était absent. La lettre ne parvient à celui-ci que le troisième jour au soir. M. Lautré part immédiatement à cheval ; mais en chemin, à moitié route à peu près de Morija et de Béerséba, il tomba de sa monture et se démît le bras. Il est donc obligé de retourner à Morija, le lieu le plus voisin, pour se faire soigner, et ce n'est que le septième jour après l'accident qu'il arriva à Beérséba,

le bras en écharpe. Il eut beaucoup de peine à se décider à faire l'opération, d'abord parce qu'il n'avait pas le libre usage de sa main, et ensuite, parce que le matin même de son arrivée, une terrible hémorragie s'était déclarée à la suite de l'enlèvement d'un caillot de sang au bras du malade. Enfin, le lendemain, en présence de MM. Rolland, Pellissier, Cochet et Frédoux, M. Lautré, fortifié par la prière que fit au nom de tous M. Rolland, se mit à l'œuvre, et l'opération réussit à merveille; le fer fut extrait de la plaie profonde, et à la date du 19 décembre, malade et médecin se trouvaient beaucoup mieux l'un et l'autre, et en voie de convalescence. « Notre frère Lautré, nous écrit-on, semble avoir été dirigé, dans cette occasion, par la main de Dieu ; il s'est conduit très-sagement, et à la satisfaction de tous les frères.» Il est resté à Béerséba pour soigner M. Ludorf.

Il serait difficile de donner une idée des témoignages de sympathie prodigués à M. Ludorf dans son épreuve. Tous les habitants de la station, et les enfants de l'école, en particulier, étaient en larmes à la pensée de perdre leur cher Moruti. Après l'opération, une femme le voyant pâle et couvert de sang s'écriait : « Quoi ! tu veux nous quitter ! « nous abandonner dans ce monde de misère ! est-il bien « vrai ? Mais y penses-tu, mon père ? As-tu jamais en- « tendu dire que la poule ait abandonné le nid où elle « s'est mise à couver ? Nous et nos enfants nous ne « sommes encore que des œufs. Dieu a envoyé les hommes « blancs pour nous couver par la chaleur de la sainte- « Parole, et il paraît que tu veux déjà abandonner le « nid.....Oh non, mon Dieu, ce n'est pas encore le temps « de mourir. Car où prendrions-nous des livres, où des « instructions, où des conseils ? Et nos enfants où trou- « veraient-ils un autre père ? Yo, Yo, Molimo, aye pitié « de nous !»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

STATIONS MISSIONNAIRES DES ENVIRONS DE LA VILLE DU CAP.

Extraits de Lettres de M. Arbousset. (Suite.)

Troisième lettre. — Station de la Société des Missions du Rhin, à Worcester.

« Le 29 septembre nous quittâmes Tulbagh vers 11 heures du matin ; le soir nous arrivâmes à la ferme d'un *Boer*, nommé Conrad, chez lequel nous passâmes la nuit. C'est un homme pieux, simple, affable, qui réunit deux ou trois fois par semaine sa famille et ses nombreux domestiques, afin de leur lire un chapitre de la Bible, les instruire dans la religion, chanter des psaumes et prier avec eux. Le dimanche au soir, après être rentré de Tulbagh, où il va régulièrement assister au service, il lit un sermon pour l'édification commune des siens. Tout ceci me plut beaucoup, de même qu'aux fils de Moshesh. Au culte du soir ils parlèrent, tant aux serviteurs qu'au maître, avec une grande cordialité.

« De cette ferme nous arrivâmes, au bout de quelques heures, à Worcester, petite ville de deux à trois mille habitants ; elle est située au milieu d'une plaine de six à sept lieues de circonférence, à ce qu'on dit, la plus étendue de toute la colonie. Les rues sont tirées au cordeau, et comparativement longues, ce qui tient à ce que les maisons de la population blanche ont chacune deux tiers de morgen, c'est-à-dire un acre et demi de terrain, dans leur

dépendance. Celle du Commissaire civil a l'air d'un palais, et l'église hollandaise aussi est très-jolie dans son genre. Tout autour l'œil s'arrête avec plaisir sur une ceinture de montagnes granitiques, qui forment pour ainsi dire un immense amphithéâtre, au milieu duquel serpente la *Breede-Rivier*, qui répand partout sur son passage la fraîcheur et l'abondance.

« MM. Terlinden et Kolbe, de la Société des Missions du Rhin, nous reçurent avec beaucoup d'amour; les habitants du lieu témoignèrent également beaucoup de plaisir à nous voir et à nous entendre. Le soir je tins un service à l'église, où nos chefs racontèrent ce que le Seigneur a fait parmi les Bassoutos. L'attention des fidèles fut grande et soutenue; la réunion une des plus bénies.

« Au sud de la ville se trouve le Roodekamp, propriété privée, de 96 acres de terrain, sur laquelle s'élèvent un certain nombre d'habitations de Hottentots en briques ou en bousillage. Plus bas, il y a encore un autre terrain plus étendu et non moins fertile, que le gouvernement colonial a distribué *gratis* à une quarantaine de familles de Hottentots, ou d'anciens esclaves. Elles en ont la jouissance, à condition de bien s'y comporter et de ne pas vendre le terrain. En cas d'inconduite on les chasse, en leur payant toutefois la petite maison qu'ils peuvent y avoir bâtie. Ce système, suite nécessaire de l'émancipation, témoigne de la sage prévoyance du gouvernement local.

« Les Hottentots et les noirs me semblèrent bien attachés à leurs guides spirituels et pleins de confiance en eux. Une négresse octogénaire, nommée Jacoba, simple, heureuse, pleine de foi, nous édifia beaucoup par ses discours. N'ayant pu comprendre au service, comment j'avais pu appeler Jésus du nom de *serviteur*, elle me demanda : « N'es-tu pas le serviteur ? n'est-il pas le maître ? » — « Oui, répondis-je,

mais il a pris la forme de serviteur ; il fut obéissant jusqu'à la mort par amour pour nous. Dieu lui dit quelque part dans l'Ecriture, *tu es mon serviteur.*» — « Oh ! je « comprends à présent. Il est devenu le grand serviteur « de Dieu pour nous racheter.» — « Oui, c'est cela, ré« pondis-je.» Puis s'adressant aux fils de Moshesh, elle ajouta : « Jeunes gens, vous direz de ma part à votre père « que Dieu est bon ; qu'il le dise, lui, à ses sujets ; et puis« que Dieu est bon, aimons-le tous ; il nous accordera sa « grâce.» Nous priâmes aussi auprès d'un malade, et donnâmes des consolations et des encouragements à une femme très-pieuse et très-éprouvée. « *Ma croix est bien « lourde*, disait-elle, mais le Seigneur m'aide à la porter.»

«Nous examinâmes les écoles de l'endroit qui se trouvent dans un état prospère ou tout au moins très-encourageant. Puis l'un de nos chers frères allemands, montant à cheval, nous accompagna pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il se vit obligé de nous faire ses adieux pour aller prêcher dans les environs. MM. Terlinden et Kolbe ont divisé leur district en quatre ou cinq parties ; ils en visitent une chaque semaine, pour y annoncer l'Evangile à un jour et dans un lieu déterminés. C'est là un plan d'évangélisation aussi simple que recommandable. »

Th. ARBOUSSET.

Ville du Cap, le 14 novembre 1845.

Quatrième lettre. — Station Morave de Gnadenthal.

« Le 2 octobre nous arrivâmes vers le soir à Gnadenthal ; le temps bien chaud rendait plus délicieuse encore la belle allée d'arbres qui y conduit, et qui donne à l'endroit l'air d'un oasis au milieu du désert. Nous commençâmes par visiter l'école des garçons ; il y avait 74 élèves ;

les uns écrivaient, les autres lisaient une harmonie des Evangiles en hollandais, d'après une méthode qui ressemble à celle de Jacotôt.

« Lorsque nous sortîmes de l'école, les missionnaires, au nombre de sept, vinrent avec leurs dames nous serrer amicalement la main, et nous offrirent une bonne tasse de thé sous les chênes magnifiques qui ombragent la mission. Ils accompagnaient tout cela d'un sourire plein d'aménité et d'affection; nous manifestâmes de notre côté une admiration trop apparente peut-être pour leur simplicité, leur calme, leur bonheur, pour cette vie enfin, non moins pleine, mais beaucoup moins agitée que la vie des autres hommes.

« Le soir, il y eut dans la vieille et spacieuse église de l'endroit une réunion de prières bénie, que le chant d'un cantique ouvrit et termina comme de coutume. Le texte du jour était : (Phil. I. 27, 28.) *Conduisez-vous seulement d'une manière digne de l'Evangile de Christ*, &c. Je le lus, sur l'invitation des frères, et j'ajoutai quelques observations; à la vue de cinq ou six cents Hottentots recueillis, décemment habillés, en grande partie convertis, qui assistaient au culte, je ne pus m'empêcher de leur rappeler ce que les mécréants disaient au Cap du pieux George Schmidt, lorsqu'il y a déjà plus d'un siècle il voulut commencer une première mission parmi les Hottentots. « *Hij is gek*, disait-on, il est fou; pense-t-il pouvoir jamais rien faire de ces gens-là ? ne sont-ce pas des Hottentots et des babouins ? »

« Paul Matété salua ensuite cet intéressant troupeau au nom des Eglises bassoutoses : « Que je vous estime heu-« reux, dit-il, d'être nés sous l'Évangile, d'avoir grandi « à l'école de Jésus-Christ. Ah! si j'avais aussi eu ce pri-« vilége-là. Mais je suis né, moi, au milieu du péché, loin, « très-loin de l'Évangile et de son école, dans un pays de

« rapine et de guerre. Vous devez connaître le mal moins « que moi. Je pourrais, en vous considérant, souhaiter « d'habiter au milieu de vous; j'enverrais mes enfants avec « les vôtres aux écoles de l'endroit; mais non, je dois « retourner vers eux, je leur dirai ce que j'ai vu; je leur « montrerai la voie étroite que nous avons depuis peu aussi « appris à connaître. Persévérons bien dans cette voie, « mes amis, et nous nous reverrons auprès du Seigneur.»

« Paul Mopéri parla également, et dit entr'autres : «Mes « frères, croyez tous au sang versé en Golgotha, pour la « rémission de nos péchés. Croyez au travail. Ici j'exhorte, « chez nous j'agis ; je ne veux pas qu'il soit dit de moi, « comme du pharisien, que je lie un pesant fardeau pour « les autres, mais que je n'ose pas y toucher moi-même. « Prier et travailler, c'est ce que j'aime. J'aime aussi « vos maisonnettes, vos jardins, vos champs, vos ateliers, « vos écoles ; je les ai admirés, je les admire, vous êtes « bénis.»

« Là dessus, le frère Rod-Kölbing se lève, et demande : « Prierons-nous Dieu qu'il affermisse nos frères, et qu'il « les ramène dans leur pays en sûreté ? » L'assemblée répondit par un mouvement général d'approbation. « Demanderons-nous à Dieu, continua-t-il, qu'il conver- « tisse Moshesh et sa tribu ; qu'il fasse en sorte qu'un « jour il n'y ait plus un seul Mossouto dont on puisse « dire : Il a été appelé, mais il n'a pas répondu ? » L'assemblée répondit comme la première fois. « Bénirons- « nous Dieu, chers frères et chères sœurs, demanda-t-il « enfin, pour ce qu'il a déjà fait de bien aux Bassoutos ?» Approbation semblable. Je priai alors ; on chanta, et chacun se retira de son côté.

« Le lendemain, de bonne heure, je sautai du lit pour aller lire le texte du jour et prendre une tasse de café avec les Frères. Le temps était calme, l'air doux et se-

rein ; seulement une nappe de brouillard, que le soleil en se levant ne tarda pas à dissiper, couvrait les points les plus élevés de la vallée. Les oiseaux, voltigeant sur les chênes de la mission, faisaient entendre leur ramage, comme si les Frères moraves, qui chantent si bien, inspiraient à toutes les créatures leurs joies et leurs cantiques, et répandaient autour d'eux le bonheur, dans ce pays où la création toute entière gémit jusqu'à présent, attendant la manifestation des enfants de Dieu.

« Un orgue magnifique, offert à la mission par une dame anglaise, et touché peut-être, comme cela se voit souvent, par un Hottentot, accompagnait le chant.

« D'après Latrobe, *Gnadenthal* est situé à 120 milles anglais de la ville du Cap, vers l'est, et est la principale station missionnaire des Frères moraves au sud de l'Afrique. Elle fut fondée en 1737 par George Schmidt, homme remarquable par son zèle et par son courage. Il s'établit dans cette vallée spacieuse, fertile, mais encore inculte, dominée par une belle montagne d'où s'échappe le ruisseau des Babouins, tributaire du Zonderend, qui passe tout près de là. L'endroit lui-même était appelé *Bavians-kloof*, ou vallée des Babouins, à cause du grand nombre de singes qui s'y trouvaient. Plus tard il reçut le nom plus beau de *Gnadenthal*, ou Val-de-Grâce. Schmidt y rassembla en peu de temps deux à trois centaines de Hottentots, qui écoutèrent attentivement la prédication de l'Évangile, et dont quelques-uns le reçurent à salut. Il initia ce peuple à plusieurs arts utiles, il apprit à la jeunesse à lire le hollandais. En 1744, après avoir confié son œuvre aux soins d'un homme pieux, il se rendit en Europe pour y faire connaître l'état prospère de cette mission naissante, dans l'espoir de revenir bientôt avec quelques secours. Mais malheureusement il se vit empêché par la compagnie des Indes-Orientales de reprendre ses travaux ;

des gens aussi ignorants que mal-intentionnés, avaient insinué que la propagation du christianisme parmi les Hottentots pourrait nuire aux intérêts de la colonie. Depuis ce temps la Société des Frères moraves ne cessa de s'adresser au gouvernement hollandais pour obtenir de lui la liberté d'envoyer des missionnaires au Cap; en attendant, la petite congrégation de Hottentots à Bavians-Kloof ne s'était point dispersée; au contraire, elle persévérait, en attendant patiemment le retour de son bien-aimé pasteur, et lisait pour son édification le Nouveau-Testament que celui-ci lui avait laissé en la quittant.

« C'est en 1792 enfin, que, grâce à la bonté de Dieu et à l'intervention d'amis influents, le gouvernement hollandais accorda aux Frères la liberté d'envoyer trois missionnaires en Afrique; c'étaient Marsveld, Schwinn et Kuehnel. Ils trouvèrent dans la mission une vieille femme, nommée Helena, que Schmidt avait baptisée, et qui leur remit le Nouveau-Testament qu'il lui avait donné et qu'on a religieusement conservé jusqu'à ce jour. Il ne restait plus que peu de traces de la demeure du missionnaire, tout était devenu une véritable solitude.

« En 1796 le gouvernement anglais, qui venait de prendre possession de la colonie, leur accorda la liberté d'ériger une église; depuis lors la station prit une telle consistance et un tel accroissement, qu'on y compte actuellement sept longues rues de petites maisons en briques ou en bousillage. Elles sont habitées par 2700 Hottentots et Bastaards, qui y mènent une vie simple, plus ou moins occupée, chacun d'eux ayant un champ de blé et un jardin à soigner; ils ont en outre quelques têtes de bétail, et un ou plusieurs chevaux; ils entrent aussi au service des fermiers voisins, entreprennent de petits voyages pour négoce, ou travaillent aux ateliers des missionnaires. Ceux-ci ont élevé un grand carré de maisons, où ils ont

église, presbytère, écoles, pharmacie, ateliers de charpentier et de menuisier, coutellerie, tannerie, un moulin à farine, une boutique, une auberge, des écuries, enfin un beau séminaire où ils élèvent de futurs maîtres d'école et des évangélistes indigènes. Le jardin potager et le verger de la mission sont dans un état magnifique; rien d'essentiel n'y manque, et tout y est arrangé avec autant de goût que de soins. Il y a également des bois de chênes, de sapins, de peupliers de Hollande, si grands et si délicieux sous ce ciel d'Afrique, qu'on se sent ravi en les traversant.

« C'est à l'entrée de ces bois que se trouve le cimetière, planté de quatre ou cinq allées de jeunes arbres. En dehors, on lit sur le poteau de la porte : « *Gezaaid in Zwakheid* » (semé infirme); en dedans, sur le côté correspondant, se trouve la suite de ce passage : « *Opgewekt in Kracht* » (ressuscité plein de force). (I Cor. xv. 43.) Je parcourus, ému, pensif, ce vaste champ de mort, déjà presque plein, et où nos jeunes gens comptèrent dix-neuf tombeaux d'humbles mais utiles ouvriers du Seigneur, parmi lesquels est l'évêque Hallbeck, homme auquel tous ceux qui l'ont connu, rendent le témoignage qu'il fut plein d'amour, de zèle, et de science.

« Les Moraves sont incontestablement des gens de foi et d'action. Humbles et sans prétention, leur cœur n'est pas travaillé par l'ambition et le désir de la vaine gloire comme celui des autres hommes. Ils ont moins de fortes passions, ils sont plus simples, moins attachés à la terre, plus près, peut-être, du ciel. Partout, dans leurs établissements, ils se forment en corporation, ils partagent entre eux, joie et peines, travaux et biens. Saint-Simon n'a jamais imaginé quelque chose qui ressemblât même de loin à ce qu'ils ont réalisé. Dans leur système tout se trouve prévu, bien défini, bien réglé; l'idée mère est de ne former partout qu'une seule et même *famille*

chrétienne; voilà, sans doute, pourquoi ils s'appellent aussi *fratres unitatis.*

« Ils se lèvent de bonne heure, au premier coup de cloche, puis la famille se réunit dans le réfectoire pour lire un verset de l'Ancien et un du Nouveau Testament, l'un et l'autre tels qu'ils se trouvent dans leur livre de textes. Ils y ajoutent quelques versets de cantique appropriés au sujet, chantés avec recueillement, et en général sur les mêmes airs au Cap qu'au Labrador. Après cela, chacun prend une tasse de café, et vaque à ses occupations ordinaires jusqu'à huit heures, où se fait le déjeuner proprement dit. Entre midi et une heure ils dinent, prennent une tasse de thé ou de café à deux heures, et soupent entre six et sept.

« Ils emploient peu de temps pour leurs repas, qu'ils ne commencent ni ne finissent jamais sans chanter ensemble un verset de prière ou d'action de grâces. Chaque jour a ses réunions particulières pour les différentes divisions du troupeau. Généralement, je crois, les écoles se tiennent dans la matinée pour les garçons, dans l'après-midi pour les filles. Les arts vont toujours de pair avec la religion, on s'en occupe pendant tout le cours de la journée. A huit heures du soir la congrégation se réunit dans l'église, pour offrir à Dieu un culte, qui participe toujours plus du chant que de la prière. Sous ce rapport-là, les Frères moraves sont les antipodes des Frères primitifs, autrement appelés Plymouthiens.

« Dans leurs stations les Frères unis annoncent l'évangile à tous les païens auprès desquels ils peuvent avoir accès; chacun est invité à se laisser réconcilier avec Dieu par la vertu du sacrifice offert en Golgotha. Outre le témoignage public qu'ils rendent à la vérité, ils s'occupent avec zèle de visiter les païens dans leurs demeures et de converser avec eux. Lorsqu'il s'en présente qui désirent être

instruits plus particulièrement dans les mystères et les devoirs de la religion, on les inscrit sur le registre des *nouveaux venus*, et on s'en occupe avec plus de soin. Si leur conduite subséquente prouve leur sincérité et montre qu'ils ont réellement le désir d'être incorporés à l'Eglise par le baptême, ils sont reçus parmi les *candidats au baptême ;* après un temps convenable d'instruction et d'épreuve on les *baptise.* Avant d'être admis à la Sainte-Cène, on leur permet d'y assister une fois sur leur demande comme spectateurs, sous le nom de *candidats à la communion ;* mais ce n'est qu'après un certain temps qu'ils deviennent eux-mêmes *communiants.*

« Chacune de ces différentes classes a ses réuuions particulières, dans lesquelles on les instruit dans toutes les choses qui ont rapport à une vie sainte et conforme à la foi. Des réunions particulières sont aussi établies pour les différentes parties du troupeau, d'après leur âge et leur sexe ; il y en a pour les enfants, pour les jeunes hommes, pour les filles, pour les gens mariés, pour les veufs et pour les veuves, dans lesquelles on leur inculque les préceptes de l'Ecriture relatifs aux états particuliers de la vie. Chaque membre du troupeau est en outre tenu de venir voir les missionnaires, et de s'entretenir avec eux à des temps marqués, les hommes avec un missionnaire, les femmes avec l'une des dames de la station. C'est ainsi qu'on apprend à connaître en détail chaque individu, ses dispositions, ses besoins, les circonstances particulières de sa vie, et qu'on peut en conséquence leur donner à tous les avis les plus appropriés à leurs besoins. Dans les grandes congrégations, on choisit parmi les plus avancés des communiants, des *aides*, hommes et femmes, qui visitent les pauvres, viennent faire leur rapport aux missionnaires, et concourent au maintien de l'ordre et de la discipline. D'autres sont employés comme *serviteurs de l'Eglise.*

« Le troupeau de Gnadenthal se compose d'environ neuf cents personnes « dont la majorité, pour me servir des « expressions de M. Teutsch, est *du côté du Seigneur*, et « désire sincèrement se rassasier de sa grâce et proclamer « sa gloire.

« L'école normale, dirigée par M. Kölbing, a déjà donné un bon instituteur à deux ou trois stations et compte en ce moment douze élèves. Dans celle des enfants, je vis deux cents élèves qu'instruit un bon maître d'école hottentot, doux, intelligent, dévoué, dont la jeune compagne, quand je la vis dans sa petite maison, au milieu de sa famille naissante, m'eut tout-à-fait l'air, d'une femme propre, industrieuse et capable.

« Les habitants de l'endroit, en général, s'habillent bien le dimanche, et surtout les jours de communion. Aucun d'eux n'est riche, mais tous ont le stricte nécessaire.

« Quant à leurs guides spirituels, humbles, actifs, confiants, leurs cœurs sont, je crois, tous à l'unisson de ces beaux sentiments du frère Marsveld, rapportés par Latrobe : « C'est si évidemment ici l'œuvre de Dieu et non « point l'œuvre des hommes, que nous oublions presque « que nous y avons été employés. Quand nous nous ren- « dîmes en ce lieu, nous espérions, tout au plus, qu'à la « longue nous pourrions voir une quarantaine, ou une « cinquantaine de Hottentots convertis, et formant une pe- « tite communauté chrétienne ; quand nous approchâmes « de l'endroit, nous priâmes le Sauveur de nous être en « aide et de nous bénir, pensant que, s'il nous était donné « de voir une seule âme sincèrement convertie, nous nous « considérerions comme amplement récompensés par elle « de toutes nos peines. Et maintenant que nous contemplons « ce que le Seigneur a fait, nous sommes vraiment trans- « portés d'étonnement et remplis de gratitude....Mais,

« non point à nous, non point à nous, mais à son saint « nom, soit toute gloire et toute louange! »

« Pendant mon séjour à Gnadenthal j'assistai une fois au catéchisme. M. Kölbing esquissait le caractère des apôtres, et leur histoire d'après le livre des Actes, parlant comme un père aux deux à trois cents Hottentots de tout âge qui l'écoutaient et répondaient tous à la fois à ses questions; on termina par le chant d'un cantique et l'oraison dominicale, qui fut également répétée par tous. En les renvoyant, M. Kölbing leur dit encore : « Tâchons « de nous rappeler, mes frères, ce que nous avons en-« tendu hier ; mais en priant pour les Bassoutos, ce qui « est très-bien, prenons garde au moins que nous ne soyons « un jour les derniers.» Puis il désigna encore plusieurs des assistants pour aller garder les bestiaux, d'autres pour aller nettoyer le canal de la mission. Tout cela peut paraître absolument insignifiant, mais il me semble qu'en y regardant de plus près, on découvre je ne sais quoi de simple et de naïf, qui n'est pas de notre temps.»

Th. ARBOUSSET.

Ville du Cap, le 2 novembre 1845.

Cinquième lettre. — Fransche-hoek, la Perle, et ses dépendances.

« Aux approches de Fransche-hoek (coin français), (1) les montagnes prennent un aspect sombre et sauvage, mais imposant. Hautes, escarpées, elles sont partout couvertes de buissons et de verdure. Les eaux n'y manquent pas, non plus que les crevasses et les fondrières ; à mesure

---

(1) Ou Franschenhoek, le coin des Français.

qu'on avance vers la crête des montagnes, on voit bondir avec plus d'impétuosité de roc en roc des torrents qui sortent de défilés sans issue praticable, de gorges où la nature sauvage se présente dans toute sa grandeur. Nous en traversâmes une, le *Fransche-hoekpass,* qui a à peu près deux lieues de longueur. Il y a une vingtaine d'années que le gouvernement colonial y fit construire une route, qu'on regarde, pour l'éxécution, comme l'un des chefs-d'œuvre du pays; c'est le plus court chemin pour arriver à Worcester, Gnadenthal, Beaufort, etc. Il est bon, mais raide et rocailleux, et bien fait pour rappeler celui du Coche et de la Mouche. Nous le gravîmes, tantôt à pied tantôt dans notre coche, par une chaleur de 22 à 23 degrés Réaumur, à l'ombre. Après avoir atteint la hauteur, nous fûmes bien aise de nous arrêter un moment pour contempler d'un côté l'immense et profonde gorge que nous venions de franchir, et pour saluer de l'autre le village de Fransche-hoek où nous allions descendre. Il se trouve dans une vallée profonde, fertile, bien arrosée, de sept à huit milles de circonférence. Les montagnes les plus élevées sont granitiques; plus bas on trouve du grès, dans lequel les tuffes et les graviers abondent, au milieu des quartz, des hyalins, et d'autres pierres ferrugineuses ou calcaires. Vers le haut de la vallée se trouve un joli groupe de maisons, entourées de beaux vignobles, et ombragées de vieux chênes. Sur d'autres points assez favorables de la vallée on découvre encore d'autres propriétés isolées, pareilles aux premières, et qui ressemblent plutôt à de petites maisons de plaisance qu'à des fermes. Comme les autres, elles sont entourées de jardins potagers et de vergers, où les orangers, les pêchers, les abricotiers, les figuiers offrent leurs fruits délicieux. La population blanche de la vallée est en majorité d'origine française et peut s'élever avec la population noire et hot-

tentote à environ six cents âmes. On la dit aisée et industrieuse; elle contribue pour la moitié aux émoluments d'un pasteur hollandais, qui s'y est nouvellement établi. Le village possède une élégante petite église et un bon presbytère, de même qu'une école, dans laquelle, quoiqu'elle soit bien dirigée, je ne trouvai, à mon grand regret, qu'une quinzaine d'élèves. Il en est malheureusement de cet endroit comme de tant d'autres dans la colonie, l'instruction vient après tout le reste; naturellement la population noire est plus négligée encore que toutes les autres.

« De Fransche-hoek à *la Perle*, il y a deux petites lieues, en passant près de *Klein-Drakenstein* et de *Groot-Drakenstein*. Le Berg-Rivier embellit et fertilise cette jolie vallée, dans laquelle se trouvent également *Wellington* et *Wagenmakers-Valley*, lieux connus des amis de nos missions. A l'entrée de la Perle, cette rivière peut avoir soixante à soixante-dix pieds de large; on la passe à gué, à défaut de pont. Voilà déjà 114 ans que Kolben en demandait un, et peut-être qu'un égal nombre d'années s'écoulera encore sans qu'on le construise, à moins que le secrétaire actuel de la Colonie, avec sa clairvoyante activité, ne vive assez longtemps pour venir un peu au secours de tout le monde.

« Le village de la Perle, dont la population s'élève à peu près à 2,000 âmes, se compose d'une rue très-longue, avec quelques rues latérales d'une moindre étendue. Il se présente très-bien sous la verdure variée des chênes et des sapins, qui l'ombragent; tout autour s'étendent de beaux vignobles, qui font la richesse principale des habitants. La nature y est magnifique, l'air pur et serein; cependant dans certaines parties de l'année les rayons du soleil, réfléchis par les pentes nues et arides de la montagne de la Perle, y produisent une chaleur brû-

lante. Du haut de cette montagne on jouit d'une vue étendue. Là se déroulent les campagnes fertiles du Zwartland; d'un autre côté, les plaines non moins vastes, mais sablonneuses, qui séparent la Perle de la baie de la Table; là s'élèvent aussi les montagnes de Stellenbosch, avec leurs riches vallons et leurs pics, célèbres dans le pays. L'on aperçoit encore le Riebek-Kasteel, ou fort de Riebek, premier fondateur de la colonie; le Paardeberg, Klapmeets, Simonsberg, Dutoits-Kloof, la vallée de Josaphat, Wemmershoek; en un mot, tout le petit Drakenstein.

« L'église hollandaise de la Perle est bien belle et peut contenir 1400 personnes; la Société des Missions de Londres en a une pour 400 et une autre pour 100 personnes. Les écoles ne manquent pas, non plus que les écoliers. Celle de M. Melville présente le plus d'intérêt. J'y vis au-delà de quatre-vingts enfants de couleur, attentifs, dociles, joyeux de répondre aux questions variées que leur faisait l'instituteur, sur la géographie, l'histoire, l'astronomie élémentaire, d'après le cours d'éducation de MM. W. et R. Chambon, ouvrage d'une supériorité reconnue. L'école gratuite établie par le gouvernement compte à peine vingt élèves, garçons et filles. Elle fut fondée en 1841, par M. Brenmer, arrivé d'Ecosse avec quatre autres instituteurs choisis par le Dr. Innes. M. Brenmer, à ce qu'il me semble, n'a qu'à persévérer pour mieux réussir. Il suit le système monitorial généralement reçu dans les écoles gouvernementales de la colonie; c'est un homme plein d'intelligence, je ne puis comprendre ce qui l'arrête : est-ce l'absence d'un sentiment religieux un peu plus prononcé, ou bien quelque prédilection pédagogique? Il n'apprend pas, dit-on, assez tôt à ses élèves à tenir un livre de comptes ; faute que sans doute on ne pardonne pas facilement par le temps qui

court. La Perle compte enfin quatre maîtres de hollandais, une bonne école d'enfants, et un pensionnat intéressant dirigé par Mlle Barker, la fille du missionnaire de l'endroit.

« Ce dernier nous reçut à bras ouverts ; il se hâta de nous présenter le soir même au troupeau que le Seigneur a confié à ses soins ; c'était à une réunion de préparation à la Sainte-Cène ; il expliqua ce qu'il faut entendre par l'amour chrétien, combien il a besoin d'être sincère et de s'étendre à tous. « Aimons-nous tous « les uns les autres, dit-il en terminant, de même que « Christ nous a aimés.» Puis une femme du Groot-Drakenstein fut proposée par M. Melville pour être reçue dans l'Eglise. « Je la connais bien, dit ce frère ; sa foi, sa « connaissance, ses œuvres, tout me semble témoigner « en sa faveur.» M. Barker ajouta : « J'avais une fois « prêché sur un sujet qui l'affecta vivement. Après le ser- « vice, elle vint à moi en s'écriant : « Hélas ! mon infidé- « lité, mon infidélité ! Hélas ! la misère de mon âme !» « Je lui donnai dès ce moment des soins assidus, et je la « crois à présent convertie de cœur, et suffisamment « avancée dans la connaissance de l'Evangile pour pou- « voir la proposer.» Après quelques remarques, on vota son admission, et l'on se hâta de la lui annoncer.

« Le dimanche matin, 5 octobre, il y eut à l'église de la Mission une réunion de prières tenue par M. Melville, à la lumière. J'en fus très-édifié. Le grand nombre des fidèles, leur zèle à venir de si bonne heure entendre lire un chapitre des Saintes-Ecritures, le calme ineffable que respire la nature entière à l'approche du jour, les premiers rayons de l'aurore qui venaient se confondre avec la clarté des lumières, tout répandait autour de nous une atmosphère de poésie religieuse, au milieu de laquelle l'âme s'élevait plus facilement vers son Sauveur, pour lui porter le tribut de ses prières et de ses louanges.

A 10 heures, je prêchai sur Jean, XIX, 5, *l'Homme de douleur ;* après quoi M. Barker donna la communion à une centaine de personnes.

« Dans l'après-midi, j'allai avec nos chefs bassoutos et ma compagne au Groot-Drakenstein ; les habitants de cet endroit sont, pour la plupart, les descendants de ces réfugiés français, victimes des persécutions de 1686-88, qui allèrent chercher au Cap une patrie nouvelle, où il leur fut permis d'adorer Dieu en esprit et en vérité. Je parlai devant une assemblée de près de 200 personnes, de la France et de nos Eglises protestantes. Ils n'écoutèrent pas sans émotion les détails que je pus leur donner, de même que les paroles que leur adressèrent les fils de Moshesh et leurs oncles. Après le service, une dame *Marais* me dit : « Vous avez bien raison, Monsieur Ar- « bousset, nous descendons de pères et de mères qui sa- « crifièrent tout pour rester fidèles à leur foi, et dont la « bénédiction repose encore sur leurs enfants; mais « gardons-nous de trop nous y fier; pour être sauvé, il « ne faut avoir d'espérance qu'en Jésus-Christ.»

« Le soir, il y eut à l'église de M. Barker une réunion nombreuse de gens de tout rang et de tout âge; nos Bassoutos y parlèrent une heure ou deux; comme je demandais s'il n'était pas trop tard pour continuer, un aveugle s'écria du bas de la chaire : « Non, non, allez « toujours; demain ce sera trop tard.» Nous continuâmes donc jusqu'à ce que M. Barker lui-même se leva pour demander : « Où sont les moqueurs ? Qui ne voudra « croire désormais, en se souvenant de ce que nous ve- « nons d'entendre, que Dieu opère au loin comme autour « de nous, et jusqu'au cœur des pays les plus barbares ?»

« Le lundi, 7 octobre, nous visitâmes la prison de la Perle, divisée en trois compartiments, dont chacun peut contenir jusqu'à douze personnes. M. Barker nous con-

duisit chez plusieurs de ses amis, parmi lesquels je mentionnerai un pieux Hollandais dont *les chanteuses*, dirait l'Ecclésiaste, *se sont fortement appesanties*, mais qui peut encore se réjouir en répétant des versets de psaumes et d'autres passages des Saintes-Ecritures, qu'il a appris il y a quatre-vingts ans passés, mais qui sont encore gravés dans son cœur et dans sa mémoire. Un autre vieux serviteur de Christ, membre du Consistoire, nous reçut aussi, en nous témoignant le même intérêt que nous rencontrons en général chez ceux qui aiment décidément le Seigneur et son œuvre. Il adressa à mes jeunes gens quelques bonnes exhortations sur la foi, l'humilité, le zèle chrétien ; il leur dit entr'autres : « Entre-« tenez soigneusement en vous le feu de l'amour envers « Dieu et envers votre prochain, en vous appliquant à la « méditation de la Bible et à la prière. Persévérez dans « le Seigneur, mes amis. Nous avons toujours quelques « bonnes choses à raconter de lui, tant que nous sentons « qu'il vit en nous, tant que son feu brûle dans nos âmes; « mais dès qu'il s'éteint, la langue devient aussitôt « muette, et les mains et les genoux se relâchent.» Ce frère aîné est depuis lors entré dans le repos éternel. Nos Bassoutos, pleins d'admiration pour ses discours, ne l'appellent plus que du nom énergique de *Père au brasier dans le cœur*, ou *Ra-Molélo.* »

TH. ARBOUSSET.

Ville du Cap, 28 novembre 1845.

Sixième lettre.—Stellenbosch et ses environs.

« Partis tard de la Perle, nous prîmes, pour arriver à *Stellenbosch*, le chemin le plus court qui passe un peu en-deçà de *Peniel.* Cet endroit est une nouvelle station

missionnaire, où travaille en ce moment un fervent frère luthérien, Stegmann ; les circonstances nous empêchèrent malheureusement d'aller le visiter lui-même, et l'œuvre encourageante que Dieu accomplit par lui dans le voisinage de Groot-Drakenstein. Je regrettais vivement de traverser si vîte un pays riche et pittoresque, tout nouveau pour moi et si plein d'intérêt; j'aurais bien aimé en visiter tous les coins et recoins, comme l'enfant, en parcourant une prairie, voudrait cueillir toutes les fleurs dont elle est émaillée.

« Lorsque Simon van der Stell fut établi gouverneur du Cap en 1678, les montagnes de cette contrée étaient toutes recouvertes de buissons, et furent pour cette raison appelées par les Hollandais du Cap *Wildforest* ou *forêt sauvage.* Les environs immédiats du Cap se trouvant comparativement bien peuplés, on envoya à 20 ou 30 milles plus vers l'Ouest les nouveaux émigrés, qui arrivèrent bientôt après en assez grand nombre. L'endroit où ils s'établirent fut nommé *Stell-en-Bosch*, en l'honneur du gouverneur et de sa dame, dont le nom de famille était Bosch. D'autres, moins bien informés, à ce qu'il me semble, pensent que ce nom rappelle l'état sauvage dans lequel se trouvait alors cette contrée, rendez-vous des antilopes, et par conséquent aussi des chasseurs hottentots !

« Aujourd'hui, ce district passe pour l'un des plus peuplés, des plus riches et des plus beaux de la colonie. Dans le voisinage se trouve une grande montagne, nommée, en raison de son élévation, *Tour de Babel.* Puis, vers le Sud, se trouvent celles de *Hottentots Holland*, plus élevées que la montagne de la Table, et qui, comme elle, se couvrent d'une nappe de nuages, pendant tout le temps que souffle le vent importun, mais salubre, du S.-E. Leur extrémité méridionale projette sur l'Océan

un immense banc de rochers surnommé *Hang-lip* (c'est-à-dire, lèvre pendante), parce qu'il parait suspendu sur la mer, comme la lèvre sur le menton. Le chemin ouvert en 1830 à travers le pas de Hottentots Holland, fait autant d'honneur à l'habile ingénieur qui en dirigea les travaux, qu'au gouverneur Lawry Cole qui le fit entreprendre et lui donna son nom. Stellenbosch possède aussi une source minérale qui, d'après le Dr. Walker, est bonne contre les maladies de l'estomac, de la peau et du foie.

« La petite ville de Stellenbosch, avec ses 2,200 habitants, ses rues droites et spacieuses, les vieux chênes qui l'ombragent, son doux climat, est le rendez-vous des voyageurs. On y trouve trois temples, savoir : une église hollandaise, une église wesleyenne, et celle de la Société des Missions de Barmen. Les humbles ouvriers de cette Société ont, de l'aveu de tout le monde, rendu bien des services par leur zèle actif et bien entendu, et surtout par leurs écoles, qu'on peut citer comme modèles dans le pays. L'école du gouvernement est également bien suivie et bien dirigée. En général les moyens d'instruction et d'édification ne manquent pas à Stellenbosch, si ce n'est pour quelques Anglais qui y résident, et dont le nombre en augmentant pourra nécessiter l'établissement d'un culte particulier.

« Les frères de Barmen, chez lesquels nous descendîmes, nous firent l'accueil le plus amical. Je parlai dans leur temple simple, mais spacieux, devant un auditoire très-varié ; on écouta avec intérêt le récit de ce que le Seigneur a fait parmi les Bassoutos. Mes compagnons prirent aussi la parole, et furent écoutés avec une attention redoublée. Ils firent une description terrible de tous les maux que la guerre, la famine et le cannibalisme avaient déversés naguères sur leur malheureux pays, plongé

dans les ténèbres de l'ignorance et du paganisme. Il y avait un contraste bien encourageant et bien doux pour tout ami des missions, et même pour tout sincère philanthrope, entre ces horreurs passées et le caractère qu'ils révélaient dans toute leur manière d'être, et surtout dans les paroles pleines de conviction et de foi qu'ils adressèrent à l'assemblée. Après avoir peint les malheurs de leur peuple, ils parlèrent de la paix nationale que Dieu leur a accordée après des guerres nombreuses, et de l'accroissement qui fut la suite de ce bienfait. Leur tribu est populeuse aujourd'hui, riche comparativement, éclairée et industrieuse. « Grâce à Dieu, dirent-ils, non point grâce « à l'homme! » Et l'ouvrier du Seigneur se sent pressé de répéter et de répéter toujours : « Grâce, grâce à Dieu, « ils vivent; ils sont devenus, ils vont devenir un peuple; « le manteau du Seigneur les couvre, sa face adorable « a relui sur eux, pleine d'amour et de compassion.» Nos chefs parlèrent de la foi, de la régénération par le Saint-Esprit, de la doctrine des œuvres. L'un d'eux raconta sa conversion. « D'abord, dit-il, je cherchai à me « justifier; j'étais jeune, je n'avais pas encore eu le temps « de beaucoup pécher, me disais-je; les gens d'âge, voilà « les méchants; ce sont eux qui ont déjà commis bien « des choses violentes ou honteuses. Mon père et ma « mère avaient, d'après le raisonnement de mon cœur, « bien besoin d'écouter les missionnaires et d'apprendre « à mieux faire; mais moi, non. Mais un jour une voix « alarmante s'éleva dans mon âme, elle me reprocha « mille torts que j'avais sciemment commis. Le louveteau, « me dit cette voix, pour être petit, n'en est pas moins un « loup. S'il grandit, ne fera-t-il pas tout le mal qu'a fait « son père? Sur cela je me sentis confus, je m'humiliai, « j'allai consulter le missionnaire, qui me dit : « Il faut « que le loup devienne agneau.» Dès ce moment, je

« m'appliquai mieux qu'auparavant à chercher le royaume « des cieux et sa justice. Aujourd'hui, je suis tout hu- « milié, tout joyeux, tout désireux d'aimer Jésus, de « n'aimer que lui. Mon nom est David. Mon père Mo- « shesh a besoin que nous priions tous pour lui. Je de- « mande, comme une faveur spéciale, que les enfants de « Dieu m'aident tous à prier pour mon père, afin que « bientôt il puisse connaître Dieu et le servir, comme « nous le faisons nous-mêmes.»

« En général, la visite de nos chefs a paru plaire partout et n'a pas été, je veux bien l'espérer, sans quelque fruit d'édification et d'encouragement pour les vrais chrétiens. Ils sont eux-mêmes enchantés de leur voyage, et des observations utiles qu'ils ont pu faire. Un docteur de Stellenbosch leur ayant demandé ce qu'ils avaient le plus admiré pendant leur excursion, l'un d'eux répondit : « Trois choses, savoir : l'émancipation des noirs et des « Hottentots, les nombreuses écoles ouvertes pour l'édu- « cation de leurs enfants, et l'esprit de sociabilité, source « de progrès et d'industrie, qui règne dans ce pays. »

« J'ai recueilli personnellement mille témoignages d'intérêt. Dans la plupart des endroits, on s'est empressé de contribuer à la souscription ouverte pour l'érection d'une église à Morija. Les autorités civiles et ecclésiastiques nous ont en tout lieu favorablement accueillis ; je leur en garderai à toutes une reconnaissance durable et sincère.»

« Th. ARBOUSSET.»

Ville du Cap, 2 décembre 1845.

Fragment d'une lettre écrite de Stellenbosch, à la suite de la visite de M. Arbousset.

Les lignes suivantes, que nous trouvons dans l'un des derniers numéros de *la Feuille mensuelle des Missions du Rhin*, et que nous joignons ici sous forme d'Appendice, prouvent que la visite que M. Arbousset a faite à diverses stations de la colonie n'a point été inutile, mais que là, comme à la ville du Cap et ailleurs, sa présence, ses discours et ceux des Bassoutos qui l'accompagnaient, ont été, par la grâce du Seigneur, en grande bénédiction.

Voici ce qu'écrit sur le séjour de M. Arbousset à Stellenbosch la veuve d'un missionnaire : —

« Dans les premiers jours du mois d'octobre de l'année dernière nous avons eu une semaine particulièrement bénie. Que je désirerais que vous eussiez vu, vous et toute la Société, de vos propres yeux, ce que j'ai vu et entendu moi-même ! Lundi soir, avant la réunion mensuelle de prière, arriva inopinément un missionnaire français, M. *Arbousset*, avec cinq Bassoutos. L'un était le frère du roi, le second son beau-frère, les trois autres ses fils ; ils s'appellent maintenant David, Etienne ,et Néhéme. Les habitants accoururent bientôt à notre chapelle, qui fut tout à fait remplie. Le cher frère Knab prononça quelques paroles, pour introduire les étrangers. Alors M. Arbousset se leva et raconta en peu de mots quelles grâces le Seigneur, toujours fidèle à ses promesses, lui a accordées au milieu du peuple sauvage et dangereux des Bassoutos. Puis après avoir nommé les cinq noirs qui étaient assis, avec le frère Esselen, au pied de la chaire, il annonça qu'ils allaient parler eux-mêmes. Il appela d'abord le plus âgé, Paul, le beau-frère du roi, qui salua toute l'assemblée en

peu de mots, que M. Arbousset traduisit du haut de la chaire. Après lui le frère du roi parla avec beaucoup de vivacité. Il félicita tous les assistants, de ce qu'ils avaient été instruits depuis longtemps, plusieurs même depuis leur jeunesse, dans la Parole de Dieu ; tandis que lui, au contraire, ainsi que ses parents, avait vécu dans un pays couvert d'épaisses ténèbres, jusqu'à ce qu'ils eussent, les uns et les autres, reçu la Parole de Dieu, et qu'ils eussent entendu parler de Jésus. Avec quelles instances il nous recommandait de nous attacher à ce Jésus, en qui seul se trouve le salut ! Cependant, ajouta-t-il, il faut aussi travailler de ses mains et ne pas être paresseux, non plus, sous ce rapport ; car quiconque est paresseux à travailler, l'est aussi quand il s'agit du salut de son âme. Un jour tous seront placés devant le trône de Jésus-Christ, et chacun sera récompensé selon ses œuvres, etc.

« Alors David, le fils aîné du chef, fut invité à parler. Il raconta d'une manière simple et naïve, mais pourtant avec force, les horreurs dans lesquelles ses compatriotes avaient vécu ; il montra à l'aide de ses doigts, comment autrefois les hommes de son pays étaient tués comme des bestiaux, et dévorés ; il raconta que sa propre grand'mère, et quelques autres encore, avaient été victimes des cannibales ; que les enfants étaient massacrés de la manière la plus cruelle, et autres choses semblables que j'ai oubliées. Mais aujourd'hui, dit-il, tout est changé depuis que trois missionnaires sont arrivés, et nous ont annoncé la Parole de Jésus, qui a dit : « Quand je serai élevé de la terre, je « tirerai tous les hommes à moi. » Maintenant plusieurs Bassoutos ont été attirés à ce Jésus, et nous sommes, grâce à Dieu, de ce nombre, etc.

« Puis les chefs chantèrent un verset dans leur langue. Je voudrais que vous eussiez entendu la douceur et la solen-

nité de ce cantique. Enfin M. Arbousset termina par une prière. Alors ces bonnes figures noires furent saluées amicalement par tout le monde, chrétiens et païens. Il se passa un bon moment avant que l'église put être évacuée. Ils soupèrent ensuite tous avec nous, et tous les cinq furent obligés de passer la nuit dans une chambre située à côté de la mienne. J'étais déjà dans mon lit, lorsque tout-à-coup je les entendis prononcer une touchante prière. Je ne pouvais en comprendre les paroles, mais la ferveur avec laquelle ils la disaient m'en révélait assez le sens. Les chefs Bassoutos parlent déjà assez bien le Hollandais et l'Anglais; à la ville du Cap, ils ont fréquenté l'école du cher prédicateur Stegmann. Dans les entretiens que nous avons eus avec eux, nous avons pu nous convaincre de la vérité de ce qu'avait dit M. Arbousset: « Que le Seigneur Jésus leur est gravé plus profondément « dans le cœur que dans la tête.» Pendant deux jours nous avons eu ces chers hôtes sous notre toit et goûté des heures délicieuses dans leur société. Leur visite nous a prouvé que le Dieu de l'alliance, fidèle en toute éternité, s'est levé pour accomplir ses promesses parmi les Bassoutos.

« La visite des chefs a réveillé la vie au milieu de nous. Naguère tout semblait assoupi, nous étions tristes, sœur Esselen et moi, nous en avions déjà fait l'objet de nos prières et de nos entretiens. Mais maintenant la ferveur est revenue.»

«M. Arbousset a été également à Tulbagh et ailleurs. Sœur Zahn m'écrit qu'elle a versé, avec son cher mari, bien des larmes de joie et de reconnaissance pour tout ce qu'ils ont vu et entendu. Là aussi, la nouvelle église a été remplie à la suite de cette visite. »

Dans tous les cas, ajoute la rédaction, ces chers voyageurs ont été un moyen de réveil, et une bénédiction pour nos Eglises d'entre les païens. Louons en le Seigneur! qu'il con-

serve ces chers frères dans sa grâce, dans l'humilité et la simplicité! Cher lecteur, ne les oublie pas dans tes prières! Ne nous oublie pas non plus, et travaille avec nous par la sympathie et la prière, afin que le nom de Jésus-Christ soit béni sur toute la terre. Amen!

VARIÉTÉS.

Les Zincali. (TROISIÈME ARTICLE.)

Lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, » dit M. Borrow, « un assez grand nombre de Chingáni hongrois faisaient partie de l'armée, et sur le champ de bataille il y eut de singulières rencontres entre eux et les Gitanos espagnols. » Les Chingáni ont un accent particulier auquel on les reconnaît aisément. D'après les documents les plus authentiques, ils paraissent s'être présentés pour la première fois au nombre de 3,000, l'an 1417, sous le règne de Sigismond. Ils s'établirent en Moldavie près de Szuesava, avec la permission du vojvode Alexandre; les années suivantes, des bandes plus considérables firent des incursions en Wallachie, en Transylvanie et en Hongrie. Guidé par le vojvode Laszlo (Ladislas), un détachement s'établit à Zips (Scepasium) et obtint de Sigismond, en 1423, le droit de résider près des villes libres et royales (*libera regiaque urbs*, c'est-à-dire, en Hongrie, le domaine privé du monarque). La protection du chef de l'État leur demeurait ainsi assurée. Le vojvode fut en même temps investi du droit de décider les querelles particulières des membres de la tribu. Dans ce temps-là les *gypsies hongrois* étaient les sujets

du prince. Aujourd'hui, ils le sont des nobles dont ils habitent les terres. Si jamais ils eurent quelques formes religieuses, elles se sont effacées entièrement. Ils adoptent les cérémonies de ceux parmi lesquels ils se trouvent, et s'inquiètent peu des questions de doctrine.

Autrefois, chaque tribu de *Chingáni* cantonnée en Hongrie avait un capitaine particulier et un juge. Ceux de Transylvanie étaient soumis à un vojvode, auquel ils payaient tribut. Ce vojvode s'élisait parmi les familles les plus distinguées, aux acclamations assourdissantes de la multitude. Le vojvodat fut supprimé en 1588 et en 1600.

L'impératrice Marie-Thérèse et Joseph II essayèrent de civiliser les *Chingáni;* mais ces tentatives n'eurent aucun résultat marqué.

Les Rommany, ou Bohémiens d'Angleterre.

L'Angleterre est le pays du monde qui semble le moins approprié à la vie errante si naturelle aux Bohémiens. Point de déserts ni de forêts; chaque pouce de terre est cultivé et surveillé, et comme les lois contre le vagabondage sont extrêmement sévères, les personnes qui n'auraient pas vérifié les faits, seraient fondées à demander si les *Gypsies* peuvent exister outre-Manche en race indépendante, conservant leurs habitudes premières. Cependant il est vrai de dire, que nonobstant des désavantages apparents, les *Gypsies* d'Angleterre justifient plus que tous leurs confrères la comparaison faite entre eux et Caïn, *vagabond et fugitif sur la terre.* Dans la Grande-Bretagne, en effet, le *Gypsy* ne vit que sous la tente ou à l'abri d'un chariot couvert; et il passe rarement plus de trois jours au même endroit.

A présent, on les considère jusqu'à un certain point

comme un peuple privilégié; car, bien que leur genre de vie soit illégal, il est toléré; les législateurs savent par expérience que toutes les rigueurs de la loi ne réussiraient pas à détruire des habitudes invétérées.

Il y a environ trois siècles, lors de la première arrivée des Bohémiens en Angleterre, une persécution épouvantable les accueillit; on ne se proposait rien moins que leur destruction entière; un *Gypsy* était par cela même passible de la peine de mort; les potences du Royaume-uni craquaient et gémissaient sous le poids de cadavres bohémiens, tandis que les infortunés survivants se voyaient obligés, à la lettre, de chercher un asile dans le sein de la terre. Mais ces jours eurent un terme, les bourreaux se fatiguèrent de poursuivre leurs victimes; celles-ci se hasardèrent à reparaître; on vit les Bohémiens sortir la tête hors des trous et des cavernes où ils avaient trouvé un abri; ils se multiplièrent insensiblement, chaque tribu ou famille choisit pour son lieu de résidence un district particulier, et le sol fut, comme par le passé, partagé entre les *Gypsies*.

En Angleterre, les hommes sont marchands de chevaux; ils emploient quelquefois le temps perdu à des travaux d'étamage. Les femmes disent la bonne aventure. Ils campent ordinairement près d'un village ou d'une petite ville, sur le bord de la route, à l'ombre des haies et des arbres. Le climat d'Angleterre favorise, on le sait, le développement de la beauté physique; aussi les *Gypsies* y sont-ils remarquables sous ce rapport.

Leur teint est sombre, mais d'une couleur agréable; visage ovale, traits réguliers, front peu élevé, mains et pieds assez courts. Les hommes sont plus grands et beaucoup plus actifs que les paysans anglais. Tous parlent très-facilement la langue anglaise; ils ont de la grâce et de l'aisance dans leur démarche, contrastant ainsi d'une

manière frappante avec les autres gens de la campagne, dont le parler est lent et grossier, et l'apparence brutale.

Quoique mêlé de beaucoup de mots anglais, le dialecte Rommany peut être considéré comme assez pur, puisqu'il est entendu des tribus bohémiennes du cœur de la Russie. S'ils commettent des crimes, ils n'en ont pas moins peu de vices ; les femmes ne s'abandonnent pas, et les hommes ignorent l'ivresse ; il y a plus : le *Gypsy* n'a rien tant en horreur que ces deux souillures, et les termes d'exécration les plus énergiques que possède sa langue sont ceux dont il se sert pour les qualifier.

Dans l'origine, les crimes mis à la charge des Rommany étaient extrêmement variés ; on les accusait surtout de vol, de sortilége, de semer des épidémies parmi le bétail ; il y a toute raison de croire que sur aucun de ces chefs ils n'auraient pu se reconnaître complètement innocents.

Quant à la sorcellerie, science impossible en elle-même, non-seulement les *Gypsies* anglais, mais toute la race bohémienne a constamment fait profession de la pratiquer ; de sorte qu'on peut dire qu'ils se sont attirés eux-mêmes les punitions dont ce crime a été le motif.

Toute Bohémienne doit s'entendre un peu en sorcellerie. Elle prétendra vous prédire l'avenir, vous offrira des philtres, et la crédulité de la race humaine est telle que, même dans les pays les plus éclairés, la profession de sorcier rapporte encore beaucoup d'argent.

L'accusation de propager la mortalité et la maladie parmi les bestiaux est loin d'être dénuée de fondement. Au contraire, tout étrange, tout incroyable que puisse sembler ce que j'avance aux lecteurs qui ne connaissent ni la caste des Rommanys, ni leurs habitudes particulières, ces malheureux exercent à l'heure qu'il est ce

genre de déprédations tant en Angleterre que dans les autres pays où ils se trouvent. Si on ne les surprend, si on ne découvre pas leurs stratagèmes, il y a là pour eux une source abondante de profits. Ils empoisonnent le bétail de deux manières différentes; d'abord en leur communiquant une simple maladie, dont ils se font ensuite grassement payer la guérison. Cela se pratique exclusivement sur le gros bétail (chevaux, vaches, etc.), en jetant pendant la nuit une certaine poudre dans la mangeoire des animaux.

La deuxième méthode qu'ils emploient, principalement sur les porcs, donne à ceux-ci une mort presque instantanée, car la préparation administrée est enivrante au plus haut degré et affecte le cerveau. Quand le désastre est arrivé, le Rommany qui en est coupable se rend à la ferme du propriétaire du porc, auquel il demande comme un présent de peu de valeur le cadavre en question; on le lui abandonne sans difficulté, et les maraudeurs festoient avec la chair que le poison n'a pas attaquée.

(La suite à un prochain Numéro.)

AVIS.

La vingt-deuxième Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques est fixée au jeudi, 30 avril prochain. Les correspondants de la Société, qui n'ont point encore envoyé leurs Dons ou Subventions pour l'exercice 1845—46, qui touche à son terme, sont invités à le faire sans retard.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Station de Bethesda. — Action remarquable exercée par l'Evangile au-delà des limites des stations. Marie Ma'mpaté convertie et baptisée sur le lit de mort.

Nous recevons de Béthesda une lettre qui nous fait part de l'une de ces conversions étonnantes qui viennent de temps en temps réjouir les fidèles, en leur rappelant que le Seigneur veut et peut toujours bénir. Cette fois-ci, ce n'est pas un guerrier farouche que l'Evangile transforme en agneau ; c'est une pauvre femme à qui la vérité a été annoncée par ses frères d'entre les Bassoutos, et qui, couchée sur un lit de douleur, voit arriver la mort d'un œil serein, parce qu'elle sait que son Rédempteur est vivant. Voici la lettre de *M. Schrumpf* qui renferme le récit de cette conversion, où éclate la puissance de la grâce.

Béthesda, le 23 septembre 1845.

« Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ.

« Je reprends aujourd'hui la plume, pour ajouter un trait de plus à ce tableau animé de la vie spirituelle que les récits de vos missionnaires du Lessouto vous ont déjà si souvent mis sous les yeux. Dans le fait que je vais rapporter, il ne s'agit pas autant de ma propre activité, que des bénédictions qu'il a plu à notre Père céleste de répandre sur le ministère de mon collègue de *Morija*. Je

serai d'autant plus libre dans l'expression de ma pensée, et mon jugement paraîtra d'autant moins suspect. Cela dit, je vous invite à m'accompagner, en esprit, dans une petite excursion missionnaire que j'ai été appelé à faire, dans les derniers jours du mois de juillet, au-delà de la *Makaleng*. Vous y contemplerez une des plus touchantes scènes auxquelles un voyageur vers l'éternité bienheureuse, puisse assister dans ce monde.

« Une invitation fraternelle d'aller visiter une pauvre mourante dans la ville de *Lépéane*, éloignée de six lieues environ de Béthesda, m'avait été adressée de Morija. Je m'y rendis avec plaisir, ne pouvant méconnaître l'appel du Seigneur, qui veut souvent employer un de ses instruments fragiles pour faire éclater sa puissance divine dans la faiblesse des faibles.

« Je montai donc à cheval, après une nuit orageuse, accompagné de deux chrétiens de l'Eglise de Morija, et d'un autre de celle de Béthesda. Nos chevaux battaient lourdement le gazon encore tout imprégné des eaux d'une pluie récente ; une brise fraîche qui descendait des Maloutis tout chargés de neige et de glace, nous força à nous envelopper de notre mieux dans nos manteaux de drap ou de peau de mouton, selon que la Providence avait pu nous les dispenser aux uns et aux autres. Toutefois, en cheminant ensemble, je m'entretenais avec Isaac de l'état et des dispositions de la malade. « Notre sœur, « me dit-il d'une voix douce, est malade depuis bien, bien « longtemps. Elle a passé parmi nous six années de dou- « leur, durant lesquelles, incapable de tout mouvement, « elle était tristement couchée dans sa misérable hutte. « Son mari mondain l'a abandonnée ; il travaille parmi « les blancs, il a peur de sa femme malade, et ne vient « que très-rarement chercher de ses nouvelles. Mais par « contre, une de ses sœurs qui soigne le seul enfant de

« la malade, lui a donné des soins continuels. Elle veille « encore aujourd'hui à ses côtés, lui prépare le peu de « nourriture dont elle a besoin, et tient sa maison en « ordre. Aujourd'hui, ajouta-t-il, Ma'mpaté est bien faible, « elle ne peut presque plus parler ; son âme s'envole, et « elle désire vivement l'assistance d'un pasteur à cette « heure suprême. » — « Mais dites-moi, mon ami, lui ré- « pliquai-je, comment est-elle parvenue à la connaissance « de l'Evangile de Jésus-Christ ? » — « Ah ! monsieur, me « répondit-il, c'est un prodige à nos yeux ! Jamais cette « femme n'a mis le pied dans une église ; jamais elle « n'a entendu prêcher un pasteur, car depuis que nous « nous sommes approchés de l'Evangile, elle n'a pu sortir « ni de son village, ni de sa cabane. Cependant depuis « trois ans elle aime ces choses de Dieu que nous autres « nous écoutons de nos oreilles dans l'église ; et à dater de « cette époque, elle a commencé à nous faire appeler « auprès d'elle, pour apprendre de nos bouches le mes- « sage du salut, pour prier et chanter avec nous les « louanges de Jéhovah. Aussi, sa fermeté dans la foi nous « a-t-elle réjoui le cœur à tous. Dès lors, elle n'a plus « voulu entendre parler de ces pratiques superstitieuses « auxquelles ses parents idolâtres la pressaient d'avoir « recours pour le recouvrement de sa santé. Elle dit : « Si Jéhovah veut me guérir, je serai guérie sans ces « mauvaises médecines ; s'il veut me prendre à lui, que « sa volonté soit faite ! Je n'ai pas peur de la mort, car « Dieu me recevra dans son ciel. »

« Ces paroles du jeune Isaac me causèrent une vive joie ; je bénissais Dieu du fond de mon cœur de ce qu'il me permettait d'approcher, sous de si favorables auspices, d'un lit de mort dans le Lessouto. Nous continuâmes, tout en chevauchant, à discourir ensemble sur cette crainte de la mort, si naturelle à tous ceux qui ne connaissent

pas le Seigneur Jésus, et sur la glorieuse liberté des enfants de Dieu, aux yeux desquels la mort a perdu son aiguillon et le sépulcre sa victoire. Peu à peu nous franchîmes les limites colossales de la vallée de Béthesda; nous passâmes à gué la Makaleng, qui roulait de nouveau dans son lit étroit des eaux jaunâtres, signe de la fonte des neiges, dans nos Pyrénées africaines, et menaçait ainsi de nous couper la retraite; enfin, nous gravîmes la montagne de Lépéane.

« La campagne dans le Lessouto, durant ces jours d'hiver, n'est rien moins qu'intéressante, ce que, à vrai dire, elle n'est presque jamais. Le blé est moissonné partout dans les champs, qui n'offrent plus que le triste aspect des tiges fanées du millet indigène. L'herbe tout autour dans la plaine est brûlée, et ces immenses habits de deuil dont le Lessouto est couvert, forment un singulier contraste avec les têtes chauves des monts les plus élevés que les frimats de l'hiver ont couronnés de glace d'une éclatante blancheur. Les brouillards épais, qui laissent rarement percer les rayons du soleil avant midi, ne manquent guère; et un vent fort et glacial souffle presque constamment du nord-est ou du sud-ouest. Le bétail qui, dans des temps plus heureux, fait l'un des plus grands ornements du pays, est devenu maigre et décharné; il se traîne à grand peine dans les vallées, et sur les flancs des montagnes, pour aller disputer aux rigueurs de la saison sa misérable nourriture. En général, le tiers, à peu près, des individus qui composent nos troupeaux, meurt dans le court espace de deux mois (juillet et août). Cela arrive surtout lorsqu'après que le gazon a été brûlé, la pluie vient à manquer. Le défaut de pâturages, les nuits glaciales, la malheureuse habitude que le bétail a contractée de lécher les cendres répandues partout, tout cela produit des épidémies qui ravagent la meilleure partie de

la propriété du Mossouto. A chaque instant l'on rencontre la carcasse d'une bête morte de faim ou de maladie, et que des centaines de corbeaux et de vautours blancs entourent en poussant des cris lugubres. La campagne est déserte; dans les villes l'on ne voit presque personne, si ce n'est par ci par là quelque individu qui rappelle le Chevalier à la triste figure, accroupi dans le *Lapeng* (endroit où l'on prépare la nourriture et où l'on mange), auprès d'un petit feu qu'il nourrit machinalement de son *Lishou* (bouse de vache séchée). Aussi nous traversâmes rapidement ce désert, nous hâtant de gagner le lieu de notre destination.

« Enfin, vers midi, le soleil fit une apparition agréable, et commença à vivifier la nature morte. C'était une circonstance favorable pour moi, qui me proposais de rassembler, après avoir parlé à la malade, les gens de l'endroit en plein air, pour leur adresser des exhortations chrétiennes. Lorsque nous arrivâmes aux *Mapéaneng*, je fus surpris d'y trouver quelques jolies petites maisons à l'européenne, qui s'élevaient au milieu des cabanes incommodes du Lessouto. Elles ont environ treize pieds de long, sur dix de large; elles sont bâties en pieux de saules et en roseaux, bien plâtrées avec une terre rougeâtre, et divisées chacune en deux petits appartements. Un petit banc en bois, grossièrement travaillé, une natte de jonc étendue par terre, une petite armoire en argile pour préserver les vêtements du dimanche des attaques des souris et des rats, leurs ennemis mortels, une cruche en terre cuite, et par dessus tout, un Evangile et un livre de cantiques, en forment le modeste mobilier. La propreté y règne autant que possible, et on y est très-bien à l'abri des intempéries de l'air, comme j'en ai fait l'expérience moi-même. Mais je vois que le plaisir de vous raconter

mon voyage, me fait faire des digressions; je reviens à mon sujet.

« A mon arrivée aux Mapéaneng, je n'eus, comme vous le pensez bien, rien de plus pressé à faire que de gagner la cabane de la pauvre malade. Isaac m'y accompagna ; nous trouvâmes dans la cour de l'habitation la sœur déjà mentionnée plus haut, qui, sans avoir justement des convictions religieuses bien prononcées, me semblait être, dans un certain sens, une autre Marthe, se donnant beaucoup de peine pour le soulagement de la personne souffrante. Dès qu'elle nous eut aperçus de loin, elle se mit à balayer la cour attenant à la cabane, à allumer du feu, à mettre tout en ordre, et puis elle vint à notre rencontre, nous souhaitant le bonjour, et nous invitant à entrer. Je suivis, aussi bien que possible, l'exemple de mon guide, qui déjà s'était baissé à l'entrée d'une porte dont la circonférence (les portes des indigènes sont rondes) pouvait à peine avoir deux pieds anglais à son ouverture, et se glissa lestement sur son ventre dans l'intérieur. Nous voici donc enfin au but de notre excursion, en présence de cette pauvre créature, minée par la douleur, et qu'on disait avoir été bénie au sein même de ses afflictions. Le passage subit de la lumière éblouissante du soleil au demi-jour qui régnait dans la cabane, joint à cette entrée un peu nouvelle que j'y avais faite, m'empêcha pendant quelques instants de reconnaître les objets qui m'entouraient ; mais bientôt je commençai à distinguer au fond de la hutte une figure humaine couchée immobile sur une natte, et enveloppée proprement d'un manteau de peau de mouton. Je fus saisi à la vue du spectacle lugubre qui se présenta à moi ; cette pauvre femme ne semblait plus qu'un cadavre vivant, exhalant déjà l'odeur du tombeau ; ses jambes surtout, comme tout son corps, couvertes d'ulcères qui

avaient rongé la malheureuse jusqu'aux os, ces bras décharnés, cette tête nue, qui ne montrait plus que le crâne avec ses moindres enfoncements et ses plus petites élévations, cette voix éteinte qui n'était plus qu'un souffle à peine perceptible : tout cet appareil de souffrance et de mort fit sur moi une impression que je n'oublierai jamais.

« Après un moment de silence et de recueillement, je m'adressai à la malade, en me penchant sur elle : « Ma'mpaté, lui dis-je, vous avez fait appeler un mis« sionnaire ; que voulez-vous de lui ? » A cette question, la malade parut seulement s'apercevoir de ma présence ; ses traits semblaient se ranimer, ses yeux reprendre le feu qu'ils avaient perdu, et, d'une voix à peine intelligible, elle me dit : « Je vous remercie, mon cher Monsieur, de « ce que vous avez bien voulu venir jusqu'à moi. Je n'ai « pas souvent eu le bonheur de voir un des bergers de « mon Dieu, durant mon pélerinage ici-bas ; c'est pour« quoi je désirais tant, avant mon départ de ce monde, « entendre la voix d'un *Moruti*. » — « Mais, repris-je, « avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez devenir à « l'heure de votre mort, et ne craignez-vous pas de des« cendre dans la tombe ? » — « Je ne crains pas la mort ; « le Sauveur qui a souffert pour moi, me l'a rendue douce, « répondit-elle. » — « Connaissez-vous donc ce Sauveur « dont vous venez de prononcer le nom ? » — « Monsieur, « je ne sais pas grand'chose ; je ne suis qu'un être igno« rant ; mais je sais que Jésus-Christ est le fils de Dieu et « qu'il est mort pour moi, selon l'Evangile. » — « Vous « savez beaucoup, ma sœur, lui dis-je, si votre âme a reçu « réellement ces grandes vérités, et si vous avez placé « votre confiance en elles. » — « Mon cœur, ajouta-t-elle, « a appris ces choses par la grâce de Dieu, au milieu des « tribulations ; ce monde est mauvais, je l'ai aimé pour« tant moi aussi ; mais Dieu m'a fait connaître mon péché

« et m'a sauvée de la perdition éternelle.» — « Etes-vous « donc bien sûre que vous êtes sauvée, que votre Dieu vous « a reçue en grâce ? » — « Oui, j'en suis sûre; je ne suis « qu'une pauvre pécheresse, mais l'Evangile m'a appris « que, dans ses miséricordes infinies, Dieu m'a rachetée « par Jésus-Christ. C'est pourquoi je veux aussi le servir « dans la vie et dans la mort! » — « Toutefois, lui deman- « dai-je encore, de quel œil considérez-vous ces six an- « nées de souffrance que Dieu vous a envoyées; votre « cœur a-t-il pu accepter avec patience, de la main du « Seigneur, ces douloureuses dispensations? N'avez-vous « pas pensé quelquefois que, si Dieu vous aimait réellement, « il aurait pu vous épargner ces amertumes? » — « J'ai « toujours pensé, répondit-elle, que Dieu voulait me dé- « tacher de ce monde de péché par la souffrance; car « auparavant j'étais bien mauvaise, adonnée à plusieurs « vices, me réjouissant de toutes les choses qui attristent « le cœur de Dieu. »

« La pauvre Ma'mpaté parlait ainsi à voix basse et non sans de grands efforts. Ses réponses étaient simples et satisfaisantes. Je ne crus pas devoir la fatiguer davantage par un interrogatoire prolongé. Elle désirait être fortifiée par la méditation et la prière.

« Je choisis le premier verset des Saintes-Ecritures qui me tomba sous les yeux dans ce moment: c'était le douzième verset du Psaume LXXXIV : *L'Eternel Dieu nous est un soleil et un bouclier, l'Eternel donne la grâce et la gloire; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité.* L'Eternel Dieu était avec nous, et nous nourrissait lui-même de la moëlle de son froment; c'est ce que nous sentîmes en nous agenouillant en sa présence auprès de la mourante pour le supplier de lui faire traverser doucement la sombre vallée de la mort et de la conduire dans le sein d'Abraham, selon la pro-

messe immuable qu'il nous a faite par cette parole : *Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais.*—Après cette prière, je demandai à Ma'mpaté si elle avait encore à exprimer quelque saint désir, que je pusse satisfaire. « J'aimerais vous dire encore bien des choses, me répondit-« elle, d'une voix faible, mais ma langue est devenue « trop pesante ; je ne puis plus parler. » — « J'ai pensé que, « peut-être, avant votre heure dernière, vous dési-« reriez recevoir le sceau des élus de Dieu. » — « C'est bien là, c'est bien là, ce que mon cœur désire, » dit-elle alors avec une grande émotion, « mais je n'osais « vous en parler. »

« Je me hâtai donc de faire convoquer tous les habitants du village et les gens bien disposés des environs pour qu'ils assistassent à ce baptême. Bientôt nous vîmes arriver une quarantaine d'hommes et de femmes, quelques-uns vêtus de leurs habits de dimanche ; ils se groupèrent silencieusement devant la porte de la maison ; je fis alors transporter la malade à l'entrée de la hutte, afin qu'elle fut vue de tout le monde ; nous entonnâmes un cantique, et je choisis pour sujet d'une courte méditation la mort et la résurrection de Lazare. Je parlai à mes auditeurs de la mort spirituelle qui tue les âmes et les retient captives dans un sépulcre hideux, au milieu des ossements et de la pourriture. Je leur montrai le Rédempteur qui, d'une seule parole, sait délier, briser les chaînes de l'iniquité, et ramener à la santé et à la vie l'âme qui écoute cette parole, et suit son commandement. « Voyez, « leur dis-je, ici est un Lazare qui, de son propre aveu, « était deux fois mort dans ses péchés, nous l'avons au « milieu de nous ; c'est votre sœur, c'est cette femme mou-« rante. Elle a entendu la voix de Celui qui s'appelle la « résurrection et la vie ; elle a cru, et quoiqu'elle sache

« qu'elle va mourir bientôt, elle sait aussi certainement « que son âme ne mourra point. Elle sait que le Seigneur « Jésus l'a rachetée, qu'il la recevra dans son ciel, et lui ac- « cordera pour toujours, avec le pardon des péchés, sa jus- « tice et la couronne de gloire. Elle veut être à lui, soit « dans la vie, soit dans la mort.—Votre sœur n'a plus la « force de vous dire elle-même, de vive voix, ce qu'elle « ressent dans son âme ; elle me charge de vous dire en « son nom qu'elle se sent une pauvre pécheresse, digne « de la condamnation éternelle; toutefois elle croit que le « Seigneur Jésus-Christ l'a rachetée par ses souffrances « et sa mort sur la croix ; elle renonce au monde, au « péché, au père du mensonge ; elle déclare qu'elle veut « servir le seul vrai Dieu, qui est la vie éternelle.—En « vertu de cette confession, de cette foi et de ces pro- « messes, je la reçois en votre présence, par le baptême, « dans l'Eglise de Jésus-Christ.»

« Ce discours terminé, j'administrai le saint baptême à cette nouvelle *Marie* au milieu des larmes et des sanglots de tous les assistants. Nous fléchîmes une dernière fois nos genoux devant le trône de la grâce, et nous nous séparâmes.

« Le soir approchait, je revins à l'habitation d'Isaac, dont la femme m'offrit une excellente citrouille cuite à l'eau ; je l'acceptai volontiers, vu que je n'avais rien mangé de toute la journée. Ce repas achevé, je fis, avec le vieux Josué, le tour de la ville de Lépéane, pour apprendre à connaître les dispositions de ses habitants ; j'en trouvai plusieurs qui cherchent la vérité, d'autres qui s'opposent fortement à l'Evangile; j'encourageai les premiers et je tâchai de convaincre les seconds de leur folie. De retour chez mon hôte, je préparai mon gîte pour la nuit; je plaçai ma selle en guise d'oreiller auprès d'un petit feu pétillant; je m'enveloppai d'un *cross* de mouton à la

manière des indigènes, et je m'étendis par terre, fatigué, mais heureux d'avoir pu faire quelque bien, et surtout d'avoir pu contempler de mes yeux un nouveau témoignage de la grâce divine dans ce pays sauvage.

« Avant de m'endormir, je ne pus m'empêcher de repasser dans mon esprit les contrastes frappants qui existent déjà entre les hordes sauvages qui nous entourent de toute part du bruit de leurs festins grossiers, et ce petit peuple, qui, ici et là, sorti des rangs du monde, aime à se placer sous l'influence régénératrice de l'Evangile de Jésus-Christ. Le sommeil me surprit au milieu de ces réflexions; je dormis aussi doucement que possible sur mon *parquet sessouto*, et ne fus incommodé que par les petits ennemis dont mes voisins tâchaient de se débarrasser par fois un peu rudement, au milieu de leurs songes. Le matin de bonne heure, avant le lever du soleil, j'envoyai Simon chercher nos chevaux et nous quittâmes ces bonnes gens pour regagner Béthesda. Nos chevaux allaient bon train; à dix heures du matin nous avions déjà franchi une distance de six lieues, et le soir nous étions rendus chez nous, où nos catéchumènes m'attendaient pour la tenue de leur classe.

« Je n'ajoute plus qu'un mot; j'ai appris que cinq jours après mon départ de Mapéaneng, la bienheureuse *Marie Ma'mpaté* est entrée dans le repos éternel. Je l'appelle *bienheureuse*, car il est écrit dans les Saintes-Ecritures : *Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur; oui pour certain, dit l'Esprit; car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.*

« En vous présentant le simple récit d'un fait que j'ai cru pouvoir vous intéresser, je vous annonce la naissance d'un fils que le Seigneur nous a accordé dans sa grande bonté, le 3 mai dernier, et auquel nous avons donné les noms de Charles-Eugène-Albert.

« Je vous prie, Messieurs et chers frères, de recevoir de nouveau l'expression de ma haute considération et de mon affection constante en Jésus-Christ.

« Votre tout dévoué,

« Chr. SCHRUMPF, *Miss.*

« *P. S.* Je m'empresserai de vous donner de plus amples détails sur notre œuvre à Béthesda immédiatement après la célébration de nos baptêmes qui, Dieu voulant, auront lieu à Noël.»

FRANCE.

Vingt-deuxième Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.

La Société des Missions évangéliques de Paris a célébré son vingt-deuxième anniversaire, le jeudi 30 avril dernier. Jamais l'Assemblée n'avait été ni plus nombreuse, ni plus compacte. Une vive sympathie a été manifestée en faveur de l'œuvre poursuivie par la Société. On a béni Dieu de ses succès, qui sont réels, évidents, et la preuve qu'on l'aime et que l'on a foi dans son avenir, c'est qu'on la veut de plus en plus forte, grande, capable de répondre à toutes les exigences de sa position, et de tendre au but qu'elle se propose. Sur ce point, tous les orateurs ont été d'accord.

Après une prière prononcée par M. le pasteur A. Bost, de Templeux, le Rév. M. Wilks, qui occupait le fauteuil en sa qualité de Vice-Président, a rendu un hommage senti à la mémoire de l'amiral Ver-Huell et aux inappréciables services rendus à la Société des Missions par cet homme éminent, ce chrétien humble et sincère, qui l'a présidée pendant vingt-trois ans.

La parole a été donnée ensuite au Directeur de la Maison des Missions, qui a lu un rapport plus étendu et plus riche en faits qu'aucun de ceux des années précédentes. Ce document présente, comme en un vaste et magnifique tableau, les bénédictions nombreuses répandues sur les travaux des missionnaires français au sud de l'Afrique.

Et d'abord, le Rapporteur initie les amis de l'œuvre à quelques-unes des décisions les plus importantes du Comité directeur. Il explique pourquoi la Société des Missions évangéliques de Paris a borné jusqu'à ce jour ses travaux au Sud de l'Afrique. Ce fait n'a été le résultat d'aucun plan arrêté d'avance. Le Comité s'est laissé guider par les circonstances; toutes les fois qu'il a songé à établir une mission ailleurs, il a été détourné de ce projet, ou par des circonstances impérieuses, ou par le défaut d'ouvriers; et comme il ne pouvait disposer ni de beaucoup de ressources, ni d'un grand nombre de missionnaires, il a préféré étendre et consolider l'œuvre qu'il a entreprise, que d'en commencer plusieurs, d'autant plus chétives, qu'elles auraient été plus nombreuses. Au reste, le Comité n'a point oublié que selon la Parole de Christ, *le champ c'est le monde*, et il est prêt à entrer par toutes les portes que le Seigneur lui ouvrira. Mais pour cela il lui faut et des hommes et des ressources qu'il n'a pas à sa disposition.

Ensuite le Comité fait part à ses amis de la décision qu'il a prise sur l'importante question de l'éducation des enfants des missionnaires. Après avoir consulté les missionnaires eux-mêmes, il a renoncé soit à faire venir leurs enfants en Europe, soit à fonder pour leur éducation un pensionnat dans la colonie du Cap. Mais d'un autre côté, il a cru devoir augmenter le traitement des missionnaires et aides-missionnaires dans une proportion

qui permit à ceux-ci de faire élever eux-mêmes leurs enfants, suivant qu'ils le jugeraient convenable, et là où ils le trouveraient le meilleur. Par cette mesure, un triple but a été atteint : la Société a rempli ses devoirs envers ses chers ouvriers ; ceux-ci demeurent libres de donner à l'éducation de leurs enfants la direction qu'ils jugent nécessaire, et le Comité se trouve déchargé d'une immense responsabilité.

Vingt-deux candidats se sont présentés pour être admis à la Maison des Missions. Mais sur ce nombre, trois seulement ont été reçus, et au moment où ils entraient dans l'Institut, trois en sortaient au terme de leur année d'épreuve, faute de capacités suffisantes pour les études. Des expériences de cette nature, souvent répétées, ont déterminé le Comité à aviser aux moyens d'éviter à l'avenir des essais infructueux, qui non seulement coûtent à la caisse de la Société, mais qui augmentent de plus en pure perte la tâche des professeurs chargés de l'instruction des missionnaires. En conséquence, il a décidé d'élever le niveau des connaissances exigées des candidats à la Maison des Missions, et de ne plus recevoir à l'avenir pour élèves que des jeunes gens qui posséderaient au moins une bonne instruction primaire.

Parmi les événements fâcheux de l'année dernière, le Rapport signale une nouvelle collision entre les Boërs, ou émigrés hollandais, et les Griquois de Philippolis. L'avantage est demeuré à ces derniers, grâce à l'intervention du gouvernement de la colonie. Sans ce secours, plusieurs des stations de la Société n'existeraient plus aujourd'hui, menacées qu'elles étaient d'une ruine imminente.

A cette occasion le gouverneur du Cap est accouru sur le théâtre de ces tristes événements, et au moyen de nouveaux traités conclus avec les chefs indigènes, et avec

Moshesh en particulier, il a pourvu à ce que ces contestations, les armes à la main, ne se renouvellassent plus à l'avenir.

La mission française au Sud de l'Afrique est de plus en plus appréciée dans la colonie du Cap. Sur cet article, nous laissons la parole au rapporteur lui-même :

« Les journaux de la colonie, tant Anglais que Hollandais, qui se publient à la ville du Cap, renferment assez souvent des articles sur la mission française parmi les peuplades Béchuanases. Entr'autres documents intéressants, *la Gazette du Cap* (1) a communiqué à ses lecteurs, dans le mois de février de l'année dernière, trois articles rédigés par un négociant de retour d'un voyage d'exploration commerciale dans le pays de Moshesh. Ce voyageur, frappé de ce qu'il avait vu dans la contrée évangélisée par nos missionnaires, a éprouvé le besoin de le porter à la connaissance de ses compatriotes. Le premier de ces articles commence par ces mots : « J'ai quelquefois entendu demander ce que la civilisation et nos intérêts commerciaux pouvaient gagner à l'œuvre des missions. Je conseille à tous ceux qui peuvent avoir des doutes sur ce point, de faire ce que je viens de faire, c'est-à-dire d'entreprendre une excursion dans l'intérieur du pays, certain qu'ils en reviendront dans d'autres dispositions, et qu'ils auront complètement changé de manière de voir.» Puis entrant dans beaucoup de détails, l'auteur de ces lettres raconte qu'il a fait un séjour de neuf mois dans le pays des Bassoutos; qu'il en a visité à peu près toutes les stations; qu'il a parcouru la contrée dans toutes les directions, et qu'il l'a trouvée aussi tranquille et aussi

---

(1) *The Cape of Good Hope and Port Natal Shipping and Mercantile Gazette.*

sûre que quelque district que ce soit de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Pendant son séjour dans le Lessouto, il a dîné trente ou quarante fois chez Moshesh; il décrit toutes les parties de la toilette européenne de ce chef jadis barbare, l'intérieur de sa maison, ses ameublements, ses excellentes manières, et jusqu'à ses spirituelles anecdotes. Chaque jour le prince Mossouto tient une cour de justice à Thaba-Bossiou, et dans les villages les chefs inférieurs jugent en première instance des causes qui leur sont soumises. Des débris de tribus errantes, malheureuses, décimées et dispersées par le cruel Mossolékatsi, sont venues chercher un refuge et un abri sur les terres et sous la protection éclairée de Moshesh. Quand celui-ci reçoit la visite d'un chef ou d'un messager de quelque tribu voisine, son premier soin est de le conduire au service divin après l'avoir invité à revêtir un habit européen, car il a toujours une garderobe toute prête pour de semblables circonstances....

« Ce témoignage, Messieurs, doit vous être d'autant moins suspect qu'il émane d'un homme qui, ainsi que vous avez pu en juger vous-mêmes, est moins frappé, à ce qu'il paraît, de l'esprit de l'œuvre, que de ses résultats positifs. C'est d'après ces données, sans doute, qu'un journal du Cap estimait dernièrement, que dès à présent il pouvait être fait pour 400,000 fr. d'affaires par année avec le pays des Bassoutos. »

Le Rapport entre ensuite dans de longs et intéressants détails sur le voyage et le séjour de M. Arbousset et des chefs Bassoutos à la ville du Cap. En descendant de Morija à Port-Elisabeth, où ils devaient s'embarquer pour la Baie de la Table, le missionnaire et ses néophytes ont visité plusieurs établissements missionnaires et différentes tribus Caffres, prêchant, exhortant, formant des

relations amicales, et s'instruisant par l'expérience d'autrui.

« Dans une circonstance, il s'agissait de décider un kraal à recevoir un missionnaire et à se laisser instruire dans le christianisme. Paul Mopéri prend la parole, et à l'exemple du grand apôtre des gentils, pour mieux convaincre ses auditeurs, il cite sa propre expérience : «Je « n'ai pas besoin, dit-il aux natifs, de vous dire quel « méchant homme était autrefois Mopéri, qui vous adresse « en ce moment la parole; vous savez très-bien, que dès « que du bétail avait été volé, ou que quelque autre mau- « vaise action avait été commise, on ne manquait pas de « m'en accuser, et de dire : Sûrement Mopéri doit avoir « été le chef de cette expédition. Mon nom était haï parmi « vous. Mais depuis que nous avons écouté ces bons « instituteurs et suivi leurs avis, nous avons prié Dieu de « nous rendre meilleurs, en changeant nos cœurs mau- « vais. Je ne prétends pas me glorifier, car je suis bien « loin d'être ce que je devrais être; mais j'ai appris du « moins à respecter la propriété de mon prochain, et « j'espère en Dieu qu'il me donnera la force de résister à « la grande tentation du vol, et à tout désir de faire du « tort à mes compatriotes..» (1) En général, partout les autorités coloniales et les Eglises chrétiennes que les princes bassoutos ont visitées sur leur route, leur ont fait le meilleur accueil, et ont reconnu dans leurs caractères et leurs paroles, un beau triomphe de la puissance régénératrice de l'Evangile. Leur arrivée à la ville du Cap a produit dans cette ville une immense sensation. Ils y venaient comme autrefois Africaner, prouver une seconde fois par leur exemple, que dans les natures les plus sau-

(1) *Shipping and Mercantile Gazette*, du 7 février 1845.

vages, la Parole de Christ peut produire la douceur de l'agneau et la substituer à la férocité du lion.»

A la ville du Cap, ils ont édifié les nombreuses Eglises où ils se sont fait entendre, et ont singulièrement profité des observations qu'il ont pu faire sur les mœurs et la civilisation des habitants du chef-lieu de la colonie. « Des personnes qui les ont vus, dit le Rapport, nous ont assuré de vive voix, ou nous ont écrit, que non-seulement leur aspect n'a rien de sauvage, mais que leurs manières sont douces et agréables, qu'ils sont intelligents, qu'ils répondent avec une grande justesse aux questions qu'on leur fait, et qu'à cet égard ils sont de beaucoup supérieurs aux Hottentots et aux nègres nés dans la colonie. On les rencontre dans les rues de la ville du Cap, examinant sur leur passage les objets qui frappent plus particulièrement leur attention; ils s'arrêtent de préférence, nous dit-on, devant les boutiques de librairie, où on les voit prendre en main et feuilleter les livres étalés aux regards des passants.»

«Au reste, ajoute le Rapport, un monument de la puissance de Dieu se déployant dans l'infirmité des faibles, ce n'est pas seulement ces chefs barbares convertis à l'Evangile, mais c'est le missionnaire Arbousset lui-même, qui débile, souffrant, venant avec sa famille malade au Cap, pour s'y reposer, trouve le temps et la force d'y prêcher, d'y tenir des réunions de missions, de suivre et de diriger l'éducation des chefs confiés à ses soins, d'écrire des articles de journaux, de placer une centaine d'exemplaires de son Voyage d'Exploration, de composer et de publier en anglais un ouvrage sur la Mission française du pays des Béchuanas, et de soigner l'impression de plusieurs écrits élémentaires en Sessouto. Puis, comme si ce n'était pas assez pour occuper utilement ses loisirs, il s'en va

visiter et évangéliser à Papendorp quelques centaines de nègres que l'onvenait d'arracher à des vaisseaux négriers, et dresser un tableau comparatif de leur langue et de celle des Zoulas et des Bassoutos; il accourt à Port-Elisabeth, situé à 150 lieues en ligne directe de la ville du Cap, dès qu'il a appris que MM. Keck et Lautré y sont débarqués, et cela, pour les aider de son expérience dans les préparatifs de leur voyage pour l'intérieur. Il veut connaître toutes les stations situées dans le voisinage de la ville du Cap, où il n'oublie, ni d'exhorter, ni de faire ses observations; il a de nombreuses et longues conférences avec les membres du gouvernement, qui réclame les lumières de son expérience sur l'état des tribus indigènes de l'intérieur du pays; et lorsque votre Comité lui écrit, Messieurs, qu'il l'autorise à revenir en Europe pour refaire une santé délabrée, il lui répond qu'avant de prendre aucune résolution sur une offre si grave et si paternelle, dont son cœur a été profondément touché, il a dû consulter ses frères du pays des Bassoutos, et plus spécialement son ami Casalis; que celui-ci lui ayant répondu que l'état des affaires et les nécessités de la mission exigeaient sa présence à Morija, il avait dû faire taire un vœu bien cher à son cœur; que sa devise serait toujours, *mon devoir avant mon désir*, et qu'il lui tardait, non pas d'être rétabli (il n'ose guère l'espérer), mais d'avoir repris quelques forces, pour aller les consacrer au service de son Sauveur, dans le ministère de l'Evangile au milieu des païens. »

Le Rapport fait ensuite mention de l'impression du Nouveau-Testament en entier, dans la langue sessouto, qui a été votée par le Comité, et qui va être entreprise à Béerséba; de l'activité de plusieurs natifs, employés comme maîtres d'écoles dans les diverses stations, en

attendant l'ouverture du séminaire pour les instituteurs indigènes; de l'existence de réunions mensuelles et annuelles pour les missions à Motito et dans d'autres Eglises béchuanases ; de l'envoi d'un manuscrit intéressant de M. Lemue sur le sol, les plantes et les animaux du Kalagary ; de portraits nombreux dessinés par M. Mæder, et faisant ressortir le contraste entre les mœurs anciennes et les habitudes nouvelles des Béchuanas; de l'arrivée en Afrique de MM. Keck et Lautré, Cochet et Frédoux, et de deux dames missionnaires, dont l'entretien futur, ajouté à l'augmentation des honoraires dont il a déjà été question, fera peser sur la caisse de la Société une charge de 25,000 fr. de plus pour l'année prochaine.

« Mais Messieurs, ajoute le Directeur, tous les départs n'ont pas eu lieu cette année pour la terre d'Afrique ; il y en a eu de notables pour la patrie céleste ; tous les ouvriers actifs et zélés de la Société ne se sont pas dirigés vers le lieu du combat, il y en a qui, rassasiés de jours, sont entrés dans le lieu du repos. Est-il quelqu'un d'entre vous, Messieurs, qui en se rendant dans cette enceinte aujourd'hui, n'ait senti qu'il y manquait quelqu'un, un homme, un frère, un ami, un père chéri de tous, que depuis vingt-trois ans nous étions habitués à y voir, en ces solennités religieuses, le premier et le dernier, et qui par sa sympathie profonde, son dévouement entier à la cause que vous servez, avait en quelque sorte identifié avec sa personne la Société des Missions évangéliques de Paris? L'amiral Ver-Huell n'occupera plus ce fauteuil, où nous étions tous si heureux de le voir, il n'y suivra plus avec ce tendre intérêt et cette vive piété que nous lui connaissions, les travaux de ces missionnaires qu'il appelait et qui étaient véritablement ses enfants; mais ne doutons pas que du séjour de paix et de gloire où il habite, il ne

s'associe plus pleinement encore qu'il ne pouvait le faire, lorsqu'il était parmi nous, aux progrès du règne de Christ dans le monde entier. »

Suit un tableau aussi animé que varié de la situation religieuse et morale des dix stations de la Société au sud de l'Afrique. Ce n'est point ici une statistique sèche, ne renfermant autre chose que le chiffre des personnes baptisées ou admises à la communion ; mais c'est l'œuvre du Seigneur en action, palpitante de vie et d'intérêt, avec ses épreuves et ses progrès, ses obstacles et ses triomphes ; c'est l'Evangile aux prises avec le paganisme, qui lutte puissamment mais vainement contre lui. Il nous serait impossible d'entrer ici dans le détail de tous les faits signalés par le Rapport. Nos lecteurs jugeront par eux-mêmes, quand ce travail aura paru, des progrès admirables qu'à fait depuis quelques années seulement, l'œuvre que poursuit la Société parmi les peuplades béchuanases. Nous renonçons donc à analyser ici ce qui n'est pas susceptible d'analyse. Nous dirons seulement en résumé que depuis un an ont été baptisés dans les dix stations de la Société, 169 adultes et 106 enfants ; que 133 personnes y ont été converties, et que 274 catéchumènes y sont préparés pour la communion.

Nous terminons par la conclusion de tout le Rapport que nous citons en entier, et sur laquelle nous prenons la liberté d'attirer la plus sérieuse attention de nos lecteurs. Il s'agit des besoins de la Société, besoins pressants, besoins urgents. Les signaler sera, sans doute, les recommander suffisamment aux amis fidèles que nous comptons en beaucoup de lieux.

«L'avoir de la Société est de 178,181 fr. 96 c. se composant de la balance de l'année dernière, 74,008 fr. 35 c. et des recettes opérées pendant le courant de l'année :

104,173 fr. 61 c.; total général des recettes 178,181 fr. 96 c. L'augmentation des recettes de cette année comparées avec celles de l'année dernière est de 5,176 fr. 96 c.

« Les dépenses se sont élevées à la somme de 162,035 fr. 70 c., c'est-à-dire à 75,323 fr. 77 c. de plus que celles de l'exercice précédent. Il reste en caisse, au 30 avril, 16,146 fr. 26 c.

« Sur ce résumé du compte général, nous avons, Messieurs, quelques observations à vous présenter. Et d'abord nous avons à vous expliquer l'augmentation considérable des dépenses.

«L'augmentation sensible survenue dans les dépenses de l'année qui vient de s'écouler, est due d'abord à la circonstance du départ de quatre missionnaires hommes et de deux femmes, dans l'espace de six mois, et dont l'équipement et le voyage ont fait peser sur votre dernier budjet une somme que nous n'estimons pas à moins de 30,000 fr.; (1) elle est due ensuite à ce fait que M. le Trésorier a dû payer pour 58,062 fr. 97 c. de traites qui appartiennent à l'avant-dernier exercice, et qui, retardées par diverses raisons, inappréciables à une si grande distance, sont venues augmenter la dépense de l'exercice qui vient d'être clos. Sans cette circonstance, en effet, il serait impossible de comprendre comment l'entretien de la mission en Afrique n'a coûté en 1844 que 43,400 fr. 48 c., tandis qu'en 1845, il a coûté 101,463 fr. 45 c. Et ceci, pour le dire en passant, prouve combien peu était fondé en raison, l'espèce d'étonnement, pour ne pas dire le blâme, que manifestèrent quelques amis de la Société à la dernière assemblée générale, lorsqu'ils apprirent qu'à cette époque l'avoir en caisse était de 74,000 fr. Nous vous le demandons, Mes-

---

(1) M. le Trésorier n'ayant pas encore reçu d'Afrique le détail des comptes, cette partie de la dépense n'a pu être exactement évaluée.

sieurs, n'est-il pas évident aujourd'hui que c'était là une provision qui nous avait été ménagée par la bonté secourable du Seigneur, puisque sans elle nous nous trouverions avoir à cette heure un déficit de 71,881 fr. 9 c.? Or, Messieurs, il est bon que nos amis sachent qu'il n'en est pas des déboursés d'une Société de Missions, comme de ceux d'une Société dont les agents travaillent et dont l'œuvre se fait dans la patrie. Dans ce dernier cas, il n'est pas impossible, lorsque la nécessité l'exige, de restreindre l'œuvre, et de diminuer le nombre des agents; mais à trois mille lieues de la France, quand il faut un an pour recevoir la réponse à une lettre expédiée, il n'en est pas tout à fait de même, et si des traites arrivent pour la somme de 15, 20, 25,000 fr. dans un moment où la caisse est vide, où trouver les ressources nécessaires pour faire face à des engagements qu'il faut remplir à jour fixe et sans délai? Ignorerait-on que dans ces temps-ci, comme toujours au reste, le nombre des personnes qui prêtent est moins grand que celui des personnes qui donnent, et que lorsqu'il s'agit de sommes aussi considérables, il se trouvent tellement restreint qu'il faut plaindre sincèrement, dans le cas dont nous venons de parler, le trésorier d'une Société religieuse quelconque, le trésorier d'une Société de Missions en particulier.

« Quant aux recettes, Messieurs, si nous considérons que le fâcheux état des récoltes de l'année dernière est devenu la source d'une grande misère en beaucoup de lieux; que les tristes événements du canton de Vaud, en obligeant plus de cent pasteurs et ministres à donner leur démission, ont créé pour nos amis de ce canton et de la Suisse française en général des obligations impérieuses, qui ont empêché ceux-ci de nous venir en aide aussi efficacement que par le passé; et que cette année des appels nombreux et pressants ont été faits par diverses Sociétés

qui signalaient ou des besoins urgents, ou des déficits considérables, nous ne pourrons que bénir, du fond de nos âmes, l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait de ce que, dans des circonstances aussi défavorables, nos ressources se sont accrues au lieu de diminuer.

« Il y aurait de notre part une grande ingratitude à le méconnaître : la Société des Missions évangéliques de Paris compte en France et hors de France des amis dévoués, des Sociétés auxiliaires fidèles, des Eglises pleines de zèle pour la cause qu'elle poursuit, et qui, cette année comme toutes les autres, plus peut-être que toutes les autres, lui ont donné des preuves nouvelles de leur vive et efficace sympathie. A cet égard, le Directeur de la Maison des Missions, qui a eu le privilège, l'automne dernier, de visiter quelques localités en Suisse et en France, a pu s'assurer par lui-même de l'attachement fraternel et cordial que l'on y porte partout à votre œuvre et à vos missionnaires.

« Toutefois, Messieurs, qu'un avoir en caisse de 16,146 fr. 26 c. ne nous inspire pas une trop grande sécurité. A cette époque de l'année, notre correspondant du Cap est dans l'habitude de tirer sur nous pour se rembourser des traites fournies sur lui par nos chers missionnaires, et il est probable, pour ne pas dire certain, qu'avant la fin du mois de mai, notre caisse se trouvera vide, si même elle n'accuse pas un déficit.

«N'oubliez pas ensuite, Messieurs, que nous vous avons signalé une augmentation de 25,000 fr. de dépenses dans votre budjet de l'exercice qui s'ouvre aujourd'hui ; augmentation positive et non problématique, puisqu'elle provient d'un accroissement de salaire que nous avons dû assurer à nos anciens ouvriers, et de la nécessité où nous nous trouvons d'entretenir les six nouveaux ouvriers que nous venons de leur adjoindre.

«Enfin, Messieurs, ne perdez pas de vue que nos principales ressources sont en nous-mêmes ; que la France protestante et la Suisse française sont pour ainsi dire nos seuls auxiliaires; et que dans le cas d'un déficit, nous n'avons jamais eu, nous ne pourrons jamais avoir recours, ni à l'Angleterre, ni à l'Amérique, ni à l'Allemagne, ni même à la Suisse Allemande, qui toutes ont dans leur sein de vastes et prospères établissements de mission qu'il leur faut soutenir et étendre.

« Cela revient à dire, Messieurs, que nous attendons de vous un effort extraordinaire. Il se trouve en effet, qu'à l'heure qu'il est, nous avons dépensé, pour faire face aux charges de l'année dernière, la très-grande partie des fonds que nous tenions d'habitude en réserve, pour parer aux éventualités de l'année suivante : ce qui devait servir à l'exercice prochain a été presque en entier employé à solder l'exercice passé. Nous venons donc vous demander de renouveler dès à présent, aujourd'hui même, le don que vous nous avez fait dernièrement, et que nous attendons de votre fidélité, que vous voudrez faire encore au terme de l'exercice qui vient de commencer. Il s'agit d'une subvention occasionnelle, exceptionnelle, qui ne devra pas porter préjudice à la contribution annuelle que vous nous avez accoutumés à recevoir de vous. Y-a-t-il un seul de nous que cet effort puisse appauvrir, affaiblir, mettre en souffrance? L'œuvre que nous plaidons devant vous, ne le vaut-elle pas ? Le Rapport que vous venez d'entendre, etqui malgré sa longueur n'a pas raconté la moitié des choses qu'il y aurait eu à dire, ne vous a-t-il pas convaincus que le Seigneur est là, que son esprit agit, que sa Parole transforme les âmes, que sa bénédiction est visible sur toute et dans toute cette œuvre? Non, il ne sera pas vrai de dire que le Seigneur marche et que nous ne voulons pas le suivre; qu'il bénit largement et que nous

ne savons pas le reconnaître; qu'il veut sauver, qu'il sauve les âmes, et que nous sommes lâches à être ouvriers avec lui dans l'œuvre de sa charité; qu'il accomplit ses promesses, et que nous n'accomplissons que languissamment notre devoir. Au contraire, nous irons en avant, nous prierons, nous donnerons, nous travaillerons, nous persévérerons, nous ne nous lasserons point, et nous verrons ainsi dans la pratique de la fidélité, que les bénédictions que le Seigneur nous tient en réserve dans l'avenir, sont plus magnifiques encore que celles dont il nous a comblés dans le passé. C'est là notre ferme confiance! Qu'à lui donc soit rendue la gloire dans l'Eglise par Jésus-Christ dans tous les âges, aux siècles des siècles. Amen! »

Après la lecture du Rapport, plusieurs orateurs ont pris la parole; ce sont MM. le colonel Tronchin, de Genève, qui tout en reconnaissant le bien immense opéré par les missionnaires français, et le vif intérêt qu'on leur porte en général, a exprimé la crainte que l'œuvre des missions ne fut pas suffisamment comprise en France et dans la Suisse française, et en a donné pour preuve la cessation de la feuille mensuelle pour les missions qui a dû renoncer à paraître faute d'abonnés; M. le comte A. de Gasparin, sans vouloir contester l'avantage qu'il y a pour une Société à circonscrire son activité dans une contrée particulière, s'est attaché à faire sentir la nécessité pour la Société des Missions de Paris, d'avoir des représentants du protestantisme français dans l'Océanie, en Chine, aux Antilles, partout en un mot, où les chrétiens évangéliques français peuvent seuls être admis, et agir; M. le pasteur Brun, de Dieu-le-Fit, a parlé de la grande édification produite dans les Eglises par les publications de la Société; M. le professeur Laharpe, député de la

Société évangélique de Genève, dit que l'œuvre des missions est le thermomètre de la vie chrétienne, qu'il faut que les chrétiens lui donnent leur cœur, et que quand ils lui auront donné réellement leur sympathie, il y aura toujours assez d'argent dans la caisse de la Société; M. le ministre Boucher, député de la Société des Missions de Genève, rappelle entr'autres que le missionnaire Gobat, qui vient d'être nommé évêque de Jérusalem, a été l'un des premiers élèves de la Maison des Missions de Paris, où il a passé un an et demi environ, et qu'ainsi le protestantisme français a déjà, selon le vœu de M. de Gasparin, un représentant de sa langue et de sa doctrine en Orient; M. le pasteur Krieger, député de la Société de Colmar, donne quelques détails sur la Société dont il est le délégué, et prend occasion des principes catholiques qui la dirigent, pour montrer que l'œuvre des missions est une œuvre universelle qui doit rallier et réunir tous les chrétiens; M. le pasteur Meyer, de Paris, recommande chaudement les missions parmi les Juifs, de la part de la Société des amis d'Israël de Strasbourg, qui l'a chargé de la représenter dans cette réunion annuelle; enfin, M. le pasteur Sautter, président de la consistoriale d'Alger, demande la parole pour recommander les protestants de l'Algérie à la charité des chrétiens de Paris, qui ignorent pour la plupart leurs souffrances, leur grande misère, et leurs besoins de toute sorte.

Après ces discours, M. le Président proclame les élections : M. le comte J. Delaborde a été nommé Président de la Société à la place de feu M. l'amiral Ver-Huell; M. de Mimont a été appelé à remplacer M. Delaborde, en qualité d'Assesseur.

Avant de se retirer, l'Assemblée entonne le chant de deux versets de cantique, se joint à la prière de clôture

prononcée par M. le pasteur Pozzy, de Bergerac, et se sépare en louant et en bénissant Dieu.

La collecte faite à la porte de la chapelle a été de 100 fr. plus élevée que celle de l'année précédente; elle a produit 536 fr. 55 c.

VARIÉTÉS.

On sait que M. Arbousset a fait dernièrement plusieurs excursions aux environs de la ville du Cap. Il en a profité pour recueillir des renseignements sur les réfugiés français dont les descendants habitent le pays. Nous communiquons ici un extrait de deux articles qu'il a publiés sur ce sujet, dans le Journal du Cap intitulé : *The South African Commercial Advertiser*, sous la date des 17 et 21 janvier 1846. Nous ne doutons pas que le contenu de ces articles n'intéresse au plus haut degré tous les protestants de France.

Les Réfugiés français et leurs descendants.

Notre excursion missionnaire aux environs de Cape-Town m'a plus particulièrement mis en rapport avec les descendants des réfugiés français dans ce pays. Je leur ai anxieusement demandé de me raconter l'histoire de leurs pères, si noble au point de vue de la foi, et sous tous les rapports si digne d'être bien connue et bien méditée; mais l'épaisse poussière d'un siècle et demi la couvre : comme ses héros, elle est descendue, en quelque sorte, dans le tombeau de l'oubli. Hélas! sur cet océan de la

vie, où tout s'efface si rapidement, l'homme laisse-t-il jamais des traces durables de son passage? Même les annales protestantes de la colonie ne contiennent que peu ou point de détails sur ce sujet important.[1]

Henri IV naquit, comme on sait, dans notre religion, mais il l'échangea en grandissant contre celle de Rome, donnant pour raison que *Paris valait bien une messe.* Il n'en fut pas moins assassiné plus tard au milieu de Paris même, par la main d'un Ravaillac, accoutumé, je présume, à assister religieusement à la messe. En se séparant des protestants, Henri leur avait assuré, en 1598, le libre exercice de leur culte par le fameux Edit de Nantes, que l'on accusa d'affaiblir l'état. . . . . Il était réservé au génie de Richelieu de retrouver la monarchie. Sous son gouvernement, les protestants perdirent leurs grands établissements civils et militaires et leurs places fortes, même Montauban qui avait une fois orgueilleusement gravé sur ses médailles : *Respublica Montalbanensis !* et que Louis XIII assiégea en vain ; et La Rochelle, qui ne se soumit point qu'elle n'eût perdu les quatre cinquièmes de sa population par la famine, et qui ne se soumit même alors qu'à cause des prodigieux efforts de Richelieu. Mais bien que les calvinistes fussent ainsi réduits, ils jouissaient du libre exercice de leur religion, et se voyaient admis, quoique non sans difficulté, à plusieurs emplois honorables, particulièrement dans l'armée, où ils se glorifiaient de compter les noms de Rantzaw, Guébriant, Châtillon, La Force et Turenne, sans parler de Duquesne, le fondateur de la marine. Ils s'adonnaient aussi aux manufactures et au commerce avec une industrie et un succès remarquables.

Ce fut contre cette classe de gens, la plus importante de tous ceux qui reconnaissaient son empire, que Louis XIV fut malheureusement induit à déployer son autorité, gra-

tuite agression, dont il était destiné à recueillir une amère moisson d'humiliations et de disgrâces.

Pendant une vingtaine d'années, il fit gémir les Protestants sous une triste et affaiblissante persécution *négative*, employant contre eux un système d'oppression aussi traître que cruel. Sous prétexte de *maintenir* l'édit, il le fit soigneusement examiner, et il réduisit le nombre de leurs temples et de leurs écoles à celui qu'il spécifiait, ne comptant pour rien les progrès qu'ils avaient faits dans l'espace de soixante ans. Il découragea et punit les conversions, contraignit les enfants des calvinistes à être élevés dans les monastères ou par des prêtres, et les malades à recevoir les soins détestés de ceux-ci. On restreignit de jour en jour davantage les droits et les libertés des réformés. On ferma, et brûla leurs temples. Louvois, le premier ministre du grand monarque, entreprit en 1681 de les convertir par la force, au moyen des dragonnades. Là commencèrent les bannissements, les emprisonnements, les rapts, les massacres. Et pour mettre le comble à tant d'horreurs, le chancellier Le Tellier persuada au roi de couronner sa grande et sainte œuvre en apposant son sceau à la révocation de l'Edit de Nantes, ce que Louis hésita d'abord de faire pour y consentir ensuite : cette révocation fut proclamée en octobre 1685. Alors toute la France protestante ruissela de sang. Son clergé, au nombre de 1,500 ministres, fut incontinent banni.... L'émigration, quoique furtive, s'accrut à un degré alarmant...... Dans l'espace d'environ un quart de siècle qu'elle dura, 300,000 ou 400,000 protestants quittèrent la France, à ce qu'on suppose, emportant dans les pays étrangers, de l'aveu de l'abbé Rainal, comme de celui de tous les historiens de quelque valeur, excepté M. Capefigue, (1) beaucoup d'arts élégants ou utiles. Un nombre

(1) Dans son Hist. de Louis XIV.

égal à celui qui émigra est supposé avoir péri dans les guerres civiles qu'alluma la persécution, ou en essayant de s'expatrier, ou bien dans les prisons et aux galères, ou enfin sur l'échafaud. Il resta en France un million de protestants, qu'on appela *nouveaux convertis*, mais qui conservaient leurs opinions religieuses, et ne s'en départirent point, malgré tous les artifices de l'ennemi.

Ceux des réfugiés qui passèrent en Hollande y reçurent, comme en général en Angleterre et en Amérique, un très-bon accueil. Les Etats Généraux des Pays-Bas facilitèrent à un grand nombre d'entre eux leur voyage au Cap de Bonne-Espérance, pensant qu'ils feraient bien là leurs affaires, et qu'ils y deviendraient utiles à cette colonie naissante. Voici le serment qu'ils prêtaient avant de partir :

« *Serment que doivent prester les personnes libres et étant hors le service de la Compagnie, qui vont au Cap de Bonne-Espérance, avant que de partir de ce pays.*

« Je promets et jure d'estre soumis et fidelle à leurs Hautes Puissances les Etats Généraux des Provinces Unies, nos Souverains Maistres et Seigneurs, à son Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, comme Gouverneur, Capitaine et Amiral Général, et aux Directeurs de la Compagnie Générale des Indes Orientales de ce païs, pareillement au Gouverneur Général des Indes, ainsi qu'à tous les Gouverneurs commandants, et autres, qui durant le voyage par mer et ensuite par terre auront commandement sur nous.

« Et que j'observeray et exécuteray fidellement, et de point en point, toutes les lois et ordonnances faites ou à faire tant par Messieurs les Directeurs, par le Gouverneur Général et par les conseillers, que par le Gouverneur ou Commandant du lieu de ma résidence, et de me gouverner

et comporter en toutes choses comme un bon et fidelle sujet.

« Ainsi Dieu m'aide.»

Fait et arresté dans l'Assemblée des dix-sept, le 20 *octobre* 1687.

Ce serment, au second paragraphe près, qui liait formellement d'avance le signataire à l'observation exacte et fidèle de quelque loi ou ordonnance qu'il pourrait plaire à ses maîtres de faire, ne contient apparemment rien de déraisonnable.

Mais en somme, avec les réglements qui furent faits au sujet des émigrants, ces mesures ne prouvent que trop que ceux-ci partaient comme des proscrits, moitié libres, humiliés, sans autre bien que leur malheur et surtout leur vertu. Les réglements étaient ainsi conçus. (1)

Réglement de l'Assemblée des Dix-sept qui représentent la Compagnie des Indes Orientales des Pays-Bas, suivant lequel les Chambres de laditte Compagnie auront pouvoir de transporter au Cap de Bonne-Espérance des Personnes de tout sexe de la Religion réformée, entre autres les réfugiés de France, et des Vallées de Piedmont.

« Celuy qui voudra seul, ou avec sa Famille aller au Cap de Bonne Esperance, y sera transporté sur un des vaisseaux de la Compagnie, sans qu'il luy en coutte rien, et ne sera obligé pour cela qu'a prester le serment de fidélité a la Compagnie.

« Il ne sera permis a personne de porter avec soy que les hardes qui luy seront nécessaires pour le traject, ce qui sera reglé par les Directeurs de la Chambre de l'embarquement, a la reserve de l'argent, qu'on pourra emporter en telle quantité que l'on trouvera bon.

---

(1) *Vide: Het Nederduistch Zuid-Afrikaansch Tijdschrift, Deel I*

« Chacun sera obligé de s'establir au Cap de Bonne-Esperance et de s'y fixer pour y gagner sa vie, et s'y entretenir, soit par le labourage, soit par quelque art ou métier que ce soit.

« On donnera à celuy qui s'appliquera au labourage autant de terre qu'il en pourra faire cultiver, et en cas de besoing on luy fournira tout l'attirail necessaire pour cela, et mesme la semence, a condition qu'il remboursera la Compagnie des advances qui luy auront esté faites en bled, vin, ou autres choses.

« Celuy qui passera au Cap seul ou avec sa famille sera obligé d'y demeurer cinq années entières, mais s'il ne peut s'accommoder d'un si long sejour dans le païs, il poura, en presentant requeste a l'assemblée, obtenir quelque relache du terme, selon que sa remontrance paroîtra juste.

« Si quelqu'un apres les cincq ans expirés desiroit repasser dans ce païs, il payera pour son passage et pour sa nourriture sur le Vaisseau, sçavoir pour le passage, hommes et femmes au dessus de douse ans, cent cinquante florins, les enfants de douse ans et au dessous, septante cincq florins, et pour la nourriture, les hommes qui voudront estre dans le cahut, payeront trente sols par jour, dans la hutte dix-huit, et parmy le commun nœuf sols; et les femmes au dessus de douse ans, dans le cahut vingt sols, dans la hutte douse, et parmy le commun, nœuf sols; le payements se fera pour quatre mois, dont on donnera un receu avec cette condition, que s'il arrivoit, que quelque passager vint à mourir dans le voyage, la Chambre, a la quelle le Vaisseau sera adressé, tiendra compte aux heritiers, ou autres ayant charge, du surplus qui aura esté payé a proportion du temps du départ, jusques à celuy de la mort. Et il ne sera permis à personne d'emporter avec soy aucune Marchandise, ny autre chose

que ce qui luy sera necessaire pour le trajet. Que si contre ce Reglement il arrive a quelqu'un de charger sur les Vaisseaux de la Marchandise, elle sera retenue et appliquée au profit de la Compagnie. Et tous ceux qui auront gagné quelque chose dans le païs, seront obligés, pour se prevaloir de leurs effets icy, de les vendre, et de prendre pour le provenu des Lettres de change de la Compagnie, qu'on leur rendra icy argent pour argent avec l'advance ordinaire de quatre pour cent. »

Les émigrants, comme on l'a vu précédemment, ne pouvaient prendre avec eux d'autres effets que les hardes dont ils avaient besoin pour la traversée. Ils avaient, pour la plupart, tout quitté en France. Les vaisseaux de la Compagnie ne tenaient pas sans doute à se surcharger d'effets étrangers. La politique surtout devait s'y opposer. L'on avait besoin de bras et non pas de biens, de laboureurs et non de commerçants. De là, la défense expresse faite à ceux des émigrés qui après un certain temps pouvaient avoir besoin de retourner en Europe, de prendre avec eux aucune marchandise. La Compagnie ne pouvait encourager personne au commerce, ni en partager le monopole avec personne. Il était d'ailleurs petit dans ce temps-là; elle se trouvait elle-même encore très-faible et si elle s'était établie au Cap c'était comme dans un lieu de relâche pour ses vaisseaux, et dans l'intérêt de ses beaux établissements dans les Indes Orientales. Au contraire, les réfugiés français arrivaient en très-grand nombre. Tôt après la révocation de l'Edit de Nantes, il en débarqua une foule au Cap, dont une chronique locale nous a conservé les noms des cent familles suivantes :

Avis, Bachet, Barrêt, Bassons, Bastions, Beaumons, Benezet, Bota, Bruet, Camper (pasteur), Cellier, Cordier, Corprenant, Couteau, Couvret, Croguet, Dallié (pasteur),

Debuze, Debeurieux, Decabrière, Delporte, Deporté, Deruel, Dumont, Duplessis, Dupré, Dutoit, Durant, Dubuisson, Desavoye, Extrex, Fracha, Fauche, Foury, Floret, Gauche, Grillon, Girdiol, Gounay, Jacob, Joubert, Jourdan, Pierre Jourdan, La Grange, Lanoy, Laporte, Laupretois, Leclair, Lefebre (chirurgien), Legrand, Lecrivent, Lombard, Longue, Long, Leriche, Lecrevant, Lombards, Maniet, Marcuene, Martinet, Malan, Marais, Menard, Malherbe, Niel, Normand, Norties, Passeman, Peron, Pinards, Prevot, Rassemus, Retief, Richard, Roux, Rousseau, Senecal, Sabatier, Saignette, Sellier, Simond (pasteur), Taillefer, Terreblanche, Terrier, Tenaymant, Tabourdeux, Terront, Valleté, Vandray, Vanas, Vattré, Verbal, Villons, de Villiers, Viviers, Vyol, Villion, Vivet, Viton, Vitroux.

C'était plus de gens que n'en contenait la Ville du Cap elle-même à cette époque-là, puisque vingt-cinq ans plus tard, en 1710, sa population entière ne s'élevait pas au-delà de 500 âmes, et celle de toute la Colonie à plus de 1,114 hommes blancs ; 809 femmes *idem ;* 1,393 esclaves hommes et 382 esclaves femmes.

Il faut bien se rappeler et bien peser ces chiffres quand on veut connaître l'histoire des réfugiés français et piémontais dans ce pays, et se faire une idée approximative de la part d'influence qu'ils ont dû avoir dans la colonie. Le gouverneur Simon van der Stel, sous la date du 26 Avril 1688, écrivait à ses supérieurs dans les Provinces-Unies : « Parmi les réfugiés français et piémontais que nous attendons, nous espérons en trouver quelques-uns qui s'entendront à la culture de la vigne et des oliviers. . . . . . » Ils introduisirent en effet l'une et l'autre au Cap, et la première, comme chacun sait, y a réussi presque partout. L'olivier s'y trouve aussi, mais je ne sache pas qu'il y porte de fruit.

Le gouverneur ajoutait : « C'est avec grand plaisir que nous attendons l'arrivée de quelques réfugiés français et autres avec leur pasteur. Nous les recevrons avec amour et affection et leur prêterons secours, conformément aux ordres de vos seigneuries, et suivant nos faibles pouvoirs ; afin de soulager par là ces infortunés des malheurs qu'ils ont eus, et les consoler des persécutions qu'ils ont souffertes ; et à supposer qu'ils se comportent avec autant de piété et de diligence que leurs compatriotes, qui se sont établis ici depuis peu de temps, ils édifieront par là et fortifieront extrêmement cette colonie, et en général ils y exciteront une grande émulation parmi les Flamands. »

Simon van der Stel trouvant que les lieux les plus fertiles aux environs de la ville du Cap étaient occupés par les fermes de l'Honorable Compagnie, ou celles de ses employés sortis du service, accorda aux réfugiés des terres plus haut, à Drakenstein et aux environs, où l'on ne voyait encore que peu de propriétés. Leurs moyens étaient petits ; cependant plusieurs d'entr'eux ne pouvaient manquer d'avoir quelques ressources pécuniaires, et l'on vint en outre à leur secours au Cap, parmi les employés de la Compagnie, au moyen d'une jolie collecte (*aanzienlyke collecte*, dit le gouverneur) en argent et en bétail, qui aida à leur procurer les objets les plus nécessaires à leur établissement, et à les sustenter pendant un temps. Le bétail fut confié aux soins de leur pasteur, M. Pierre Simond, et des diâcres de l'Eglise, à Stellenbosch. — Ils durent d'abord bâtir des maisons très-simples, en bousillage seulement, au moyen de moules de planche, aussi larges que la muraille et de plusieurs pieds de long, comme qui formerait une rangée de briques sur une autre rangée. C'est ce dont je me suis assuré en examinant attentivement les ruines d'une très-

vieille maison à Fransche-hoek, bâtie par un réfugié. L'argile aura été bien choisie, bien délayée et bien battue. Qui sait depuis combien de temps cette petite masure résiste là aux intempéries de l'air, comme fait le tronc encore bourgeonnant d'un chêne non moins antique qu'elle, qui se tient fidèlement à son côté, comme pour lui prêter encore une apparence de vie. La plus belle masure de cette espèce à Fransche-hoek peut avoir sept à huit pieds de haut sur une quarantaine de circonférence. Au Grand Drakenstein, on montre aussi les ruines de la première église que bâtirent en bousillage les réfugiés. La seconde fut bâtie à la Perle; mais elle tomba probablement, et l'on en a élevé aujourd'hui une magnifique à la place, et sur l'emplacement même de la première.

M. Simond prêchait un dimanche à Drakenstein, et le dimanche suivant à Stellenbosch. On l'aimait, il semble, et l'estimait beaucoup, et son nom est resté à l'une des montagnes de Drakenstein. Les autorités coloniales ne s'opposèrent pas d'abord à ce qu'il prêchât en français; mais plus tard, on le lui défendit, tout en permettant encore au chantre, ou *domine*, de lire aux services publics la Parole de Dieu dans cette langue. Aujourd'hui, si l'on en excepte un très-petit nombre d'honorables exceptions, le français est devenu une espèce de relique, inintelligible schibolet, pour les descendants des émigrés. Ils sont eux-mêmes devenus hollandais en tout, et c'est ce que demandait le gouvernement. Je ne sache pas, au reste, qu'il ait opprimé les réfugiés. Il supprima bien, dit-on, une papeterie qu'ils avaient établie, mais les détails manquent, et j'ignore aussi comment a entièrement disparu le nom de la Rochelle, que portait autrefois Fransche-hoek.

Sous le gouverneur Jansen, Napoléon, qui pensait à tout, voulant plaire à un parti en France, fit écrire aux

autorités du Cap, pour demander des informations sur les descendants de Du Plessis, désirant réintégrer cette famille dans ses anciens droits. Le descendant légitime, en ligne directe, se trouva être âgé de 68 ans, c'est-à-dire, trop vieux pour aimer les changements, et le seul fils qu'il eût, refusa de quitter son père et sa ferme, à Stellenbosh, pour l'amour d'un nom. De sorte que le projet échoua.

En 1824, échoua un autre projet, plus intéressant encore. Les arrière-neveux des réfugiés voulaient dresser un mémorial, près de Drakenstein, à la piété ferme et courageuse de leurs pères. Un monument, en pierre solide telle que celle de la colonie, dénué d'ornements factices, simple et substantiel, aurait pleinement suffi. Chacun aurait trouvé là toute une religion, toute une histoire. On rassembla quelques vieilles coupes, apportées de France par les réfugiés, certains anciens documents, aussi destinés à servir de matériaux à une courte histoire de l'émigration; personne d'autre que leurs descendants légitimes par le père, ne devait avoir le privilége de souscrire, et les souscriptions ne manquèrent pas; mais le trésorier, M. J. F. Beck, se trouvait descendre d'un des exilés par sa mère seulement, ce qui amena quelque désaccord et fit malheureusement avorter l'affaire. Peut-on croire qu'une aussi noble idée ne se retrouvera pas?

Les descendants des réfugiés sont répandus partout dans la colonie, et forment environ un tiers de la population dite hollandaise. Ils occupent des postes civils honorables, et six ou sept d'entr'eux une chaire dans l'église réformée. Ce sont Messieurs A. Faure, pasteur président du Consistoire dans l'Eglise réformée de Cape-Town; Philip Faure (Wynberg), Du Toit (Wellington), de Villiers (Clanwilliam), Ballot (George), Dr. Roux (Albany). L'Eglise réformée de la Perle compte quatre anciens et

cinq diacres, parmi lesquels se retrouvent *sept* noms français, ce sont ceux de Messieurs Marais, Retief, Hugo, Théron, Joubert, J. de Villiers et R. de Villiers, avec un organiste appelé P. Hugo. Parmi les familles des descendants des réfugiés, il en est un grand nombre de très-respectables, et qui n'ont pas tout-à-fait perdu, l'on aime à le reconnaître, l'esprit des aïeux, ni la salutaire influence qu'ils exerçaient sur les masses. En parcourant quelques registres de baptême et de mariage des Eglises réformées de Cape-Town, Stellenbosch, la Perle, Tulbagh, Swellendam, Graaff-Reinet, et autres, j'ai été frappé de la quantité de noms français que j'ai cru y reconnaître. En voici une centaine, comme complément à la liste donnée plus haut :

Anthony, Arnold, Bagot, Balie, Ballot, Basbe, Beslebasqua, Bernard, Berthold, Berrangé, Bertrand, Blignault, Bosse, Bottes, Boucher, Bové, Briers, Broule, de Bruin, Bryant, Buissine, La Buscagne, Cauvin, Celliers, de Cerff, César, Cilliers, Clément, Le Clus, Le Cock, Collet, Couradie, Courtois, Crole, Cronge, Crosier, Dalen, Dantie, Drago, Durand, Duvenagie, Faure, Forie, Foucher, Fovrie, Frier, Godier, Goffroy, De Goudiné, Grosse, Haubon, Herriot, Hugo, Human, De Labat, La Querenne, Lange, Lategaan, Léonard, De Leur, Lezar, Lourens, Lubbe, De Manille, Mellet, Minie, Morland, Moncey, Naude, Olivier, Page, Paton, Perry, Pigot, Du Plooy, Ponty, Du Prat, Du Prees, Range, Rattray, Robé, Roché, Le Roex, Rouvière, Le Roux, Selie, Serrurier, Le Sueur, Tailjard, Terblans, Theron, Valentin, Verrier, Victor, Villet, Visage, Voges, Voigt.

Aux membres sensibles de toutes ces familles, et autres semblables, je voudrais pouvoir dire un mot avant de

quitter un sujet favori, pour eux, sans doute, comme pour moi.

Frères ! rappelez-vous bien votre origine. Remontez l'histoire de vos pères, et méditez-la soigneusement. Ils surent sacrifier tout, excepté leur foi. Pour elle et par elle, ils souffrirent de longues et cruelles persécutions de tout genre. Ils se virent méprisés, honnis, traqués comme des bêtes féroces. Avec des centaines de milliers d'autres protestants, leurs compatriotes, ils eurent l'honneur de donner de terribles leçons aux rois. Ils endurèrent la confiscation de leurs biens, les maux de la guerre et de la famine, l'exil, la torture, et un bon nombre d'entr'eux eurent la privilége et la force de mourir triomphants sur le bucher ardent, plutôt que de laisser le pouvoir civil ou le pouvoir aussi impérieux et non moins tyrannique de l'évêque de Rome contrôler, régler leurs sentiments et lenrs devoirs envers Dieu et envers leurs âmes.

Ainsi, que les descendants des réfugiés dans ce pays se disent bien et se rappellent toujours, qu'il en couta des torrents de sang, un vrai déluge de maux à leurs aïeux, pour conquérir aux protestants de leur patrie, l'ineffable don de la liberté religieuse.

Cette liberté nous ne la vendrons point. Au cas que les jésuites viennent, comme nous en sommes menacés, au sud de l'Afrique, pour nous y tourmenter: plutôt compter avec les Camisards, ou être appelés huguenots et même chouans, que de nous donner à ces jésuites-là. Jésus-Christ crucifié, voilà qui suffit pleinement à notre foi, comme à notre salut. . . . .

JEAN THOMAS ARBOUSSET.
Missionnaire protestant français.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

L'abondance et l'intérêt des matières que nous fournit notre correspondance d'Afrique, nous oblige, pour ce mois encore, à retarder la publication des nouvelles des Missions étrangères. Le mois dernier, nous avons dû, pour pouvoir donner un résumé de la vingt-deuxième Assemblée générale de la Société, nous abstenir de communiquer à nos lecteurs d'autres nouvelles. Mais avec le mois prochain nous nous proposons de recommencer notre revue des Missions étrangères, et de continuer désormais sans interruption. Une collaboration précieuse nous permettra d'être à cet égard plus complets que nous ne l'avons été jusqu'à ce jour. En attendant, que nos cœurs louent le Seigneur pour les bénédictions toujours plus nombreuses qu'il répand sur les travaux de nos chers Missionnaires en Afrique. A peine le 22e Rapport lu à la dernière Assemblée générale, et si riche en faits, était-il terminé, que des lettres arrivées du pays des Béchuanas sont venues nous solliciter à une reconnaissance nouvelle envers Dieu. M. Casalis a baptisé 40 indigènes à la dernière fête de Noël. M. Pellissier, qui est sur le point d'en baptiser 35 à 36 sur une classe de catéchumènes de 66 personnes, nous envoie 875 fr. de souscription collectés parmi les 127 chrétiens indigènes membres de son Eglise. M. Maitin, qui ne fait que débuter dans son ministère au milieu d'une population hostile à l'Evangile,

vient de recueillir les prémices de ses travaux. Fortifié dans sa santé et plein de courage, M. Arbousset est retourné à son poste, après une année de séjour à la ville du Cap, emportant avec lui les témoignages les plus précieux de l'intérêt que prennent à l'œuvre de notre Société les chrétiens de la Colonie et les membres du gouvernement. Mais n'anticipons pas sur le contenu des lettres qui vont être lues. Nous rappellerons seulement ici à nos lecteurs l'état de la caisse de la Société, dont l'avoir de 16,000 fr. environ à l'époque de l'Assemblée générale se trouve presque entièrement épuisé par suite de traites arrivées récemment d'Afrique; et qu'ils nous permettent de leur demander si, en présence des faits si réjouissants qui vont être portés à leur connaissance, ils peuvent hésiter de répondre à l'appel par lequel se termine le dernier Rapport, et de venir promptement en aide à la Direction de la Société.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Les Boers. — Baptême de quarante indigènes. — Récit de la vie de quelques vieillards baptisés. — Paroles édifiantes de quelques nouvelles chrétiennes.

Thaba-Bossiou, 31 décembre 1845.

A MM. les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Encore quelques heures de plus et l'année 1845 sera terminée; pourrais-je mieux la clore, qu'en vous entretenant des bénédictions que le Seigneur m'a accordées pendant cette portion considérable de mon pèléri-

nage ? — Oh ! qu'il est bon, qu'il est indulgent le Maître que nous servons ! Ni nos froideurs, ni nos désobéissances, ni notre manque de foi en sa puissance et en ses promesses, ne le portent à nous abandonner, et cependant que nous devons paraître criminels à ses yeux !

« Au commencement de 1845, nous nous trouvions dans un état de crise dont il était difficile de prévoir l'issue. Les fermiers hollandais, maîtres de tout le pays, menaçaient de nous arracher à nos troupeaux, ou de tellement circonscrire notre sphère d'activité, que nos efforts pour le bien général des tribus eussent été entièrement paralysés. Dans ce moment tout danger de ce genre est passé ; une paix universelle règne, et les naturels jouissent d'une sécurité parfaite sur la foi des traités conclus avec le gouvernement britannique.

« Le démon, plus redoutable que les hommes, nous a assaillis au dedans et au dehors. On dirait qu'il avait réservé ses attaques les plus violentes pour le temps où je serais privé des encouragements, des conseils et de la coopération d'un collègue bien-aimé. Mais, gloire à Celui qui a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre son Eglise, l'œuvre avance, des âmes continuent à se réveiller du sommeil de la mort, et quarante néophytes de plus viennent d'être baptisés.

« C'est à Morija que la cérémonie de leur réception a eu lieu, en présence de près de douze cents Bassoutos et de leur chef Moshesh. — Trois vieillards vénérables, Létouka, Téélé et Poutsoané, courbant devant le Seigneur leurs têtes blanchies par l'âge, semblaient représenter une génération presque éteinte, et rendre hommage en son nom au Sauveur des hommes. Tous trois ils ont eu une vie fort agitée ; comme Jacob ils peuvent dire que leurs jours ont été courts et mauvais. Létouka, chef suprême de la tribu des Basias, comptait autrefois

ses sujets par milliers. Il a lutté avec avantage contre les Chaka et les Matéoana. Moshesh, dans le temps où les Matébélés et les Mantatis ne lui laissaient aucune trêve, rechercha son amitié et lui dut en grande partie son salut. Plus tard Létouka se vit trahi et dépouillé de ses biens par ses propres vassaux, et il vint chercher une retraite obscure entre Thaba-Bossiou et Morija. Là, l'attendaient des richesses infiniment préférables à celles qu'il avait perdues. Cinq de ses fils et trois de ses belles-filles ont reçu le don de la foi, et il vient lui-même de mettre le comble aux vœux de ses enfants en les suivant dans l'Eglise de Christ. « J'ai connu le monde, » disait-il au moment de son baptême, « je n'y ai trouvé aucun « bonheur. Je désire m'appeler Etienne. La mort m'at-« tend ; oh ! que mon Dieu, lorsqu'il ouvrira les tom-« beaux, reconnaisse dans ma poussière les restes d'un « racheté de Jésus ! » — Téélé, ruiné par les guerres qui désolaient son pays, traversa le fleuve Orange, n'ayant pour tout bien que son bâton de voyage. Il arriva dans le voisinage de Graham's-town et se mit sous la protection d'un colon anglais. Là, il ne tarda pas à attirer l'attention du Major Dundas, secrétaire colonial, qui s'intéressait aux naturels. « Téélé, lui dit le major, compte tes « doigts, tu en as dix, sache que chacun de ces doigts a « été formé par Dieu pour le travail, et que pas un ne « l'a été pour le vol. Sois honnête, travaille et tu ne « manqueras de rien.» Ceci était une doctrine nouvelle pour le Mossouto, qui n'avait connu jusque là d'autre moyen de s'enrichir que d'enlever le bétail à un voisin plus faible. Cependant il se dit que le major devait être un homme sage, puisqu'il avait un haut emploi, et il résolut de suivre son conseil. Il s'enfonça dans les forêts de la Cafrerie, et guidé par le coucou indicateur, il ramassa une grande quantité de miel, au moyen duquel

il se procura quelques chèvres. Se voyant pourvu du premier nécessaire, il entreprit de bâtir des parcs pour les fermiers de la Colonie. Ce travail lui rapporta beaucoup ; son honnêteté lui attira la confiance générale, et il se vit bientôt berger en chef de nombreux troupeaux à des conditions assez semblables à celles qui enrichirent Jacob chez son oncle Laban. — Téélé revint dans son pays, il y a quelques années, possesseur d'une centaine de bêtes à cornes et d'un millier de brebis. Païen encore, sa première pensée fut d'augmenter le nombre de ses femmes, au moyen des richesses qu'il avait acquises. Un avertissement charitable de notre frère Gosselin l'arrêta à temps, et tourna son attention vers un ordre d'idées tout nouveau. Il sentit qu'il n'avait encore rien fait pour son âme et commença à chercher le Seigneur. Je visitai, il y a quelque temps, cet intéressant Mossouto. Il me reçut avec la plus grande joie. Je trouvai chez lui plusieurs objets utiles, tels que scies, marteaux, haches, fusils. Il venait d'acheter une voiture. J'admirai le bon état de ses troupeaux. Téélé me fit remarquer un réservoir qu'il achevait, et un jardin où croissaient quelques-unes de nos meilleures plantes potagères. Ses yeux étincelaient de plaisir. « Tout cela,» dit-il, « je le dois « au conseil du Major Dundas.» Le soir nous eûmes le culte domestique auquel assistèrent les voisins, et après que j'eus terminé l'explication d'une portion des Saints-Livres, notre ami prit la parole pour exhorter tous les membres de sa famille à recevoir le message du salut.

« A côté de ces vieillards se trouvaient quelques jeunes gens assez remarquables par leur intelligence ; entre autres, deux cousins de Moshesh, Makuai et Litsèbè, qui ont pris les noms de Michel et de Cléopas.

« Les femmes étaient en majorité, comme à l'ordinaire.

N'est-il pas remarquable que partout les filles d'Eve soient les premières à recevoir le Réparateur de la chûte?

« Voici quelques-unes des paroles de ces nouvelles sœurs.—*Matsianoké :* « Le péché ne vient pas de Dieu, « mais il vient du malin. L'homme meurt à cause du « péché. Pour la même raison, il ne saurait entrer au « ciel tant qu'il est pécheur. S'il eût été possible à « l'homme d'être sauvé tout en demeurant pécheur, il « n'y eût pas eu de nécessité à ce que Christ mourût. »

Létlabaté : « Les morts ressusciteront, parce que Christ « est ressuscité; la mort a été vaincue par lui. Mon corps « et mon âme sont à Jésus, c'est pourquoi mon corps « ne saurait être laissé dans la tombe. »

Makholou : « Je vois la perfection de la loi de Dieu « en ce qu'elle défend les désirs déréglés du cœur. »

Enkabou : « Je crois en Dieu parce qu'il m'a révélé « tout ce qu'il y a au dedans de moi, et dont je n'avais « précédemment aucune connaissance. »

Malibouseng : « Je désire porter le joug de Jésus et « ne plus pécher. Je veux jeter au loin les haillons dé- « goûtants dont j'ai été si longtemps couverte, et porter « des *haillons blancs.*» (Expression d'humilité pour faire entendre que malgré son désir d'être purifiée, elle n'espère pas parvenir à un état de sainteté qui puisse être comparé à quelque chose de mieux que des haillons blancs.)

Mocéla. « Les chrétiens ont des joies bien grandes. « Dieu daigne faire reposer ses regards sur eux et leur « permet de porter les leurs vers lui. La mort même ne « détruit pas leur bonheur; le ciel est leur refuge. Le « chrétien ne saurait se dégoûter de la prière, car elle le « met en communion avec Christ, et c'est ce qui en fait « la douceur.»

« Puissé-je, MM., sentir toujours dans mon âme la vérité des belles remarques de Mocéla! puisse l'année qui va commencer être pour nous tous une année de prospérité spirituelle! Je me recommande avec les miens à votre souvenir paternel et à vos prières, et demeure

« Votre tout dévoué frère,

« E. CASALIS. »

STATION DE BÉTHULIE.

Inquiétudes causées par les Boers. — Hostilités entre les Boe rset les Griquois. — Intervention du gouvernement anglais. — Stipulation d'un traité entre les colons et les indigènes. — Influence de ces événements sur le développement spirituel de la station. — Zèle des chrétiens de Béthulie. — Leur subvention en faveur de la Société. — Emma Gaoyéoé.

Béthulie, 1er décembre 1845.

« Monsieur le Président et Messieurs,

« Je me sens pressé de vous donner quelques détails sur une crise politique qui, pendant plusieurs mois, a menacé l'existence de votre établissement missionnaire, et dont nous sommes enfin délivrés par la grâce de Dieu. L'émigration des colons hollandais, que nous avions toujours considérée comme un torrent dévastateur, qui, tôt ou tard, saperait dans ses fondements l'édifice que nous nous efforcions d'élever parmi les païens, ne paraissait que trop près de réaliser nos sinistres pressentiments. Elle a commencé en 1836, et, tolérée par le gouvernement, elle s'est continuée jusqu'à la fin de l'année 1844 sans rencontrer d'obstacles. Les colons, peu nombreux, se rendant à Natal, ne causèrent d'abord aucune inquié-

tude dans nos quartiers; les indigènes ne pouvaient ou ne voulaient pas croire que les étrangers, en apparence si humbles et si soumis, qu'ils recevaient sur leurs terres, prendraient un jour les armes pour les en expulser eux-mêmes. Trop crédules sous tel rapport, trop méfiants sous tel autre, ils admirent tous les Boers avec une confiance aveugle : les uns se laissèrent séduire par l'appât du gain : ce fut le cas des Griquois; adonnés à la boisson et trop paresseux pour cultiver eux-mêmes leurs terres, ils les leur louèrent pour un grand nombre d'années; les autres, hospitaliers et sans ombrage, ouvrirent un généreux refuge à des gens qu'ils croyaient opprimés : ce fut le cas de Moshesh. Une fois établis dans le pays par milliers, les colons hollandais, se sentant forts, jetèrent le masque de bonhomie dont ils s'étaient couverts jusqu'alors, et se créèrent des chefs. Pendant les deux dernières années ils ont donné aux habitants du pays des sujets continuels de plaintes et d'alarmes. L'esprit d'indépendance qu'ils avaient pris soin de cacher, se montra tout-à-coup formidable et menaçant. Alors les indigènes, revenus, mais trop tard, de leur erreur, reconnurent que c'étaient des ennemis qu'ils avaient reçus dans leur pays. Les colons, jetant le voile de leur hypocrisie, se permettaient des empiètements continuels; des luttes s'élevèrent, les uns voulant conserver leurs droits, les autres voulant en conquérir de nouveaux. En 1844, les émigrés, désireux de se mesurer avec les indigènes, et ne voulant cependant point paraître agresseurs, se rassemblèrent plusieurs fois avec des intentions hostiles contre Philippolis et Béthulie, et cherchèrent à provoquer leurs adversaires. Les Griquois, quoiqu'exaspérés, ne voulurent pas non plus commencer les hostilités, et les rassemblements se dispersèrent sans escarmouches; mais ce n'était pas pour long-temps que les choses devaient en

rester là : les émigrés, déterminés à conquérir le pays et à en détruire les habitants, ne s'étaient d'abord retirés que pour mieux se préparer au coup décisif. Ils voulaient débuter par Philippolis et Béthulie, et pousser de là leurs conquêtes vers l'est. Il ne devait pas rester une seule station; les indigènes allaient devenir leurs esclaves. Tel était le plan qu'ils avaient arrêté, mais Dieu, dans sa miséricorde, en avait décidé autrement.

« Enfin une circonstance se présenta qui servit de prétexte aux deux partis pour commencer les hostilités. Au mois de février dernier, deux Béchuanas se trouvant au service d'un émigré sur les terres d'Adam Kok, commirent quelque faute grave envers un sous-maître. Leur maître, au lieu de les conduire à la cour griquoise pour être jugés, les amena auprès d'un certain Krinau, veldcornet, qui, d'après l'ordre d'un des principaux chefs des émigrés, les fustigea sans autre forme de procès, selon la coutume des Boers. Les Griquois indignés, au nombre de soixante, se dirigèrent sur la maison de Krinau, située également sur leurs terres, pour le faire prisonnier. Ne l'ayant pas trouvé, ils se saisirent de plusieurs fusils, de munitions, etc. L'alarme se répandit rapidement parmi les émigrés; selon eux, c'était une déclaration de guerre. Ils se réunirent sans délai sur le territoire d'Adam Kok, à dix lieues de sa résidence et non loin d'ici. Dans les premiers jours de mars leur camp se composait de cinq à six cents hommes, nombre formidable pour des peuplades africaines. Adam Kok, de son côté, se prépara au combat, et demanda aussi au chef de Béthulie un renfort, qui lui fut accordé. Les premières escarmouches eurent lieu le 7 avril; elles se prolongèrent jusqu'au mois suivant. Les Griquois, supérieurs en nombre, ne le furent pas par leurs succès. Ils laissèrent presque toujours à un ennemi sans bravoure

l'avantage de la journée. Quoiqu'il s'agît de vaincre ou de périr, de rester maître de leur pays ou d'en être chassés, ils ne voulurent jamais descendre dans la plaine pour livrer bataille aux émigrés. Ils ne sortaient d'une montagne que pour se cacher dans une autre. Quand l'ennemi s'approchait un peu, ils tiraient sur lui de derrière les rochers, mais à des distances si grandes que souvent le feu dura du matin au soir, sans qu'il y eût personne de tué. Les Griquois allaient toujours en se repliant sur Philippolis, où se trouvaient leurs femmes, leurs enfants et leur bétail. Ce n'était pas manque de munitions, vu que les autorités anglaises ne les laissaient pas dans le besoin. L'ennemi, déjà en possession de beaucoup de bétail, menaçait d'envahir la résidence même d'Adam Kok. Celui-ci, se voyant dans un péril imminent, réitéra ses sollicitations auprès du gouvernement anglais pour obtenir un prompt secours. Aussitôt les troupes anglaises, qui déjà s'approchaient des frontières, précipitèrent leur marche, et arrivèrent à Philippolis le 23 avril ; il était bien temps, car l'ennemi n'était plus qu'à une lieue de l'endroit.

« Monsieur le préfet Rawstorne de Colesberg, chargé de dicter les conditions de la paix, commença immédiatement les négociations. Les émigrés, intimidés par l'arrivée imprévue des troupes, s'engagèrent, 1° à évacuer immédiatement le lieu où ils s'étaient retranchés ; 2° à restituer le bétail des Griquois dans un délai de trois jours. Quant à la troisième condition, de se reconnaître sujets de sa majesté la reine d'Angleterre, ils demandèrent une semaine pour y réfléchir ; elle leur fut accordée. Etant allés camper à une distance de neuf lieues vers l'est, ils ne se crurent plus liés par les promesses qu'ils avaient faites. Le 28 avril le bétail n'étant pas encore restitué, les colonnes anglaises et quelques

bandes de Griquois se mirent en marche la nuit suivante, et se trouvèrent le lendemain en présence de l'ennemi. Le feu commença de part et d'autre ; mais une charge de cavalerie suffit pour mettre en déroute les corps peu fermes et peu compactes des émigrés. Le champ de bataille resta au pouvoir des vainqueurs, qui s'étaient emparés du bagage de l'ennemi. Le nombre des morts ne doit avoir été que d'un Griquois et de onze émigrés. Les vaincus, se sentant trop faibles pour résister, ne renouvelèrent pas les attaques, et un grand nombre d'entr'eux, émus par la crainte bien plus que par le repentir, vint jurer fidélité au gouvernement.

« Les troupes allèrent camper à Touw-Fontein, près du lieu où les Boers avaient pris la fuite, et y attendirent son Excellence sir Pérégrine Maitland, qui arriva le 22 juin. Son but était de rétablir la paix, sans expulser les envahisseurs. Les chefs des différentes stations du pays, ainsi que les missionnaires qui devaient leur servir d'interprêtes, reçurent ordre de se rendre au camp le 24. Les arrangements que son Excellence le Gouverneur voulait faire, réclamaient la présence de tous les chefs. Son plan était 1° de permettre aux émigrés de rester dans les fermes, qu'ils avaient louées des indigènes d'une manière légale, jusqu'à l'expiration du bail; 2° d'obtenir des chefs la cession d'une portion de leurs terres, pour y établir les Boers sans asyle, et pour y recevoir également les autres, lorsqu'ils se verraient obligés de quitter les fermes qu'ils occupent actuellement; 3° de nommer des magistrats anglais pour veiller à ce que les blancs ne se mêlent pas aux indigènes et à ce que les uns ne fassent pas tort aux autres; 4° de lever des taxes, dont une moitié reviendrait aux chefs qui auraient cédé une partie de leur pays, et dont l'autre serait destinée à maintenir les hommes en place; 5° de former une milice indigène,

pour laquelle les chefs seraient tenus de fournir chacun son contingent, que commanderaient des officiers anglais, et qui serait mise à la disposition des sus-dits magistrats, dans le but de protéger le pays. Ce plan, auquel on fit d'abord quelques objections, fut adopté dans toute sa teneur par Adam Kok, Moshesh et Moletsané, les trois principaux chefs. Lepui qui n'est pas chef d'une tribu entière n'eut pas de terrain à céder; Béthulie n'a pas trop de pâturages. Afin d'empêcher les indigènes de vendre plus tard les fontaines, je profitai de l'occasion pour expliquer au Gouverneur l'origine de notre établissement, dans le but de faire reconnaître votre Société comme propriétaire du terrain. Il me promit de s'occuper de cette affaire dès qu'il serait de retour à la ville du Cap. Jusqu'à présent la ratification ne m'en est pas encore parvenue.

« Ces arrangements ont satisfait tout le monde sans satisfaire personne. Chacun s'attendait à mieux; les indigènes croyaient qu'ils seraient délivrés des émigrés; et ceux-ci pensaient que le gouvernement leur accorderait la possession permanente des fermes qu'ils avaient louées pour un temps fixe.

« Le 1er juillet MM. Rolland, Casalis et moi nous prîmes congé de son Excellence, qui se proposait de partir le lendemain avec les troupes. Quelles que puissent être les conséquences de ces arrangements, il est certain que le gouvernement anglais a fait un acte de bienveillance en intervenant dans les affaires politiques de ce pays. Les émigrés, quoiqu'inférieurs en nombre, seraient parvenus à détruire toutes les tribus indigènes parmi lesquelles nous travaillons. Que serait alors devenue notre œuvre? Dans ce cas, la vie même des missionnaires n'aurait pas été en sûreté.

« Nous ne nous faisons pas d'illusions; si nous avions eu à choisir, nous aurions préféré que les Boers et les

Anglais restassent dans les limites de la Colonie. Mais dans les circonstances présentes nous préférons un petit mal qui nous en fait éviter un plus grand. En effet, si le plan conçu par le vénérable et pieux gouverneur est bien exécuté, il pourra avoir des résultats inappréciables. Le pays pourra jouir d'une paix constante, chacun vaquera à ses occupations, sans inquiétude, et l'Evangile, qui a déjà exercé une action profonde sur le pays, ira de triomphe en triomphe.

«Il était nécessaire, Messieurs, de vous donner ces détails, pour vous faire connaître le danger imminent qui a menacé toutes vos stations, mais surtout Béthulie d'une ruine totale. Pour comprendre l'état de trouble et de malaise dans lequel nous nous sommes trouvés dans les derniers temps, il faut se rappeler qu'il n'en est pas des peuplades de ce pays, comme des nations européennes : un événement de cette nature se serait passé en France sans qu'on y eût fait attention; tandis qu'ici, où la population est peu nombreuse, la moindre attaque a des conséquences funestes. C'est ce que nous n'avons que trop éprouvé. L'œuvre, qui avant la guerre faisait des progrès rapides, fut tout-à-coup entravée par les hostilités auxquelles Lepui crut devoir prendre part. Le réveil religieux qui se continuait d'une manière encourageante fut paralysé. Les commotions politiques absorbaient les pensées des indigènes qui auraient voulu pouvoir lire dans l'avenir pour connaître les résultats d'une guerre à laquelle se rattachaient de si grands intérêts pour eux. Comme il y avait plus de chances d'être battus que de vaincre, tous les esprits étaient alarmés. Nos Béchuanas se rappelant leur ancienne coutume de traiter leurs ennemis, se mirent à piller le bétail des Boers de concert avec les Griquois. Je fis tous mes efforts pour les en dissuader; mais un certain nombre de Griquois, qui s'étaient réfugiés ici, les entraînaient par

leurs discours et par leurs exemples, et rendaient à peu près inutile tout ce que je pouvais dire ou faire. Plusieurs chrétiens même, qui n'avaient pas tout-à-fait oublié leurs mœurs anciennes, se laissèrent emporter par l'effervescence du moment, et, sans bien se rendre compte de leur conduite, sortirent des bornes de la neutralité et de leur devoir. Cependant ils ne tardèrent pas à revenir de leur égarement, et à déplorer les actes irréfléchis dont ils s'étaient rendus coupables. Dans une réunion d'Eglise, je pris occasion de leur conduite pour la soumettre à la censure, et exercer contre elle la discipline écclésiastique. Il y eut un deuil général. C'était au milieu des larmes et des gémissements que je leur faisais des remontrances, et que je leur exposais les devoirs des chrétiens dans de pareilles circonstances. Pour inspirer aux communiants la crainte du mal, je les exclus tous de la sainte-Cène pour un temps illimité; car, à mon avis, ceux-là même qui étaient restés neutres étaient coupables pour n'avoir pas cherché à détourner du mal quelques-uns de leurs frères qui avaient porté leurs mains sur le bien d'autrui. Cette punition écclésiastique produisit un effet immense; le repentir et l'humiliation furent profonds. Pendant plus de deux mois, j'ai été occupé à recevoir les humbles confessions des chrétiens. Ceux d'entr'eux qui n'avaient pas respecté la propriété des Boers, s'engagèrent à en faire restitution, et me causent maintenant autant de joie qu'ils m'avaient affligé par le relâchement apparent de leur piété.

« On ne comprendra guère, en Europe, comment des chrétiens n'ont pu résister à la tentation de piller leurs ennemis. Mais il ne faut pas oublier que la manière de faire la guerre dans ce pays ne consiste pas tant à tuer les ennemis, qu'à leur enlever ce qu'ils possèdent; que, d'un autre côté, le caractère de ce peuple n'est pas

encore formé, et qu'il est encore, sous tous les rapports, dans l'enfance, ne calculant jamais les conséquences d'une entreprise. Pour ma part, au lieu de m'étonner de leur manière d'agir dans ce cas, je dois dire que je suis, au contraire, frappé de la grande retenue dont ils ont fait preuve.

« Les membres de l'Eglise qui, il n'y a que quelques mois, s'élevaient à cent-vingt-huit, ne sont maintenant qu'au nombre de cent-vingt-sept, par suite de la mort de Yaloane, femme d'un âge mûr, qui a quitté ce monde avec la ferme assurance d'une immortalité bienheureuse. Pendant plusieurs mois de souffrances, causées par l'hydropisie, elle n'a cessé d'être en édification aux chrétiens de notre station. C'était avec joie qu'elle voyait s'approcher ses derniers moments, et qu'elle parlait de la grandeur de l'amour de Dieu pour les pécheurs. Elle répétait souvent ces paroles : « *L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de* « *disette. Même quand je marcherais par la vallée de* « *l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car* « *tu es avec moi; c'est ton bâton et ta houlette qui me* « *consolent.*» La maison de Dieu avait pour elle un attrait particulier; aussi long-temps qu'elle put se tenir sur ses jambes, elle ne s'en absenta pas. Quoique son habitation ne fût qu'à dix minutes du temple, il lui fallait trois heures pour s'y rendre. Combien y a-t-il de chrétiens en France, qui en feraient autant ? Si les indigènes ont leurs défauts, ils ont aussi leurs qualités.

« Le zèle pour la cause de l'Evangile fait de plus en plus des progrès à Béthulie; pour vous le prouver, je vous envoie, Messieurs, une somme de 875 fr. recueillie parmi les chrétiens de mon Eglise. N'oubliez pas que c'est la pite de la veuve, provenant de cœurs bien disposés pour le royaume des cieux. C'est ici le cas de dire que plusieurs ont donné de leur nécessaire, et que toutes choses

sont possibles à celui qui croit. Si nos Eglises de France faisaient autant en proportion, elles pourraient entretenir cinquante fois autant d'ouvriers qu'elles n'en entretiennent.

« Au milieu de tous les obstacles que nous avons rencontrés jusqu'à présent, le Seigneur s'est montré propice et miséricordieux, en donnant à tous les événemens une issue favorable au développement de son œuvre. Souvent nous avons douté, mais à tort. Ce qui, dans plus d'une occasion, devait ralentir la marche de nos travaux, a servi, au contraire, à l'accélérer. Ainsi, depuis les derniers troubles qui avaient menacé l'existence de cet établissement et empêché bien des gens de s'occuper de leurs intérêts spirituels, l'Evangile porte d'aussi beaux fruits que jamais. Nos écoles sont mieux fréquentées et nos services religieux mieux suivis. Notre temple, dont vous connaissez les dimensions, est presque plein tous les dimanches, tant l'après-midi que le matin. Les païens continuent à se convertir au Seigneur. Les candidats pour le baptême s'élèvent présentement à 66. Je me propose de choisir sous peu 35 ou 36 d'entre eux pour leur administrer le sceau de l'alliance de grâce, et les recevoir à la sainte-Cène.

« Parmi les quarante personnes que je reçus membres de l'Eglise au mois de mars dernier, et dont j'ai rendu compte à la Conférence, il y en a plusieurs que je pourrais vous présenter comme des monuments de la grâce, et des tisons retirés du feu; mais, pour ne pas prolonger cette lettre outre mesure, je me bornerai à Emma Gaoyéoé :

« La conversion de cette femme est remarquable, si l'on considère les voies par lesquelles le Seigneur l'a conduite. En 1832, quelque temps après la retraite de vos missionnaires du pays des Baharutsis, Mossélékatsi entreprit une expédition guerrière contre les Barolongs

de Kunuana, ville située à moitié chemin entre Latakou et Mosiga, et habitée par cinq mille âmes environ; il les fit tous périr sans égard ni pour l'âge ni pour le sexe. Il n'y eut que quelques jeunes gens, légers à la course, qui échappèrent au glaive par une fuite précipitée, ainsi que plusieurs jeunes filles qui furent emmenées prisonnières; parmi ces dernières se trouvait Emma Gaoyéoé. A plus de 150 lieues de sa tribu, comme elle se trouvait entre les mains de ses vainqueurs, sa délivrance semblait impossible. Néanmoins elle prit un jour, avec quelques-unes de ses jeunes compagnes d'infortune, sa résolution de s'enfuir, sans trop comprendre comment elles viendraient à bout de leur dessein. Elles se mettent en route à la faveur de la nuit. Mais, dans une contrée remplie de bêtes féroces, elles se trouvent bientôt en danger d'être la proie des lions ou de la faim. Leur vie, que le fer meurtrier des Zoulas a respectée, va-t-elle se prolonger au milieu de tant de nouveaux périls? Elles passent tous les jours à côté des bêtes féroces sans être dévorées, et trompent la faim cruelle, en mangcant quelques racines sans saveur. Elles errent de lieu en lieu sans savoir où elles arrivent. Quelquefois des huttes s'offrent à leurs regards dans le lointain; elles se réjouissent, elles sont au comble du bonheur en pensant que leur maux vont trouver un terme. Mais quel n'est pas leur abattement lorsque, à mesure qu'elles s'en approchent, elles reconnaissent, au costume, que c'est un autre peuple que le leur! Craintives et incertaines sur le sort qui pouvait les attendre, elle se résignent à la triste nécessité de continuer leur chemin dans le désert. Ce ne fut qu'après plusieurs mois d'une course aventureuse et pleine de privations de toute espèce qu'elles rejoignirent quelques-uns de leurs amis qui avaient survécu à la destruction de leur ville.

« Emma Gaoyéoé, orpheline, jeune et délaissée, apprenant qu'elle avait encore une tante en vie, alla la rejoindre. Cette tante en 1834 vint se fixer à Béthulie avec sa nièce. Celle-ci ne tarda pas à se marier. Plusieurs années s'écoulèrent sans que l'Evangile trouvât accès dans son cœur. En 1842 le Seigneur qui l'avait conservée d'une manière si miraculeuse lui ouvrit les yeux de son entendement. « Un jour, comme elle s'exprime elle-« même, étant attentive à la prédication de la Parole de « Dieu, des écailles tombèrent tout-à-coup de mes yeux, « et mes péchés se présentèrent à moi dans toute leur « laideur. Une voix intérieure me criait : Jusques à quand « resteras-tu loin d'un Dieu si miséricordieux, qui t'a ar-« rachée à mille périls et à la mort même ? Convaincue « que c'était dans des vues d'amour que le Seigneur avait « veillé sur ma frêle existence, je pris la résolution de « me donner à lui. Dans une alternative de crainte et « d'espérance je fléchis les genoux devant lui pour la pre-« mière fois, et lavai mon corps découlant d'ocre rouge « et de graisse. Mon mari qui déjà m'avait témoigné son « mécontentement à cause de mon assiduité aux assemblées « religieuses, voyant que j'avais jeté de côté le fard des « païens, commença à me persécuter et à me menacer « de me quitter. Encore faible et timide, un cruel combat « s'engage dans mon âme. Le vieil homme l'emporte ; je « reprends l'ocre et la graisse et je discontinue de prier. « Sans parents, sans amis, comment me résigner à être « abandonnée par mon mari ? Devenue extrêmement « misérable, ne pouvant plus supporter les reproches de « ma conscience, je me mis de nouveau à l'œuvre de « mon salut, mais ce n'était pas pour longtemps. Après « une année d'incertitudes et de combats entre la vie et la « mort, le Seigneur me donna enfin la force de faire « le sacrifice de toutes les considérations du monde. Ce

« fut alors seulement que je me sentis libre d'aller « trouver mon missionnaire pour lui ouvrir mon cœur.» Depuis lors, Emma Gaoyéoé est une bonne chrétienne qui ne se laisse pas détourner de son Sauveur par les sarcasmes des païens.

« Agréez, Messieurs, et très-honorés frères, l'expression de la haute estime de votre dévoué serviteur,

« I.-P. PELLISSIER.»

STATION DE BÉRÉE.

Etat spirituel de la station ; trois personnes baptisées. —Cérémonie de leur baptême.—Etienne Lipolou, sa foi, son entretien avec Moshesh. — Le chef Khoabane.—Crainte des Bassoutos d'être ensorcelés par leur missionnaire.

Bérée, le 26 novembre 1845.

« Messieurs et bien-chers Directeurs,

« Grâces à Dieu, j'ai la joie de vous donner des nouvelles plus réjouissantes que celles que vous avez reçues par ma lettre du mois de mai dernier. Ma santé s'est beaucoup améliorée, et depuis cette époque je n'ai plus été obligé d'interrompre mes travaux. Les candidats au baptême, dont je vous ai déjà parlé, ont continué à faire des progrès dans la connaissance de la vérité, et n'ont pas peu contribué à soutenir mon courage et à ranimer mon zèle par leur vie vraiment chrétienne. Placé au milieu d'une population qui pendant près de deux ans a refusé, je ne dis pas de recevoir mon message de paix, mais même de m'écouter, j'avais besoin peut-être d'une grâce particulière, pour que l'espérance que j'avais de faire quelque bien à ce peuple ne s'affaiblît pas. Le Sei-

gneur qui connaît ma faiblesse a bien voulu me donner, au début de mes travaux, l'assurance que mon ministère serait béni à Bérée. Peu de temps après la fondation de ma station, et lorsqu'à peine je pouvais m'exprimer en Sessouto, deux ou trois personnes furent réveillées, et depuis lors j'ai eu le privilége de voir se développer en elles l'œuvre de la grâce. Je ne parle pas de Timothée, le premier chrétien mossouto que j'ai baptisé; car quoique ses convictions ne furent pas encore bien assises, et que sa piété n'eût pas encore un caractère bien décidé, lorsqu'il entra à mon service, les premières impressions religieuses qui l'ont conduit au Sauveur, sont dues au ministère de mon cher collègue de Thaba-Bossiou. A lui la gloire, ou plutôt au Seigneur, qui s'est servi de son moyen pour amener cet intéressant jeune homme à la connaissance du vrai Dieu et à la foi au Rédempteur des croyants!

« Vous êtes peut-être surpris, Messieurs, que j'aie différé si longtemps de recevoir dans l'Eglise chrétienne des personnes dont les paroles et la conduite témoignent qu'elles avaient reçu les enseignements de l'Evangile dans des cœurs honnêtes et bons, comme dit Jésus-Christ. Quelques mois d'instruction et d'une vie qui ne laisse pas de doute sur la réalité de la conversion, n'est-ce pas assez pour donner à des candidats au baptême le droit de recevoir le sceau de l'alliance de grâce? Qu'il me soit permis d'avouer que je n'ai aucun principe arrêté sur le plus ou moins de connaissance et d'expérience chrétienne que des néophytes doivent posséder, pour que le missionnaire puisse en toute liberté les recevoir dans l'Eglise du Seigneur. Je n'ignore pas que l'exemple des apôtres nous autorise à accorder le baptême à tous ceux qui croient au Sauveur, et dont la conduite est en harmonie avec leur profession de foi. Si

donc j'ai agi d'une manière un peu différente, c'est pour ma propre satisfaction, et aussi, je dois le dire, parce que j'ai la conviction intime, que, pour les Bassoutos du moins, la perspective d'être reçus membres de l'Eglise est un puissant stimulant pour les engager à faire des efforts dans le but d'acquérir des connaissances et de faire des progrès dans le bien. Pendant plus de seize mois, outre les entretiens particuliers, j'ai donné deux fois par semaine des instructions religieuses à trois personnes que je regardais comme converties ; six mois plus tard trois autres ont été admises au nombre des candidats au baptême.

« J'espère que mes chers directeurs, les chrétiens de France et ceux de ma chère patrie, qui prient pour l'avancement du règne de Dieu, apprendront avec joie et gratitude que les trois premiers néophytes dont je viens de parler ont été reçus, le 9 de ce mois, membres de l'Eglise chrétienne. Leurs frères aînés dans la foi, Esaïe et Timothée, ont partagé le bonheur de leur conducteur spirituel, en voyant les effets de la puissance de l'Evangile, et en recevant dans les liens de l'amour ces trois disciples du Sauveur. La cérémonie de leur baptême a été très-touchante, et j'espère qu'elle aura été en bénédiction pour plusieurs. La famille missionnaire de Thaba-Bossiou, accompagnée des membres de l'Eglise, Moshesh et plusieurs de ses gens, voulurent dans cette circonstance nous donner une preuve de leur affection et de l'intérêt qu'ils prennent à l'Eglise naissante de Bérée. Ils arrivèrent chez nous le samedi et le dimanche matin, les uns à cheval, les autres à pied. Les frères Keck et Lautré vinrent également joindre leurs prières aux nôtres, et partager les douces émotions qu'une pareille circonstance ne manque pas de produire. De bonne heure un spectacle aussi nouveau que réjouissant se présenta à mes yeux :

partout où je portais mes regards, j'apercevais des groupes de Bassoutos qui, partis des nombreux villages qui entourent Bérée, se dirigeaient vers la maison de prière. Que de fois, me disais-je, tu as essayé vainement de les réunir dans leurs villages, pour leur parler des intérêts de leurs âmes immortelles, et aujourd'hui les voici qui viennent en foule assister à une cérémonie sainte! Oh! quel bonheur, si la curiosité qui les amène dans ce moment pouvait se changer en un besoin impérieux qui ne leur laissât aucun repos, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la paix! La pensée que le dimanche suivant je n'en reverrais peut-être pas un seul, m'affligea profondément. Cependant la joie l'emporta sur la tristesse, et par la foi, je me préparai à jeter quelque semence dans le champ que le Seigneur m'a confié, espérant que tôt ou tard elle porterait des fruits. La chapelle n'étant pas assez vaste pour contenir un si grand nombre de personnes, nous fûmes obligés, malgré les rayons brûlants du soleil, d'avoir les services devant la maison de prière. On prêta une attention soutenue aux conseils que je donnais à mes chers enfants dans la foi, et aux paroles que j'adressai à la multitude assemblée devant moi. L'attention fut plus grande encore, et sans doute l'impression plus forte, lorsqu'après le sermon, Lipolou répondit avec une clarté et un sentiment qui me surprirent moi-même, aux questions que je lui adressai sur sa foi, sa conversion et son espérance. Je n'essaierai pas de rapporter l'une ou l'autre de ses paroles. J'étais tellement ému de ce qu'il disait, tellement réjoui de l'effet que produisait sur l'auditoire l'expression de ses sentiments, que je me sentis plus pressé de rendre grâce au Seigneur que de faire un effort de mémoire pour retenir ses paroles. Cependant je regrette vivement de ne pas me les rappeler mot pour mot; je suis persuadé que vous seriez bien touchés, si vous pouviez lire ce que

nous avons entendu de sa bouche ; mais comme je n'ai conservé que ses idées, je me garderai bien de les revêtir d'expressions qui ne seraient pas les siennes propres. Je me permettrai seulement de vous transmettre les questions suivantes que je lui fis, et auxquelles il répondit avec une expression de candeur et de bonheur dont j'aime à conserver le souvenir : « Lipolou, dis-nous pourquoi tu » désires être baptisé. — Pourquoi préfères-tu le service « de Dieu à celui du monde, puisque tu n'ignores pas « que ce dernier favorise bien plus nos penchants natu- « rels que celui de Dieu ? — Dis-nous quel changement « s'est opéré en toi et dans ta conduite depuis que tu as « cru à l'Evangile. — Qu'est-ce qui t'assure que tu per- « sévéreras à marcher dans la voie du salut? En trouves- « tu la force en toi ? » — Désirant aussi que les femmes rendissent un témoignage public de leur foi, je leur demandai si elles partageaient les sentiments que Lipolou venait d'exprimer, et sur une réponse affirmative je fis la lecture des dix commandements, en m'arrêtant sur chacun d'eux et en demandant à mes candidats s'ils promettaient de l'observer. — Enfin ils prononcèrent le vœu du baptême, et, au nom du Seigneur, je leur accordai le signe de leur entrée dans l'alliance de grâce. Lipolou, fils de Khoabane, s'était choisi le nom du premier martyr chrétien, sa femme Mapopolo, celui de Nérée, et Mampéakai, ancienne femme de Khoabane, celui d'Adélaïde. Puissent ces noms avoir été inscrits dans le livre des rachetés de l'Agneau !

« Immédiatement après le service, Moshesh, dont l'émotion avait été visible pendant que ces jeunes chrétiens se consacraient d'une manière si solennelle au service de Dieu, appela en particulier Khoabane, Esaïe et Etienne, et adressa à ce dernier les paroles suivantes : « Tu m'as fait trembler, Lipolou, par la grandeur des « engagements que tu viens de contracter. En vérité,

« je vois bien que l'Evangile est une puissance dont les « effets me surprennent, et cependant, je crains pour « toi, lorsque je pense au serment que tu as fait de ser- « vir Dieu, et de garder tous ses commandements. Mais « je ne veux pas te décourager, mon ami; seulement j'ai « besoin de te dire : Sois fidèle à tes engagements, persé- « vère à aimer l'Evangile, et à faire ce qu'il commande. « N'oublie pas la promesse que tu viens de faire. Nos « yeux sont arrêtés sur toi, Lipolou; nous serions, « Khoabane et moi, couverts de honte, si jamais tu faisais « quelque chose qui démentît la profession de foi que tu « viens de faire en notre présence. Prends donc bien « garde à toi-même; que ta conduite nous réjouisse et « nous apprenne quelle est la vertu de l'Evangile!» Esaïe, en me rapportant ces paroles, me dit : « Moshesh « a donné des conseils à Etienne, comme un chrétien « seul peut en donner. Dieu aura pitié de son âme.» — Dans l'après-midi, frère Casalis eut la bonté de se charger du second service, après quoi nos Bassoutos reprirent tranquillement le chemin de leurs demeures.

« Le dimanche suivant, j'eus la joie de distribuer à nos nouveaux frères les symboles sacrés du corps et du sang de notre divin Sauveur. Les enfants, que Dieu leur a donnés, lui furent aussi consacrés par le baptême.

« Gloire à Dieu! il y a maintenant à Bérée un *tout petit* troupeau de fidèles qui est pour moi le gage de nouvelles bénédictions. Quoiqu'une grande opposition se manifeste tout autour de nous et qu'ordinairement mes auditeurs soient peu nombreux, mon cœur se livre à l'espérance. Le grain de sénevé a été déposé dans la terre, et bientôt une plante en est sortie; elle est petite encore, mais sous la rosée bienfaisante d'en-haut, elle promet de devenir un arbre. Ne méprisons pas les petits

commencements; celui qui a dit que la petite famille s'accroîtra jusqu'à mille personnes, est fidèle.

« Ma classe de candidats au baptême se compose encore de cinq personnes. Dans peu de temps, s'il plaît au Seigneur, trois d'entre elles seront ajoutées à notre petit troupeau, et avant ce temps, elle vont être remplacées par deux autres qui, depuis quelques mois, me parlent de leur âme, et chez lesquelles j'ai tout lieu de croire qu'un changement réel a été opéré. — Je pourrais encore vous parler de deux filles de Khoabane, qui, depuis qu'elles viennent le dimanche écouter l'Evangile, refusent de participer aux pratiques païennes, et ont renoncé à la boisson de la bière pour laquelle elles étaient très-passionnées; mais, comme elles ne m'ont pas encore parlé, je ne veux pas faire naître chez vous des espérances qui ne se réaliseraient peut-être pas. Le chef Khoabane, lui-même, assiste très-régulierement aux services religieux du dimanche. Les membres chrétiens de sa famille ont gagné son estime, quoiqu'il ne partage pas encore leur foi. Pendant long-temps, j'ai été bien embarrassé au sujet de Mampéakai, l'une de ses petites femmes. Je ne me sentais pas libre de la baptiser, aussi longtemps qu'elle serait engagée dans des liens contraires à l'esprit de l'Evangile, et je ne voyais pas, comment Khoabane pourrait jamais consentir à s'en séparer. De jour en jour je renvoyais de lui parler de cette affaire, redoutant les suites de ma démarche si je ne réussissais pas. Eh bien ! cet homme a été conduit, par le spectacle d'une nouvelle vie, plus que par les instances de Mampéakai, à demander lui-même que j'arrangeasse cette affaire. Accompagné de ses enfants, de sa femme et de quelques personnes, il est venu chez moi, disposé à s'en remettre à ma décision. Il me parla avec une douleur visible de la

séparation qu'on lui demandait, et s'empressa d'ajouter qu'il savait bien que Mampéakai avait reçu *l'Esprit de Dieu*, (je ne sais pas au juste ce qu'il entendait par cette expression) et que maintenant elle ne voulait plus être dirigée que par l'Evangile; mais, demanda-t-il, faut-il pour cela qu'elle cesse d'être ma femme?—Je parlai longuement à Khoabane sur ce sujet, et enfin il consentit à donner à Mampéakai, par écrit et en présence de témoins, sa liberté. Dès lors il n'a pas manqué d'assister à la prédication, et il nous paraît l'aimer plus qu'auparavant. On l'a entendu prier Dieu tout seul. Je dois ajouter cependant qu'il mêle encore le culte des *mérimo* à celui du vrai Dieu.

« J'ai appris, il y a peu de jours, un fait qui m'a beaucoup réjoui; je vous le communique, Messieurs, sans l'accompagner d'aucune réflexion.

« Parmi mes auditeurs les plus assidus se trouve un homme qui vit à environ deux lieues d'ici. Il a appris à lire, s'est procuré des habillements pour le dimanche; mais jamais il ne m'a fait part de ses sentiments. Une ou deux fois j'ai voulu engager une conversation religieuse avec lui, mais sans avoir obtenu de réponse tant soit peu positive. Et cependant cet homme est peut-être bien près du royaume des cieux. Vous en jugerez, Messieurs. Depuis quelques mois, il y a, dans sa maison, tous les jours, un culte de famille; non content, cependant, de lire l'Evangile et de prier Dieu avec sa femme, il est parvenu à réunir quelques-uns de ses voisins qui veulent bien se joindre à lui.

« En résumé, mes chers directeurs, j'ai habituellement une petite congrégation, et si la porte m'est encore fermée dans les villages voisins, du moins toutes les personnes qui assistent à la prédication de la parole de Dieu, paraissent décidées à servir le Seigneur. Les armes dont se sert Satan pour éloigner les âmes sont trop

faibles pour qu'elles puissent résister à l'épée de l'Esprit. Permettez-moi de vous faire connaître un des moyens qu'il emploie pour entraver notre œuvre. Un jeune homme d'un village voisin de la station me demanda, il y a quelques mois, de travailler pour moi à la journée. D'après notre arrangement, il vint, pendant quelques semaines, très-régulièrement, paraissant tout désireux de gagner quelque chose. Naturellement je l'engageai à assister, avec mes gens, au culte du matin, ce qu'il fit sans manifester la moindre répugnance. Tout-à-coup il cessa de reparaître à son ouvrage. Je m'informai de lui, et j'appris qu'il ne veut plus venir à la station. Voici la raison qu'il en donne : « Mynheer est très-bon pour « moi, il ne m'a jamais fait de reproches; mais je le « crains, parce qu'il ensorcelle les gens par ses paroles. « Je sens bien que si je retournais chez lui, je serais tout- « à-fait ensorcelé et que je n'aurais plus la force de ne « plus vouloir y venir. » Je lui fis dire de venir chercher au moins son salaire : « Je me garderai bien de repa- « raître en présence de Mynheer, » répondit-il. Pauvre jeune homme! je ne lui avais cependant parlé sur aucun sujet religieux. Si quelque chose l'a troublé, c'est la lecture de l'Evangile ou les faibles prières que j'ai adressées à mon Dieu en sa présence; car jamais il n'est venu à la prédication du dimanche.

» Encore un fait de la même nature. Le jour que je baptisai mes candidats, la mère de Nérée assista pour la première fois à la prédication de l'Evangile. Elle pleura beaucoup, me dit-on. Les jours suivants, elle répandait partout le bruit que j'avais voulu l'ensorceler ; qu'elle s'était sentie, pendant que je parlais, sous une puissance qui la tourmentait extrêmement, etc. — En voilà plus qu'il n'en faut pour effrayer mes pauvres Bassoutos, mais non pas pour arrêter l'œuvre qui s'accomplit, malgré tous les ob-

stacles. Le Seigneur règne, il saura déjouer les machinations du prince des ténèbres.

« Vous me croirez, Messieurs, si je vous dis que je suis accablé par les soins que je suis obligé de donner aux travaux matériels; car vous savez que je suis seul à la tête d'une station où tout, pour ainsi dire, est encore à faire. La peine ne serait rien, si je voyais avancer les travaux; mais tout marche bien lentement dans ce pays. J'ai trouvé un maçon qui s'est engagé à bâtir notre maison; mais malheureusement le pauvre homme est estropié et ne marche qu'à l'aide de deux béquilles. C'est dire qu'il ne peut guère me remplacer pour diriger les ouvriers, et qu'il faut que j'aie l'œil à tout. Faire creuser des pierres, les charrier, former des briques et les ramasser avant que la pluie vienne les gâter, réparer un instrument cassé, encourager les ouvriers, être presque toujours avec eux, afin qu'ils fassent quelque chose et qu'ils le fassent bien, voilà quelques-unes de mes occupations journalières. Dieu veuille avoir ces travaux pour agréables, et, tout matériels qu'ils sont, les faire contribuer en quelque chose à l'avancement de son règne!

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien l'arrivée des chers frères Keck et Lautré m'a réjoui. A Paris déjà ils étaient mes amis, et, dans ce pays éloigné, leur amitié m'est plus précieuse encore qu'en Europe. Grâce à Dieu de ce que notre petite armée missionnaire se fortifie. Puissent les chrétiens aussi redoubler de prières et de zèle pour l'œuvre du Seigneur! Notre ami Lautré vient de passer quelques semaines au milieu de nous. A part la joie qu'il nous a procurée, il s'est rendu utile autant qu'il lui a été possible.

« Recevez, Messieurs, et bien chers Directeurs, l'expression de mon sincère attachement.

« Votre dévoué frère dans l'œuvre du Seigneur,

« J. MAITIN. »

Depart de M. Arbousset de la ville du Cap. — Etat de la santé de M. Arbousset. — Intérêt de plus en plus marqué excité par les chefs. — Publications en Sessouto. — Collectes en faveur des missions bassoutoses. — Générosité du gouvernement anglais.

Ville du Cap, le 21 janvier 1846.

« A Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Dans deux jours, s'il plaît au Seigneur, je quitterai cette ville avec mes deux bandes pour me rendre par mer à la baie d'Algoa, et de là à Morija, en wagon, en passant vraisemblablement par Graham's-town, Katriver et Klipplat. J'ai séjourné ici une année entière, durant laquelle ma santé s'est considérablement améliorée, au lieu d'empirer, comme c'eût été le cas, à ce que je présume, si je fusse resté à Morija. Je me sens aujourd'hui plus de vigueur de corps et d'esprit qu'avant, ce qui me rend le travail comparativement facile. Me voilà, ce me semble, restauré, et plus ou moins capable de supporter les peines et les fatigues considérables qui m'attendent. Que Dieu soit en tout mon commencement et ma fin ! Il ne m'a pas abandonné, je l'en bénis. Vous m'avez invité à faire ce voyage, et vous m'avez fourni les moyens de l'entreprendre ; je vous en remercie, et je vous en conserverai toujours la plus grande reconnaissance.

« La joie que j'éprouve en retournant à ma station serait complète, si la santé de ma femme n'avait pas empiré dans les derniers temps.....

« L'intérêt que nos chefs ont excité au Cap est évident,

le bien que leur visite y a fait, précieux et varié. On admire en eux la puissance de la grâce ; on s'étonne de voir leur tribu accorder aux missionnaires tant de confiance. Aussi les amis des Missions espèrent bien pour l'avenir, ils prieront pour nous et travailleront avec nous, *tandis qu'il est jour*. Nos Bassoutos ont beaucoup vu et ont été l'objet de bien des soins. Un pieux et actif pasteur luthérien, M. Stegmann, leur a donné une instruction journalière dans son école gratuite de Saint-Stephen, qui ne compte pas moins de mille élèves, et qui passe pour la plus importante et peut-être la mieux dirigée de toute la ville. M. Fleischer leur a donné pendant quelques mois des leçons particulières d'anglais, et le président du consistoire de l'Eglise réformée, M. le pasteur Faure, des leçons de hollandais. David et Néhémie Moshesh se font maintenant assez bien comprendre dans ces deux langues. Ils ont, l'un et l'autre, une écriture passablement bonne, ainsi que leur frère Etienne et leur oncle Paul Mopéri. Celle de Matété est moins déliée, mais on peut la lire, ce qui est beaucoup pour un homme de son âge, né loin des écoles, dans un pays étranger à nos arts. Il a appris le métier de cordonnier, P. Mopéri celui de tailleur, Etienne celui de ferblantier, David celui de menuisier, Néhémie enfin s'est exercé à l'imprimerie. Les deux premiers ont, comme je m'y étais attendu, particulièrement bien réussi, et pourront, en cultivant ce qu'ils ont appris, se rendre utiles à eux-mêmes et aux leurs. Quant à moi, j'ai soigné ces jeunes gens en tout, et je les ai eus journellement sous ma surveillance immédiate. Je dois dire à leur éloge qu'ils ne m'ont pas donné plus de peine que je n'en avais attendu. Ils me paraissent encore humbles, vivants, désireux de servir fidèlement le Seigneur, ce qui est pour moi un grand sujet de joie et d'encouragement.

« J'ai fait imprimer en Sessouto *le Traité des doctrines chrétiennes dans le langage même des Saintes-Ecritures*, publié par la Société des Traités religieux de Paris, puis le *premier Catéchisme du docteur Watts*, donnant une idée générale sur Dieu et Jésus-Christ, et contenant une liste abrégée des noms propres des Saintes-Ecritures, l'Oraison dominicale, quelques autres prières, et les dix commandements.

« Puis j'ai publié *le second Catéchisme du docteur Watts*, dont j'ai traduit moi-même la première partie, intitulée : *Des principes de la religion.* La traduction de la seconde partie a été faite par mon ami Casalis ; cette dernière est toute historique et est divisée en *Histoire de l'A.-T.* et en *Histoire du N.-T.* Elle est accompagnée de prières, du symbole des Apôtres, et de dix cantiques à l'usage des écoles d'enfants parmi les Bassoutos.

« L'impression du Traité a coûté £.20, (500 fr.) que la Société des Traités religieux de la ville du Cap s'est fait un plaisir de payer.

« La publication du premier Catéchisme de Watts a coûté £.23, (575 fr.) que l'Association chrétienne de jeunes gens dans cette ville a acquittés par intérêt pour votre œuvre.

« Le second Catéchisme de Watts, qui est le plus considérable, coûte £.27. 10 s., (687 fr.50 c.) dont votre Société, je l'espère, voudra bien se charger.

« La *British and Foreign School Society*, n'ayant pu nous procurer, comme elle le désirait, les moyens de publier une traduction sessoutose des *Scripture Lessons*, l'ouvrage en est resté où il était il y a un an.

« Quant à ma *Relation*, le public du Cap l'a accueillie avec beaucoup d'indulgence. Les cinquante exemplaires que vous m'avez envoyés dans le courant de l'année dernière, ont été en partie offerts en don pour payer des

dettes de reconnaissance, et les autres vendus au profit de la Société pour la valeur de £.15 (375 fr.).

« Le révérend M. Brown en a fait une traduction anglaise, qu'il m'a lue d'un bout à l'autre, pour que je lui fisse mes observations : elle est sous presse. Environ 300 exemplaires ont déjà été placés par voie de souscription.

« Le public du Cap a généralement contribué pour l'érection d'un temple à Morija. Le produit d'une souscription que j'avais ouverte à cet effet, est de £. 253. 0 s. 6 d. (6,325 fr. 60 c.). Ma femme a également collecté parmi ses amis £. 11. 4 s. (280 fr.) pour achat d'étoffes pour nos écoles; on lui a offert, en outre, quelques pièces d'indienne. Un chrétien respectable, M. André Steedman, qui a visité notre mission, il y a quelques années, m'a remis une caisse d'habits chauds et confortables pour nos Bassoutos. Une autre personne de ma connaissance, G. Greig, Esq., a offert un accordéon; et M. le peintre Langsmidt a fait le portrait de nos cinq chefs et le mien propre groupés ensemble. C'est un don qu'il fait à votre musée missionnaire; mon beau-père doit vous l'expédier dans quelque temps.

« Le gouvernement colonial n'est pas resté en arrière du public religieux. Il a donné £.100 (2,500 fr.) pour aider à défrayer les dépenses des fils de Moshesh dans cette ville, en recommandant au secrétaire des colonies à Londres d'y ajouter une somme égale, ce qui ferait en tout 5,000 fr. Moshesh s'est chargé également d'une partie des dépenses de ses fils. Le gouvernement, en outre, a fait présent à Moshesh d'une jolie boîte en bois d'acajou; elle contient son traité avec le gouvernement, quelques fournitures de bureau, et un joli sceau en argent avec cette inscription :

« *Na morèna oa Basuto ki tiisitse* (Moi, le chef des Bassoutos, j'affirme ceci.)

« Elle est entourée de deux branches d'olivier, symbole de la paix et de l'abondance. En outre, le gouvernement envoie à Moshesh et à sa famille un assortiment d'outils aratoires et autres. Enfin, il a fait don à chacun de nos cinq chefs d'un pupitre garni de papier, de plumes, etc. Le tout leur a été transmis par l'intermédiaire d'un homme respectable sous tous les rapports, M. le docteur Innes, surintendant de l'Instruction primaire au Cap, ami dévoué des indigènes. En général, sous le rapport politique, notre visite pourra avoir de très-bonnes conséquences pour les Bassoutos et leurs voisins.

« Et maintenant, je vais m'acheminer vers ce pays-là. Daigne le Seigneur accompagner tous mes pas, bénir toutes mes démarches ! Ma chère femme est faible ; j'aurai vraisemblablement à voyager lentement. Peut-être que le changement d'air lui fera du bien : sinon, je pourrais me trouver dans des circonstances bien embarrassantes. Notre médecin, le docteur Laing, penche à croire que nous pourrons, tôt ou tard, avoir à essayer d'un voyage en France, pour le complet rétablissement de notre santé. C'est un de mes amis sincères et dévoués, très-expérimenté dans son art, et qui nous a donné, pendant une année entière, tous ses soins gratis.

« Je laisse aux soins de ma belle-mère et de mon beau-père, notre fille aînée, Elisabeth ; on l'aime beaucoup dans la famille, et l'on fera, pour son éducation, tout ce qui est convenable.

« Les fils de Moshesh et leurs deux oncles vous présentent, Messieurs, et par vous à la Société, l'expression de leur reconnaissance et de leur attachement. Ma compagne et moi-même, nous vous prions aussi de croire à notre affection en Christ.

« Th. ARBOUSSET. »

On ne lira pas sans intérêt, à la suite de cette lettre de M. Arbousset, la traduction littérale de deux des nombreuses lettres que les chefs bassoutos ont écrites à leurs amis de la ville du Cap avant de les quitter. La première est adressée à M. le docteur Philip, la seconde à M. Syme, beau-père de M. Arbousset, qui a eu toute sorte de bontés pour les chefs.

Lettres des chefs Bassoutos.

Ville du Cap, 8 janvier 1846.

« A notre père le docteur Philip.

« Nous nous unissons de cœur pour vous bénir de ce que vous avez fait et pour nos corps et pour nos âmes. Père, pouvons-nous cesser de dire que vous avez travaillé pour nos corps et pour nos âmes? Ne nous avez-vous pas apporté la lumière de l'Evangile? N'avez-vous pas lutté pour la vie des païens de la terre d'Afrique? Serviteur du Dieu vivant, nous savons et nous reconnaissons que vous avez fait ces choses en son nom.

« Et quand nous nous demandons comment nous pouvons vous remercier, nous nous sentons trop petits pour cette tâche; cependant nous désirons de vous présenter un petit témoignage de notre reconnaissance, c'est-à-dire une lampe de cabinet, à la lumière de laquelle vous pourrez écrire les pensées que vous avez pour le bien des nations qui sont encore sans lumière. Quand l'huile baissera, vous penserez que nos cœurs aussi sont sujets à baisser; quand vous remettrez de l'huile, souvenez-vous de nous, et priez le Seigneur de remettre aussi de l'huile dans nos cœurs. Nous avons aussi pensé que cette lampe vous rappellerait que vous êtes vous-même une lampe

prête à s'éteindre. Souvenez-vous aussi que nous prions le Seigneur de mettre de l'huile dans votre cœur.

« Nous savons que, bien que le corps doive s'éteindre, l'âme ne peut s'éteindre.

« Nous nous souvenons que, lorsque vous êtes venu à Thaba-Bossiou, et que vous nous avez prêché, vous avez dit : « Moi, le docteur Philip, j'ai un pied dans la tombe, » et que vous avez dit aussi : « Vous, Moshesh, pensez combien il serait heureux que nous pussions nous retrouver encore dans le Ciel ; » nous avons donc compris que, bien que le corps doive périr, vous attendez une autre vie. Nous savons que, lorsque le vrai chrétien voit approcher la mort, il peut lui dire : « Messagère, tu es « la bien-venue ! »

« Nous vous remercions pour les livres que vous nous avez donnés, ceux de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Nous vous remercions aussi d'avoir fait l'éducation de celles qui sont nos mères selon l'esprit, nous voulons dire les compagnes de nos missionnaires (1).

« Oh ! notre père, soyez persuadé que nous désirons persévérer en Jésus, le Sauveur ; sachez que la ceinture que le Seigneur vous a donnée, et que vous nous avez donnée, est celle avec laquelle nous nous ceindrons, c'est-à-dire, la ceinture de la lumière de l'Evangile. Pensez à nous devant Dieu et devant les seigneurs du pays. Croyez que notre désir est de marcher pour l'amour de Dieu, et de son fils unique Jésus. Nous désirons employer nos mains et nos bouches à rendre témoignage à la vérité. Dieu soit avec vous et avec tous les vôtres. Adieu,

---

(1) Mesdames Arbousset et Casalis sont originaires de la ville du Cap, et étaient membres de l'Eglise dont le docteur Philip est le pasteur.

Rédacteurs.

père des noirs, demeurez en paix : nous sommes venus affamés, nous nous en retournons rassasiés.»

Signé : Paul MATÉTÉ,
Paul MOPÉRI,
David, Étienne, et
Néhémie MOSHESH.

P. MATÉTÉ. *Mon espérance et mon exhortation sont celles-ci.* Ps. xxiii, 1-3. P. MOPÉRI.—Jean xviii, 24.

« Il n'y a point de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés.» Actes iv, 12.

David MOSHESH.

Ps. cxvi, 1-2. Étienne MOSHESH.

Héb. xii, 14. « Recherchez la paix avec tout le monde ; tel est mon désir.» Néhémie MOSHESH.

Ville du Cap, 10 janvier 1846.

« A notre grand-père et à notre grand'-mère, M. et Mme. Syme.

« Nous vous appelons ainsi au nom de Dieu, parce que Dieu vous a donné un fils et une fille de la bouche desquels nous avons reçu la parole de l'Evangile, par l'aide de Dieu. (1) Nous vous appelons ainsi parce que nous possédons le don de la nouvelle naissance, par vos enfants, avec le secours de Dieu ; nous vous appelons ainsi par amour, et par reconnaissance pour vous, car nous avons été bénis en vous, et nous ne sommes pas les seuls qui parlions ainsi comme vous pouvez le croire, car on parle de même dans notre pays,

(1) Mme Arbousset est fille de M. et de Mme Syme.

Rédacteurs.

surtout les bien-aimés du Seigneur qui y habitent.

« Quant à notre visite, et au bon accueil que vous nous avez fait, nous nous sentons remplis d'admiration ; vous nous avez véritablement traités comme de grands parents traitent leurs petits enfants; vous nous avez donné une chambre à coucher et un cabinet d'étude; vous nous avez procuré tout ce dont nous avions besoin, et la reconnaissance reste dans nos cœurs, nous ne savons pas comment l'exprimer, mais nous pouvons vous laisser un petit souvenir, si vous le permettez. C'est un bon fauteuil *(easy chair)*, parce que vous n'êtes pas des gens paresseux, mais vous travaillez beaucoup, et quand vous vous sentirez fatigués, vous serez, peut-être, bien aises de vous asseoir un peu dans ce fauteuil, et de vous appuyer dessus, comme des parents s'appuient sur un fils ou sur une fille, et se reposent sur eux, pourvu que ce soit des enfants sages qui ne causent pas de chagrin au père et à la mère. Nous sommes entrés sous votre toit dans un jour pareil à celui-ci; quand vous serez assis dans ce fauteuil, vons vous en souviendrez. Et maintenant puisse Celui qui peut seul ajouter des jours à nos vies, prolonger votre vie. Nous avons aussi pensé que ce fauteuil, vous rappellerait ce repos éternel que le Sauveur Jésus a préparé pour nous dans les demeures où

« Nous nous réunirons pour ne plus nous séparer. »

« *Will meet to part no more.* »

« Puissions-nous ne jamais chercher notre repos dans les choses de la terre, mais plutôt « nous affectionner « aux choses qui sont en haut, là où est Jésus. » Si c'est sa volonté, nous nous séparerons bientôt de vous, mais nous nous retrouverons peut-être dans « la cité qui a « des fondements, dans le Ciel. »

« Adieu, ô vous qui nous avez engendrés selon l'Esprit, avec l'aide de Dieu. Oui, « nous connaissons maintenant

« imparfaitement, mais alors nous connaîtrons comme « nous avons été connus; nous voyons présentement con- « fusément, mais alors nous verrons face à face. » « (1. Cor. XIII.)

« Nous devons dire aussi que nous sommes venus à vous affamés, mais nous nous en retournons rassasiés; nous avons vu bien des choses, nous en avons entendu beaucoup, nous avons écouté la prédication de plusieurs hommes pieux, qui annoncent le Seigneur dans les congrégations de son peuple.

« Adieu, bien-aimés. Nous devons aussi dire que nous avons vécu long-temps avec vous, et que nous avons beaucoup prié avec vous; c'est pourquoi nous nous rappellerons surtout les uns des autres dans la prière; souvenez-vous de prier pour nous, nous nous rappellerons aussi de prier pour vous, là où nous allons, dans le pays des Bassoutos. Quand vous serez assis dans ce fauteuil, vous vous souviendrez que nous avons vécu un an entier avec vous, et que, pendant tout ce temps, vous nous avez mis à l'abri sous vos ailes; vos poussins n'ont pas senti le froid, aucun d'eux ne manque; vous nous avez bien soignés, nous essaierons de prendre aussi bien soin de vos enfants; adieu, bien-aimés, « Celui qui « persévérera jusqu'à la fin sera sauvé, » et tel est mon *désir*, et ma parole d'exhortation pour vous, pour tous vos chers fils et toutes vos chères filles.

« *Signé* DAVID MOSHESH.

« Mon espérance et mon exhortation est celle-ci : (Josué XXIV, 15.) Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel. » PAUL MOPÉRI.

PAUL MATÉTÉ. (Colossiens III, 5, 6.)

ETIENNE MOSHESH. (Esaïe LIII, 5.)

NÉHÉMIE MOSHESH. (I. Pierre III, 12-19.)

NOUVELLES RÉCENTES.

Mort tragique du missionnaire Scholz.

Dans la dernière lettre que M. Bisseux a adressée au Comité, notre frère nous apprend le coup douloureux qui a frappé la Société des Missions de Berlin dans la personne de l'un de ses ouvriers :

« La Gazette d'aujourd'hui, nous écrit M. Bisseux, annonce la mort tragique de M. Scholz, missionnaire de la Société de Berlin. Il était, avec deux de ses frères et compagnons d'œuvre, sur les frontières de la Cafrerie, où il allait entrer pour y travailler, lorsque les Cafres environnent le wagon pour s'en rendre maîtres. M. Scholz, que ce bruit réveille (car il n'était que deux heures du matin), sort la tête de la voiture pour voir ce qui se passe ; mais, à l'instant, l'un de ces barbares lui enfonce une sagaie dans le cœur. Quelques heures après, il remettait son âme entre les mains de son Sauveur, en priant avec ses frères. Il n'y avait que trois mois que ces missionnaires étaient arrivés au Cap. M. Scholz n'avait pas encore travaillé; c'est assez pour lui qu'il en ait eu l'intention; il est couronné avant le combat. »

Nous puisons à d'autres sources les détails suivants sur ce triste événement :

C'est dans la nuit du 28 au 29 novembre 1845, que M. Scholz a été frappé. Il n'était qu'à quelques lieues de Fort Peddy, où se trouve une garnison anglaise. Aussitôt on envoya chercher des secours : l'agent général du gouvernement, M. Shepstone, le missionnaire wesleyen M. Davis, et un chirugient arrivèrent en tout hâte ; mais il était trop tard. Le pauvre patient, qui avait eu la force de

retirer lui-même de la plaie le trait mortel, souffrait beaucoup. On l'entendait s'écrier: « Seigneur Jésus, donne-moi une mort bienheureuse.» Puis il demandait à son ami et frère, M. Kropf, de l'embrasser et de lui donner le baiser de paix. « Je vais mourir, ajouta-t-il, salue de ma part tous mes amis et mes connaissances.» Puis il demanda à boire; mais il n'eut pas la force d'avaler l'eau que son ami lui présenta; ses lèvres devinrent pâles et livides, et il s'endormit. Son compagnon d'œuvre, laissé seul au milieu du désert, était dans la désolation. Le lendemain matin on trouva dans un buisson, près du wagon, le cadavre d'un Hottentot, de la suite des missionnaires; cet homme était tombé également et le premier, à ce qu'il paraît, victime de la fureur des Cafres.

Que les dispensations de Dieu sont mystérieuses! Certainement ses voies ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées.

Nouveau témoignage rendu à M. Arbousset et aux chefs Bassoutos.

Nous trouvons dans le *Journal de l'Unité des Frères* du mois dernier les lignes suivantes, qui confirment ce que nous avons déjà dit du bien que la présence de M. Arbousset et des chefs a fait aux différentes stations missionnaires qu'il a visitées aux environs de la ville du Cap, et ailleurs :

« La visite de M. Arbousset, missionnaire français, qui travaille parmi les Bassoutos, a été en bénédiction à notre Eglise de *Guadenthal*, comme celle qu'il avait faite quelque temps auparavant à *Silo*. Les discours que M. Arbousset et les Bassoutos convertis, qui l'accompagnaient, ont adressés à nos Hottentots, ont fait une grande impression sur eux. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

La première partie de la lettre qu'on va lire rappellera à nos lecteurs une cérémonie touchante sur laquelle M. Casalis nous a déjà donné d'intéressants détails. (1) La seconde, qui renferme une notice sur une pauvre femme, échappée plus d'une fois aux fureurs du cannibalisme, montrera à nos amis au milieu de quel peuple travaillent et souffrent nos chers missionnaires, et quel besoin constant ils ont de l'assistance de leurs prières.

STATION DE MORIJA.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. MAEDER.

Célébration de la fête de Noël. — Elie et Timothée, hérauts chargés de convoquer l'assemblée. — Le vieux Letouka. — Baptêmes. — Mariages. — Chœur de femmes. — Notice sur Nguananala.

« Morija, le 1er janvier 1846.

« Messieurs,

« Je désire vous parler aujourd'hui d'une fête chrétienne, que nous avons célébrée dernièrement à Morija, et qui nous a remplis de joie.

---

(1) Page 203.

« Comme nous ne possédons pas d'almanach en langue sessouto, la fête de Noël fut publiée par des hérauts. Elie et Timothée parcoururent toutes les tribus des Bassoutos pour les informer que le jour anniversaire de la naissance de Jésus-Christ était arrivé, et pour inviter tout le monde à venir célébrer à Morija ce jour solennel.

« Elie est doué d'une éloquence à laquelle aucun Mossouto ne saurait résister; aussi des païens au cœur farouche accourent-ils pour écouter sa proclamation, et, s'ils n'aiment pas le sujet de son message, ils sont cependant charmés d'un discours si sage et si nouveau pour eux. Plusieurs se rendent à la fête, non pour l'amour de l'Évangile, mais pour l'amour du messager. En entrant à Pushuli, son village natal, ses paroles prennent une teinte mélancolique. Ayant appelé ses frères et le chef du village, il leur dit avec émotion : « Pourquoi suis-je le seul d'entre « vous qui serve le Dieu vivant? Pourquoi, vous, mes « frères et mes voisins, n'aimez-vous pas écouter la « Parole de vie, afin de connaître le Fils de Dieu, le « Sauveur du monde? Venez, venez, vous êtes appelés à « célébrer un jour de miséricorde et de joie; venez vous « joindre à une assemblée sainte, sur laquelle le Seigneur « répand sa bénédiction, et qui est appelée l'Eglise « chrétienne. »

« On admire le héraut, et l'on se demande avec étonnement: « N'est-ce pas ici Mapiké, notre ancien compa« gnon, avec lequel nous avons partagé tant de fois le « pain de millet et le produit de nos chasses? Pourquoi « le craignons-nous tant aujourd'hui? Ses paroles nous « percent le cœur. »

« On s'agite, on l'entoure, on s'écrie: « Mapiké! « Mapiké! notre ami, notre frère, comment pourrions« nous avoir peur de toi? Viens avec nous t'asseoir à

« l'ombre, et nous parler à la manière de nos tribus. » Et voilà Elie devenu évangéliste, expliquant aux siens la venue du Christ sur la terre.

« Les chefs de plusieurs villages et quelques-uns de leurs sujets s'acheminent vers Morija pour chanter les louanges de Jéhova et de son saint Fils. Ils trouvent les préparatifs déjà faits. Vingt-trois bœufs sont tombés la veille sous le tranchant de la sagaie; ils doivent servir de nourriture aux Bassoutos assemblés. Quelques familles missionnaires, récemment arrivées, renouent avec leurs frères les liens sacrés de l'amitié chrétienne. L'Eglise de Thaba-Bossiou est réunie à celle de Morija. Moshesh arrive avec sa suite. Quelques vieillards, quelques infirmes, appuyés sur le bras de leurs amis, atteignent la station à la nuit tombante. De tous côtés, le chant des cantiques se mêle aux cris d'allégresse des enfants bassoutos. Une prière dans la chapelle termine cette journée, veille de la fête.

« Le jour de Noël, dès six heures du matin, tout le monde est réuni en plein air, jouissant de la fraîcheur agréable et parfumée qu'exhale la forêt.

« Bientôt le ministre de l'Evangile parait sur une éminence pour développer la bonne nouvelle contenue dans le message de l'Ange du Seigneur : « Je vous annonce « une grande joie, qui sera pour tout le peuple; c'est « qu'aujourd'hui, dans la ville de David, le Sauveur, qui « est le Christ, vous est né; » et, après le sermon, quarante néophytes furent, par le baptême, ajoutés à l'Eglise. Parmi eux se trouvait un vieillard à cheveux blancs, dont les yeux, mouillés de larmes, ne quittaient pas son livre ouvert devant lui. C'était Letouka, chef autrefois aussi puissant que Moshesh. Il avait eu, avant son baptême, l'entretien suivant avec son pasteur : — « Mon enfant, qu'es-tu venu chercher dans l'Eglise de

« Christ? » *R.* « Je cherche et j'ai trouvé ce que mes « malheureuses guerres n'ont jamais pu me procurer, la « paix, la paix de l'âme. Je brise ma lance ensanglantée « devant l'autel du vrai Dieu, qui me donnera celle de la « foi, et je lui promets de le servir jusqu'à ce que la terre « recouvre mon corps. » Il a choisi le nom d'Étienne probablement par allusion, et pour signifier que désormais il aimerait mieux souffrir la mort, comme le premier martyr, que de tuer un seul de ses ennemis. Comme il était à genoux, et présentait son front pour recevoir le baptême de la main du missionnaire, toute l'assemblée fut émue, personne ne put retenir ses larmes, et Moshesh lui-même, vaincu par son émotion, détourna la tête; la présence du Saint-Esprit paraissait sensible.

« Après cette cérémonie, l'assemblée, de plus de mille auditeurs, se sépare, et chacun gagne la maison hospitalière d'un ami. Les nombreux enfants de Morija, de Bossiou et des villages voisins se réunissent alors pour chanter les louanges du bon Berger, de l'Ami des enfants. Le frère Keck leur parle de l'enfant Jésus, de son obéissance et de son affection pour ses parents.

« Dans l'après-midi on s'assembla de nouveau, on écouta avec recueillement les touchantes histoires d'Anne et de Siméon. Au premier rang sont placés neuf couples qui désirent être mariés selon les rites de l'Eglise. Ce sont des païens qui ont renoncé à la polygamie et aux dérèglements du monde; ils cherchent le Seigneur et attendent avec impatience le jour où ils seront ajoutés à l'Eglise.

« Après le service, Moshesh, selon sa coutume, tient une assemblée nationale; il exhorte ses sujets à se soumettre aux lois de Dieu, le Juge Suprême, et à recevoir l'Evangile comme la doctrine du Salut.

« Vers le soir, nous fûmes agréablement surpris par le chant d'un chœur nombreux de femmes et de jeunes filles

chrétiennes, qui vinrent devant notre maison chanter avec beaucoup d'harmonie le cantique de *Topollo! lebitso lena ;* le frère Casalis et moi sortîmes pour les recevoir, et nous fûmes bientôt entourés de la foule. Elles ne nous quittèrent point jusqu'à ce que nous eussions invoqué sur elles la bénédiction de Dieu, et que chacune d'elles nous eût serré la main ; après ce témoignage d'affection donné aux missionnaires, tout le monde se rendit à la ville pour prendre un repas frugal, servi sur des nattes, dans une place spacieuse. Mais, auparavant, un vieux guerrier, montant sur un tertre, rend grâce à Dieu au nom de toute la multitude. Ainsi se termine ce jour de bénédiction.

« Le dimanche qui suivit cette fête de Noël, deux cent trente-six chrétiens prirent la sainte-Cène, puis chacun regagna ses quartiers.

Notice sur Nguananala.

« La vie de Nguananala nous montre d'une manière bien frappante le malheur de ceux qui vivent au milieu d'un peuple où il n'y a ni crainte ni connaissance de Dieu. Le récit que j'ai tiré avec beaucoup de peine de la bouche de cette femme malheureuse et de sa fille Priscilla, et que je raconterai dans toute son effroyable vérité, montre quelle est la vie des peuplades au milieu desquelles nous travaillons.

« Depuis que mon cher compagnon d'œuvre, le frère Arbousset, a quitté Morija, Nguananala, âgée d'environ soixante-quinze ans, vient régulièrement chez moi toutes les semaines, pour que je lui enseigne le chemin du salut. Elle est actuellement reçue parmi les candidats au baptême. Voici son histoire :

« Dans un pays qu'on appelle Mokorong, situé au nord-est du territoire de Moshesh, vivaient Nkotsa et Moféketi, les parents de Nguananala. Leur fille naquit en temps de paix et d'abondance, elle vécut assez tranquillement avec eux jusqu'à l'âge de quatorze ans; ce fut alors que Choulou, frappé de sa beauté, dont il reste encore des traces aujourd'hui, la prit pour femme. Bientôt après survinrent des guerres, que suivirent de près la famine et les anthropophages. Les habitants paisibles s'enfuirent de lieu en lieu pour conserver leur vie. Choulou, ruiné, malheureux, persécuté, ne sait plus où trouver un refuge; il se décide enfin, dans son désespoir, à aller demeurer au milieu des rochers des montagnes lointaines : il se met donc en route avec sa femme et ses trois enfants. Dans sa fuite, cet infortuné sent toute la gravité de sa situation et la grandeur des dangers auxquels lui et les siens sont exposés; craignant de succomber, il prend sa femme à part et lui dit : « Nous voilà réduits à la dernière extré-« mité; il est possible qu'en allant vous chercher de la « nourriture, je tombe entre les mains des anthropophages; « je te prie donc, femme de mon cœur, prends soin de « nos chers enfants; ne te remarie plus, s'il est possible, « afin qu'un autre mari ne maltraite pas ma chair « et mon sang. » Après de longs et douloureux épanchements, il se détourne de la route dans l'espérance de trouver quelqu'un qui ait assez de compassion pour leur fournir quelque chose à manger.

« C'était pour la dernière fois que cette pauvre femme avait vu son mari et les enfants leur père. Après l'avoir longtemps et inutilement attendu, ils continuèrent leur route vers les montagnes. L'opinion de Nguananala est que Choulou est tombé entre les mains des *Maya-batou*, c'est-à-dire des mangeurs d'hommes.

« En chemin, la pauvre famille rencontra quelques

amis aussi misérables qu'elle-même; tous ces infortunés tinrent conseil pour trouver quelques soulagements à leurs maux. Les amis de Nguananala lui dirent : « Voici, notre « sœur, ton mari n'est plus, tu es pauvre et abandonnée, « tu n'as personne qui te cherche de la nourriture; que « vas-tu devenir avec tes trois petits enfants? Jette-les « dans les champs, ils mourront de faim ou seront dévorés « par les bêtes sauvages, et alors tu pourras nous suivre; « en faisant ainsi, tu te décharges de bien des soucis, et, « quant à tes enfants affamés, ils mourront de la même « mort lors même que tu ne les abandonnerais pas « aujourd'hui. »

« La mère infortunée ne put se résoudre à cet horrible avis; elle préféra mourir avec ses enfants. Elle répondit qu'elle chercherait à soutenir leur vie au moyen d'herbes sauvages. « Si tu ne veux pas abandonner tes « enfants, » lui dirent-ils, « dirige-toi de ce côté où tu « vois de la fumée ; il y a là des gens qui te donneront « peut-être du blé. » Elle se mit donc en route avec ses pauvres orphelins, espérant attendrir, par son misérable état, le cœur insensible de ses compatriotes. Bientôt elle voit arriver de loin un homme, et supposant, non sans raison, que cet homme pourrait la maltraiter, elle se détourne sur la gauche et s'assied dans l'éloignement.

« L'étranger la suit, l'atteint et veut la dépouiller du peu qu'elle possède, mais Nguananala, qui était grande et forte, se défend vigoureusement, lutte avec son adversaire et parvient à le terrasser. Il s'avoue vaincu, elle cesse alors de le frapper ; mais le méchant se relève, lui arrache son manteau, et s'enfuit en lui jetant une grosse pierre, qui lui cassa un nerf du pied, blessure dont on voit encore la cicatrice.

« Notre pauvre voyageuse, après s'être fait un autre manteau avec des herbes tressées, arrive dans le village

vers lequel on avait dirigé sa marche. Elle n'en connaît pas les habitants, cependant elle se réjouit de voir des hommes, ses semblables. Elle leur représente son pitoyable état, leur montre ses blessures, et demande un peu de pain pour ses petits enfants; on ne répondit à ses supplications que par des moqueries. On peut voir ici clairement ce que devient le cœur de l'homme abandonné à lui-même, sans guide, sans lumière; il devient la proie du malin, qui étouffe en lui jusqu'aux derniers sentiments de compassion. Les barbares habitants, au lieu de lui donner un morceau de pain, lui arrachèrent le reste de ses vêtements, et, comme elle voulait résister, on la frappa de telle sorte qu'elle tomba sans connaissance. Les pauvres petits, qui n'avaient plus de larmes pour pleurer, se cachèrent sous son manteau d'herbes, se cramponnèrent à ses bras, s'étonnant qu'elle ne voulût plus leur parler. Lorsque l'infortunée revint à elle-même, se voyant seule, elle dit à ses enfants : « Allez, et cherchez votre pain « vous-mêmes, votre mère va mourir. » Mais eux, ne comprenant pas ce qu'elle voulait leur dire, restent attachés à elle. La pauvre Nguananala se trouva alors dans un état plus triste que jamais. Si elle avait connu les consolations de l'Evangile, elle aurait pu trouver dans la confiance en Dieu quelque soulagement à ses inexprimables douleurs. Cependant Celui qu'elle ne connaissait pas l'a conduite, au travers de ses malheurs, pour l'amener à l'Évangile du salut et la rendre participante de son royaume céleste.

« J'ai déjà remarqué que Nguananala était d'une constitution robuste; elle avait, outre cela, un caractère fort et décidé. Aussitôt qu'elle sentit que ses forces ne l'avaient pas abandonnée, elle se leva et tâcha de marcher, bien qu'il fît alors nuit; elle prit ses enfants et s'enfuit avec eux loin des demeures des hommes; elle gagna la cam-

pagne, craignant moins les hyènes féroces que ses semblables eux-mêmes.

« Là, au milieu des déserts, éloignée des hommes, elle vécut quelque temps de diverses graines d'herbes, sans vêtements, sans abri et sans feu, car elle n'osait en faire de crainte d'être découverte.

« En errant çà et là, elle s'était appprochée, sans le savoir, d'un autre village. Un jour, elle vit une femme qui venait à elle; ses enfants commencèrent à crier et à se cacher. Cette femme s'approcha, et s'étonna de trouver Nguananala avec ses enfants si loin dans la campagne, où elle était venue elle-même chercher des racines propres à la composition de certains remèdes. Quelle ne fut pas la joie de notre infortunée en reconnaissant Ntébaleng, une de ses anciennes amies, et voisines de village! C'est ainsi que la vie de l'homme est mêlée de consolations que Dieu lui envoie au milieu de ses peines. Nguananala s'achemine avec son amie vers le village, où elle est bien accueillie et trouve une nourriture saine et abondante. La tristesse des pauvres enfants est bientôt changée en sourires. La mère, oubliant presque de manger, ne peut rassasier ses yeux de la vue du bonheur de ses enfants. Hélas! cette joie devait être bien courte. Dans les transports de leur joie, ils vont tous se désaltérer et se laver aux eaux rafraîchissantes d'une fontaine voisine. Ces deux femmes jouissent ensemble de toutes les douceurs d'une amitié réelle, se racontant l'une à l'autre toutes leurs aventures, et regardant leurs petits enfants qui jouent et sautent autour d'elles. Pendant que ces choses se passaient près de la fontaine, Moramotlomi, homme d'un autre village, entre dans la maison de Ntébaleng, et s'adressant à Mapuchanyana, son mari, lui déclare qu'il est venu pour acheter la femme étrangère réfugiée chez lui et un de ses enfants, « Car,» ajouta-t-il, « j'aime la chair humaine;

« elle remplace pour moi la viande de mes bœufs qu'on « m'a volés.» Le mari de Ntébaleng lui vend sans difficultés Nguananala et un de ses enfants pour un *sisiou*, environ deux muids de millet.

« Lorsque notre heureuse famille revint à la maison, le barbare se saisit de sa propriété, et à l'aide de son compagnon, lia les mains de Nguananala derrière son dos, et, malgré les supplications de son amie, il l'emmena chez lui, ainsi que son petit garçon âgé d'environ trois ans. Ce petit enfant prononça alors quelques paroles que sa mère n'a jamais oubliées : « Ma mère, pourquoi crains-« tu la mort, puisque mon père n'est plus ?»

« Lorsqu'il fut arrivé chez lui, il attacha la malheureuse mère à un poteau, et devant elle il coupa avec son couteau la tête du petit garçon ; ensuite il découpa le corps, et en rôtit quelques morceaux sur le feu, qui était entouré d'une troupe affamée. Le cœur, encore palpitant et à peine rôti, fut déchiré avec avidité par Moramotlomi ; on continua ensuite à dévorer tout le corps en présence de la malheureuse mère. Mais, loin d'avoir rassasié leur appétit dénaturé, ces cruels anthropophages, qui suçaient encore la moëlle des os de l'enfant, tournèrent leurs regards vers la mère infortunée, qui, brisée par tant d'émotions, était presqu'évanouie. Moramotlomi remarquant la grande taille et la force de sa victime, se décida à lui conserver la vie pour en faire son esclave.

« Ntébaleng, amie fidèle de Nguananala, trouva dès le lendemain le moyen de délivrer la malheureuse mère, et de la ramener auprès des deux filles qui lui étaient restées. Un jour, le mari de Ntébaleng envoya celle-ci avec Nguananala et plusieurs autres femmes pour voler du millet dans les champs d'un village voisin. Elles partent donc vers la nuit, et se hâtent de couper les épis du millet. Nguananala se voyant seule fut saisie de frayeur

à la pensée du danger de sa situation présente, car le mari de Ntébaleng pensait à la vendre une seconde fois.

« Favorisée par la nuit, elle se rend dans le village des propriétaires du millet, et dénonce le vol.

« On fait quelques recherches, et l'on voit bientôt qu'elle a dit la vérité. Reconnaissant du service qu'elle a rendu au village, le chef la prend chez lui, la fait travailler et lui donne sa nourriture. Cependant elle pensait avec douleur à l'éloignement de ses deux filles, et peu s'en fallut qu'elle ne retournât près d'elles. Sa douleur fut bientôt changée en joie, car Ntébaleng, sympathisant toujours aux maux de son amie, lui ramène au bout de peu de temps ses deux enfants. Elle était alors heureuse, elle ne désirait plus rien que de pouvoir rester au milieu des gens qui la traitaient avec tant d'humanité ; mais elle ne prévoyait pas les maux qui devaient encore tomber sur elle. Les bienfaits du chef et les soins qu'il lui prodiguait, étaient intéressés. Il avait jeté les yeux sur elle pour l'épouser ; mais Nguananala, se souvenant toujours des dernières paroles de son mari, s'était *proposé fermement* de ne point se remarier. Le chef, voyant que ses instances étaient inutiles, lui déclara positivement que si le lendemain elle ne consentait pas à devenir sa femme, elle serait mise à mort. L'infortunée ne douta pas un instant qu'il n'exécutât sa menace ; elle prit alors ses deux filles et trouva le moyen de se sauver avec elles pendant la nuit. Ne connaissant pas le pays et ne se fiant plus à l'hospitalité des hommes, elle ne savait où diriger ses pas ; enfin après avoir erré çà et là pendant plusieurs jours, elle aperçut un village aux habitants duquel, après en avoir délibéré avec ses enfants, elle alla offrir ses services. On la reçut favorablement ; et elle y demeura plusieurs années dans une vie dépendante et misérable. Sa fille aînée s'y maria avec un jeune homme, qui mourut bientôt après.

« Les symptômes d'une grave maladie, suite des fatigues et des chagrins, ne tardèrent pas à se montrer sur chacune des trois personnes de cette famille infortunée. Elles souffraient d'une extrême faiblesse, accompagnée d'une fièvre violente. La plus jeune des deux filles, agée de douze ans, fut celle qui souffrit le plus; elle finit par succomber. On la crut morte, mais son visage gardant toujours l'expression de la vie, on fit venir un médecin, qui, ayant jeté ses *litaola* (sorts), déclara qu'il n'y avait absolument rien à espérer. Alors on prépara le tombeau, on enveloppa Sébulélo dans une peau de bête sauvage, et on l'entortilla de cordes faites d'un feuillage d'herbe. Deux hommes la prirent ensuite sur leurs épaules. Sa mère, ne pouvant encore marcher, n'accompagna sa fille que par ses soupirs. Avant d'arriver à la fosse où le corps devait être déposé, un des porteurs ayant fait un faux pas, cette secousse ranima la jeune fille qui n'était que dans un état de léthargie; les deux porteurs, effrayés, la jettent à terre et s'enfuient de toute la vitesse de leurs jambes. Voilà donc Sébulélo toute seule. Complètement réveillée par ce choc violent, elle comprit sa position et commença à casser les *litapos* dont elle était liée.

« Lorsque la mère apprit ce qui était arrivé, elle oublia qu'elle était malade pour ne plus penser qu'à sa fille; elle, qui était couchée depuis un mois sans pouvoir sortir de sa hutte, se lève aussitôt et court sur la route qui lui est indiquée. Elle retrouve sa fille vivante!... comment dépeindre sa joie?

« Nguananala et ses deux filles recouvrèrent complètement la santé et restèrent dans ce village jusqu'à l'époque où elles furent forcées de le quitter par les troubles de la guerre. Elles s'enfuirent alors, avec les autres habitants, dans de lointaines montagnes, au milieu d'une tribu qu'on appelle les Bakhalatsi.

« A peine était-elle arrivée dans un village de cette tribu, que les jeunes gens firent un complot pour tuer Nguananala, afin de s'emparer de ses deux filles. Ils l'arrachèrent aux embrassements de ses enfants, et la frappèrent de telle sorte avec leurs *molamos* (massues), qu'ils la laissèrent pour morte, et ils emmenèrent les deux sœurs avec eux. Mais rien ne peut leur faire oublier leur mère; au milieu de la nuit, la malheureuse Nguananala, laissée pour morte hors du village, et poussant des gémissements et des cris arrachés par la douleur, fut rejointe par ses deux filles, qui avaient trouvé le moyen de s'échapper et de rejoindre leur mère, qu'elles avaient entendue les appeler de loin. A la faveur de la nuit elles s'éloignent autant que possible des habitations des hommes; mais dès le point du jour, une troupe de gens du village les atteignit, les entoura, Nguananala fut terrassée et laissée pour morte; ses deux filles furent de nouveau amenées au village.

« Nguananala, qui avait d'horribles blessures, perdit connaissance. Comme elle était exposée à un soleil ardent, ses plaies ne tardèrent pas à se corrompre, et une troupe de corbeaux voraces se mit à voltiger autour d'elle pour reconnaître leur proie; comme elle ne faisait aucun mouvement, elle fut bientôt attaquée par ses nouveaux ennemis. La vive douleur qu'ils lui causèrent, la tira de son évanouissement; elle chercha à les éloigner, de la main gauche qu'elle pouvait encore remuer; et pour préserver au moins ses yeux de leurs attaques, elle tourna son visage contre terre. Elle resta dans cette position deux jours et une nuit; elle fut alors recueillie par un homme et une femme qui avaient été attirés par les cris des corbeaux, et qui se flattaient de la rétablir promptement et de l'employer ensuite à leur service. Au bout de quelques jours seulement elle reprit un peu de force, et dès

qu'elle fut capable de prononcer quelques paroles, elle s'informa du sort de ses enfants; mais ses hôtes l'ignoraient.

« Cependant ses deux filles étant parvenues à s'échapper et à retrouver, après de longues et pénibles recherches, le lieu de sa demeure, arrivèrent à temps pour panser ses blessures, qui ne pouvaient se guérir. Mais le bienfaiteur de Nguananala, fatigué d'une si longue maladie, les renvoya toutes trois, montrant par là qu'il n'avait accompli un acte de bienfaisance que dans des vues intéressées.

« Voilà donc Nguananala encore une fois errante avec ses enfants. Le pays étant alors agité par la guerre, elles vécurent dans des déserts inhabités, se nourrissant de sauterelles. Nguananala était encore très-faible, et ses blessures étaient loin d'être guéries. Les bêtes sauvages et surtout les hyènes faisaient entendre leurs rugissements, et remplissaient de terreur les trois pauvres malheureuses. Une nuit même, comme elles étaient étendues sur l'herbe, cherchant à prendre quelque repos, une troupe de hyènes traversant la contrée leur passa sur le corps toutefois sans leur faire de mal. Nguananala attribua cette délivrance à l'extrême maigreur où elle se trouvait alors réduite, ainsi que ses deux filles. Mais elles comprirent qu'elles ne pouvaient plus avoir aucune sécurité loin des habitations, et elles retournèrent pour demander encore une fois l'hospitalité à leur ancien hôte, qui la leur accorda à condition que Nguananala lui donnerait pour femme sa fille aînée. Elles demeurèrent ainsi plusieurs années en paix chez Toloane. Sébulélo, la plus jeune des deux sœurs, épousa un habitant de Harapitsi, l'un des villages de Moshesh. Nguananala voulut accompagner sa fille, à laquelle elle était particulièrement attachée. Peu de temps après, les missionnaires Casalis et Ar-

bousset arrivèrent dans le pays de Moshesh et s'établirent à Morija. Sébulélo, son mari et sa mère suivirent assidument la prédication de l'Evangile. Les deux jeunes époux se convertirent et furent baptisés par le frère Arbousset, sous les noms d'Aquilas et de Priscille. Ils demeurent encore aujourd'hui tous trois à Morija.

« On aurait pu croire qu'éprouvée de tant de manières Nguananala devait mépriser un monde de misère et de péché, et chercher les biens spirituels et les consolations de la Parole de Dieu ; mais pendant longtemps il n'en fut rien ; elle vit entrer sa fille et son gendre dans l'Eglise de Dieu, elle les entendit parler des beautés de l'Evangile et d'un séjour d'éternelle félicité, sans que cela produisît aucune impression sur elle. Elle blamait au contraire ces jeunes gens de se détourner des coutumes de leurs ancêtres. Mais enfin, remarquant la conduite aimable et l'affection croissante de ses enfants à son égard, elle se disait à elle-même que la prédication de l'Evangile ne faisait du moins pas de mal à ceux qui recevaient la nouvelle doctrine. Ses réflexions l'engagèrent à se rendre à l'église, où elle écouta attentivement la prédication des missionnaires, et elle finit par ouvrir son cœur à la vérité. Les paroles de l'Evangile qui produisirent sur elle les premières impressions sérieuses, furent les versets 25 et 26 du onzième chapitre de St.-Jean : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. Quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours.»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

ILES SANDWICH.

Remarques préliminaires. — Etat général des Eglises. — Réveils de 1843 et 1844. — Efforts des prêtres romains. — Progrès récents de la Mission évangélique. — Travaux divers des missionnaires. Ecoles. — Civilisation.

Que d'émotions se réveillent, au nom seul de l'Océanie, dans le cœur du chrétien qui a pu y suivre l'histoire du règne de Dieu! Au commencement de ce siècle, il voyait Satan, la mort régner sans partage sur ces milliers d'îles; maintenant il y contemple une activité évangélique sans cesse croissante. Ici des archipels que l'Eglise, trop peu fervente dans son zèle, n'a point encore visités, et où apparaît l'homme dans tout ce que sa nature pécheresse a de plus hideux : férocité, abrutissement, cannibalisme; non loin de là, des îles transformées en Eglises chrétiennes, animées d'un souffle de vie divine, heureuses dans la connaissance et dans le service du Sauveur. Williams se faisant navigateur, pour découvrir des terres nouvelles qu'il pût soumettre au joug de Christ; la nacelle de quelques pauvres insulaires jetée par la tempête sur des côtes sauvages, et y apportant inopinément le salut; l'anthropophage, à peine converti, voulant courir déjà et annoncer la bonne nouvelle à ses frères éloignés; des peuplades entières entrant dans l'Eglise par le seul secours de ces

prédicateurs improvisés; ici le missionnaire trouvant la mort pour prix de son dévouement, là des réveils immenses se manifestant à sa voix; la politique humaine entrant tout-à-coup dans le champ du messager de l'Evangile et troublant son œuvre si fidèlement poursuivie; le commerce y apportant ses intérêts, ses passions, ses entraves; le papisme s'émouvant de jalousie et se précipitant dans la route que l'Evangile avait ouverte, pour diviser, et ruiner des Eglises naissantes; les missions voyant chaque jour entrer dans la lice quelque nouvel adversaire, et remportant, grâce à la fidélité et à la puissance du Chef, de constantes victoires dans cette lutte si ardente; tous ces traits et d'autres encore donnent à l'évangélisation de l'Océanie une physionomie particulière, et la remplissent d'intérêt pour quiconque voit dans le règne de Dieu le premier besoin de l'humanité.

Les *Iles Sandwich*, dont nous allons présenter l'état actuel à nos lecteurs, entrent pour une bonne part dans cet intérêt qu'excitent les missions de l'Océanie. Elles ont déjà montré des faces bien diverses depuis que les premiers missionnaires y abordèrent en 1820. L'idolâtrie y avait régné avec ses rites sanglants de temps immémorial. Elle s'y trouva abolie, au moins extérieurement, et presque en un seul jour, avant l'arrivée même des serviteurs de Dieu, qui furent accueillis, chose inouïe! par ces cris répétés de toutes parts : « Venez, nos idôles sont « brûlées, nos lieux sacrés sont détruits! » La population n'est pas renouvelée, mais l'Evangile est écouté favorablement; sa divine influence opère dans une multitude d'âmes. On n'oubliera jamais les jours des Thomas Hopou, Kéopuolani, Kahumanu, et de tant d'autres recueillis déjà dans les lieux célestes. — Bientôt arrive une époque où la tiédeur se glisse dans les troupeaux chrétiens, et où l'opposition à l'Evangile devient plus marquée au milieu

d'une population qui n'avait rejeté, quelques années auparavant, que les formes du paganisme. — Cependant de nouveaux efforts sont faits par les missionnaires, leurs prières deviennent plus ferventes, de nouveaux compagnons d'œuvre leur sont envoyés par la Société américaine qui dirige cette œuvre; et aussitôt les cieux s'ouvrent et laissent échapper les pluies abondantes de la grâce. Toutes les stations ont leurs réveils. Telles étaient les bonnes nouvelles des années 1837 et 1838. — Mais d'autres influences se font sentir; les ports des îles Sandwich s'ouvrent toujours plus aux navires des nations étrangères, qui y apportent presque tous le vice et le mépris de Dieu; le gouvernement de la France y introduit à la fois et violemment les liqueurs fortes et les prêtres de Rome; un commandant de vaisseau anglais s'empare de l'autorité, qu'il prétend exercer au nom de son pays, et jette les îles, pendant six mois, dans le trouble et le désordre; cette autorité éphémère fait place à la reconnaissance formelle de l'indépendance du gouvernement hawaïen; toutes ces circonstances, dont nous avons précédemment donné le détail, font du récit de la mission de ces îles une histoire variée, pleine à la fois d'utilité et d'attrait.

On conçoit, quand on a suivi avec quelque soin cette histoire, que la tâche actuelle des missionnaires, plus que jamais compliquée, soit d'une difficulté particulière; et on pourrait croire qu'elle va présenter maintenant des résultats bien moins satisfaisants que ceux qu'il nous a été donné de mettre précédemment sous les yeux de nos lecteurs. Il n'en est point ainsi. C'est en bénissant le Seigneur, qui, sans nul doute, a fondé cette œuvre, et qui ne l'oublie pas un instant, que nous donnons cette heureuse nouvelle. Elles n'ont point souffert, quant au nombre de leurs membres, elles n'ont été que momentané-

ment sous l'épreuve, ces Eglises dont nous observons, depuis vingt-cinq ans, les progrès graduels. C'est ce dont on se convaincra aisément en comparant leur état statistique actuel avec celui que nous fîmes connaître, il y a trois ans; vingt-huit missionnaires (dont un médecin), deux autres médecins, cinquante-trois autres collaborateurs américains, savoir dix hommes et quarante-trois femmes, tel est le personnel de la mission, formant un total de quatre-vingt-quatre individus. Il fut augmenté, au commencement de 1844, au moment où l'état critique des îles Sandwich commandait des efforts redoublés; alors partit, pour la dixième fois, des États-Unis d'Amérique un renfort de missionnaires et d'aides, au nombre de sept, ce qui porte à cent trente-cinq le chiffre des ouvriers qui y ont été envoyés par une même Société, depuis l'origine de la mission. Ils travaillent dans vingt-et-une stations, réparties dans cinq îles, dont la population totale peut être évaluée à cent trente mille âmes. Plus de trois cents écoles dirigées par eux réunissent au-delà de vingt mille écoliers. Le nombre des membres des Eglises est de vingt-deux mille six cents; il en a été admis plus de mille dans l'année 1844-1845.

A la suite de l'époque désastreuse de l'usurpation des îles Sandwich par Lord George Paulet, époque où tous les liens sociaux s'étaient relâchés, où l'insubordination et le vice augmentaient de jour en jour, où les Eglises elles-mêmes recevaient les plus fâcheux échecs, il y eut, par la bonté du Seigneur, en 1843 et en 1844, des réveils qui replacèrent graduellement les troupeaux dans leur ancien état de vie spirituelle. « Jamais, put même écrire alors le missionnaire Paris, en parlant de sa station de Kau, à aucune époque, nous n'avons reçu autant de témoignages nombreux et réjouissants de la présence du Saint-Esprit au milieu de nous. Le niveau de la piété s'est élevé sensi-

blement pendant les cinq ou six derniers mois, et il est un bon nombre des membres de notre Eglise, à peine échappés aux ténèbres du paganisme et aux liens de Satan et du péché, qui feraient l'ornement de toute Eglise chrétienne par leur piété simple et vraie. Les conversions se sont multipliées. Des personnes de tout âge et tout caractère, depuis l'enfant jusqu'au vieillard décrépit, ont participé à cette manifestation glorieuse. Les yeux de l'aveugle ont été ouverts; le sourd a ouï; le boîteux a marché et sauté en louant Dieu; et la langue du muet s'est déliée pour exprimer, par ses accents, la joie qui remplissait le cœur. Oui, Dieu a opéré de grandes choses; nous en sommes dans le ravissement; à son nom soit gloire à jamais! »

Et dans une autre partie de la grande île de Hawaii, le missionnaire Thurston, qui, depuis vingt-deux ans, donne ses soins au troupeau de Kailua, a pu dire, à la même époque : « Pendant tout le cours de l'année dernière, nous avons vu des personnes chercher le Seigneur, et faire publiquement profession de leur foi; sept cent soixante-dix-neuf nouveaux membres ont été ajoutés à l'Eglise. Les cas où la discipline a dû s'exercer ont été plus rares qu'ils ne l'étaient communément. Le Seigneur a fait une grande œuvre en faveur de ce peuple. Nous avons encore, à l'heure qu'il est, de nouveaux témoignages de l'œuvre du Saint-Esprit dans quelques parties de ce district. Le réveil y continue. Le Seigneur n'a point oublié et n'oubliera point ses héritages. Il poursuivra son œuvre dans ces îles, et se glorifiera lui-même dans le salut d'une multitude d'âmes. »

Il était permis de craindre que les prêtres du papisme, fidèles à l'esprit qui les avait animés, dès leur arrivée aux îles Sandwich, ne profitassent de l'occasion que leur offraient les troubles publics et l'état moral des populations

égarées, pour continuer à diriger leurs attaques contre les Eglises évangéliques. Un exemple montrera quelles ont été leurs menées. Nous venons de vous nommer la station de Kau, et de vous faire participer aux joies de son missionnaire. Kau forme dans la partie méridionale de Hawaii, un district presque inaccessible, où une population de cinq mille âmes était restée dans l'ignorance presque complète de Dieu, lorsque l'Evangile éclairait, non loin d'elle, d'autres parties de l'île. Le missionnaire Paris s'y était comme exilé depuis moins de deux ans, et, quoiqu'il ne connût qu'imparfaitement la langue des naturels, la Parole du Seigneur, prêchée par lui, avait reçu de telles bénédictions, que ses auditeurs se pressaient autour de lui au nombre de près de deux mille, et que déjà mille quatre-vingt-quatre personnes recevaient de ses mains les symboles de la mort du Christ. Aussitôt l'ennemi prend les armes contre cette jeune Eglise, et se montre décidé à ne reculer devant aucun des moyens qui pourront la faire passer sous le joug de Rome. Ce ne fut d'abord que bruit, spectacles pompeux, attirail de cérémonies papistes. Puis vint la promesse de grandes récompenses pour tous ceux qui déserteraient l'Eglise et se joindraient à eux, et surtout pour ceux qui seraient capables d'enseigner dans les écoles. Le roi et tous les chefs, assuraient-ils, ne manqueraient pas d'embrasser leur parti. Bien plus; la France allait s'emparer des îles, et malheur à quiconque n'adopterait pas la religion de la France! On en ferait justice. Puis, quand tout fut inutile, et que ce zèle si apostolique eut manqué son but, les hostilités commencèrent plus ouvertement; on se moquait des lois du pays, on maltraitait les employés du gouvernement, on pénétrait dans les cabanes des naturels convertis, on y commettait des violences, des larcins. Plusieurs des membres de l'Eglise, affirme le missionnaire, ont été

gravement blessés, et leurs demeures livrées au pillage par des bandes nombreuses d'adhérents du papisme.

A ces moyens, qui pourraient à eux seuls faire juger de la bonté de leur cause, les missionnaires romains en ajoutent beaucoup d'autres, pareils à ceux qui leur font faire ailleurs de faciles conquêtes. Exiger pour toute profession de foi l'imitation de quelques pratiques puériles, se montrer fort indulgent sur la conduite des prosélytes, s'emparer avec soin de tous ceux que des fautes graves ont fait exclure momentanément des Eglises évangéliques, et profiter de leur instruction pour les placer à la tête des écoles; entretenir le penchant à la superstition, pour dominer d'autant mieux sur des hommes qui ne sont encore à bien des égards que des populations d'enfants, calomnier les intentions et la conduite des missionnaires protestants, (tels sont, (on est forcé de le répéter sans cesse dans l'intérêt de la vérité) tels sont les tristes, les indignes moyens qu'un zèle égaré leur fait employer et qui leur donnent accès auprès de beaucoup de personnes. Mais aussi est-il certain qu'ils n'attirent à eux que le rebut de la nation. Ils ont été, dans la main de Dieu, un moyen de purifier les Eglises dans les îles Sandwich, en en séparant les membres qui n'avaient que l'apparence de la piété. Les rapports les plus récents témoignent même, qu'en général le papisme y a perdu le charme de la nouveauté, et qu'un nombre toujours moins grand de personnes y sont séduites par l'étalage de ses pompes, et par ses perfides flatteries. Le missionnaire d'Hilo affirme que dans son immense paroisse, qui se compose de trente Eglises et qui comprend plus de six mille communiants, le papisme lui paraît avoir rétrogradé. «Nonobstant tout le mouvement et le bruit qu'ont fait les prêtres et leurs adhérents, dit-il, il n'y a que les hommes les plus vicieux ou les plus ignorants qui les aient suivis. Encore la plupart

les méprisent-ils, et plusieurs les abandonnent-ils au bout de peu de temps. Les prêtres en sont fort irrités; ils courent de côté et d'autre pour soutenir un mur qui se détache par pièces sitôt qu'ils se sont éloignés. Malheur au mur! Il est enduit de mortier mal lié; et malheur aux prêtres qui l'ont enduit! Dieu fera éclater son indignation contre le mur et contre ceux qui l'ont enduit de mortier mal lié, et l'on dira: «Le mur n'est plus, ni ceux qui l'ont enduit.» (Ezéch XIII, v. 15.) Cette prophétie de l'Ecriture s'accomplira à l'égard du papisme; oui, elle s'accomplira à la lettre, non par armée ni par force, mais par l'Esprit de l'Eternel des armées. Cependant, des combats nous attendent encore. Nos jésuites sont adroits, infatigables. Leur grand point de mire est, pour le présent, de désorganiser nos écoles et de détourner la génération nouvelle du chemin de l'instruction et de la vertu. Leur duplicité, leurs flatteries, leur forfanterie et leurs menaces sont connues. Ils ne craignent pas de résister ouvertement aux autorités civiles. Il n'y a que peu de jours qu'à Hilo un de leurs prêtres excitait publiquement ses disciples à pendre le premier employé protestant qui oserait les forcer à se soumettre aux lois du royaume sur l'instruction publique.»

La mission romaine paraissait être dans l'attente d'un renfort imposant de prêtres et de religieuses venant d'Europe. Ses derniers rapports comptent neuf prêtres, environ douze mille prosélytes, cent écoles et trois mille écoliers.

Nous avons dit, que malgré des difficultés de tant d'espèces, les Eglises évangéliques des îles Sandwich sont dans une époque de progrès et d'affermissement. En fournir la preuve est pour nous une douce tâche. Puissions-nous, par les détails qui suivent, exciter la recon-

naissance, et provoquer les prières de beaucoup de nos frères!

Le dernier rapport général disait, en parlant de l'ensemble des Eglises: « Quoique les effusions du Saint-Esprit n'y aient pas été aussi abondantes qu'à de précédentes époques, elles n'ont pas manqué entièrement; les missionnaires de plusieurs stations ont reçu de précieux et évidents témoignages de son influence salutaire. Les assemblées ont été presque partout nombreuses et intéressantes. La lumière et la vérité font des progrès. Il est hors de doute que la vraie piété a pris racine dans le peuple.»

Heureux le pays chrétien dont ces paroles peuvent exprimer l'état religieux! Eh bien, elles s'appliquent aux Églises formées au milieu des peuplades sauvages des îles Sandwich, et qui en comprennent environ la cinquième partie. C'est ce que vont confirmer les détails suivants relatifs à quelques Églises.

A Waiméa, paroisse qui compte deux mille communiants, répartis entre seize Eglises, le missionnaire Lyons déclare que presque partout le Seigneur a imprimé une nouvelle vie à son œuvre. « Dans ma précédente tournée, ajoute-t-il, il s'était trouvé une multitude de personnes auxquelles les priviléges de l'Eglise avaient dû être retirés. Dans cette tournée-ci, il s'en présenta beaucoup qui me demandèrent, avec l'expression du repentir, de les réintégrer dans la jouissance de ces grâces. Ceux qui avaient manifesté ces sentiments depuis un certain temps obtinrent cette faveur ; on attendit pour les autres jusqu'à ce que de nouvelles preuves eussent confirmé la sincérité de leur repentance. Nous admîmes aussi quelques candidats. C'est vraiment un temps de calme et de rafraîchissement pour les Églises. Les anciens ont fait preuve d'activité et de vigueur dans l'accomplis-

sement de leurs devoirs ; et presque tous les membres de l'Eglise ont eu une conduite qui a rendu superflu l'usage de la discipline. » Une nouvelle tournée du missionnaire eut lieu bientôt après, et lui donna occasion d'écrire ces mots : « L'état de mes Eglises offre de grands sujets de joie. Depuis ma précédente visite, le Seigneur a fait descendre sur elles la douce rosée de son Esprit. Ceux des membres de l'Eglise qui avaient dû demeurer suspendus, ayant porté des fruits évidents de repentance, ont tous été rétablis dans leurs priviléges. Il y a eu aussi de nouveaux cas de réveil et de conversion ; plusieurs ont été baptisés et admis à s'asseoir autour de la Table du Seigneur, avec la foule nombreuse des disciples. »

« Paix et prospérité ont marqué l'année actuelle dans notre Eglise, écrit le missionnaire de Hilo. Aucune défection signalée. La vérité et la justice ont poursuivi leur marche progressive. Le Saint-Esprit est descendu sur quelques portions de ce vaste champ. Les fidèles ont été excités à un redoublement de vigilance, de prières, de travail, et nombre de pécheurs ont cherché la face du Seigneur. Des tentations nous ont environnés, des épreuves nous ont assaillis ; des dangers, pareils à des nuées orageuses, se sont amassés sur nos têtes. Mais le Seigneur règne, et nous savons que les nuées sont éclairées à leur surface supérieure par les rayons d'un soleil éternel. »

Le rapport de Kailua est moins encourageant, et doit faire sentir aux chrétiens de la France et du monde entier le besoin de soutenir par leurs prières l'œuvre qui se poursuit aux îles Sandwich. « Jamais, écrit le missionnaire Thurston, la manie d'émigrer aux îles occidentales n'a été aussi grande qu'à présent ; elle s'est communiquée aux membres de l'Eglise qui nous ont quittés au nombre de soixante-dix, depuis une année, pour se joindre aux Eglises de Maui et d'Oahu. Toutes les classes du peuple,

poussées comme par une commotion électrique, se précipitent du côté du siége du gouvernement; tous les mouvements auxquels donne lieu un nouvel état de choses excitent leur curiosité. La licence des mœurs, devenue, pendant un temps, non-seulement légitime et honorable, mais même lucrative, n'agit que trop puissamment sur beaucoup d'individus. Tels qui partent dans de bonnes intentions, s'égarent au milieu des tentations qui les enveloppent de toutes parts. Les natifs d'Hawaii, fussent-ils même chrétiens sincères, n'ont guère la fermeté de principes et la décision de caractère qu'il leur faudrait pour passer impunément au travers d'une telle épreuve... L'état de la religion, dans notre Eglise, n'a pas été tel que nous l'aurions désiré; il y a plus de relâchement que par le passé, moins de sérieux intérêt pour la prédication de la Parole.»

Que pourrait-il y avoir, en revanche, de plus réjouissant que ces paroles d'un des missionnaires de l'île Molokaï, M. Hitchcock, écrivant au mois de mars 1845 : « L'œuvre missionnaire prend dans l'île entière un aspect « chaque jour plus favorable. Les heureux effets de nos « réunions extraordinaires se voient encore dans la sagesse « de conduite, et dans l'esprit de prière de nos chrétiens, « dans leur sollicitude pour le salut des pécheurs, dans leur « persévérance, au milieu des tribulations auxquelles la « piété les expose. On n'avait pas vu jusqu'à présent, que les « personnes qui ne manifestent aucun intérêt pour le salut « de leurs âmes, se crussent appelées à prendre part à « des œuvres de bénéficence; elles ne contribuaient ni aux « charges d'Eglise, ni au soulagement des pauvres. Mainte- « nant, au contraire, il se trouverait difficilement un homme « à Halawa, le plus populeux des villages de l'île, qui ne « s'intéressât pas à toutes sortes de bonnes œuvres. Tous « les hommes se sont rendus dans les montagnes pour

« préparer le bois nécessaire à la construction d'un nou-
« veau temple. Ils ont tous souscrit pour l'entretien de
« M. Andrews. . . . L'esprit que manifestent les membres
« de l'Eglise est on ne peut meilleur. Tels d'entr'eux
« n'ayant que la nourriture et de quoi se vêtir, et ayant
« appris, comme Paul, à s'en contenter, emploient le
« temps dont ils peuvent disposer, à aller faire du bien
« de maison en maison. Plus ils apprennent à connaître
« l'esprit de l'Evangile, plus ils en éprouvent eux-mêmes
« l'influence divine, et plus ils le font voir par leur bonté
« envers les malades et les nécessiteux, et par la compas-
« sion que leur inspirent les impénitents. Ce n'est pas en
« vain que nous avons fait quelques efforts pour les ame-
« ner à plus de délicatesse dans le sentiment, tout comme
« aussi à des manières plus douces, et à plus de propreté
« et de convenance dans les vêtements.»

Enfin nous sommes heureux de pouvoir communiquer comme nouvelles très-récentes, ces notes courtes, mais significatives, envoyées en attendant de plus amples détails : « Si les causes de découragement abondent,» dit le missionnaire Paris touchant l'intéressante station de Kau, « les sujets d'encouragement sont encore plus
« nombreux. Tandis que quelques chrétiens sont stupides,
« ignorants et morts, et que d'autres sont tombés dans les
« piéges du diable, la grande majorité des membres de
« l'Eglise demeurent fermes dans leur profession, croissent
« en grâce, donnent les preuves les plus manifestes de
« piété. Le papisme est stationnaire, ou plutôt il cède du
« terrain.» A Hilo beaucoup de personnes ont été ajoutées à l'Eglise. A Lahaina, l'intérêt s'est plus que jamais porté sur la religion. On se rend en foule aux assemblées religieuses. « Des hommes,» écrit M. Baldwin, en date du 8 novembre, « naguères pécheurs endurcis, voués au
« mal, ont été amenés au sentiment du prix de leurs

« âmes, et s'occupent sans relâche de choses sérieuses.»

Assistons encore de plus près à quelques portions de l'œuvre de ces hommes dévoués, qui viennent de nous parler de leurs troupeaux avec tant d'amour et de franchise. Il en est plusieurs dont les paroisses s'étendent sur de vastes territoires, et exigent des efforts inouis. Comment s'y prendra celui à qui est confiée la surveillance de trente Eglises, de cinquante à mille membres chacune, disséminées sur une étendue de cinq à six cents milles carrés, et qui ne communiquent entr'elles qu'au travers de montagnes, de précipices, de ravins et de torrents presque impraticables? Que peut un seul missionnaire pour de telles paroisses, dont les membres laissent encore tant à désirer, manquent d'une première éducation, sont sous l'influence d'une indolence naturelle et d'exemples pernicieux? Ne pouvant complètement abandonner aucune portion de l'œuvre à des aides encore trop peu capables, il ne doit perdre de vue aucun de ces nombreux troupeaux; il les visite plusieurs fois par année; il le fait souvent au péril de sa vie. « Par la grâce de Dieu, « j'ai pu,» dit le missionnaire Coan, « faire pendant les « dix derniers mois, huit tournées dans ma paroisse, « quatre dans le district de Puna, et autant dans les dis- « tricts les plus éloignés de Hilo. Chacune d'elles m'oc- « cupe de huit à vingt jours. Toujours laborieuses, elles « exposent souvent à de grands dangers, en raison des « torrents impétueux, qui ont plus d'une fois servi de « tombeau au voyageur. Deux ou trois natifs ont péri « dernièrement en voulant en traverser un, et d'autres « n'ont pu échapper que par miracle. Un petit tertre « couvert d'herbe, sur les bords d'un de ces torrents, « marque la tombe solitaire d'un étranger qui fut entraîné « par la violence des eaux jusqu'à une cataracte de cent « pieds de hauteur. Il n'y en a guère moins de trente à

« passer et à repasser chaque fois que j'ai à faire le tour « de Hilo. Mais je n'en dirai pas davantage, je ne voulais « que louer notre fidèle Protecteur qui nous a garantis « jusqu'à ce jour, au milieu des dangers.»

Les services religieux se font régulièrement dans ces Eglises dispersées par des natifs convertis, qui soignent le troupeau selon leurs forces en l'absence du missionnaire; c'est gratuitement que la plupart s'acquittent de leurs fonctions. « En outre,» dit encore M. Coan, « j'ai depuis « quelque temps sous ma direction deux ou trois per- « sonnes salariées, dont l'office est de parcourir Hilo et « Puna, de visiter chaque village, chaque hameau, « chaque maison et chaque individu, d'annoncer la « Parole, de converser et de prier en tout lieu, et avec des « personnes de toute classe. Ils m'informent constamment « de leurs progrès et de leurs succès par des lettres et des « messagers. Puis au bout de quelques mois ils reviennent « auprès de moi prendre un peu de repos, et perfec- « tionner leur instruction, avant de recommencer leurs « courses. C'est à la générosité de deux amis de la mis- « sion que je suis redevable des moyens de leur accorder « un salaire. Quant à leur entretien, ils le reçoivent des « membres de l'Eglise. Cet essai a produit d'heureux « résultats qui m'encouragent à y persévérer.»

Ce que les missionnaires des îles Sandwich font pour l'éducation de la jeunesse, est proportionné à l'importance de ce moyen de civilisation et d'avancement religieux et moral. Les *écoles ordinaires*, au nombre de plus de trois cents, fondées par eux seuls, pourvues par eux de livres et de maîtres, sont censées remises aux mains du gouvernement, qui fait les réglements, nomme les surveillants, pourvoit aux frais d'entretien, exige de tous les enfants entre quatre et quatorze ans une fréquentation régulière. Mais elles ont plus que jamais besoin

de l'œil vigilant, et des soins attentifs de leurs premiers fondateurs, pour suppléer à l'indifférence d'une multitude de parents, au défaut de capacité des surveillants et des maîtres, et à l'hostilité bien déclarée des prêtres, qui, partout où ils n'ont pu fonder eux-mêmes d'école, interdisent à leurs prosélytes d'y envoyer leurs enfants, ou de payer les amendes que la loi du pays prononce contre les délinquants.—Quelques cents enfants, pris parmi ceux qui donnent le plus d'espérance, sont, en outre, élevés comme pensionnaires dans les familles des missionnaires, au moyen de contributions fournies en partie par les membres des Eglises.—Une école pour les instituteurs, une autre pour les enfants des missionnaires, une autre encore pour les enfants des chefs, s'ajoutent à toutes les précédentes. « Nous ne pouvons,» dit la conférence des missionnaires, à l'occasion de cette dernière école, « exprimer tout « notre reconnaissance envers Dieu, et notre bonheur, « en voyant ces enfants, destinés à remplir un jour le « rôle de chefs de la nation, être enlevés aux habitudes « d'oisiveté et de vagabondage des anciens temps, et « préservés de l'influence de toute une cour d'hommes à « demi-payens, à une époque surtout, où des jésuites, « pleins d'astuce, les auraient surement fait tomber dans « leurs piéges. Maintenant ils se forment à des habitudes « d'ordre et de moralité, ils prennent le goût d'une vie « régulière, ils font de rapides progrès dans divers genres « d'instruction ; ils sont sous les soins d'hommes qui s'efforcent de faire passer dans leur cœur la parole de vie, « et qui ne cessent de fléchir le genou devant Dieu pour « eux, afin qu'un jour ils deviennent des pères et des « mères pour l'Eglise de Christ.»—Enfin deux *séminaires* complètent les moyens d'instruction et d'éducation mis en œuvre par les missionnaires. Celui de Lahainaluna contient environ cent trente jeunes gens, il devient d'une

nécessité tous les jours croissante depuis l'organisation régulière d'un gouvernement Hawaïen, et contribuera à lui fournir des hommes éclairés pour exercer les divers emplois. Plus tard aussi il en sortira, moyennant la bénédiction divine, des pasteurs pour les Eglises.—Le séminaire de Wailuku pourvoit à l'instruction supérieure d'environ cinquante jeunes filles. Fondé avec la perspective d'une réussite difficile, il a donné chaque année des résultats plus heureux. Les mois de juin et de juillet 1844 furent pour cette intéressante institution une époque de grâce bien particulière. Un grand sérieux s'empara du cœur de ces enfants. Plusieurs sentaient le besoin de s'ouvrir à leurs supérieurs sur leur état spirituel; elles se réunissaient en petites troupes pour prier et s'exhorter mutuellement. Cette disposition alla croissant de semaine en semaine, jusqu'à ce que l'école presque entière y participa. Souvent les enfants se levaient avant le jour pour prier. Le goût de l'amusement semblait avoir cessé; un seul grand objet paraissait les occuper. Toute excitation resta étrangère à ce mouvement. Rien qui ne se fît avec calme et tranquillité. La parole de Dieu exposée dans sa simplicité fut le seul moyen par lequel on parlât à leurs cœurs. C'était la semence répandue chaque jour depuis plusieurs années, qui, tout-à-coup germait et levait sous l'influence du soleil de justice. Cet état de choses n'a point subitement cessé, comme il n'arrive que trop souvent, surtout quand il s'agit de jeunes personnes. Il a laissé, au contraire, des fruits permanents. Un trait qui doit être cité comme bien rare parmi ce peuple, c'est que plusieurs de ces élèves ont la conviction de n'être pas encore passées de la mort à la vie. Quelques-unes ont déjà été admises au nombre des membres de l'Eglise.

Ce ne sont pas encore là tous les traits qui caractérisent la mission des îles Sandwich. Un des plus intéressants est

sans doute le zèle qui porte plusieurs de ces Eglises, si récemment formées, généralement si pauvres, à s'efforcer d'entretenir elles-mêmes leurs pasteurs, à bâtir des temples et des maisons d'école. Honolulu, Ewa, Lahaina, Wailuku marchent, sous ce rapport, en tête des autres, en raison, peut-être, de circonstances extérieures plus favorables. Transportons-nous dans une de ces Eglises; assistons à une assemblée du troupeau tenant à honneur de s'imposer de plus fortes charges pour l'Evangile. En 1844, plusieurs membres de l'Eglise de Wailuku (île Maui) proposent que le troupeau prenne à sa charge les frais du culte. Une réunion nombreuse se forme. On entend des discours fort animés sur le devoir de salarier le pasteur, sur l'avantage qui en résulterait pour eux-mêmes et pour la cause des missions, et bientôt l'assemblée se prononce à l'unanimité. « Nous n'accepterons plus, dit-elle, le salaire envoyé à M. Clark par la Société missionnaire d'Amérique, et ce sera l'Eglise de Wailuku qui se cotisera pour y suppléer. L'argent qui était envoyé d'Amérique pour cet objet, sera expédié dans des lieux où le nom du Sauveur n'est pas encore connu. Les contributions mensuelles et celles qui se font pour des objets spéciaux, resteront distinctes de celle qui a pour but le traitement de notre pasteur. » Aussitôt des collectes commencent; au bout de six mois, deux cents dollars sont recueillis, plus de la moitié en argent. L'élan continue. « Je ne crois pas, dit le missionnaire, qu'ils soient en état « d'atteindre complètement leur but. Mais c'est un com- « mencement. Tout a été spontané de leur part.»

A Kohala, île Hawaii, le temple tombait en ruines. Le peuple y est très-pauvre; aucun argent n'y circule. Le troupeau se met lui-même à l'œuvre. Il se répand dans les montagnes à six, huit milles de distance. Deux à trois mauvaises haches sont tout ce qu'il possède pour ce

travail. Les arbres sont gros et d'un bois aussi dur que le chêne; mais la patience, la persévérance de ces pauvres gens ne sont pas de nature à céder; les arbres sont abattus; des poutres, longues de quarante pieds, sont équarries, et bientôt elles couvrent la terre en grand nombre. Alors quatre-vingts, cent, cent cinquante personnes s'attellent à une corde fixée à l'un des bouts, tirent le lourd fardeau par monts et par vaux, au travers des forêts, des broussailles, des ravins bordés de précipices, et, au bout d'une journée de rudes efforts, parviennent à déposer une poutre sur le terrain choisi pour la construction de l'édifice. C'est ainsi que jour après jour, on les voit lentement arriver. Des bœufs, encore qu'on en eût possédé, auraient été inutiles dans une contrée coupée, en tout sens, de milliers de ravins d'une profondeur de trente à douze cents pieds.

Quelques mots enfin sur les progrès de la civilisation dans les îles Sandwich. Tout y était à l'état sauvage, il y a vingt-cinq ans. D'année en année, le peuple entier tend à en sortir; mais c'est le peuple des Eglises qui s'avance le plus rapidement et le plus sûrement dans la voie du progrès matériel. Les maisons deviennent spacieuses et se construisent avec plus de solidité. Elles sont pourvues des meubles les plus indispensables; on pourrait dire que le luxe commence à paraître dans quelques-unes. L'ombrelle, le miroir, le bureau, la pendule même, s'y sont introduits tout aussi bien que la table et les chaises, le marteau et la scie, la cuillère et le couteau. Des étoffes diverses servent à varier les habillements qui, il y huit ans à peine, ne se composaient que du *kapa* indigène. Les propriétés s'entourent de murs; la culture s'enrichit de diverses sortes de grains et de légumes. Les productions du pays sont, dans quelques-unes des îles, l'objet d'un commerce lucratif; au lieu de soixante à soixante-dix

vaisseaux qui mouillaient annuellement à Lahaina, l'année 1844 en a vu arriver plus de trois cents, apportant aussi, hélas! pour la plupart, les tentations les plus funestes. Diverses sortes de bétail sont devenues communes; le lait, innovation toute récente, sert à la nourriture des familles, et le missionnaire, depuis deux ou trois ans, est quelquefois attendu, dans ses courses, avec la jatte de lait rafraîchissant. Toutefois, lisons-nous dans la lettre d'un missionnaire : « Ne vous faites pas une idée trop favorable de l'état de la civilisation; surtout ne l'élevez pas dans votre imagination au niveau de celle qui vous entoure. La dégradation d'une grande partie du peuple est encore effrayante. C'est une vue qui me fait saigner le cœur. Les éléments du vieux chaos ont été profondément remués. Maintenant apparaissent des formes indécises, vagues linéaments d'un ordre meilleur; des accents d'harmonie, encore confus, arrivent faiblement à l'oreille. Mais devant nous est un jour plus brillant. L'année du Jubilé viendra. Le Seigneur veuille la hâter! »

VARIÉTÉS.

La Science botanique avancée par l'œuvre des Missions.

M. Lemue, missionnaire à Motito, ayant envoyé au Directeur de la Maison des Missions de Paris, un cadeau de quelques centaines de plantes rares recueillies par lui, dans ses excursions missionnaires, celui-ci, d'accord avec le Comité, n'a pas cru qu'il pût en faire un meilleur usage qu'en les offrant à M. le baron Benjamin Delessert,

ancien vice-président de la Chambre des Députés, dont le riche herbier a obtenu une réputation européenne. M. Delessert, reconnaissant de cet envoi, s'est empressé de le soumettre à l'appréciation de M. Decaisne, professeur au Jardin du Roi, et voici l'article que l'on lit à ce sujet dans la *Revue botanique*, du mois de mai dernier :

Note sur des Plantes nouvelles recueillies dans l'intérieur de l'Afrique australe.

« Le magnifique herbier de M. Benjamin Delessert vient de s'enrichir d'une collection de plantes auxquelles leur origine donne beaucoup d'intérêt. Elles ont été recueillies par M. Lemue, missionnaire évangélique français dans le pays des Bamanquatos, des Bassaa et des Kalagaris, au nord-ouest et à l'est de Litakoun, c'est-à-dire, dans cette partie intérieure de l'Afrique australe, sur laquelle on ne possède d'autres documents que ceux publiés par Burchell, et qui n'a plus été explorée depuis ce voyageur M. Lemue s'est établi, depuis 1833, à Motito, station fondée par lui, à cinq lieues de Litakoun et à soixante lieues environ des frontières sud-est de la colonie. Les plantes recueillies par lui sont généralement en beaux échantillons, bien complets, et préparés avec plus de soin qu'on n'aurait été en droit d'en attendre de la part d'un homme peu familiarisé avec la botanique. En les examinant, pour les nommer, M. J. Decaisne a particulièrement porté son attention sur quelques-unes d'entre elles qui lui ont paru nouvelles, ou dont il a pu tracer les caractères d'une manière plus exacte et plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui. Les observations qu'il a faites à ce sujet ont été réunies par lui dans une lettre qu'il a bien voulu nous adresser, et de laquelle nous

extrayons les phrases diagnostiques et les observations suivantes :

1. *Harpagophythum procumbens* DC. *Prod.* 9, page 257, — Delessert *Icon. Selec.* vol. 5, tab. XCIV, mox edend.

Uncaria procumbens Burch! *Trav.* I, page 536 et 529, *ic. fruct.* (Sesameæ)

H. foliis palmatilobatis v. palmatifidis, lobis oblongis grosse sinuato-incisis utrinque sed presertim subtus pruinosis, dense inspersis; pedicellis axillaribus solitariis 1-floris, imâ basi biglandulosis, petiolum medium vix æquantibus; foliolis calycinis lanceolatis acutis; corollâ ringente, tubo ampliato, inferne constricto, subarcuato, lobis subæqualibus, rotundatis; fructu harpagonibus v. ramis compressis, spinosis, apice uncinatis, glandulis pruinosis insperso, demum glabro; seminibus ovatis, testâ lucidâ nigricante scrobiculatis; embryone cylindraceo, albido. Dne.

Crescit in Africâ australi.

La collection de M. B. Delessert renferme le fruit d'une autre espèce, qui est évidemment nouvelle, mais dont on ne connaît pas encore les autres parties.

2. *Harpagophytum Burchellii* Dne in Delessert *Icon. Select.* vol. 5, page 40, mox edend.

H. fructu lignoso, ovato, antice compresso, harpagonibus simplicibus, subteretibus, basi confluentibus, apice angulosis, 3-4 uncinatis, glabris.

Crescit in Africâ australi ad Kalagari.

3. *Pretrea zanguebarica* Gay; ramulis puberulis; foliis subsessilibus pinnatilobatis, lobis acutis subangustatis; pedunculis folio brevioribus imâ basi biglandulosis; laciniis calycinis lanceolatis; fructibus bicornibus ut in *P. Bojerianâ* ex icon. a cl. J. Gay olim delineatâ et

Mss (ex specim. manco herb. Loureiri in herb. Mus. Par.).

Martynia zanguebarica Lour! *Viri biri.*

4. *Pretrea Bojeriana* Dne; ramulis puberulis; foliis breviter petiolatis pinnatilobatis, lobis inæqualibus obtusis setâ brevi terminatis; pedunculis folia duplo superantibus imâ basi biglandulosis; bracteolis setaceis; foliolis calycinis lanceolatis; corollâ late ringente; fructibus glabris (ex specim. in herb. Mus. Par.).

Dicerocaryum sinuatum Boj. Ann. sc. nat. vol. 4, 1835, p. 269, tab. X.

Pretrea eriocarpa Dne; ramulis pubescenti-hirtis; foliis obtuse lobulatis v. grosse dentatis petiolatis; pedunculis folia duplo superantibus, imâ basi biglandulosis; bracteolis setaceis; foliolis calycinis lanceolatis; corollâ late ringente, puberulâ; fructibus cupulatis, nervosis, bicornibus, pubescenti-hirtis.

Hab. Africa austr. circa Litakoun. (Cl. Lemue in herb. Lessertiano.)

« J'ai longtemps hésité sur le choix du nom générique que j'aurais à adopter à l'égard de ces trois dernières espèces. Mais après m'être assuré que la plante décrite par Loureiro, sous le nom de *Martynia zanguebarica*, possédait un fruit identique à celui du *Dicerocaryum* de M. Bojer, je me suis décidé à suivre la nomenclature du Prodrome, tout en regrettant, je l'avoue, que le caractère du genre *Pretrea* n'ait pas été formulé, en 1824, par M. Gay. Je comprends, en effet, qu'on se dispense de caractériser de nouveau une plante bien connue; mais comment reconnaître un fruit qui se rapproche de celui de *Paliurus* dans les termes employés par Loureiro : « Capsula lignosa, *subovata*, *compressa*, *utrinque bisulcata*, *2-rostris*, *4-locularis*, *1-sperma*, *2-valvis; rostris recurvis :* cortice coriaceo, tenui. » Et comment

n'avoir pas à regretter, dès lors, de se trouver, pour ainsi dire, dans l'obligation d'employer, sous prétexte d'antériorité, un nom auquel se rattachaient de semblables inexactitudes. Le droit de priorité d'un genre ou d'une espèce ne devrait enfin être admis, ce me semble, qu'à l'égard d'objets sur lesquels on n'aurait jamais à hésiter. Ce cas n'eût point été douteux, à mes yeux, avant la publication du Prodrome; le nom de *Dicerocaryum* aurait dû prévaloir, puisqu'il se rattachait à une plante exactement décrite et figurée, tandis qu'il n'en était pas de même à l'égard du *Pretrea.* Aujourd'hui, en cherchant une chance d'erreur, je retomberais immédiatement dans une autre; en effet, les plantes de Loureiro et de M. Bojer, quoique parfaitement distinctes, ont été réunies dans le Prodrome. J'aurais donc à en citer une synonymie plus compliquée encore qu'en suivant la marche qui m'est tracée, et c'est aussi la nomenclature du Prodrome que je crois devoir employer. »

J. Decaisne.

NOUVELLES RÉCENTES.

Guerre entre les Caffres et le gouvernement de la Colonie.

Une terrible guerre vient d'éclater entre les Caffres et le gouvernement de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Les hostilités ont commencé le 16 avril dernier, près de la station missionnaire de Burn's-Hill, située vis-à-vis des gorges des monts Amatola. Plusieurs engagements ont déjà eu lieu, dans lesquels les Caffres ont été plutôt vainqueurs que vaincus. Le colonel Somerset et le

major Dickson, manquant de troupes, et n'ayant que trois à quatre mille hommes à opposer à des hordes considérables de barbares, ont fait demander des renforts à la ville du Cap. D'après les dernières nouvelles, les frontières-est de la colonie étaient dans l'état le plus alarmant, et les Caffres menaçaient d'attaquer Graham's-Town; déjà ils avaient pillé et dévasté plusieurs fermes et villages, et en avaient massacré les habitants. Toutes les stations missionnaires de ces quartiers sont dans le plus grand danger, si déjà elles ne sont détruites; le camp anglais est établi sur l'emplacement de celle de Burn's-Hill. Triste guerre que celle à laquelle il a été préludé par l'assassinat du missionnaire Scholtz, et qui peut s'étendre sur toute la lisière de la colonie, jusqu'au nord. Prions pour tous les missionnaires, leurs familles et leurs troupeaux, et demandons au Seigneur que le terrible fléau de la guerre s'arrête avant d'avoir pénétré jusqu'au pays des Béchuanas!

APPEL.

Le Comité croit devoir rappeler aux amis de la Société, qu'il n'a point perdu de vue son projet de fonder une mission aux Antilles françaises. Il attend toujours des Eglises les ouvriers qu'il désirerait pouvoir y envoyer. Déjà un maître et une maîtresse d'école se sont présentés à lui; mais il lui faudrait un ou plusieurs ministres pour entreprendre et fonder cette difficile mission. Rappelons-nous que ce n'est pas seulement pour nous un droit mais un devoir, de faire annoncer l'Evangile aux nègres de nos colonies. Demeurerons-nous plus longtemps indifférents sur cette question? Que ceux d'entre nos amis qui ne sentiraient pas l'imminente responsabilité qui pèse sur nous à cet égard relisent les généreuses paroles de

M. A. de Gasparin sur ce sujet, à la dernière Assemblée générale de la Société!

Déjà à l'Assemblée générale de la Société, tenue le 4 mai 1843, l'honorable député et membre zélé du Comité des Missions avait dit, et nous éprouvons le besoin de répéter le passage suivant de son discours :

« On a fait du bien en Afrique, et l'on croit avoir rempli tout son devoir. Il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas pour rien que, par une suite de miracles, on peut le dire, Dieu nous a conservés, malgré nos fautes et notre tiédeur, nous minorité protestante et évangélique, au milieu des partisans d'une religion que nous croyons funeste aux âmes. Si Dieu a protégé cette poignée de protestants, c'est pour évangéliser les populations catholiques qui appartiennent à la France. Sans doute, il faut annoncer l'Evangile au monde entier; néanmoins, il y a des devoirs particuliers qui tiennent à la position et au langage. Nous avons des devoirs de ce genre, et d'abord vis-à-vis des colonies françaises. Le Rapport vous les a signalés; les avons-nous remplis? Non. Nous avons la loi, nous avons le gouvernement pour nous. Dans nos colonies, il n'y a pas seulement des esclaves, il y a aussi toute une population libre, bien disposée pour nous, puisque le protestantisme lui rappelle des idées de sympathie, de protection et d'affranchissement. Nous n'avons pas envoyé un ouvrier, nous n'avons pas dit un mot à cette population. Un grand acte se prépare, l'abolition de l'esclavage, qui sera un grand bien ou un grand mal, selon qu'il sera ou non secondé par la religion. Faut-il dire que nous ne sommes qu'un million cinq cent mille protestants en France? Messieurs, les Apôtres n'étaient pas si nombreux, quand ils entreprirent la conquête du monde. D'ailleurs, Dieu sera avec nous, et fera ce que nous ne pouvons faire.»

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHESDA.

Baptême de six personnes à la fête de Noël.—Endurcissement du chef Morosi.—Fête païenne dispersée par le missionnaire.—Commencement de persécution.—Détails ultérieurs sur les persécutions.—Devoirs des chrétiens de France.

Béthesda, le 27 janvier 1846.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Que de fois en traversant les plages désertes, où les lieux de refuge même ne sont pour la plupart que des repaires de violence et de crime, ne me suis-je pas souvenu de l'histoire d'Elie ! Je le suivais alors dans sa fuite précipitée, lorsque proscrit, comme il l'était, par une reine idolâtre, il errait dans le désert sans guide terrestre et sans secours humain. Je sympathisais profondement avec le saint prophète, lorsqu'assis sous son genêt, exténué de fatigue, rongé par la douleur que lui causaient les abominations des hauts lieux, il s'écrie : « C'est assez, oh Eternel ! prends maintenant mon âme ! »—Mais que dire de cette apparition du messager céleste ? que dire de ce gâteau miraculeux cuit au charbon, et de cette fiole d'eau placée à son chevet ? que dire enfin de son colloque avec l'Eternel des na-

tions, son Père et notre Père ?—Comme Jacob, il est entré dans une lutte avec Celui qui ne peut être nommé. Quoique couvert de mille infirmités, il s'y est engagé avec une foi puissante ; il s'était trompé sur plusieurs points, mais il a été redressé ; ses pas avaient commencé à chanceler, mais le voici fortifié ; il pensait mourir d'angoisse, mais le voilà qui part plein de vie et de courage pour sacrer des rois et ordonner un prophête. Il avait perdu toute espérance pour ce peuple rebelle, auquel il annonçait les conseils du Dieu fort—et aujourd'hui il sait que Celui-ci s'est réservé sept mille hommes en Israel qui n'ont pas fléchi leurs genoux devant Baal. Et tout cela il l'a appris à l'approche de ce son doux et subtil qui prélude à la majesté divine ! — C'est pourquoi ne perdons pas courage, chers frères. Quoique nous aussi nous marchions aujourd'hui au milieu d'une nation dure et rebelle à Dieu, gouvernée par des maîtres injustes et grossiers ; quoique nous aussi nous voyions les autels de l'Eternel démolis, les enfants de Dieu persécutés, confions-nous dans la puissance de l'Eternel qui dispose de tout, et choisit souvent ce qui est petit et ce qui n'est rien pour en faire quelque chose, afin de couvrir de confusion ce qui est grand aux yeux de la chair.

« Les faits que j'ai à vous communiquer sont de nature à vous faire comprendre le but de cette introduction. Malgré l'opposition brutale des mondains, opposition qui s'est généralement changée en haine ouverte contre l'Evangile, j'ai à vous faire part d'une nouvelle victoire, et à vous montrer un second trophée spirituel que je désire humblement, avec vous, déposer dans le temple de gloire de notre Seigneur Jésus-Christ. A la fête de Noël de l'année qui vient de s'écouler, j'ai pu ajouter six nouveaux membres au petit troupeau de

fidèles de l'Eglise de Béthesda. La reception solennelle de ces adultes a été suivie le dimanche après du baptême de sept enfants, de l'âge le plus tendre jusqu'à celui de huit ans, que plusieurs de ces néophytes et quelques anciens membres de notre Eglise se sont sentis pressés d'offrir à l'Eternel en sacrifice d'agréable odeur. C'est donc, à vrai dire, treize âmes qui, ces jours derniers, sont entrées dans le filet du royaume des cieux. Puissent-elles toutes, au grand jour où les anges assis sur le rivage de l'Eternité en examineront le contenu, être trouvées parmi ce qu'il y a de bon! (Matth. XIII, 48.)

« Je n'entrerai pas ici dans de longs détails sur la vie et la conversion de chacune de ces personnes. Dans le *Lessouto* comme dans presque tous ces pays, où le thermomètre de la vie intellectuelle est descendu au-dessous de zéro, les conditions se ressemblent beaucoup, et l'on trouve rarement quelque chose de distinctif et de saillant, soit dans les égarements des pécheurs, soit dans leur retour à la maison paternelle. Parmi ces néophytes se trouvait ce *Tsegoa* dont naguère je vous ai raconté l'histoire, et que j'ai appelé « *notre* enfant prodigue par excellence.» (1) *Esaü Linaké*, qui dans sa jeunesse avait été vendu comme esclave pour la valeur de deux chèvres, et *Marthe Mamollo*, dont la conversion a fait beaucoup de bruit dans le pays et lui a valu de violentes punitions. (2) Les trois autres femmes qui ont été bap-

(1) Voyez XXe année, p. 377 et suiv.

(2) Nous avons supprimé les détails intéressants donnés par M. Schrumpf sur ces trois personnes, afin de pouvoir communiquer aux amis de la Société toute la partie de la lettre de notre frère, où, nous peignant ses détresses, il fait appel à nos plus vives sympathies et à nos ferventes prières.

Rédacteurs.

tisées avec celle dont je viens de parler sont *Ruth Libéla*, *Eunika 'Ntsegi* et *Naomi Makoko.* Je les recommande toutes ensemble à la puissante grâce du Seigneur et à vos ferventes prières.

« Mais pour que vous soyez à même, chers frères, de juger sainement du caractère de ces conversions et de l'état de l'œuvre en général, je ne dois pas vous laisser ignorer certains événements qui ont eu lieu autour de nous dans ces derniers temps. Vous verrez par là que s'il est vrai que l'Esprit de Dieu travaille manifestement dans quelques âmes et les amène à un nouvel ordre de choses, il est incontestable d'un autre côté que la nation des Baputis, considérée en masse, est plus que jamais opposée à l'introduction du christianisme. Les victoires même, qui ont été remportées par l'Evangile de Jésus-Christ, sur les idoles du Lessouto, n'ont fait pour la plupart qu'exaspérer les esclaves du péché, et le paganisme dans ces lieux ne ressemble pas mal à cette *hydre* à sept têtes dont nous parle la fable, et à qui il en renaissait plusieurs dès qu'on en coupait une.—Je tâcherai donc de vous initier à la vie publique et privée des Baputis, en vous les montrant au milieu du tumulte et dans le conseil de la nation. Partout, hélas ! vous les trouverez ennemis du réveil, partisans de l'ancien système, et souvent même persécuteurs implacables de la vérité.

« Il y a longtemps que je ne vous ai plus parlé du chef *Morosi;* c'est que sa conduite envers les missionnaires a été des plus affligeantes. Cet homme a continuellement tâché d'entraver notre marche par tous les moyens qui sont à sa disposition. Sa malveillance néanmoins ne l'empêche pas de venir souvent au culte et de faire *l'aimable* dans ma maison. Dernièrement j'ai profité de l'une de ses visites, pour lui faire des remon-

trances sur sa conduite, en ajoutant que je serais bien faché pour lui, de voir que je n'étais venu ici, que pour aggraver son péché par suite de la dureté de son cœur. Il me répondit fort poliment, que j'avais raison, qu'il en était affligé lui-même ; mais que ses gens étaient si mauvais qu'ils l'entraînaient lui aussi à mal faire ; qu'un jour peut-être ils écouteront les bons conseils que le missionnaire leur donne ; que je ne devais donc pas perdre patience ; qu'en outre je savais bien que les Baputis n'étaient tous en général que comme les *bœufs des champs.* Or les bœufs sauvages, lorsqu'on veut les mettre sous le joug pour les dompter, se rebellent toujours et n'aiment pas à se rendre à la voix de leur conducteur ; mais enfin, à force de travail et de persévérance, on les maîtrise, etc., etc. Je l'ai remercié de la leçon, et j'ai ajouté en riant que je saurais désormais appliquer les coups de fouet en temps convenable. Là-dessus il a continué à philosopher sur les améliorations à introduire dans sa tribu ; il m'a assuré que pour lui et ses enfants le rite de la circoncision n'existerait plus, et que les fêtes bruyantes du paganisme ne se célébreraient plus en face de *la maison de prière*, qu'il saurait apprécier et respecter.

« Je le laissai parler ; mais je me doutais bien que le rusé politique cachait sous ces paroles insinuantes quelque nouveau projet de destruction. Je ne fus pas longtemps à voir mes doutes se réaliser. Dix jours après cet entretien je sors à cheval pour aller visiter des malades dans les environs et je trouve les villages déserts. « Où sont allés leurs habitants ? » demandai-je à quelques vieilles femmes. — « Ils sont allés chez Morosi pour boire et pour danser ; » telle est la réponse que je reçois. Et en effet en rentrant, je sentis la terre trembler sous les pas de quelques centaines de danseurs dont

l'épouvantable charivari assourdissait mes oreilles. Je vois, de plus, à mon grand étonnement, que cette fête tumultueuse se célèbre dans le village de Tsegoa, bâti au bas de la colline qui sert d'emplacement à celui de Morosi. Comme ce tapage se faisait en face de la station, dans la ville d'un homme converti et après les protestations récentes du chef, je crus de mon devoir de m'y rendre. J'étais accompagné de l'un de nos gens. Mais quel spectacle que celui qui se présente à moi, et comment vous le décrire ! Il faut avoir vu de ses propres yeux ces troupes enragées de Baputis, dégouttant de graisse et formés en rond pour exécuter leurs danses sauvages ; il faut avoir vu ces vieillards courbés déjà sous le poids des années, mêlés à des troupes de jeunes garçons, se livrer à des divertissements qui ruinent et le corps et l'âme ; et ces figures peintes d'un blanc éclatant, et ces contorsions et ces grimaces épouvantables, et ces sauteurs qui, au milieu des hourrahs de leurs compagnons, s'élancent à une prodigieuse hauteur au-dessus des rangs, et puis après se laissent retomber fort peu gracieusement. On pousse des hurlements continuels, on sue à grosses gouttes, on frappe des pieds la terre, et tout cela, bien entendu, en face d'énormes vases remplis d'une boisson enivrante, qui fait la force principale et la joie des danseurs. C'est au milieu de ces bandes grossières que je me présente ; à ma vue quelques-uns se troublent et s'enfuient à toutes jambes loin du théatre de leurs tristes exploits ; les autres crient tout haut, que le *moruti* est venu troubler leurs jeux par sa présence ; ils se rassemblent et viennent à ma rencontre, en me menaçant de leurs armes ; ils se replient en arrière, ils avancent de nouveau au pas de course, me défiant de passer outre. Au milieu de ce tumulte je cherche des yeux le chef, que

j'aperçois enfin dans les rangs des buveurs ; je traverse hardiment la foule, j'aborde Morosi et lui demande raison de sa conduite. « Pourquoi donc,» lui dis-je, « continuez-vous toujours à affliger nos cœurs ? Que sont « devenus vos promesses et vos projets de réforme ? « Tout au moins si vous voulez vous divertir dans une « fête diabolique et encenser à vos idoles, allez com« mettre ces actes de débauche loin de ma maison. « Morosi, je vous supplie, faites cesser ce tapage.» — « Non,» me répondit le chef, « j'aime ces fêtes, nous les « avons héritées de nos pères. En outre, vous voyez que « je n'ai rien à y faire ; ce sont les gens qui se ré« jouissent. » — « Mais, » lui répliquai-je, « ne voyez« vous pas que ce sont ces orgies et ces débauches qui « vous empêchent d'entendre la voix de Dieu qui vous « parle dans l'Evangile ? Et vous, Morosi, qui me dites « toujours que je dois vous aider à reformer vos gens, « je saurai aujourd'hui par votre conduite si vous êtes « l'ami ou l'ennemi de l'Evangile. Si vous aimez la pa« role de Dieu, si vous m'aimez, vous ferez cesser ce « bruit.» — « Non,» me dit-il encore une fois, « je n'y « puis rien faire.» Ici le père de Morosi, le vieux Mokhuané, a la hardiesse de me présenter un pot de bière, en criant à haute voix : « Buvez, buvez, Monsieur ! « que nous nous réjouissions ensemble ! » Indigné, je repousse le vase qui m'est offert, je me lève et puis je dis : « Morosi, vous parlez mal aujourd'hui ; je vous « montrerai que l'on peut faire cesser ce bruit si l'on « veut. C'est moi qui le ferai cesser ! » Je m'approche alors des tapageurs, je les exhorte au nom de Dieu et au nom de Moshesh de se tenir tranquilles, et puis je leur dis : « Mes amis, vous savez qu'un serviteur de « Dieu est venu au milieu de vous et qu'il vous a con« juré, au nom de vos âmes immortelles, de quitter ces

« pratiques impures de vos pères et ces fêtes de Satan « auxquelles vous vous livrez. Vous savez qu'il vous a « montré la maison de prière et qu'il vous a dit : C'est « là que vous pouvez apprendre à connaître la volonté « de votre Créateur, afin que vous soyez sauvés. Je vous « ai déjà exhortés bien souvent, je vous ai priés de ne « pas vous perdre éternellement. Aujourd'hui je vous « déclare de nouveau la loi de Dieu, et je termine en « disant : Vous ferez comme vous voudrez ; vous écou- « terez ou vous n'écouterez pas, mais si vous mourez, « je suis net du sang de vous tous. » Il paraît que mon apparition dans ce lieu et cette harangue produisirent momentanément leur effet. Le tapage cessa ; on se re- tira à l'écart ; tout était tranquille lorsque je partis du village. Mais une demi-heure après, le chef ayant fait rappeler ses gens, la danse recommença et le vacarme dura jusqu'à la tombée de la nuit. J'en fus affligé, mais toutefois je revins chez moi avec le sentiment d'avoir fait mon devoir. J'avais essayé de toutes les manières de briser ces *rocs*, et je pouvais me dire qu'au moins aucun des Baputis ne pourra me reprocher, au jour de Christ, de ne l'avoir pas averti du danger qui le menace.

« Puisque j'en suis à vous raconter mes épreuves, je vous citerai encore un fait qui vous fera faire plus ample connaissance avec les adversaires du royaume de Dieu dans ces contrées. Je ne fais que copier ici un fragment de mon journal du 1er décembre 1845 :

« Appelé à faire partie d'une commission qui au nom de la Conférence doit examiner les lieux propres à l'établissement du missionnaire de *Molapo*, j'ai été à la Makaleng pour en tenter le passage ; les eaux sont encore trop hautes. De retour chez moi, j'ai appris de *Salomé* qu'on faisait du tapage chez Ramollo, à cause d'une fête de purification, qu'on allait célébrer en

l'honneur de sa fille unique, et qu'elle-même désavouait hautement. Morosi a prédit par le sort que *Molitsané* mourra promptement, ainsi que son mari, si l'on ne se dépêchait pas de purifier la malade par le sacrifice d'un bœuf. On ne se disputait plus que pour savoir si c'était un bœuf *maigre* ou un bœuf *gras* qu'il fallait offrir. Mais Salomé, la mère de la jeune femme qui devait donner son approbation à la fête idolâtre, l'a refusée ; elle a dit : « Je maudis et je méprise le service des « idoles ! » Là-dessus tout le monde se jeta sur elle ; Lichabe, son beau-fils, le premier, l'accable d'injures et dit qu'elle veut le tuer. Sur ces entrefaites j'arrive, je questionne le chef du village, Ramollo, sur ce qu'il persécutait mes enfants et les menaçait de mort. D'abord il cherche à éluder la question et se replie sur les ordres de Morosi ; mais peu à peu il nous dévoile son cœur et parle de tout ce qui le scandalise dans les *litabo tsa Boruti* (les enseignements des missionnaires). Ses arguments, présentés avec l'accent de la colère, sont à peu près les suivants : 1° « Les femmes, dit-il, ne doivent pas « prendre les devants sur leurs maris ; qu'elles de- « meurent tranquilles, qu'elles n'aillent pas dans la « maison de prière jusqu'à ce que le mari soit converti ; « alors elles peuvent le suivre dans cette voie. Lui-même, « il serait déjà allé aux instructions, si ses femmes n'y « étaient pas allées les premières.»

« 2° Le dimanche, les heures de prière, dans la semaine, les instructions font son désespoir. Les femmes sont toujours en route ; elles ne veulent plus faire de la bière comme auparavant. Il ajouta : « Voyez la « femme du Moruti, elle fait bien, elle cuit une bonne « nourriture et reste chez elle. Pourquoi ne faites-vous « pas comme cela ? »

« 3° Les femmes doivent en tout écouter leurs maris et

« leur obéir. L'Evangile l'enseigne aussi. Les femmes ne « doivent donc aller à l'école qu'avec ma permission.

« 4° C'est une fort mauvaise chose que le mission-« naire veuille protéger les femmes ; il nous les enlève, « il veut les recueillir chez lui, etc., etc.»

« J'ai répliqué à tout ce discours, qui sortait de la bouche d'un malheureux dont la mère, la femme et la sœur sont converties des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Evangile. On m'a écouté un peu, et puis on a fait un tapage épouvantable. Tout le village était en émoi et le '*Ngaka* (médecin) s'est sauvé avec ses *litlari* (médecines). Je suis parti forcé de les laisser dans cette fermentation qui allait toujours en croissant. Ces pauvres gens ne veulent et ne peuvent rien écouter et rien comprendre.

« Depuis que j'ai tracé ces lignes dans mon journal, une violente persécution s'est manifestée contre les chrétiens de cet endroit et les autres personnes bien disposés ; cinq femmes ont été jetées hors de leurs huttes, dépouillées de leurs petites propriétés, et chassées du village à grands coups de bâton. Dans ce nombre se trouve notre sœur *Salomé*, qui a montré dans ces circonstances une fermeté réjouissante, et *Mamoëlo*, la vieille mère de Ramollo, qui l'a nourri de son lait, et que ce fils ingrat et barbare chasse, dénuée de tout, de sa maison : pourquoi ? Parcequ'elle prie son Dieu et aime le Seigneur Jésus-Christ.

« Je n'ajouterai plus qu'un seul mot à cette lettre qui déjà est devenue trop longue : Que nos frères de France se souviennent de nous devant le trône de la grâce de notre Dieu ! Qu'ils se souviennent de mille et mille difficultés que nous rencontrons dans notre œuvre, et qu'ils prient avec ferveur, afin que le règne de Dieu vienne avec puissance dans ces lieux ténébreux ! Ah !

que surtout les chrétiennes de l'Europe, elles aussi se rappellent l'état malheureux dans lequel se trouvent celles que nous osons appeler *leurs sœurs du Lessouto*, dont plusieurs sont haïes et persécutées pour le nom de Jésus-Christ, et dont quelques autres soupirent en secret après le jour bienheureux de leur délivrance.

« Recevez, MM. et chers Directeurs, avec l'expression de mon affection constante, les salutations chrétiennes de ma femme et de frère Gosselin, et croyez-moi toujours votre tout devoué en Jésus-Christ.

CHR. SCHRUMPF, V. D. M.

Dans une lettre datée du 7 février et adressée à M. le Directeur de la maison des Missions, notre frère M. Schrumpf nous donne des nouvelles plus affligeantes encore sur l'esprit d'hostilité qui se manifeste parmi les Baputis contre l'Evangile : « Nos cœurs, dit-il, viennent de nouveau d'être déchirés en apprenant de la bouche de Salomé, que sa seule enfant, une jeune femme de 17 ans, récemment réveillée à salut, a été cruellement frappée et maltraitée par son mari, parce-qu'elle allait se rendre à la maison de prière. C'est la troisième fois que la malheureuse endure ces mauvais traitements pour le nom de Christ. Aujourd'hui son corps meurtri et ensanglanté ne lui permet pas de quitter sa hutte, et défense lui a été faite, *sous peine de mort*, de ne plus retourner au service divin qui se célèbre à Béthesda. Mais elle continue à dire : « Si Dieu m'est en aide, j'irai pourtant ; il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.» Nous avons cherché à protéger cette pauvre victime de la fureur de l'ennemi ; mais, hélas ! que pouvons-nous faire dans un pays où règne le despotisme le plus absolu ? Chaque père, chaque mari, chaque tuteur même a droit de vie et de mort sur ceux

qu'on appelle ses enfants.» — M. Schrumpf a informé Moshesh de ces actes de cruautés, mais sans attendre de lui de secours bien efficace.

Ce n'est pas tout : « Les persécuteurs de cette jeune femme, lisons-nous plus loin, qui ont commencé par expulser Salomé et ses compagnes de leur village, s'étaient proposés, il y a eu dimanche huit jours, de venir ici à l'heure du service assaillir la maison de prière et disperser l'assemblée : ce fut *Marthe*, la femme convertie du premier instigateur du complot, qui vint, avant le sermon du matin, m'informer de ce projet. Heureusement les coupables n'ont pas eu le courage de l'exécuter.»

Cependant, malgré toutes ces épreuves, notre frère reste ferme dans la foi : « C'est ici,» dit-il, « la forteresse de Satan ; depuis longtemps il paraît en avoir fortifié les retranchements ; la guerre sera longue et cruelle de sa part, peut-être *sanglante* de la nôtre. Mais j'ai l'intime conviction que nous ne devons pas lâcher prise; il nous faut demeurer fermes, espérant contre toute espérance, comme notre père Abraham. Un jour, n'en doutons pas, le trophée de la victoire de Celui qui a vaincu le monde, sera dressé aussi dans cette partie du vaste champ de bataille.»

Au reste cet acharnement ne se manifeste pas seulement contre les fidèles d'entre les Baputis, mais contre le pasteur du troupeau lui-même. Il vient de bâtir une nouvelle maison de prière, qui devait être couverte d'herbes, à défaut d'autres matériaux. Eh bien ! cette herbe les mondains menacent de la brûler; et pourquoi? parceque, disent-ils, leurs moissons seront détruites par la grêle si les *Mayakani* (piétistes, méthodistes, momiers, dirait-on chez nous) coupent de l'herbe devant leurs jardins pour en couvrir la maison d'école.

A l'ouie de pareilles nouvelles, le premier devoir des chrétiens est sans doute de prier pour un troupeau et pour un pasteur persécutés. Mais à cela ne peut pas, ne doit pas se borner leur sympathie. Ecoutons encore M. Schrumpf : « Durant cet état de fermentation, je dirai d'exaspération dans lequel se trouvent la plupart des Baputis de notre voisinage, et qui les empêche de rien écouter de raisonnable, je me propose d'aller au loin faire des essais d'évangélisation de l'autre côté de la Makaleng. Mais pour cela, il faut absolument que nous rendions possible en tout temps le passage de cette rivière. Nous devons y faire construire un bateau pour la traversée. Ce travail exigera des dépenses que la caisse de la station ne pourra pas couvrir pour le moment.... ; mais il est absolument nécessaire, vu que les personnes attachées à notre station, et qui habitent la rive droite de la Makaleng, sont empêchées de se rendre à l'église durant six mois de l'année..... Nous avons aussi à nous occuper de ces pauvres vieilles mères persecutées ; elles ont tout perdu jusqu'à la *peau* dont elles se couvraient, et à la *pioche* dont elles se servaient dans leurs jardins ; aussi ne peuvent-elles plus faire grand'chose pour gagner leur pain. Nous devons pourvoir à leur entretien, et nous l'avons fait jusqu'à présent, quoique nos moyens soient très-restreints. Il serait bon qu'on ne les oubliât pas à Paris, lorsqu'il s'agira d'une distribution de vêtements en faveur des stations.»

Qui pourrait demeurer sourd à cet appel de notre frère ? Qui ne lui répondrait par des prières et par des dons en faveur de son Eglise naissante dans la fournaise de l'épreuve ?

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

NOUVELLES HÉBRIDES. — ILES FIDJI. — ILES SAMOA.

Vœux du missionnaire Williams; l'Evangile porté à à l'île Tanna et à l'île Sandwich. — Etat des îles Fidji; difficultés et bénédictions; là aussi des prêtres papistes. — Retour sur les commencements de l'œuvre aux îles Samoa; hostilités à Sawaii; l'île Manua devenue chrétienne.

Une pensée ne cessait d'occuper le cœur de Williams, l'apôtre de l'Océanie; c'était de franchir les limites dans lesquelles la Société des Missions de Londres avait maintenu ses stations du Grand-Océan, et de porter l'Evangile aux peuplades de race noire, qui habitent les îles situées au nord de la Nouvelle-Hollande, depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'à la Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides. Dans son intéressant ouvrage sur les *Entreprises missionnaires dans les îles de la mer du Sud*, Williams, parlant de cette race si dégradée des Papous, disait : « C'est sur ce peuple que se portera, à mon retour d'Angleterre, toute mon attention, et j'ose espérer que mes compatriotes chrétiens, encouragés par les fruits de leur zèle en faveur des autres races, s'intéresseront encore plus à la conversion de celle-ci, et qu'ils ne ralentiront leurs efforts que lorsque toutes les îles dont l'immense Océan Pacifique est parsemé auront reçu les bénédictions de l'Evangile du salut. » C'est à l'accomplissement de ce vœu que le missionnaire fit le sacrifice de sa vie. Il touchait

à peine ces îles, objet de ses nobles espérances, qu'il tomba sous les coups des hommes au salut desquels il se dévouait. La Société de Londres comprit que de tous les monuments qu'elle pourrait ériger à la mémoire de son héroïque missionnaire, aucun ne serait plus beau, plus digne de lui, que de poursuivre ses plans dans le même esprit de zèle et d'amour, et avec la même indomptable persévérance. L'évangélisation de tant d'îles qui n'ont pas même encore toutes reçu un nom, et habitées par une des portions les plus dégénérées de l'humanité, la culture de ce champ nouveau ouvert à la foi et à l'activité des chrétiens, n'est-ce pas un héritage sacré laissé par l'homme de Dieu à ses successeurs dans la carrière des missions?

Déjà les Nouvelles-Hébrides ont éprouvé les effets de cette émulation évangélique. Il était juste de débuter par les îles où le sang de Williams avait été répandu. Sa mort demandait d'être vengée, et ses compagnons d'œuvre devaient se hâter d'apporter aux meurtriers la paix et la vie de la part du Sauveur.

Elle est courte jusqu'à ce jour l'histoire des Nouvelles-Hébrides, mais chaque page en est marquée de sang. Williams et Harris massacrés à Erromanga; deux chrétiens de Samoa, venus bientôt après dans la même île, mais condamnés à périr de faim, et n'échappant à la mort que par une intervention extraordinaire de la Providence divine; deux autres évangélistes sacrifiés dans l'île Fotuna, à la barbare superstition des habitants, qui voient en eux les auteurs d'une épidémie meurtrière; dans l'île des Pins, non loin de l'archipel des Hébrides, deux instituteurs de Samoa et tout l'équipage d'un vaisseau anglais assommés et dévorés dans l'année 1842; quelles tristes annales, et quel pressant appel!

Cependant ne mettons pas trop légèrement tous ces actes d'inhumanité sur le compte des sauvages. Il est

malheureusement trop certain qu'ils n'ont été, dans plus d'un cas, que des représailles destinées à répondre, comme sait le faire l'homme naturel, à des actes bien plus coupables commis par des blancs dans ces îles. La mort même de Williams et de Harris paraît avoir été le fruit de l'irritation et d'un besoin de vengeance qu'avaient laissés dans la population d'Erromanga d'horribles meurtres auxquels s'était livré un capitaine de vaisseau quelques années auparavant. Telle a été également l'occasion du massacre de l'île des Pins. Ces malheureux insulaires ont à souffrir d'attentats de toute espèce de la part d'équipages de vaisseaux qui viennent y faire à main armée des chargements de bois de sandal. L'île Sandwich, en particulier, dont nous aurons bientôt à parler, a été témoin de massacres d'hommes, de femmes et d'enfants. Ainsi a été excitée contre les étrangers une soif de vengeance qui s'est assouvie le plus souvent sur des innocents. Quand le serviteur de Dieu en est la victime, c'est à l'homme blanc qu'on en veut, ce n'est point au missionnaire. Déplorons qu'il faille attribuer à de prétendus chrétiens les obstacles les plus grands que le règne de Dieu rencontre en tant de lieux.

Qu'a-t-il donc été fait pour réaliser les vœux de Williams à l'égard des Nouvelles-Hébrides? L'histoire de l'île Tanna sera notre réponse à cette question. Tanna est située non loin d'Erromanga. C'est la dernière des îles que Williams ait visitées. La veille de sa mort, il y avait placé deux aides d'entre ces insulaires dévoués qui sont si empressés d'aller se jeter dans les postes avancés des missions de l'Océanie, et qui, dans une seule île, s'étaient offerts à lui au nombre de près de quarante. Sur les rapports des évangélistes de Tanna, deux missionnaires, MM. Turner et Nisbet, s'étaient établis au milieu de cette population, qui leur parut plus dégradée et de mœurs

plus féroces que celle de la plupart des îles du même archipel. Les hommes, entièrement nus, avaient le corps recouvert d'une couche épaisse d'enduit rouge ou noir; les femmes ne portaient pour tout vêtement qu'une ceinture de feuilles entrelacées. Leurs habitations sont des huttes de l'aspect le plus misérable, où ils vivent entassés. Les femmes sont réduites à un état d'esclavage ; à elles de travailler la terre, de grimper au haut des cocotiers, de préparer les aliments, de transporter les fardeaux, tandis que les hommes se promènent nonchalamment, couverts de leurs massues et de leurs javelots, de leurs arcs et de leurs flèches. Le sol y est d'une incomparable richesse, et toutes les productions (*yams*, canne à sucre, cocotier, etc.) y prospèrent extraordinairement. Rien de plus encourageant que le premier accueil fait aux missionnaires. Aussi ce fut avec actions de grâces envers Dieu que, le premier dimanche qui suivit leur débarquement, ils célébrèrent un service religieux et firent la commémoration de la mort du Sauveur en présence de quelques centaines de sauvages, auxquels la parole fut adressée en leur propre langue. Quelques mois se passèrent heureusement; les écoles avaient pris pied, les assemblées du culte étaient nombreuses; quelques chefs paraissaient avoir renoncé sincèrement à leurs idoles ; au milieu des désordres d'une guerre qui agitait ces tribus, les missionnaires étaient respectés. Mais un ennemi terrible avait juré leur perte. Dans le voisinage d'un volcan situé à quelques milles de leur demeure, habitait toute une population d'hommes réputés *sacrés*, un ordre de prêtres pleins de fourberie, auxquels les tribus voisines attribuaient tout pouvoir sur les maladies et sur la mort. Objets d'une terreur superstitieuse, ils s'enrichissaient des dons de toute espèce qui affluaient chez eux. Ces hommes sentirent bien vite que la foi à l'Evangile allait faire baisser leur crédit et tarir

leurs revenus. Dès ce moment, leur fureur n'eut plus de bornes. Plusieurs fois ils attentèrent à la vie des missionnaires, qui apprirent à reconnaître, dans des délivrances inespérées, la main de leur Dieu. Une maladie contagieuse décimait la population, les prêtres déclarent que les chrétiens seuls l'ont attirée. Une foule immense arrive tumultueusement et demande leur sang. La guerrre civile s'allume à leur sujet. Les partis sont au moment d'en venir aux mains. Alors les missionnaires comprennent que leur devoir est de céder à un péril imminent. Ils s'embarquent de nuit sur un frêle canot, avec leurs femmes, et quelques aides des îles Samoa. La tempête les rejette violemment sur le rivage. Leurs ennemis arrivent de nouveau avec une fureur redoublée ; on les appaise avec des présents. Le lendemain, ils arrivent avec plus de violence encore ; leur marche est signalée par l'incendie ; tout fuit à leur approche ; les missionnaires n'ont plus d'amis autour d'eux ; ils restent sans défense..... Mais tout-à-coup se fait entendre une explosion : c'est un vaisseau baleinier qui se trouve en vue de l'île, envoyé par le Seigneur lui-même ; car encore quelques instants et les missionnaires étaient au pouvoir des plus cruels ennemis. Ils furent recueillis à bord, mais il fallut quitter l'île ; au moins eurent-ils, en partant, la consolation d'entendre de la bouche de quelques insulaires les regrets que leur causait ce triste départ. On fit voile pour les îles Samoa, où le vaisseau les déposa au mois de mai 1843.

Mais admirons les voies du Seigneur ! Deux ans s'étaient passés, et M. Turner sentait un pressant désir de revoir Tanna. Accompagné de M. Murray, il y était arrivé au mois d'avril 1843. On avait jeté l'ancre, à l'entrée de la nuit, près de ce même rivage qu'ils avaient dû abandonner au milieu de tant d'angoisses. Dès la pointe du jour, ils y portaient leurs regards avec avidité. Quelle ne fut pas

leur surprise! Ils virent leur cabane encore debout; en débarquant, ils la trouvèrent intacte; tout y était resté dans le même ordre; rien n'avait été enlevé de leur jardin. Le peuple accourut à leur rencontre; ceux même en qui ils reconnaissaient d'anciens ennemis leur ouvrirent les bras. La cause de cet accueil inattendu fut bien vite expliquée. Peu après leur départ précipité, une terrible épidémie avait épouvanté les habitants; la caste des hommes *sacrés* en avait tellement souffert, que le nombre des survivants n'avait pas suffi à ensevelir les morts. A quoi attribuer ce désastre? D'une commune voix, tout le peuple s'était écrié qu'un jugement du ciel les punissait d'avoir persécuté les missionnaires. Alors un vieux chef, nommé Kuannom, attaché au culte évangélique, et qui avait régulièrement compté les jours et les semaines, afin de continuer à distinguer le jour du Seigneur, avait célébré, chaque dimanche, de son mieux, un service religieux. C'est dans ces dispositions que les missionnaires retrouvèrent ce peuple. Ils se hâtèrent de placer sept aides de Samoa dans divers districts de l'île; ils eurent la joie de les voir accueillis partout avec empressement; puis ils partirent après avoir promis à tout le peuple de revenir eux-mêmes aussitôt que les nouveaux renforts d'Europe leur permettraient de quitter leurs postes actuels.

Il est inutile que nous ajoutions nos propres réflexions à ce récit. Nous nous empressons plutôt de suivre nos deux missionnaires dans une autre expédition, qui ne promet pas moins de succès à la cause de l'Evangile. A peine eurent-ils, de nouveau, pris possession, au nom de leur divin Maître, de l'île Tanna, que MM. Murray et Turner apprirent qu'une autre île de l'archipel des Nouvelles-Hébrides paraissait disposée à recevoir des prédicateurs chrétiens. C'est l'ile *Faté*, appelée plus communément *Sandwich*, par les géographes. Nos lecteurs ne la confondront sûre-

ment pas avec le groupe considérable des îles qui portent ce nom, au N.-E. de l'Océan Pacifique, et dont nous leur avons communiqué récemment quelques nouvelles. La Providence de Dieu leur avait préparé, de longue main, les voies de l'évangélisation de cette île, en permettant qu'un canot, qui portait des hommes de Tonga et de Samoa, y fut poussé par la tempête, il y a plusieurs années. Ils n'étaient pas chrétiens, et néanmoins, c'est par leur influence qu'un désir se manifesta parmi les sauvages de Sandwich, d'avoir aussi leur part de cette doctrine, qui passait d'île en île, et y produisait de si étranges changements. C'était vraiment un appel de Dieu. Les missionnaires le comprennent ainsi ; ils partent, et le 1er mai 1845, ils touchent aux rives de l'île Sandwich. Quelques mots de leur récit intéresseront nos lecteurs :

« L'ancre fut jetée dans une baie d'un immense contour. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que nous parvinmes à trouver Sualo, celui des hommes de Samoa qui a le plus d'influence dans l'île, et qui a le plus vivement exprimé le désir d'appeler des instituteurs chrétiens. Guidés par ses renseignements, nous fîmes choix de deux postes, dans lesquels nous plaçâmes quatre instituteurs, tous des îles Samoa, et mariés, à l'exception d'un seul. Il est rare, assurément, de voir des évangélistes s'établir au milieu d'un peuple payen, dans des circonstances plus propres à encourager ; car ils ont tous été reçus avec cordialité, tant par les chefs que par le peuple. Tout nous a plu dans ce que nous avons vu et entendu des naturels de cette belle île. Leur seul aspect nous a fort agréablement surpris ; car ils forment une belle race d'hommes, bien supérieure aux habitants d'Erromanga et de Tanna ; leur langue aussi a d'assez grands rapports avec les dialectes de la Polynésie orientale, avantage immense pour nos évangélistes. Nous les vîmes accourir en grand nombre

pour faire quelques échanges, et il n'y eut rien dans leurs manières qui pût nous être pénible en aucune façon. Leurs usages et superstitions ressemblent, du reste, à ce que chacun a appris à connaître des peuplades payennes de la Polynésie. Le cannibalisme est chose rare parmi eux, et leurs guerres se font avec peu d'acharnement. Mais, helas! de tous les genres de meurtre, le plus révoltant, le plus contre nature, l'infanticide, est en usage dans l'île entière. Voilà donc ce que sont encore les moins corrompus des payens, et le besoin qu'ils ont de la religion de Jésus!—L'île a quatre chaînes de montagnes qui ont toutes la direction de l'est à l'ouest, qui est celle de l'île elle-même. Les côtes, ainsi que l'intérieur, présentent de forts grandes étendues d'un territoire uni, couvert, de même que les montagnes, de la végétation la plus riche. A quelques milles de la baie où nous avons jeté l'ancre, se trouve un des ports les plus beaux et les plus vastes de toute la mer du Sud. La population de l'île paraît être de beaucoup supérieure en nombre à celle d'aucune des îles Samoa. Avons-nous besoin de faire remarquer que cette île présente un champ si beau et si important, que plusieurs missionnaires devraient être envoyés au plus vite, pour en prendre possession? Mais hélas! que d'années vont peut-être se passer avant qu'il en puisse arriver. Et pourtant, c'est la Providence elle-même, qui semble avoir mis cette île en nos mains. Et considérez qu'il en est quinze autres à peu de distance, aussi intéressantes peut-être, et parmi lesquelles Espirito Santo et Malciolo sont d'une étendue encore fort supérieure. Que n'est-il en notre pouvoir de les occuper toutes!»

Que ces regrets, si légitimes, ne nous fassent pas oublier les grandes espérances qui reposent déjà à présent, sur quelques autres îles de l'archipel des Hébrides. *Nina* entend depuis quelques années la voix de deux évangé-

listes, ils y sont aimés; on assiste au culte qu'ils dirigent; on défère à leurs avis; six fois, ces hommes de paix ont réussi à calmer des mésintelligences, et à prévenir des guerres; et sans leur courageuse intervention, l'équipage de la chaloupe d'un bâtiment baleinier eut été massacré tout entier. A *Eranan*, ont été récoltées les prémices de la moisson des Nouvelles Hébrides; la parole des aides qui y annoncent Christ a été bénie, quelques âmes y goûtent les douceurs de la connaissance du Sauveur. — L'île d'*Ekéhamu* montre, dans la personne de son chef, de favorables dispositions; il aime et protège l'évangéliste qui lui fait entendre la parole de vie. — *Anatom* a reçu les siens avec empressement.—Même *Erromanga* aura son tour; plus d'un indice le fait espérer; bientôt ses habitants sauront distinguer entre les misérables blancs, qui tuent et pillent le pauvre sauvage, et les hommes de Dieu qui lui apportent le message de paix.

Voilà donc les Nouvelles-Hébrides, aussi, qui s'ouvrent à l'Evangile. Que nos cœurs louent le Seigneur de cette nouvelle conquête de sa grâce! Rien ne lui est difficile. Les archipels les plus sauvages se soumettront à sa voix les uns après les autres. Encore vingt années pareilles aux vingt dernières, et l'Eglise fleurira dans toute l'Océanie. Bientôt, peut-être, les chrétiens rendront-ils, avec reconnaissance envers Dieu, aux Nouvelles-Hébrides, le nom par lequel elles furent souvent désignées : L'archipel du Saint-Esprit.

Avant de passer aux détails qui concernent les *Iles Fidji*, nous devons avertir qu'il n'est pas possible de porter un jugement sur les résultats des travaux des missionnaires au milieu de ce peuple, si l'on ne se souvient pas bien de ce qu'il est. (1) Rien n'a égalé

(1) Tome XVIII, pages 429 et suiv. Tome XX, pages 142 et suiv.

chez aucune nation, et à aucune époque connue, ce que les habitants de Fidji nous montrent en froide cruauté, en férocité. Nul peuple n'a mieux répondu à l'effrayant tableau que l'Apôtre nous trace de ces anciens payens qu'il décrit comme « remplis de toute injustice, de méchanceté, d'envie, de meurtre, de querelles, de tromperie et de malignité, sans bonne foi, sans affection naturelle, sans compassion.» Qu'on ait de nouveau les yeux fixés sur cet horrible spectacle d'un peuple de cannibales, accoutumé, dès l'enfance, à se repaître de meurtres, à imaginer sans cesse de nouveaux raffinements de cruauté; qu'on se représente des partis ennemis, ayant à leur tête de proches parents qui ont juré la perte les uns des autres, et qui, depuis plusieurs années livrent des îles entières au pillage, à l'incendie, à toutes les désolations imaginables; et alors, seulement, on pourra rendre justice à l'œuvre des Missions dans ces îles, on bénira Dieu des difficultés surmontées, on s'attachera à une œuvre si sainte, si riche en bons fruits pour ce monde et pour l'éternité.

Les huit missionnaires qui annoncent l'Evangile aux sauvages des îles Fidji, luttent contre d'incroyables difficultés; ils sont, à tous les instans, environnés de périls. Il suffirait du caprice ou de la colère d'un de ces hommes, qui se jouent de la vie de leurs semblables, pour qu'ils tombassent sous les coups de sa massue. Mais depuis six, huit, dix ans qu'ils vivent environnés de scènes de mort, que le tambour funèbre, signe de quelque nouvel attentat sanguinaire, retentit sans cesse à leurs oreilles, qu'ils parlent avec fidélité aux chefs et au peuple, les pressant de quitter la voie du péché, ils ont été respectés, la main de Dieu les a garantis, et nous les voyons, aujourd'hui comme au premier jour, poursuivant leur œuvre de patience et de foi. Leur dernier Rapport général atteste que la bonne nouvelle a trouvé dans beaucoup

de cœurs un terrain tout préparé; que plus de mille de ces féroces insulaires reconnaissent en Christ l'unique source du pardon, de la paix et d'une nouvelle vie; et qu'un nombre au moins cinq fois plus grand suit régulièrement le culte chrétien. Des écoles ont été établies; la presse est active à fournir des publications utiles. Plusieurs portions de la Parole sainte, et divers ouvrages religieux ont été traduits, imprimés et mis en circulation. Des aides natifs, en nombre toujours plus grand, se forment sous les soins d'un missionnaire admirable de dévouement, M. Hunt. Pour se rendre plus utiles encore, quelques missionnaires ajoutent à la prédication de l'Evangile la pratique de la médecine; Dieu leur a fait trouver grâce par ce moyen aux yeux de plusieurs, qui ont accepté volontiers de la bouche de leurs bienfaiteurs temporels le message du salut et se sont convertis au Sauveur.

Mais ce n'est encore qu'un petit commencement; Fidji est un champ immense. Les trois cents mille habitants de cet archipel sont disséminés dans deux cents îles, en partie inconnues et répartis dans une multitude de villages et de petites villes. Les missionnaires et leurs aides n'en occupent que le plus petit nombre; il en est beaucoup qui n'ont pu être visités qu'en passant, et qui demandent comme une faveur de posséder un instituteur au milieu d'eux. Aussi ces missionnaires, comparant l'étendue de ce champ de travail au chiffre si faible encore de leur petite troupe, ne cessent-ils d'appeler à leur secours de nouveaux aides, et des prières nouvelles, constantes, proportionnées aux difficultés de leur tâche; jusqu'au moment où les « cabanes de violence » qui couvrent Fidji soient changées en demeures de paix.

La situation de l'un d'eux s'est trouvée jusqu'à l'année dernière particulièrement difficile. M. Jaggar occupait depuis quelques années la station de l'île Rewa; mais c'est

là que sévissait surtout cette guerre horrible, par laquelle le roi de Bau travaillait à l'extermination de ses plus proches parents, chefs de Rewa; c'est de là que nous arrivent ces détails de scènes atroces et presque journalières dont nous avons cru devoir épargner aujourd'hui la répétition à nos lecteurs. Plus de deux années se passent, et le mal ne cesse d'empirer. Les travaux évangéliques du missionnaire deviennent presque impossibles; il a la douleur de voir même quelques chrétiens saisis du vertige général et entraînés à la guerre; ses frères le sollicitent de partir, mais il ne veut pas abandonner son petit troupeau; il est prêt à lui faire le sacrifice de sa vie. Cependant la famine vient s'ajouter aux horreurs de la guerre, parce que le peuple a négligé ses cultures, ou que les plantations ont été ravagées. L'habitation de M. Jaggar tombe en ruines; l'ennemi s'est approché jusqu'à la portée du mousquet, il est à craindre que l'imprimerie ne soit détruite; M. Jaggar se détermine enfin, et ne trouvant pas dans les chefs la résistance qu'il aurait pu craindre, il quitte avec sa famille, en pleurant, un lieu où il laisse quelques disciples du Seigneur, et va se joindre à l'Eglise fondée dans l'île de Viwa. « O péché, qu'as-tu fait? s'écrie-t-il en partant; quand régnera-t-il en Fidji Celui qui est venu pour détruire les œuvres du diable? n'a-t-il pas été promis à toute chair? Oh, que les pluies de la grâce tombent en abondance! »

Consolons nous cependant et apprenons à espérer, en nous rappelant que le Seigneur a déjà procuré à ses serviteurs des compensations à tant de peines. Si nous nous plaçons bien dans leur position, nous comprendrons avec eux tout ce que valent les moindres détails qui montrent l'action de l'Esprit de Dieu dissipant peu à peu ces ténèbres, et diminuant la masse de ces iniquités. N'avons-nous pas devant les yeux un délicieux spectacle pour Fidji,

quand nous lisons les lignes suivantes de M. Hunt? « 25 décembre 1843, jour de Noël. J'avais raconté aux jeunes garçons de l'école comment il est d'usage en Angleterre d'exécuter des chants le matin du jour de Noël. Ce matin, de fort bonne heure, nous entendîmes tout un chœur de voix sous nos fenêtres. Notre pensée se porta aussitôt sur les amis si chers que nous avons laissés dans notre patrie, et sur les jours d'autrefois. Les enfants parcoururent ainsi toute la ville, chantant devant toutes les maisons où se trouvaient des chrétiens; ils avaient choisi un cantique qui convenait tout à fait pour la circonstance. » Suivons dans une assemblée de culte, M. Williams, un des missionnaires de Somosomo: « Le jeune roi est venu assister aujourd'hui au service de l'après-midi; il accompagne de toute sa voix le chant du premier cantique, et il s'est écrié à la fin de la prière: *Malea*, mot de la langue de Tonga, qui signifie: Cela est bon. Oh, quel indicible plaisir nous aurions à voir ce chef devenir un adorateur sincère du seul vrai Dieu! » — « Ce fut, ajoute-t-il, le 1er octobre que nous célébrâmes pour la première fois un repas de charité, en participant à la sainte cène. Il y avait un grand mélange dans notre petite assemblée; elle se composait de vos deux missionnaires et de leurs femmes, de trois naturels de Fidji, de trois naturels des îles des Amis et d'un habitant de l'île Wallis. Autant il y avait diversité de langue, autant se faisait sentir délicieusement l'unité d'esprit. Le Seigneur était avec nous, et fit de ce moment un paradis pour nous. Béni soit-il de ce qu'il en est quelque peu qui ont passé des ténèbres à la lumière, et dont la conduite est en harmonie avec leur profession. Oui, la vie irréprochable de ces chrétiens étrangers touchera salutairement quelques-uns des pauvres païens de Somosomo. » Le même missionnaire nous conduit bientôt après au lit de mort d'un naturel de Fidji:

« 29 mars 1844. Ce matin de bonne heure j'accompagnai M. Lyth (missionnaire) pour assister aux derniers moments d'un jeune homme qui a été pour nous depuis quelques temps un objet de sollicitude et de prières. Le Seigneur dans sa miséricorde a exaucé nos requêtes et béni nos travaux. Le malade s'est repenti des péchés de sa jeunesse; il a cherché et trouvé grâce par le sang de Jésus-Christ. Depuis dix jours la lumière, la confiance et la joie n'ont cessé de croître dans son âme; quoique très-faible, il se plut à exprimer devant nous sa pleine assurance du pouvoir qu'avait eu le sang du Rédempteur pour le sauver. Il sentait approcher sa fin; il embrassa ses parents affligés, ses pasteurs et quelques amis qui l'entouraient; puis ayant prononcé encore ce peu de mots d'une voix éteinte: « Vous demeurez encore, moi je pars,» son âme en paix nous quitta pour un meilleur monde. Quelle consolation pour nous, au milieu des ténèbres de ce pays, que d'assister à l'heureuse fin de ce jeune chrétien! Elle nous encourage puissamment à redoubler d'efforts, à répandre matin et soir la semence sans nous lasser!..»

De la station de Viwa nous parviennent de récentes et heureuses nouvelles. « Nous voyons s'accroitre considérablement, écrit un des missionnaires, le 26 février 1845, le nombre de ceux qui font profession de christianisme, et en général toutes les branches de nos travaux prospèrent; nous avons nos épreuves, mais quant aux oppositions et aux persécutions, nous nous étonnons souvent d'en rencontrer si peu. Satan frémit sans doute des progrès que fait l'Evangile dans des contrées dont nul ne lui avait disputé la domination depuis tant de siècles; mais Celui qui lui a brisé la tête rendra vains ses efforts.. Aucun chef du premier rang et pouvant exercer une puissante influence dans les conseils de Fidji ne se trouve jusqu'à cette heure au nombre des convertis. Namosimalua a

perdu une partie de la sienne en devenant chrétien. L'Evangile, qui a été annoncé aux pauvres, a été reçu par des pauvres en grand nombre, et en trouverait encore davantage qui seraient disposés à le recevoir, si la frayeur n'en éloignait pas beaucoup; car ceux qui abandonnent l'idolâtrie sont appelés au renoncement; cela même nous porte à croire que leur profession doit être sincère. Toutefois plusieurs chefs qui ne sont pas sans autorité se sont attachés à l'Evangile; tels sont des chefs de Lau (îles sous le Vent), et dans ce district ceux de Levene, Naude, Nelama, un de Bau, deux de Nakorotumbu et un de Muvuruvuru. Mais le royaume de Christ ne vient pas avec éclat, et pourtant ses progrès sont évidents. » M. Hunt, si zélé pour l'instruction des aides indigènes, transmet à la même époque des lettres que lui écrivent sur leurs travaux ces prédicateurs humbles et dévoués. En voici un échantillon; c'est Noë, insulaire de Fidji, qui écrit : « A. M. Hunt; je vous écris ceci, pour que vous soyez assuré que je vous aime extrêmement. Je me porte très-bien; comment êtes vous? Le *lotu* (1) fait des progrès à Natherotubu. Il y a à présent plus de cinquante personnes qui l'aiment. Je le leur annonce continuellement. Je leur parle du péché qui attire la colère de Dieu. Je leur dis que Dieu aime tous ceux qui se repentent et qui reçoivent Jésus-Christ pour leur Sauveur. Je leur enseigne l'alphabet, pour qu'ils puissent lire et comprendre ce qu'ils lisent; et je leur apprends à lire le *lotu*, pour qu'ils connaissent bien l'amour de Dieu et qu'ils deviennent heureux comme des anges du ciel; je ne leur cache pas la colère du Seigneur; j'en parle à ceux qui sont du *lotu* et à ceux qui n'en sont pas... J'ai donné aux chefs ce que vous m'aviez envoyé; puisqu'ils me nourrissent sans vouloir de paiement, j'ai

---

(1) L'Evangile.

pensé qu'il était bien juste de le leur donner... Je vous aime tous beaucoup (ici vient une longue liste de noms), et je vous aime surtout M. et Mad. Hunt. C'est la fin de ma lettre. Moi, Noë.»

Enfin nous aimerons encore entendre M. Jaggar, réfugié à Viwa, exprimer, après ses longues tribulations, la joie que lui procurent les bénédictions visibles répandues sur l'œuvre missionnaire. Voici quelques mots de ce qu'il écrivait au mois de mars 1845 : «Je me sens heureux de pouvoir vous dire que l'œuvre de Dieu prospère dans ce district, particulièrement sous le rapport du grand nombre de ceux qui abandonnent l'idolâtrie, et qui veulent adorer le seul Dieu vivant et vrai et son Fils Jésus-Christ. Ils commencent le plus souvent par venir nous annoncer qu'ils se proposent de prendre part au culte du dimanche, et ils tiennent fidèlement leur promesse. Ils nous demandent ensuite un alphabet ; par cette démarche ils se regardent comme faisant partie du peuple du Lotu, et nous les trouvons le lendemain occupant leur place à l'école. Le même accroissement a également eu lieu dans les villes où nous avons placé des aides indigènes. Ces hommes utiles ont été vraiment en bénédiction depuis une année, et ils ont montré beaucoup de zèle et de renoncement dans leurs travaux. J'ai en outre la douce confiance, que les membres de l'Église ont fait des progrès dans la grâce ; la présence de l'Esprit du Seigneur se fait sentir dans nos assemblées. Nous eûmes dernièrement un repas de charité qui eut une influence toute sanctifiante. Tous ceux qui y parlèrent des voies de Dieu envers eux, se montrèrent nourris des Ecritures ; nous vîmes en eux des preuves manifestes et précieuses de la grande œuvre opérée par les missionnaires chrétiens sous l'influence du St.-Esprit. Quelles délices j'y trouvai pour mon âme ! la maison de

Dieu nous parut être comme la porte des cieux. Deux de nos communians viennent de nous quitter pour un monde meilleur ; l'un d'eux, vieillard rassasié de jours, du nom de Nicodème, avait honoré par sa conduite sa profession religieuse ; l'amour de Dieu paraissait remplir son cœur. Il me semble encore entendre les prières pleines d'onction que l'Esprit mettait dans sa bouche. L'autre était une femme excellente, nommée Jemima ; je peux dire sans faire tort à personne, que je n'ai connu aucun chrétien à Fidji qui la surpassât en piété et en détachement du monde ; elle marchait avec Dieu, et manifestait dans toute sa conduite le grand changement qui s'était fait en elle. Je n'ai rien connu d'elle qui ne fût exemplaire ; elle joignait un don de prière admirable à son grand trésor d'expériences, et à la netteté de ses connaissances évangéliques. Sa mort a été chrétienne comme sa vie, pleine de paix et de joie dans le Seigneur. Gloire soit à Dieu ! Ce triomphe de la croix à Rewa compense dix mille fois ce que nous avons souffert. Puisse l'œuvre de Dieu grandir à Fidji ! qu'elle fasse tomber tout faux système et rende impuissants les efforts du papisme ! » — Oui, hélas ! les efforts du papisme. Ne fallait-il pas, en effet, puisque l'Evangile avait commencé à produire des fruits aux îles Fidji, ne fallait-il pas que le papisme aussi se hâtât d'y accourir, pour entrer dans le travail des missionnaires. Un évêque et deux prêtres venant de Tonga, où ils avaient reçu un accueil fort peu encourageant, ont débarqué dans l'île de Lakemba au mois de septembre 1844. Le roi s'opposa à ce qu'ils s'y établissent comme missionnaires. Obligés de s'éloigner, ils sont allés se fixer dans un autre district de l'île. Ils y ont peu de succès jusqu'à présent. Le peuple semble les mépriser. Mais les missionnaires savent combien il serait difficile à de simples évangélistes indigènes

de combattre des hommes armés de tant de ruses et de moyens de séduction. Ils ne se dissimulent pas le danger. L'exemple de l'île Wallis, dont nous aurons à parler plus tard, leur apprend ce qu'ils ont à craindre, et leur fait dire que le moment est venu de déployer toute la vigilance possible contre un tel adversaire; il a jeté, dans ces îles lointaines, le voile qui ailleurs cache ses véritables traits, et il s'y montre vraiment comme la prostituée vêtue d'écarlate, qui séduit les ignorants et détruit ses adversaires.

Un court trajet conduit le voyageur des îles Fidji aux îles Samoa (îles des Navigateurs) ; mais ne semblerait-il pas qu'on a franchi tout un hémisphère, lorsqu'abordant à Tutuila, à Upolu, on se trouve au milieu de ces populations que d'immenses réveils ont naguères ébranlées presque tout entières ? (1) Elles aussi étaient, il y a quinze ans, livrées à la férocité qui se trouve être le triste caractère de presque tous les insulaires de l'Océanie ; mais la transformation qui s'est faite dans ces contrées en a autant changé la face que si « une montagne avait été renversée et nivelée.» Ainsi s'exprimait à Londres, devant une assemblée de chrétiens, Léota, cet aimable chef de l'île Tutuila, qui avait accompagné le missionnaire Heath en Angleterre, et qui bientôt après (1843) remit au Sauveur son âme rachetée avant d'avoir pu retourner dans sa patrie terrestre. Ces réveils qui ont enrichi en si peu de temps l'Eglise, qui arrêtaient subitement des multitudes de pauvres sauvages au milieu de leur train de vie ; ces réveils où on les voyait se disperser dans les bois à la suite des assemblées du culte, y passer la nuit en prières, puis solliciter des missionnaires l'instruction et le baptême, ces réveils

(1) Voyez tome XVII, pages 98 et suivantes.

resteront dans l'histoire des missions comme un témoignage de la toute puissance de notre Dieu Sauveur et de sa fidélité à accomplir ses promesses.

Il n'y a que dix ans que l'Evangile a commencé à être prêché par les missionnaires dans les îles Samoa. Des chrétiens indigènes y étaient alors les seuls instituteurs du peuple. Une sensation extraordinaire fut produite par l'arrivée du vaisseau qui amena les premiers missionnaires. C'était comme le pressentiment d'une ère nouvelle, qui allait anéantir sur toute la face du pays une religion et des coutumes héréditaires. On le conçoit, avant que la foi eut pris possession de leurs cœurs, ils ne pouvaient donner légèrement, de leurs propres mains, le coup de mort au passé. Ce n'était donc, dans bien des cas, qu'après des délibérations laborieuses, prolongées pendant des semaines, même pendant des mois entiers, que les chefs, entourés de leurs familles et des principaux de leur tribu, prenaient la solennelle résolution de renoncer à jamais à leurs rites anciens et d'écouter les prédications chrétiennes. C'étaient alors, chaque fois, de trois à cinq cents personnes qui, d'un commun accord, abandonnaient en masse l'idolâtrie pour assister au culte nouveau ; et souvent c'était la moitié de la tribu, pères et grand-pères aussi bien qu'enfants et jeunes gens, qui se pressaient dans les écoles. Dans plus d'un cas, la résolution définitive était precédée de combats entre des partis d'opinions diverses. « Un jour, raconte M. Heath, on me fait chercher, d'une distance de quatre-vingts milles, pour me rendre dans une île dont le peuple paraissait incliner à embrasser le christianisme. Après une traversée pénible et une marche longue et fatigante, nous nous trouvons au milieu d'une peuplade réunie pour assister à un combat simulé. Les armes étaient des massues de cocotier. Quelques chefs vont à la rencontre

les uns des autres, brandissent leurs armes et se retirent sans combattre. Mais deux hommes s'avancent et se livrent un combat plus sérieux ; le bras de l'un est promptement fracassé. Un cri de victoire s'élève dans le parti opposé ; et aussitôt leurs adversaires saisissent des pierres et se précipitent en masse contre eux. Bientôt cette scène fut suivie d'une longue délibération, et le même soir trois cents hommes, ayant à leur tête quelques chefs qui avaient assisté au combat, annoncèrent leur résolution d'assister dès le lendemain au culte chrétien.» Une telle décision une fois prise, chaque peuplade y persévérait avec fermeté. C'est ainsi qu'à leur arrivée, les missionnaires, parcourant les districts, y trouvèrent chef après chef, tribu après tribu, demandant à être instruits dans la nouvelle doctrine. Ce mouvement, tout extérieur d'abord en apparence, était sans contredit une œuvre préparatoire de l'Esprit de Dieu, qui allait bientôt après faire fleurir délicieusement ce désert ; car déjà, l'an 1843, le même missionnaire pouvait dire que 3,000 insulaires des îles Samoa avaient été baptisés, après avoir fait ouvertement profession de christianisme, et qu'il y en avait 2000 qui participaient à la Cène du Seigneur ; 27,000 personnes, formant la moitié de la population totale, avaient appris à lire. — «Nous avons senti,» ajoutait-il, «qu'il nous importait de nous donner des aides d'entre les plus pieux et les plus capables des membres de l'Eglise ; il en est près de 200 qui travaillent déjà sous notre surveillance ; et si les chrétiens d'Europe, fortifiés dans leur foi, en voyant que la colonne de feu a toujours marché devant nous, nous en fournissent les moyens, nous pourrons en envoyer encore par vingtaines sur les traces de ces vingt-cinq ou trente évangélistes que nos îles ont déjà fournis aux archipels de l'occident

de la Polynésie.» — «Rudes encore dans leurs mœurs, nos insulaires,» disait aussi le même serviteur de Dieu, «ont déjà quelque peu avancé en civilisation; leurs vêtements, leurs demeures en fournissent la preuve. Et quant à la moralité, je ne craindrais pas de donner à leurs villages la supériorité sur la plupart de ceux de l'Angleterre ou de l'Ecosse.»

Dès lors, Dieu a permis que cette œuvre de sa grâce fit encore des pas plus ou moins rapides. Tutuila a eu de nouveaux réveils; des âmes travaillées et chargées ont trouvé le repos en Jésus-Christ; on accourt de loin aux assemblées religieuses; de vives émotions éclatent souvent à l'ouie de l'Evangile de la grâce; des morts chrétiennes viennent de temps en temps ajouter leur puissant témoignage à celui que rendent les missionnaires. Tel est celui qu'il fut donné à Faleafine de rendre, après avoir édifié par sa vie le peuple de Vaitogé, dont il était le chef. Le messager de mort lui fut envoyé soudainement, comme à l'heure de minuit, mais le trouva veillant. Il rassembla sans se troubler toute sa famille, annonça son départ comme prochain, et déclara que sa foi au Sauveur des pécheurs lui permettait d'en attendre le moment sans crainte. « C'est au pied de la croix qu'il vous faut chercher un refuge assuré,» leur disait-il. Avec le sérieux d'un homme qui se met en face de l'éternité, il pressait ceux qui étaient déjà chrétiens, de se fortifier en Christ; et ceux qui hésitaient, il les sollicitait de se décider sans retard. Aussitôt après il remit son esprit à son Dieu, et alla prendre place dans l'Eglise qui triomphe aux cieux.

Cependant Sawaii, la principale des îles Samoa, était, d'après les dernières nouvelles, troublée par des dissensions intestines. La haine qui fermentait dans le cœur des hommes demeurés païens contre leurs compatriotes con-

vertis, a tout-à-coup éclaté avec violence. Un des districts en a attaqué un autre, les armes à la main ; tous en ont été plus ou moins ébranlés ; l'agitation s'est même étendue dans les îles voisines ; mais au milieu de ces troubles, qui ont certainement arrêté le règne de Dieu dans sa marche, plus d'un trait réjouissant a consolé les missionnaires. Ainsi les chrétiens de Sapalalii, d'où l'agression est partie, n'ont épargné, le missionnaire à leur tête, aucun moyen de ramener les païens à de meilleurs sentiments ; ainsi encore, sur un troupeau de quatre cents trente membres, il n'y en a que trente-cinq qui n'aient pas su résister à l'entrainement. Les chrétiens de Palauli, district attaqué, ont préféré se retirer plutôt que de répandre le sang de leurs ennemis, et ils ont erré pendant un mois entier, abandonnant leurs demeures et leurs propriétés aux ravages d'hommes furieux et sans frein. Rien ne peut surpasser la patience et la douceur que le peuple de Dieu a montrées dans cette calamité ; c'est un exemple qui n'a jamais manqué de porter ses fruits, et cet exemple il est donné par une population qui, il y a peu d'années, aurait été l'émule des païens en férocité et en mauvaises passions de toute espèce.

Nous ne résistons guère au plaisir d'enregistrer les faits, si nombreux dans l'évangélisation de l'Océanie, où paraît d'une manière éclatante l'intervention de Dieu, où le grain de sénevé, à peine visible, pousse un germe qui arrive subitement aux proportions d'un grand arbre. En voici un nouvel exemple : Manua est le nom d'un groupe de trois petites îles (Olosega, Ofu et Tau) de l'archipel des Samoa, et dont la population totale n'excède guère mille personnes. Aucune île ne surpassait celles-ci en barbarie : guerres permanentes, partis ennemis qui jamais n'avaient conclu de paix, cannibalisme pareil à celui des îles Fidji. A la voix d'un chrétien de

Rarotonga cette population résolut presque unanimément, il y a plusieurs années, d'abandonner l'idolâtrie et la vie sauvage. Un évangéliste européen, Matthieu Hunkin, alla aussitôt aider à son frère océanien, Téava, à tirer ce pesant filet avec sa riche capture. En 1842 Hunkin arrive de Manua à Tutuila avec cinq natifs, prémices de ces îles ; il en laisse à regret une foule d'autres qu'il estime également être dans la foi ; mais le frêle canot qui les amène n'en peut contenir davantage pour une traversée de soixante milles. Ils sont présentés aux missionnaires, qui les consacrent à Dieu par le baptême, et ils repartent pour former à Manua le noyau d'une église chrétienne. Dès-lors Manua, désert si aride, fleurit comme la rose. L'esprit de Dieu y a été répandu par riches ondées. La même année les chrétiens s'y réunirent au mois de mai dans une assemblée de missions, et pour la première fois de mémoire d'homme les habitants de ce petit groupe se voient, et se supportent ! Nombre de vieillards ne s'étaient rencontrés jusqu'alors que portant des armes meurtrières et altérés du sang les uns des autres. Ils se serrent la main ; et de ces bouches qui n'avaient exprimé que passions violentes, sortent des discours touchants. — Il y a deux ans le missionnaire Bullen, du district de Léone, dans l'île de Tutuila, alla passer un mois à Manua. Il y trouva plus de trois cents personnes qui paraissaient faire du salut leur principale affaire. Trente d'entr'elles furent aussitôt admises à la Cène du Seigneur, et le sacrement que ces heureux chrétiens célébraient pour la première fois, eut une solennité extraordinaire. La fête annuelle des missions ne fut point omise. Après le service divin, célébré en présence de la population entière, les assistants prirent une collation servie à la manière des îles Samoa.

Puis vint l'offrande des dons, consistant en arrowroot et en huile de noix de coco. Chaque donateur s'approchait, et inscrivait avec son nom le montant de sa souscription. « Quel bonheur nos chers amis d'Angleterre eussent éprouvé, dit M. Bullen, s'ils avaient pu jouir du spectacle de l'harmonie, de l'ordre et de la décente gaieté qui régnait au milieu de cette foule. Hommes, femmes, enfants, tous souscrivirent. A mesure que ces groupes divers se présentaient pour déposer leurs offrandes, mon cœur s'élançait avec gratitude jusqu'au Dieu de bonté qui venait de dissiper les profondes ténèbres où ils étaient ensevelis, et qui mettait dans leur cœur le désir de contribuer aux conquêtes de notre cher Sauveur. Leurs contributions se montèrent à une valeur de £25. Les services religieux des jours suivants furent tous pour nous d'un intérêt profond. Le Saint-Esprit se faisait sentir puissamment à nos âmes, et il nous semblait voir comme à l'œil la communion qui nous rapprochait étroitement du grand Chef de l'Eglise et de tous les membres de son corps au ciel et sur la terre. Les assistants, pleins d'une même pensée, semblaient se dire : « Nous avons vu de grandes choses, et dont Manua n'avait jamais été témoin.»

VARIÉTÉS.

Le John Williams.

Tel est le nom d'un beau vaisseau missionnaire, qui a droit à une mention à la suite des nouvelles que nous venons de donner: Le *Duff*, qui porta les premiers mission-

naires aux îles de l'Océanie il y a bientôt cinquante ans, le *Camden* qui tant de fois les a visitées, leur apportant chaque année de nouveaux renforts, reçoivent un digne successeur dans ce navire évangélique, uniquement destiné à sillonner l'immense mer du Sud, à y transporter d'île en île des missionnaires et des aides, à y rechercher constamment de nouveaux champs de travaux. A ce titre, il devait porter le nom de l'intrépide missionnaire qui lui-même avait fait de cette tâche la destination de sa vie. Le *John Williams* est doublement cher aux amis des Missions. Il est le fruit de la libéralité des enfants pieux de la Grande-Bretagne. C'est exclusivement au moyen de leurs dons, accumulés par milliers, qu'il a été construit. Un intérêt immense s'est attaché à cette œuvre. Son départ a eu lieu au milieu des vœux ardents et des prières d'une foule de chrétiens de toute dénomination. Il a mis à la voile le 12 juin 1844 à Gravesend, près de Londres, sous le commandement du capitaine Morgan, et fidèle dès le début, à sa destination, il avait à bord dix missionnaires et leurs familles. Quatre d'entre eux avaient pour but de leur voyage, les îles de l'Océanie; dans le nombre se trouvait en particulier M. Heath, ce missionnaire des îles Samoa qui était venu plaider la cause du *John Williams* devant la jeunesse d'Angleterre. Le précieux navire a relâché successivement au cap de Bonne-Espérance, à Hobart-Town (terre de Van Diemen), à Sidney (Nouvelle-Galles méridionale, Australie), à la baie de Papeïti (île de Tahiti), et à Rarotonga (îles Harvey), où il est arrivé le 9 janvier 1845, et où il a reçu à bord trois des étudiants du séminaire de Rarotonga, destinés à servir d'aides missionnaires. De là, après une tempête près d'Aitutaki, où une partie de l'équipage, ainsi que le capitaine et M. Heath, échappèrent miraculeusement à la mort en cherchant à prendre terre avec une chaloupe, le *John*

Williams s'est rendu aux îles Samoa. Arrivé à Upolu, M. Heath écrit : « Depuis notre débarquement ici, tout est joie et enthousiasme; réception délicieuse de nos chers frères et de leurs familles; les naturels accourent de tous côtés par centaines, les mains pleines de dons. Mardi dernier (février 1845), assemblée publique, en plein air, de treize à quatorze cents personnes. Aperaamo (1) fit une description pittoresque de son voyage en Angleterre. Le lendemain, nouvelle assemblée de plusieurs milliers de personnes à Apia; rien de pareil ne s'y était encore vu. A Manono, réception où tout respirait une vive affection, présents en abondance, assemblées délicieuses et plus nombreuses que jamais dans nos trois chapelles.» Aux îles Samoa, le vaisseau missionnaire a reçu les messagers de salut qui sont allés jeter de nouveau les fondements de la mission aux Nouvelles Hébrides, ainsi que nous l'avons rapporté aujourd'hui. Le *John Williams*, digne de son nom, a visité ensuite l'île des Pins, la Nouvelle Calédonie, puis de nouveau, à son retour, les îles Samoa, les îles Hervey, Tahiti. De là, il est attendu à Sydney. Puis, après une nouvelle tournée dans les îles de l'Océanie, il reprendra la route de l'Angleterre. Que le Seigneur, qui commande aux vents et à la mer, le dirige et le protége sur les grandes eaux!

Opinion de la Gazette universelle d'Augsbourg sur la Société des Missions évangéliques de Paris.

La *Gazette universelle d'Augsbourg*, qui est incontestablement le journal le plus répandu de l'Allemagne, a consacré deux grandes colonnes et demie, très-serrées, de

---

(1) Aperaamo avait accompagné, ainsi que le chef Léota, miss Heath en Angleterre. Léota y est mort.

son Numéro du 9 mars dernier, à une Notice sur la Société des Missions évangéliques de Paris. Il ne sera peut-être pas inutile d'en extraire les passages où la *Gazette universelle* donne son opinion sur l'esprit et la marche des travaux de cette Société :

« C'est une institution intéressante dont il n'est jamais « trop tard de parler. Elle mérite, par les raisons que je « donnerai plus bas, d'être classée parmi les meilleurs « établissements de missions qui existent; sa tendance « morale et le genre particulier de l'activité de ses mis- « sionnaires pourraient servir de modèle à des Sociétés « beaucoup plus considérables. . . . . Sa manière d'opérer « les collectes n'est ni aussi étendue ni aussi systématique « que dans les missions catholiques de ce pays, et le très- « intéressant Journal que publie cette Société, n'est pas, « à beaucoup près, aussi répandu qu'il devrait l'être, ce « qui est une faute capitale, car personne ne peut pren- « dre intérêt à ce dont il n'a jamais entendu parler. C'est « bien dommage, car les principes qui président à la « direction de cette Société, sont des plus excellents « (musterhaft).

« La mission française a su, dès son origine, éviter une « faute dont ne se sont pas assez préservées plusieurs « missions anglaises, celle de se charger de la direction « politique des peuples barbares; elle s'est toujours « maintenue sur un bon pied avec le gouvernement du « Cap; elle a plutôt fortifié que gêné l'action des gou- « verneurs au-delà des limites de la colonie, et ainsi elle « a évité beaucoup de froissements et de malheurs; les « passeports qu'elle donne sont reconnus dans l'intérieur « de la colonie, et ses conseils dans les affaires avec les « Caffres, sont toujours bien accueillis....... »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WELLINGTON.

Etat de la Station. — Extraits du journal de M. Bisseux.

« Wellington, le 4 février 1846.

« Messieurs et très-honorés Frères en Jésus-Christ Notre-Seigneur,

« .... Je crois que vous conviendrez avec moi que nous avons de bonnes raisons de penser que Dieu approuve l'établissement du culte à Wellington, et que nous n'avons pas lieu de regretter les dépenses qui y ont été faites dans ce but. L'auditoire, qui est ici double de celui de Wagenmakers-Valley, n'a pas éprouvé de diminution, comme je le craignais, depuis l'ouverture de la chapelle. Il faut souvent emprunter des chaises aux maisons voisines, pour procurer des places à tout le monde. Le recueillement qui règne pendant le service est aussi très-encourageant. Je puis vous annoncer que j'ai ouvert l'école, et que j'y trouve ordinairement une cinquantaine de personnes; ce sont presque tous des enfants ou des jeunes gens de moins de vingt ans. Puisse venir bientôt le temps où je pourrai vous parler de réveil et de conversions! Il me semble qu'il n'y a rien de fait encore

aussi longtemps que ce but n'a pas été atteint. Esprit de mon Dieu, viens convaincre mes auditeurs de péché, de justice et de jugement. Amène-les tremblants aux pieds de la croix; applique aux consciences les exhortations de la parole, et fais éprouver tes divines consolations à tous ceux qui ont soif de pardon et de paix.

« Dans l'année qui vient de s'écouler, j'ai baptisé deux adultes et cinq enfants. Membres décédés, deux. Mariages bénis, seize. Nombre total des communiants, vingt-neuf. Candidats au baptême, douze. »

Après cette introduction, M. Bisseux nous donne un extrait de son journal; nous en communiquerons les passages les plus intéressants :

« *Le* 6 *juillet.*—Dieu a accordé aujourd'hui une heureuse délivrance à ma chère compagne. En entrant dans mon cabinet, j'ai lu le Psaume CIII, et j'ai béni l'Eternel pour tous ses bienfaits. C'est le neuvième enfant qui nous est né; six sont vivants. »

« *Le* 11. — Cette après-midi, comme j'allais au catéchisme, une femme est venue me demander la permission d'y assister: *Ik wil nader komen, mynheer* (Je veux m'approcher, Monsieur), est une expression que les noirs emploient souvent lorsqu'ils parlent de se faire baptiser. Cette femme veut aussi s'approcher de Dieu et quitter le monde, qui ne peut, dit-elle, la rendre heureuse : elle se rend exactement au culte ; elle me paraît être humble et avoir de bonnes dispositions. Je l'ai admise au nombre des catéchumènes. »

« *Le* 16. — La femme dont je viens de parler est venue, tout en pleurs, me raconter que ses maîtres voulaient la chasser, ainsi que son mari et ses enfants, parce qu'elle avait demandé pour ceux-ci la liberté de les envoyer deux fois par semaine à l'école. « Si mon mari « part, disait-elle, c'est pour aller demeurer loin d'ici, et,

« là je n'aurai point d'occasion d'entendre la Parole « de Dieu. J'étais si contente ici ; jamais je n'ai été aussi « heureuse. Hélas! qu'il m'en coûtera de vous quitter, et « d'aller dans un lieu qui sera un désert pour moi, parce « que la Parole de Dieu n'y est pas. Nous autres noirs, « nous sommes bien à plaindre. Nous n'avons pas un « pouce de terrain pour y bâtir une petite hutte, et comme « nous sommes obligés de vivre sur les terres des fer- « miers, ils seront toujours nos maîtres! » Cette pauvre négresse disait la vérité; de tels cas ne sont que trop nombreux. D'un autre côté, je connais des colons qui encouragent leurs noirs à aller au culte et à l'école, et ceux-ci ne veulent pas y aller. »

« *Le* 10 *août.* — Le rhumatisme, mon ancien mal, s'est de nouveau emparé de moi. C'est aux reins, aux genoux et aux pieds qu'il me fait le plus souffrir. Quoique la douleur ne soit pas très-violente, je ne me sens aucune disposition pour le travail. J'ai passé cette journée très-péniblement. La santé est un grand trésor, mais nous n'en connaissons le prix qu'après l'avoir perdue. »

« *Le* 24. — J'ai prêché une fois, mais avec beaucoup de difficulté. Je suis comme un homme estropié et perclus de tous les membres. Il n'y a, dans tout mon corps, aucun membre qui ne souffre. Je me traîne plus que je ne marche. »

« *Le* 31. — Incapable de tenir le culte. Frère Horak, de Grœneberg était ici, et il a fonctionné à ma place. »

« *Le* 4 *septembre.* — Je suis entré aujourd'hui dans la trente-neuvième année de ma vie; bientôt j'en aurai passé dix-sept en Afrique. Beaucoup d'années, peu de bien de fait. Bénis-moi, Seigneur, dans mon ministère, plus que par le passé, et si ma vie doit être courte, qu'elle soit au moins bien remplie. Si j'ai quelque désir de vivre, c'est pour ta gloire : tu m'as racheté, je suis à toi. »

« *Le* 16 *octobre.* — J'ai consacré ce jour à visiter des malades. Un homme a désiré que je priasse pour lui comme pour un enfant prodigue qui désire retourner à son père. Il répétait souvent ces paroles : « J'ai péché contre le « ciel et devant toi, et je ne suis plus digne d'être appelé « ton enfant.» Sa maladie est très-alarmante, car il est pour la plupart du temps dans un délire affreux, voulant frapper tous ceux qui s'approchent de lui. « Qu'il est « dangereux, s'écriait un des spectateurs, de renvoyer sa « conversion au temps de la maladie ! » Cette remarque est devenue entre nous le sujet d'une conversation édifiante auprès du lit du malade.»

« 4 *novembre.* — Après avoir fait une petite tournée dans le village pour chercher des enfants pour l'école, je suis rentré chez moi, ayant trente-cinq noms d'inscrits sur ma liste. Les parents de ces enfants se sont réjouis de ma visite, mais ils voudraient que je puisse tenir une école journalière. C'est ce que je leur ai promis de faire quand la Société m'aura envoyé un instituteur.»

« *Le* 6.—J'ai ouvert l'école ; quarante élèves s'y trouvaient. Je les ai divisés en quatre classes. Dix savent un peu lire ; une douzaine commencent à épeler ; le reste en est encore à l'alphabet. Personne ne m'assiste, excepté mes deux fils, qui dirigent chacun une classe.»

STATION DE BÉTHESDA.

Extrait d'une lettre de M. Ludorf, datée de Béthulie, 10 *avril* 1846.

Après nous avoir fait part des longues et cruelles souffrances qu'il a endurées, à la suite d'une seconde

opération qu'il a dû subir, (1) et nous avoir annoncé la grave maladie dont relève à peine Mad. Ludorf, et qui l'a mise à deux doigts de la mort, notre frère nous expose comme suit, l'état de l'œuvre dont il est chargé à Béthesda. Sa lettre est datée de Béthulie, où il a été chercher quelque temps de repos dans l'intérêt de sa santé sérieusement compromise : —

« Ici je dois m'arrêter pour vous entretenir un instant de l'œuvre que Dieu m'a donnée à faire. Après mon retour de la baie d'Algoa, j'avais à finir le recueil de cantiques. Il restait à composer les dernières feuilles et à tirer l'avant dernière. Ensuite je me suis mis à les brocher. Ces cantiques ont ravivé le goût du chant dans nos églises, de même que dans nos écoles. Nous avons aussi imprimé cinq cents exemplaires des tableaux d'école in folio. Maintenant nous en sommes au N.-T. dont nous avons composé quatre feuilles, dont trois sont tirées à six mille exemplaires; la quatrième est sous presse; actuellement nous avons tiré cent quarante-quatre mille pages de la parole de Dieu; le format est grand in octavo, en deux colonnes. Ces travaux de la presse ont été interrompus par d'autres travaux pour la station, tels que réparations de toits, et par la maladie que Dieu a jugé bon de m'envoyer.

« Le Seigneur a permis que je continuasse à tenir l'école, jusqu'au moment où l'accident, dont je vous ai parlé plus haut, est arrivé. Pendant ce temps ma compagne, qui commence à comprendre le sessouto, m'a été d'un grand secours. Le cours de cette année a été de nouveau marqué par des bénédictions du Seigneur sur mes écoliers et sur moi-même. J'espère que la semence qui a été répandue en espérance, ne nous rendra pas

(1) Voyez page 128.

confus au jour de la moisson. Je suis chargé par mes enfants, de vous remercier de tout leur cœur pour les cartes géographiques, les globes, les ardoises, les plumes, le papier, les gravures, etc. que vous avez eu la bonté de leur envoyer. « Leurs cœurs s'aiment beaucoup à cause de ces choses. »

« J'ai eu le cœur navré de n'avoir pu, durant ces derniers mois, tenir la classe des enfants aussi régulièrement que je l'aurais désiré. Toutefois Sekonyana, le petit imprimeur, l'a tenue à ma place. Je suis sûr que si vous l'entendiez, simple et naïf, comme il l'est, vous en éprouveriez bien de la joie. Parmi tous les priviléges que le Seigneur m'a accordés comme ouvrier dans sa vigne, celui d'instruire la jeunesse et de paître ses agneaux m'est toujours le plus doux; j'espère qu'il me fera la grâce de ne mépriser aucun de ces petits, encore moins d'en scandaliser un seul. Cette année encore nous avons eu quelques réveils parmi les enfants, et j'ai la confiance que plusieurs ont été amenés au Sauveur, pour être embrasés de son amour, et recevoir ses bénédictions, dont ils auront sujet de se glorifier dans ce temps et dans l'éternité.

« En nous appelant à annoncer à des milliers de païens de cette pauvre Afrique les insondables richesses de la grâce de Christ, le Seigneur nous accorde souvent la joie de voir que par notre prédication les limites du règne des ténèbres sont reculées, que nous marchons sur les serpents et les scorpions, et que les démons mêmes nous sont assujettis au nom de Jésus; et, comme les soixante-dix disciples, en rendant compte de nos travaux d'évangélisation nous éprouvons une douce satisfaction lorsque nous avons un bon rapport à faire : cela est tout naturel. Mais le Seigneur n'oublie jamais de mêler à notre joie quelque tristesse, soit au moyen d'épreuves qui nous sont envoyées, soit par des chûtes que nous faisons, soit qu'en traits de

flammes, il écrive devant nos yeux ces paroles : « Après tout ce que tu as fait, tu as abandonné ta première charité. Ah! ne te réjouis point de ce que les démons te sont assujettis en mon nom, et de ce que tu peux jeter un regard dans les abîmes de Satan tombant du ciel ; regarde plutôt dans le Livre de vie, pour savoir si ton nom y est encore sans tache ; alors va te réjouir. »

« Je dois terminer ici pour le moment, espérant de pouvoir bientôt vous donner des nouvelles plus détaillées.

« Votre faible frère en Christ,

« J. LUDORF. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

ILES DES AMIS, ILES HERVEY, ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Coup-d'œil général. — Les aides indigènes, précieux collaborateurs.— Leurs travaux dans les îles Granville, Keppel, et leurs luttes dans l'île Wallis. — Zèle pour le règne de Dieu aux îles Hervey. — Epreuves et bénédictions à Tahiti.

Les archipels dont nous venons de lire les noms, forment, dans l'ordre où ils se trouvent placés ici, l'extrémité de cette belle ceinture d'îles qui entoure le Grand-Océan, et semble unir, au travers des quatre mille lieues qui les séparent, les deux plus grands continents du globe. Il n'y a aucun ami des missions qui ne sache, que c'est sur cette portion de l'Océanie que les Sociétés évangéliques jetèrent d'abord les yeux, entrainées sans doute,

par les tableaux attrayants, et hélas! trompeurs à tant d'égards, que les navigateurs avaient faits de ces îles et de leurs habitants. Tous savent aussi que la charité, le dévouement, les prières n'y ont pas été épargnés; et que les bénédictions n'y ont pas manqué. Tous veulent suivre la marche de ces Eglises nées d'hier, et appelées si promptement à la souffrance. Après avoir entouré leur berceau de tant d'intérêt, tous veulent assister à leur développement ou à leurs luttes. Tous sentent, comme membres du corps du Christ, leurs devoirs envers elles. Puisse l'Eglise évangélique tout entière participer à ce sentiment avec énergie!

Chacun de ces groupes d'îles nous présente son histoire et sa physionomie particulière. Dans les îles des Amis, au moins à Tonga, l'ancien paganisme se réveille par fois, et dans son inimitié farouche, attaque avec violence l'Eglise, à laquelle il se voit contraint de céder la place. C'est, au contraire, par un progrès paisible que les îles Hervey deviennent la possession de Celui à qui le Père a promis de donner les bouts de la terre en héritage (Psaume II); tandis qu'aux îles de la Société, le Seigneur a permis une de ces dispensations impénétrables à la sagesse de l'homme, et qui semblent anéantir tout à coup les bénédictions de vingt-cinq années. Au milieu de ces faits si divers, une boussole invariable dirige le chrétien. Les yeux fixés sur les promesses, il marche avec assurance, et il répéte l'hymne prophétique de la conversion des peuples qu'entonnait déja le Psalmiste il y a près de trois mille ans : « Nations, louez toutes le Seigneur, et vous, tous les peuples, célébrez-le. » (Psaume CXVII.)

Dans les archipels que nous avons à parcourir aujourd'hui, ainsi que dans celui des Samoa, qui termina notre revue du mois dernier, nous rencontrons essentiellement la race *malaie*. Elle se distingue avantageusement par la gran-

deur de la taille, la force musculaire, la régularité et l'expression des traits du visage, par l'intelligence, et par son aptitude à tout genre de progrès, de la race noire des Papous, qui habitent les îles occidentales de l'Océanie. C'est surtout dans les familles des chefs que se trouvent au plus haut degré les caractères distinctifs des Malais. Mais, si supérieurs qu'ils soient à tant d'égards, que sont-ils devenus dans leur ignorance de la vérité? Des sauvages, même des sauvages féroces, vivant dans l'habitude de répandre le sang. Voyez quelle affligeante ressemblance entre les hommes d'époques et de régions diverses, lorsque la lumière de la grâce ne les éclaire pas; plusieurs milliers d'années séparent l'insulaire de la Polynésie du Syrien au temps du peuple d'Israël, et la moitié du globe est placée entre leurs contrées; mais chez l'un comme chez l'autre les sacrifices humains ensanglantent les autels de leurs idoles.

Iles des Amis. — Pour comprendre la tâche dont se trouvent chargés les huit missionnaires de ce groupe, en même temps que pour apprécier les grâces que le Maître de la moisson leur a accordées depuis l'an 1822, époque où l'un d'entr'eux, seul alors, y déposa en terre le grain de sénevé, disons qu'ils ont à diriger et à nourrir du pain de la Parole sept mille chrétiens agrégés à l'Eglise, dispersés dans un grand nombre d'îles, entre lesquelles il n'y a d'autres moyens de communication que les frêles canots des naturels; ajoutons qu'ils ont à surveiller plus de cent écoles, dont le nombre des élèves dépasse six mille, à traduire les Ecritures dans le langage des îles, à composer et imprimer divers ouvrages élémentaires; n'oublions pas enfin, qu'aidés par beaucoup de membres de leurs troupeaux, hommes bien disposés, qu'ils ont élevés au rang de maîtres d'école et d'évangélistes, ils doivent veiller sur chacun d'eux, diriger leur marche

chancelante, et perfectionner sans cesse une instruction qui n'a pas encore pu aller de pair avec l'importance de leur emploi. Ces aides estimables laissent encore beaucoup à désirer, disait M. Waterhouse, qui les avait tous vus à l'œuvre; ils sont sincères, pleins de bonne volonté, mais il leur faudrait une instruction plus étendue pour devenir, comme on peut l'espérer d'eux, nos plus précieux collaborateurs. C'est dans cette accumulation de travaux, et harcelés encore par les émissaires de Rome, que les missionnaires, qui ne cessaient d'appeler de nouveaux frères à leur aide, se sont vus menacés dernièrement d'une réduction dans leur nombre. La Société Wesleyenne, qui cultive cette portion du champ du Seigneur, voyait ses fonds insuffisants à soutenir l'œuvre immense de ses missions dans toutes les parties du globe; mais de tous côtés les cris de détresse du monde payen vinrent retentir plus forts aux cœurs des chrétiens; le vide fut comblé, et ainsi put être soutenue, et sera sans doute fortifiée, la mission des îles des Amis, mission qui doit être regardée comme une des victoires les plus signalées de la croix dans les temps modernes.

Les îles Habaï, l'île Vavou appartiennent aux îles des Amis. Depuis les beaux réveils qui y ont éclaté il y a dix ans, elles sont acquises à l'Eglise. Affermir l'œuvre si bien commencée, l'étendre aux âmes encore indifférentes, et travailler aux progrès d'une civilisation chrétienne, est un but qui ne s'atteindra que par de longs efforts. Mais la sincérité et la ferveur de la foi dans un grand nombre est un gage d'avenir et un puissant encouragement. Les missionnaires aiment à communiquer de temps en temps et à faire partager leurs joies, en traçant des tableaux comme le suivant, dont nous aimerions voir plus souvent le pendant au milieu de nos Eglises d'Europe: « île Vavou. Dimanche dernier, il fut annoncé qu'un repas de

charité aurait lieu aujourd'hui à Neiafu; malgré un fort mauvais temps, l'assemblée fut nombreuse. Ceux qui prirent la parole racontèrent les détails de leur conversion d'une manière claire et tout à fait scriptuaire. Plusieurs indiquèrent le premier séjour de M. Turner parmi eux comme l'époque où ils avaient été amenés à la repentance, et avaient trouvé grâce par le sang de Christ. L'amour du Sauveur dirent-ils, brûle encore dans leurs cœurs. Un naturel des îles Fidji nous intéressa beaucoup, en rappelant la barbarie où son pays est plongé, et en racontant d'une manière touchante ce que Dieu avait fait pour son âme. Quelques hommes choisis pour prêcher la Parole dans les îles Niva, Niva-Foou et Rotumah, nous émurent en déclarant que, puisque l'Eglise avait fait choix de leurs personnes pour quitter leur pays et leurs parents, et annoncer l'Evangile à ceux qui sont encore loin du Sauveur, ils avaient la conviction que telle était aussi la volonté de Dieu. L'un d'eux ajouta que quelques amis le conjuraient d'attendre jusqu'à ce qu'ils fussent morts, mais qu'il s'était appliqué ces paroles de l'Ecriture: Laisse les morts ensevelir leurs morts; mais toi, va annoncer le règne de Dieu. Quand il eut fini, son père, vieillard vénérable, se leva et parla des angoisses que le départ de son fils lui avait occasionnées; mais, ajouta-t-il, puisque telle est la volonté de Dieu, je n'ai plus un mot a dire. »

La grande et belle île de Tonga semble être la forteresse où l'ennemi s'est retranché pour tenter ses derniers efforts contre l'Evangile. Il n'y en a pas moins de grandes espérances à concevoir à son sujet. Près de 1700 communiants y confessent le Sauveur. Après une guerre acharnée, les chefs païens, touchés par la générosité et la douceur des chrétiens, montrent des dispositions pacifiques; le peuple de Hihifo tout entier a

travaillé à l'érection d'une vaste et belle chapelle ; les missionnaires trouvent les chefs idolâtres plus accessibles, et leur parlent plus librement du salut de leurs âmes ; Tuitoga, chef vénéré presque à l'égal d'un dieu, a assisté avec intérêt à l'inauguration du temple de Hihifo... D'où semblent venir maintenant les plus grands obstacles ? Nos lecteurs le pressentent. Ils savent quel zèle les prêtres romains ont mis à venir se jeter au milieu de ce beau travail, pour rompre, autant qu'il est en eux, les cloisons de la vigne du Seigneur. C'est sans relâche qu'ils ont travaillé à ruiner l'œuvre évangélique. Depuis leur station de *Bea*, ils vont partout où les missionnaires ont des troupeaux, et emploient tout leur art à ébranler la foi des natifs convertis à Dieu. Il n'y a pas de calomnie qui ne leur paraisse sanctifiée par l'excellence du but qu'ils veulent atteindre. Mais, s'ils se font quelques adhérens parmi les idolâtres, les missionnaires ont pu jusqu'ici témoigner, en bénissant le Seigneur, qu'ils n'ont pas réussi à séduire un seul des membres de leurs Eglises. En vain même a-t-on vu arriver à Tonga un nouveau navire français portant des prêtres (1844) ; en vain ont-ils ajouté les menaces au prestige de leurs cérémonies, répandant le bruit que Tonga allait avoir le sort de Tahiti. Après quelques alarmes, les chefs païens eux-mêmes ont su s'apercevoir du but de ces menées ; ils ont trouvé le papisme trop semblable aux vieilles superstitions dont ils se détachent ; ils ont résisté sans peine à cette tentative d'intimidation, digne du système auquel elle devait servir d'appui.

Les îles Grenville, Keppel, Wallis sont situées un peu en dehors de l'archipel des Amis. Les passerons-nous sous silence, parce qu'elles sont modestement évangélisées par des aides indigènes, et visitées rarement par les missionnaires ? Cette circonstance leur donne, nous

semble-t-il, un droit de plus à être mentionnées, lorsque quelque rapport vient de loin en loin les sortir de l'oubli. — Grenville, ou Rotumah, présente des difficultés particulières aux cinq instituteurs qui sont allés depuis peu y porter l'Evangile ; car ils trouvent dans cette île, grande et riche en productions naturelles, une population doublement corrompue sous l'influence de l'idolâtrie et des vices nouveaux que les étrangers y introduisent. Anglais, Américains, Portugais, y sont établis en assez grand nombre ; leurs mauvaises mœurs font empirer un peuple à qui ils devraient servir d'exemple. Qu'elle soit donc pour les chrétiens un objet de prières, cette petite troupe de confesseurs de Christ, qui fait entendre la parole de la vérité à Rotumah. — Que n'est-on pas en droit d'espérer, quand on voit comment la puissante grâce du Seigneur a agi non loin de là, dans l'île Keppel ou Niva-Taboutabou ? Cette petite île ne recevait l'instruction que par l'organe de deux aides natifs, et pourtant on vit au bout de peu de temps toute sa population, atteignant à peine le nombre de mille personnes, jeter dans les flammes ses faux dieux et faire profession de christianisme ; en 1841, le nombre de ceux qui avaient été jugés assez affermis dans la connaissance de la vérité pour être agrégés à l'Eglise, s'y montait à 350, et M. Waterhouse pouvait dire d'elle : « Niva Taboutabou est une terre chrétienne pleine d'intérêt ; le principal chef, qu'on décore du nom de roi, est, ainsi que sa femme, directeur de classe. Je baptisai les trois seules personnes adultes de l'île qui ne l'eussent pas encore été. La population a beaucoup d'avance sur celle de Vavou ; elle se distingue en particulier par le soin qu'elle prend de sa chapelle et par toutes sortes de progrès matériels. Nous éprouvâmes de grandes jouissances au milieu de ce peuple pieux, qui se sépara de

nous en pleurant lorsque nous quittâmes son île.» On comprend ce chagrin ; ce sont des fêtes trop rares pour ces chrétiens que celles où ils voient arriver quelque ministre du Seigneur qui les réunisse autour de la table sainte, qui baptise leurs enfants, et qui leur communique les nouvelles du règne de Dieu. — Niva-Toou (ou Boscawen ?) offre un tableau tout semblable ; trois aides y ont été les seuls messagers de Christ au milieu d'un peuple que sa cruauté faisait redouter ; mais en peu d'années, presque toute l'île était gagnée à l'Evangile, et en 1841 on y comptait 560 membres affermis de l'Eglise. M. Waterhouse y faisait une de ces visites si rares et si désirées. Le vaisseau s'arrête à quelque distance d'une côte rocailleuse qui semble rendre impossible l'abordage. Un canot vient faire une reconnaissance. Etes-vous un vaisseau missionnaire ? amenez-vous des instituteurs ? s'écrie-t-on depuis la petite embarcation. La réponse est affirmative. Alors le canot s'éloigne en toute hâte, trop empressé à porter cette bonne nouvelle dans l'île, et abandonnant le vaisseau dans la situation la plus difficile. On voit un des hommes agiter sa rame en l'air, comme ivre de joie, et à ce signal la foule des naturels de gambader de rocher en rocher comme des écureils, et de se rassembler en habits de fête près du rivage ; tout le peuple est convoqué au son d'un instrument retentissant. Cependant le vaisseau essaie de mettre la chaloupe à la mer ; elle s'approche jusqu'à cinquante pas des rocs que les vagues couvrent d'écume. Aussitôt quarante à cinquante des naturels se précipitent dans l'eau, entourent la chaloupe, donnent, dans leur joie, et tout en nageant, force poignés de mains aux passagers, sans paraître remarquer leur frayeur, jusqu'à ce qu'enfin, devenus plus calmes, ils aident aux missionnaires et aux autres personnes à arriver sains et saufs sur le rocher. Chacun

d'eux est placé sur une natte de fabrique indigène, liée à deux fortes perches. Huit à dix hommes saisissent chacune de ces nattes, l'enlèvent sur leurs épaules, gravissent légèrement la côte rocailleuse. Bientôt de centaines de personnes les entourent, puis leur servent de cortège jusqu'à la maison dite royale, dans laquelle on les dépose. Là les attendaient un roi George, une reine Charlotte, les chefs et leurs femmes, les instituteurs, les directeurs de classes, tout le peuple enfin, leur souhaitant la bienvenue, plusieurs pleurant de joie et s'écriant : Loué soit Jésus ! Peu de jours purent être accordés à cette visite ; on se représente aisément quel en fut l'usage ; la fête fut toute chrétienne ; cent enfants furent baptisés. Niva-Toou, dit M. Waterhouse, est un lieu à ne plus oublier après qu'on l'a connu. Il surpasse bien d'autres lieux favorisés du Seigneur, et brille par une simplicité toute chrétienne, par une piété fervente et active, par l'ordre extérieur, par une charité qui unit fortement tous les cœurs. Quand il fallut nous séparer de nos excellents amis qui nous accompagnèrent jusqu'aux rochers du rivage, ils saisissaient nos mains, les serraient contre leurs lèvres, et les arrosaient de leurs larmes.... — L'île Wallis, ou Uvéa, enfin fait naître des sentiments d'une toute autre nature. L'heure paraît éloignée, où elle jouira des bénédictions qui se répandent ailleurs comme un fleuve. Une des premières fois qu'on entend son nom se prononcer à l'occasion des missions, c'est pour apprendre qu'elle a violemment repoussé l'Evangile sans le connaître. Un chef de l'île Keppel avait donné son cœur à Dieu, et voulut, il y a près de douze ans, y envoyer des instituteurs chrétiens. Il fit plus, il les accompagna lui-même. Mais l'opposition des chefs et des habitants fut telle, que bientôt toute cette petite troupe de confesseurs de Christ fut massacrée. Le roi et quarante-cinq

de ses gens périrent ; les femmes seules furent épargnées. Elisa Anne, la veuve du chef, chrétienne pleine de courage, résista à la volonté du principal chef de Wallis qui voulait l'épouser, s'enfuit dans les forêts, y erra deux mois entiers, en fut ramenée presque morte, se rétablit, opposa une nouvelle résistance aux ordres du chef, et réussit enfin à s'échapper, pour regagner dans un canot les côtes de son île, où M. Waterhouse la vit en 1841. A cette dernière époque, ce missionnaire fit de nouveau la tentative de procurer l'Evangile à l'île Wallis ; des chrétiens de Niva-Toou, dit-il, m'avaient offert de s'y rendre avec leurs femmes et leurs enfants, prêts à souffrir, et si c'était la volonté de Dieu, à mourir pour leur divin Maître. L'un d'eux me dit : « Il est passé pour moi, le temps où je ne consultais que ma propre volonté ; dites-moi si tel est votre avis et je partirai. » Sa femme tint les mêmes discours ; les autres ne se montrèrent pas moins bien disposés, de telle sorte que le lendemain, à la pointe du jour, tout fut prêt pour notre départ. Mais à leur arrivée dans l'île Wallis, M. Waterhouse et sa suite trouvèrent les chefs décidés à s'opposer à leur établissement. Dans l'intervalle, des prêtres romains, renvoyés de Vavou, s'étaient fixés dans un des districts de l'île, et quelques naturels s'y étaient convertis à leur croyance. Toutefois M. Waterhouse ne perdit pas courage. Arrivé à Somosomo (îles Fidji), il y trouva un chef de l'île Wallis, qui y ayant été poussé par une tempête avec une soixantaine d'hommes, y avait entendu la prédication de l'Evangile, l'avait goûtée ainsi que plusieurs personnes de sa suite, et qui demanda comme une faveur de pouvoir y ramener un instituteur, auquel il promettait bonne réception de la part de son père, et des hommes de ce district, peu favorables aux prêtres de Rome. Le départ a eu lieu, l'établissement

s'est formé, il a prospéré, une chapelle a été construite. Mais des mésintelligences n'ont pas tardé à s'élever entre les insulaires des deux partis religieux. Chose triste à rapporter ; les prêtres, loin d'appaiser les esprits, ont fomenté les troubles, les demeures des chrétiens évangéliques ont été détruites, leur chapelle a été réduite en cendres. « Tels sont,» s'écrie un missionnaire, « les hommes qui disent apporter une religion d'amour ; les débris fumants de notre chapelle sont là pour rendre un éclatant témoignage à leur ardente charité.» Bientôt sans doute on apprendra quels ont été sur cette mission si éprouvée les effets du protectorat de la France, *accepté*, assure-t-on, par les îles Wallis.

Iles Hervey, ou de Cook.—Du désert que les pluies du ciel n'ont pas encore arrosé, nous voici arrivés à des champs fertiles, qui réjouissent par leurs riches moissons. Seulement, voudrions-nous, pleins des doux souvenirs que nous ont laissés les récits de l'introduction de l'Evangile dans ces îles(1), trouver, sur elles, des détails plus nombreux dans les communications récentes des missionnaires. Les traits détachés qui vont suivre montreront, au moins, quelle est leur prospérité spirituelle.

Les Eglises des îles Hervey, nées du zèle pour le règne de Dieu, ne comprennent pas qu'un chrétien puisse être indifférent aux intérêts de ce règne. Elles ont été une pépinière de hérauts de l'Evangile ; elles ont envoyé leurs fils dans les archipels encore idolâtres ; elles comptent plus d'un martyr dans leurs rangs. Elles-mêmes n'ont encore, en partie, pour évangélistes et conducteurs, que ces hommes simples, dont l'amour de Christ fait la principale science, et dont Dieu bénit la parole fidèle. Dans

(1) Voyez *Journal des Missions*, 1843, page 333 et années antérieures.

le nombre citons Meretu, de Rarotonga, autrefois, aussi, idolâtre et cannibale. Son père, nommé Fuaivi, avait hérité de l'affreuse obligation d'exercer sa vengeance contre une famille qui avait tué quelques-uns de ses ancêtres. C'était comme un legs sacré que chaque génération transmettait à la génération suivante, jusqu'à ce que la soif du sang fût assouvie. Fuaivi guettait, comme un tigre en embuscade, tous les membres de cette famille. Un jour, il les surprend, se précipite, et les massacre, à l'exception d'une jeune fille qui, seule, réussit à s'échapper. Il traîne les cadavres jusque dans un four; puis, il les dévore avec son fils et ses parents. Mais l'Evangile arriva bientôt dans l'île. Meretu crut et éprouva la vertu régénératrice de cette parole de Dieu. Le missionnaire Pitman le trouva richement doué des dons nécessaires pour en faire un ouvrier du Seigneur. Il annonça l'Evangile avec bénédiction, et dans le nombre de ceux qui furent convertis en l'entendant, se trouva son père, le vieux Fuaivi. Méretu annonce maintenant l'Evangile à Mangia.

Le zèle à répandre au loin la Parole qui les a sauvés, ce zèle qu'on pourrait souhaiter à tant de chrétiens des Eglises d'Europe, est un trait qui se transmet des pères aux enfants dans les îles Hervey. Il se montre d'une manière touchante dans le fait suivant, raconté par M. Pitman: « Un jour de l'année dernière, j'allais visiter l'école de Gnatangia (île Rarotonga). A mon arrivée j'en trouvai les portes fermées. M'adressant à un individu que je vis près de là, je lui demandai où étaient les enfants. « Il n'y a pas de leçon aujourd'hui, me répondit-il; tous les enfants sont allés sarcler un champ où ils veulent semer de l'arrow-root pour la Société des Missions.» Je n'ai pas besoin de vous dire que ma surprise et ma joie furent extrêmes, car je ne leur en avais jamais parlé. Il paraît que Iro, leur maître d'école, ayant quelque peu de

semence, leur avait dit : « Enfants, voici de la graine d'arrow-root, qu'en ferons nous? la sèmerons nous au profit de la Société? » Tous s'étaient écriés : « Oui, oui ! allons la semer ! » On s'était hâté de choisir une pièce de terre, et le lendemain matin tous les enfants étaient allés la sarcler avant d'y répandre la graine. Cette année ils ont fait la récolte, et le produit qui se montait au poids de deux cents vingt-sept livres, m'a été apporté joyeusement par eux, comme la première souscription de nos enfants en faveur de la Société missionnaire de Londres. »

« Au mois de mai dernier, ajoute M. Pitman, les enfants d'une autre station me procurèrent une satisfaction non moins grande. Un des maîtres se leva, et leur adressant la parole : «Enfants, dit-il, notre instituteur nous parle souvent de l'état misérable des nations païennes, qui ne jouissent pas des mêmes faveurs que nous, et qui n'ont personne pour leur faire connaître le salut ; n'aurons nous pas pitié d'elles?» — « Oui, répondirent-ils, nous en avons pitié ; que ferons-nous pour elles?» — «Voudriez vous semer de l'arrow-root pour la Société, afin qu'elle envoie l'Evangile aux hommes qui périssent?» Tous s'écrièrent : « Oui, nous le voudrions.» — «Eh bien, si c'est votre désir, levez vos mains pour le témoigner.» Aussitôt se levèrent une multitude de mains. Deux pièces de terre eurent été bientôt sarclées et l'arrow-root planté par tous les garçons et toutes les filles. Nous aurons donc bientôt, s'il plaît à Dieu, de plus fortes sommes à vous faire passer.»

Admirables pour affronter les dangers et pour poser les fondements de l'œuvre, les évangélistes natifs manquent quelquefois de l'expérience, des lumières, de la capacité nécessaires pour diriger des troupeaux chrétiens. Y parer par des envois plus nombreux de missionnaires, est chose maintenant presque impossible. En vue des besoins actuels et de l'avenir des Eglises de l'Océanie, on a fondé

en divers lieux des séminaires, destinés à étendre l'instruction de ces précieux ouvriers, et, par l'instruction, leurs moyens d'influence. Nous signalâmes, il y a deux mois, les séminaires fondés dans les îles Sandwich, et leur grande utilité. Tel est, également, pour les îles Hervey, le séminaire de Rarotonga, commencé, en 1839, par M. Buzacott. Le bon plaisir de Dieu a reposé sur cette entreprise, qui répond déjà aux espérances qu'elle avait fait naître. Les objets d'étude les plus essentiels à de jeunes évangélistes y sont enseignés; on exerce aussi les élèves aux travaux du ménuisier et du charpentier, dans lesquels ils peuvent trouver un moyen de subsistance, tout en annonçant l'Evangile. Les bâtiments nécessaires à l'Institution ont été élevés presque sans frais, grâce à l'empressement du peuple entier, qui y a pris part comme s'il se fût agi d'une fête.« A un jour fixé, dit M. Buzacott, et suivant l'usage du pays, je fis cuire, pour un repas général, vingt-six grands porcs; le reste des provisions de bouche fut apporté par les convives eux-mêmes. La semaine suivante, dix-neuf porcs firent le fond d'un nouveau repas offert par les chefs. Cette œuvre préliminaire accomplie, chacun se mit au travail plein de courage. On prépara la chaux, on charria les pierres et le bois. Le 13 juin 1843, après une prière solennelle appelant la bénédiction de Dieu sur l'entreprise, une pierre immense fut roulée par les chefs pour commencer le fondement. Dès lors, il n'y eut plus d'interruption jusqu'à l'achèvement de l'édifice. Chaque individu y travaillait trois jours de la semaine. De temps en temps on tuait un bœuf pour entretenir leur bonne volonté. Un Irlandais, un peu plâtrier, nous fut d'un grand secours pour donner à notre bâtiment une apparence plus avantageuse.... Le nombre des personnes qui ont reçu plus ou moins d'instruction dans le séminaire, se montait déjà à trente-trois dans l'année

1844 ; il en est qui travaillent déjà à l'œuvre du ministère en divers lieux; nos frères de Samoa nous ont remplis de joie en nous informant que les instituteurs que nous leur avons envoyés sont des hommes laborieux, consciencieux, et qui savent se rendre utiles.»

Même intérêt joyeux et actif quand il s'agit d'élever une maison de prière. Le peuple d'Arorangi (île de Rarotonga) a eu, l'année dernière, une telle fête. MM. Buzacott et Gill y présidaient. Au moment de poser la première pierre, et après des prières et des actions de grâces, le chef Timomania raconta quelles étaient, au temps de leur idolâtrie, les cérémonies usitées lors de l'érection de leurs moraïs (temples d'idoles). Ce qu'on regardait comme important par dessus tout, dit-il, c'était le travail des colonnes de l'édifice. Le bois en était choisi avec soin; le travail en était confié à des ouvriers spéciaux, et il suffisait d'y découvrir le moindre défaut pour les faire rejeter. On les transportait en grande pompe. Des creux larges et profonds étaient préparés pour les recevoir; on y jetait préalablement des tissus indigènes, des haches et d'autres objets, et quelquefois même on y enterrait vivants un ou plusieurs hommes, comme acte de propitiation. A ce récit, le vieux chef semblait retrouver la vivacité de la jeunesse, et il s'écria plusieurs fois : C'étaient alors des jours de ténèbres, et ces œuvres étaient bien des œuvres du diable; mais voici une époque de lumière; réjouissons nous tous à cette lumière.—Le jour qui précéda l'inauguration de la maison de prière, les populations des stations d'Avarua et de Gnatangia accoururent et campèrent pendant la nuit près d'Arorangi; quinze cents personnes encombrèrent, dès la pointe du jour, le temple et ses avenues; la journée fut solennelle et bénie. «Nous avions devant nous, dit M. Gill, plusieurs cents âmes, vivant, il n'y a que peu d'années, dans le paganisme,

s'abandonnant chaque jour aux passions les plus viles, et faisant consister leur acte le plus méritoire à s'offrir l'un l'autre en sacrifice sur l'autel de leur divinité. Quelle scène différente! *Alors*, ils étaient étrangers par rapport aux promesses, sans espérance et sans Dieu dans le monde; *maintenant*, ils ont été rapprochés par le sang de Christ, et ils croissent, nous l'espérons, dans sa connaissance et dans son amour; *alors*, ils étaient dignes d'êtres haïs, et se haïssaient les uns les autres; mais, *maintenant*, ils ont appris à connaître le commandement nouveau, qui est de s'aimer les uns les autres comme Christ les a aimés. Telles étaient les pensées qui remplissaient nos cœurs; nous éprouvâmes, en ce beau jour, les saintes influences de la présence du Seigneur. Cela a été fait par l'Eternel, et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux. »

Des récits édifiants de morts chrétiennes sont arrivés depuis peu des îles Hervey. Aitulaki, cette île sur laquelle les voyages de M. Williams ont répandu tant d'intérêt, a vu plusieurs jeunes gens glorifier le Sauveur dans leurs derniers moments, après l'avoir aimé pendant leur vie. Telle fut Marthe, dont parle le missionnaire Royle. Son récit renferme, dans chaque trait, une instruction sérieuse. « Son déclin rapide, dit-il, faisait présager une prompte fin. Elle ne permit point qu'on la berçât d'espérances trompeuses, ni qu'aucune parole flatteuse lui fût adressée par ses amis. Elle savait qu'elle allait à la rencontre de la mort, et voulait s'y préparer. — J'ai toujours remarqué en elle des dispositions sérieuses. Elle recherchait l'instruction, et elle la reçut avec bénédiction, embrassant, avec zèle et sincérité, Jésus comme son Seigneur et son Dieu... Souvent, en me rendant à la chapelle, je l'ai rencontrée s'éfforçant d'atteindre la maison de Dieu, et s'arrêtant, épuisée, au pied d'un arbre. Il m'est

arrivé de lui dire que son extrême faiblesse devait la dispenser de ce devoir aux yeux de Celui qui veut la miséricorde plutôt que le sacrifice; mais elle y était poussée par un véritable amour pour le service du Seigneur. Elle ne cessa de s'y rendre que lorsque sa faiblesse toujours croissante l'eût forcée de rester couchée sur son humble grabat... Elle était, aussi, tendrement attachée aux membres de l'Eglise. «Priez les, me dit-elle un jour, de venir me voir, mais non point pour me faire des présents (telle est en effet la coutume quand on se rend auprès des malades), un mot, une prière, une exhortation, me seront plus précieux que tout ce qu'ils pourraient m'apporter.» Bénie à proportion de son zèle, elle parvint à une grande maturité de connaissance et d'expérience spirituelles. Par son âge elle touchait à l'enfance, mais elle croissait rapidement dans la vie divine; et plus l'heure de sa mort approchait, plus il devenait évident qu'elle était mûre pour le ciel. Elle était proche de sa fin, lorsqu'un jour j'entrai dans sa cabane, et la trouvai soutenue sur sa couche par une personne de sa famille. «Marthe, lui dis-je, je suis heureux de vous revoir encore; quelle est aujourd'hui la disposition de votre âme? quelles ont été vos pensées depuis ma dernière visite?» «Mes pensées n'ont pas changé, répondit-elle, elles se dirigent toutes vers Jésus! Je me suis approchée de la croix... j'y ai déposé mon fardeau. Oh! qu'elles sont douces ces paroles : il s'est chargé de nos langueurs et il a porté nos douleurs! J'ai été vraiment une seconde Marthe, m'embarassant de beaucoup de choses que j'aurais dû abandonner pour l'amour de mon Maître céleste. J'ai attendu sa venue, mais sans être encore prête... il me manquait une chose : je n'avais pas fixé l'ancre à mon canot... Jésus est mon ancre... Jésus est mon refuge... Jésus est mon tout!.. Ma course est finie, me voici prête!.. Maître, que la paix, que

le salut vous soient donnés!» Elle mourut peu après cette entrevue.

Le navigateur qui, des îles Hervey, se dirige du côté de l'Est, échange, en quelques heures, ces scènes de paix et de bonheur, contre un lamentable spectacle de désordre et de ruine. Il arrive à ce double archipel des *îles de la Société*,(1) qui furent si long-temps la joie et la couronne de l'Eglise évangélique, et il y trouve l'œuvre du Seigneur succombant, en apparence, sous la triste alliance de la politique et du fanatisme religieux.

Ce n'était qu'avec délices que la pensée se portait, il n'y a que peu d'années encore, sur Tahiti. Cette île, où la nature offre tant de tableaux ravissants, en offrait au chrétien de plus beaux encore. On aimait à se représenter, toujours de nouveau, cette renaissance morale de tout un peuple, ces sanctuaires remplis d'adorateurs en esprit et en vérité; cette reine, la Bible à la main et entourée de ses chefs, fléchissant le genou devant le Seigneur, et lui demandant la grâce de gouverner, selon la justice, un peuple libre, généreux, moral et chrétien. Bien d'autres souvenirs précieux se présentaient à la pensée au nom seul de Tahiti. Aujourd'hui tout ce passé semble effacé jusqu'à la dernière trace. La majeure partie de ce peuple malheureux s'est réfugiée dans ses montagnes, plutôt que de fléchir sous l'attentat qui doit lui ravir en même temps sa foi et sa liberté; la reine est fugitive dans une île étrangère; des conflits sanglants ont éclaté. On n'entend plus les chants de paix du jour du Seigneur; les troupeaux sont dispersés; un de leurs pasteurs a péri; cinq autres ont quitté; en quelques lieux une licence inouie; partout ailleurs la terreur ou l'irritation... Y au-

(1) Iles sur le vent: *Tahiti*, *Eimés*. — Iles sous le vent: *Huahine*, *Raïatéa*, *Tahaa*, *Borabora*, *Maupiti*.

rait-il quelque part assez de courage pour se glorifier d'une telle œuvre ?

Ils partaient la mort dans l'âme, ces cinq missionnaires qui ne pouvaient plus faire l'œuvre de leur maître à Tahiti. Arrivés à Valparaiso, sur les côtes du Chili, au mois d'octobre 1844, ils écrivaient à leurs amis d'Angleterre : « Nous voici en chemin pour revenir dans notre patrie. Les tendres soins de notre bon Père nous ont gardés pendant le voyage de cinq mille milles qui nous a amenés ici. Ah! malheureux Tahiti, combien de fois nos pensées nous reportent aux scènes, aux joies des temps passés, à tous les priviléges que tu as perdus! Nos combats, nos douleurs, ne pourront plus s'oublier. Chaque jour nos prières montent devant le trône du Seigneur, pour le pays et pour le peuple. Nous aurons à dérouler des séries de misères, qui devront puissamment émouvoir les milliers d'hommes éminents qui forment l'élite de l'heureuse Bretagne. Si le sang des martys fut la semence de l'Eglise des premiers temps, surement aussi les souffrances, les larmes et le sang de Tahiti deviendront la source de bénédictions que Dieu tient en réserve pour cette portion de son empire.»

Tahiti présente aujourd'hui des aspects bien divers, suivant qu'on parcourt la portion de l'île que les armes de la France tiennent assujettie, ou qu'on visite les montagnes qui servent de retraite à la majeure partie de la population. Il est pénible d'avoir à déclarer, qu'à Papeiti règnent le désordre et l'immoralité. Toutes les espèces de séductions font partie de l'attirail de guerre avec lequel on s'efforce de subjuguer ce peuple. La prostitution, l'ivresse ont repris leur empire, qu'avait à peu près détruit l'influence du christianisme. Le dimanche est devenu le jour de la dissipation et des orgies. Dès le matin les équipages des vaisseaux descendent à terre,

musique en tête, pour assister à la messe en grande pompe ; ensuite viennent les parades militaires, et le reste du jour se passe, ainsi que la nuit, dans un désordre que personne n'oserait décrire. Les danses impures dont l'horrible culte des idoles était autrefois souillé, ont recommencé. A peine trouverait-on dans toute la ville de Papeiti quelques femmes honnêtes.... Mais nous abrégeons le récit de ces abominations, avouées, du reste, préconisées même par plusieurs de ceux qui applaudissent à l'aggression française, et contre lesquelles n'ont pas encore protesté les ministres du nouveau culte qu'on veut substituer à l'Evangile de Christ.

Il nous sera plus doux de suivre le peu de missionnaires qui sont demeurés à Tahiti. Leur ministère trouve des occasions d'autant plus précieuses de s'accomplir, qu'ils l'exercent au milieu d'une population dans l'épreuve. Les insulaires qui ont cherché un lieu de refuge dans les forteresses naturelles de leurs montagnes, se montrent plus que jamais attachés à leur foi ; leurs pasteurs les y visitent régulièrement ; ils témoignent que Dieu est au milieu de son peuple, soutient sa confiance en lui dans l'affliction, lui manifeste sa grâce ; que, quoique persécuté, il n'est pas abandonné, et quoique abattu, il n'est pas entièrement perdu. Voici des extraits de leurs lettres de l'année dernière.

« Notre peuple m'a reçu avec des témoignages d'affection ; après le service on m'apprit que beaucoup de membres de l'Eglise, dispersés au loin le long de la côte, désiraient faire baptiser leurs enfants ; on se chargea de les prévenir que la cérémonie aurait lieu quinze jours après au camp de Papenoo. La foule y afflua, et après la prédication je baptisai cinquante enfants. Je crus devoir différer quelque peu le baptême de plusieurs adultes qui témoignaient le désir de le recevoir... Il avait

été décidé qu'à ma prochaine course, la Cène serait administrée à Papenoo. M. Darling m'y accompagna à cet effet. Le peuple s'était empressé de prendre tous les arrangements nécessaires, la chapelle avait été agrandie ; nous y trouvâmes une assemblée très-nombreuse ; M. Darling conduisit le service. L'après-midi quarante enfants furent encore baptisés, ainsi que quelques adultes. Ce fut une journée que ni eux ni moi n'oublierons de sitôt. Elle nous remit en présence des anciens jours, lorsque, chacun se reposant sous sa vigne et sous son figuier, le peuple s'assemblait en paix sans que personne l'épouvantât (Mich. IV, 4). Parmi les enfants que nous baptisâmes se trouvaient des orphelins, dont les pères avaient péri dans le combat de Mahaina. Les adultes étaient de mon ancienne station ; plusieurs ne m'avaient été connus que par leur indifférence pour les choses éternelles ; leur désir de recevoir le baptême me causa une douce surprise. Insouciants au temps de la prospérité, ils recherchent maintenant les secours religieux et se déclarent pour la cause du Seigneur. — Le peuple assemblé au camp n'avait pas joui des bénédictions de la Cène du Seigneur depuis l'époque de nos grands désastres ; chacun se réunissait alors avec le troupeau dont il faisait partie, autour de son propre pasteur ; tout leur souriait... ; mais que de changements ! Une foule de leurs amis sont tombés ; cinquante dorment ensemble à Mahaina ; depuis douze mois ils ont vécu dans les détresses et les angoisses de la guerre, et leur reine est en exil. Que les scènes de ce jour ont été touchantes !..... Nous partîmes dans la soirée, laissant le peuple calme, sans désir ni pensée de guerre, décidés à ne pas être aggresseurs. Il ne se prononça pas un mot de politique ; de plus grands objets s'offraient à nos méditations.»

Une lettre subséquente de M. Thomson, tout en con-

firmant ce que nous venons de lire sur les bénédictions accordées aux milliers d'insulaires refugiés dans les montagnes de Tahiti, nous montre qu'à Papeiti même, au milieu du débordement de la licence, Dieu ne laisse pas ses serviteurs sans quelques signes de sa bonté.

« L'état de paix dure encore, dit-il. Les natifs, toujours campés à Papenoo et à Bunania, ont la liberté de se rendre à Papeiti. Je continue mes courses à Papenoo. L'accueil que j'y trouve à chaque visite me rend heureux. Tous les deux mois nous célébrons la Cène. Au commencement de juin *quarante nouveaux membres* ont été reçus par moi à la communion de l'Eglise à Papenoo. La plupart sont des jeunes gens, avantageusement connus par leur conduite. A cette époque de dissipation effrénée, *aucun* membre de l'Eglise de Papenoo n'est tombé dans l'intempérance. Par contre, à Papeiti tout est ivrognerie et désordre. Presque tous ceux qui y étaient membres de l'Eglise se sont retirés dans l'un ou l'autre des deux camps. D'autres, de concert avec quelques chrétiens de Papaoa sont allés s'établir à Hautana, au sein des montagnes, et là, dans un délicieux petit vallon, sur lequel n'a pas encore flotté le drapeau étranger, ils se sont bâti une charmante chapelle que M. Barff et moi sommes allés inaugurer, le premier dimanche de juillet. Le paysage ravissant de ce lieu retiré, les majestueux sommets qui le dominent, le ruisseau qui l'arrose, les circonstances graves où nous sommes, tout rappelait vivement à notre souvenir les scènes de l'histoire de nos ayeux persécutés en Ecosse. Plusieurs de nos frères de Papeiti étaient venus passer avec nous cette intéressante journée..... Je suis parvenu à ouvrir une école à Papeiti même à la fin de juin. La salle est remplie presque uniquement de jeunes filles, qui avaient été accoutumées à des instructions et à des instituteurs bien différents.

Elles viennent régulièrement, et ont ainsi repris dans la chapelle leurs places, long temps abandonnées. La chapelle a été réparée. Ces heureux changements sont dûs à l'active coopération de quelques personnes de Papeiti, qui se sont réunies à moi et dont je me propose de former un troupeau ; plusieurs m'assistent dans les travaux de l'école ; peu à peu nous espérons voir leur nombre s'augmenter de personnes d'une piété décidée. Aucune époque ne servit mieux à mettre au jour la sincérité du zèle et à purifier l'Eglise. Nous avons de nombreux travaux, occasionnés par un retour au bien, dont il importe de profiter ; les demandes d'admission s'augmentent, mais c'est avec prudence qu'il faut y accéder..... Je crois devoir ajouter qu'aucun des membres de l'Eglise n'est devenu papiste. Il n'y a plus qu'un prêtre ici ; plusieurs sont partis il y a quelques mois pour se rendre dans l'île Wallis.»

Accueillons avec reconnaissance ces précieux indices de la grâce divine. La reine Pomaré est toujours dans sa retraite, ou plutôt dans son exil de l'île Raïatéa. Elle se trouve dans une telle pauvreté qu'elle a dû faire vendre une voiture dont la reine Victoria lui avait fait présent. Ne pouvant toucher ses revenus, elle se voit réduite, assure-t-on, à dépendre de quelques amis pour sa subsistance. D'indignes calomnies avaient été répandues sur son caractère et sur sa vie privée, tandis qu'il est constant que sa piété et sa conduite honoreraient toute personne chrétienne. Le capitaine du vaisseau *le Basilic*, à bord duquel elle fut reçue et vécut pendant six mois, a rendu à ce sujet le témoignage suivant : « Je déclare avec empressement que rien n'a été plus honorable à tous égards que la manière d'être de la reine Pomaré pendant tout le temps qu'elle a passé à bord du navire de S. M. *le Basilic*. Ce n'est pas sans une vive

indignation que j'ai appris avec quelle bassesse des personnes dépourvues de tout sentiment chrétien n'ont pas craint de diffamer une femme, une reine éprouvée par une infortune si peu méritée. Heureux seraient ses calomniateurs, s'il y avait aussi peu à reprendre dans leur propre conduite. Tout le temps de son séjour sur le vaisseau, elle n'a pas négligé une seule fois le culte du matin et du soir, quoiqu'elle ait dû souvent pour cela affronter, à genoux, sur le pont, les torrents d'une pluie des tropiques, vu que sa cabine ne suffisait pas à contenir toute sa suite. Elle passait la plus grande partie du jour dans l'étude de la Bible, et le dimanche elle faisait régulièrement faire le service par quelqu'un de sa famille, si, comme il arrivait souvent, aucun missionnaire ne pouvait venir à bord. La peine qu'elle exprimait alors de ne voir arriver aucun ministre, témoignait de tout le bonheur que lui faisait éprouver le service de son Seigneur et Sauveur.»

Nous nous arrêterons peu aux faits nouveaux qui touchent à la politique. Au commencement de l'année 1845, les habitants de Raïatéa, de Borabora et de Huahine, se sont vu à leur tour imposer le protectorat de la France. Il paraît que, dans les deux premières îles, le pavillon arboré fut promptement arraché par les naturels et renvoyé par les chefs au gouverneur. A Huahine, un chef, nommé Hapéroa, gagné par de l'argent, voulut prendre la défense du pavillon; mais, sur les ordres de la reine, il fut arraché par le peuple, et Hapéroa fut expulsé de l'île. Les insulaires craignaient que leur résistance n'attirât sur eux les maux qu'ont à endurer leurs frères de Tahiti; mais ils paraissaient résolus à faire les mêmes sacrifices à leur liberté et à leur foi.

Combien la vue de ces intéressantes peuplades dans la souffrance serre le cœur! Quel besoin nous avons, pour

réprimer en nous le murmure, de nous dire que tous ces évènements sont, dans la main de Dieu, un moyen d'éprouver la foi de son Eglise, et de préparer les voies à l'entier établissement de son règne! Associons nous aux sentiments de ce chef chrétien de Borabora, qui, annonçant à la Société des missions de Londres, l'envoi prochain des collectes de son Eglise en faveur des missions, ajoutait : « Nous espérons fournir une contribution plus généreuse que les précédentes, afin que la Parole du Seigneur se propage promptement, et que bientôt tout homme ait appris à le connaître, et puisse être sauvé.» Quand ce sera le vœu sincère de tout chrétien, le Seigneur montrera à son Eglise de grandes choses.

VARIÉTÉS.

Tolérance accordée au Christianisme en Chine.

Un journal anglais, le *Missionary Magazine*, fait précéder des réflexions suivantes les deux lettres que nous transcrivons également plus bas.

Dans aucune période de l'histoire de notre Société, nous n'avons eu à rendre compte d'un événement qui exigeât de nous plus de gratitude envers notre Maître et Sauveur, et qui dût en même temps assumer une plus forte responsabilité sur nous. Si la tâche des Eglises de Christ, *de prêcher l'Evangile à toute créature* dans toutes les autres parties du monde, était achevée, il suffirait des besoins connus de ce vaste empire, pour absorber la totalité des ressources ordinaires dont nous pouvons disposer.

La Chine, par un acte éclairé de la volonté impériale, va connaître la liberté religieuse; la profession du christianisme n'y est plus proscrite, et ses myriades d'habitants pourront recevoir la lumière du salut. Nos constantes supplications, continuées durant de longues années d'attente passées dans l'exercice d'une active vigilance pour saisir le moment où quelques rayons de l'Evangile pourraient y pénétrer, ont été entendues de l'Eternel des armées, et sa réponse a surpassé nos plus vives espérances. Il n'est guère possible de concevoir un événement plus propre à animer les cœurs chrétiens, du zèle de la véritable charité, et à y exciter les mouvements d'une générosité efficace. *Celui qui tient dans ses mains les cœurs des enfants des hommes, et les incline comme des ruisseaux d'eau*, Celui par le pouvoir duquel ce merveilleux changement a été accompli, regarde maintenant des cieux, comment son peuple en usera.

On pourrait nous faire observer que l'action de nos missionnaires doit être circonscrite à la limite des cinq ports livrés au commerce européen; mais, dans ces villes même, ils ont un libre accès auprès de plusieurs centaines de milliers de Chinois; et, par le moyen d'évangélistes indigènes suffisamment préparés, et d'une distribution étendue de portions des Livres-saints et de Traités Religieux, il deviendra possible de faire parvenir la parole du salut jusqu'aux extrémités de ce vaste empire.

La lettre du docteur Legge, dont nous donnons ici l'extrait, a été écrite sous l'impression de joie profonde et sérieuse que l'édit impérial était propre à éveiller dans le cœur de ce vrai missionnaire de Christ.

« La date de l'acceptation du mémoire adressé par le premier ministre à l'empereur, doit devenir celle d'une ère nouvelle dans l'histoire de la Chine. Une large porte vient d'être ouverte pour toute espèce de prédication,

aux messagers de la croix. L'entrée des cinq ports chinois, garantie au commerce par le traité anglais, et maintenant accordée librement aux missionnaires, c'est là l'œuvre de l'Eternel des armées qui *tient les cœurs des rois dans sa main.*

« Dans cet événement nous voyons la réponse du Seigneur aux prières de son peuple ; et à cette nouvelle, il s'élèvera, sans doute, dans nos Eglises, de nombreuses actions de grâces à Celui *qui seul fait des choses merveilleuses.* Mais il faut aussi multiplier le nombre de nos ouvriers, et ce besoin est pressant. L'édit de l'empereur produira certainement sur les Eglises catholiques romaines en Chine, l'effet d'une pluie de printemps; celles qui n'ont pas entièrement disparu durant le temps de la proscription, vont revivre : il faut donc agir avec une vigueur digne de la belle cause que nous sommes chargés de défendre, et craindre de céder la place à l'erreur.

« Nous avons vivement senti nous-mêmes, à la nouvelle de l'acceptation du mémoire, tout le poids de nos obligations, quant à l'évangélisation du sud de la Chine. Canton est à nos pieds ; on peut dire que l'édit de l'empereur nous invite à nous approcher de ses habitants ; envoyez-nous donc un renfort d'ouvriers, afin de nous mettre en état d'occuper la cité provinciale, la seconde capitale de l'empire.

« Nous sentons cependant que nous ne devons pas attendre l'arrivée de ce secours, pour entreprendre dès à présent la mission qui a été mise devant nous. Léaug-A-Fah (Chinois converti) se rendra dès aujourd'hui à Canton, pour choisir une maison à quelque distance des factoreries (comptoirs généraux du commerce), afin de commencer au plus tôt les opérations missionnaires ; l'un de nous ira le joindre ensuite. Veuille le Seigneur mettre sa bénédiction sur notre entreprise ! »

L'extrait suivant de la lettre du docteur Medhurst, nous fait connaître quelques-uns des effets de cette mesure propice et inattendue.

« C'est un bonheur pour nous d'avoir à vous faire part de la nouvelle officielle que l'exercice de la pure religion du grand Dieu du ciel n'est plus prohibé dans l'immense empire de la Chine, et qu'aussi longtemps que ceux qui professeront la foi chrétienne s'abstiendront d'actes contraires aux lois, ils seront libres d'adorer Dieu conformément à ce que leur conscience leur dictera. Les efforts pour faire pénétrer la lumière de l'Evangile dans l'intérieur du pays, pourront en même temps être poursuivis avec bien moins de risques qu'auparavant.

« Les catholiques romains, qui avaient autrefois à Changhaï une église, convertie maintenant en temple païen, s'occupent déjà des moyens d'en regagner la possession; et l'évêque nommé par le pape pour cette province, a adressé, aussitôt après la publication du décret, une lettre paroissiale à ses adhérents, où il annonce qu'il est en route pour Chantoung, et ordonne que des actions de grâces soient offertes à Dieu, pour la faveur qui leur est montrée par l'empereur de la Chine. Il est à remarquer qu'il ne fait aucun mystère de son voyage à travers les provinces, et de ce qu'il a des Eglises en d'autres parties du pays.

« Avant ces nouvelles circonstances, nous tenions déjà régulièrement nos services dans cette ville, à portes ouvertes. Ils ont été immédiatement plus suivis, et nous avons actuellement à peu près cent cinquante auditeurs. Notre service est devenu une chose notoire à Changhaï et dans toute la contrée environnante. Aussi, nous pensons que le moment est venu d'avoir un bâtiment public consacré spécialement à notre culte. Dans ce but une circulaire, dont nous vous envoyons la copie, a été répandue.

Un millier de dollars (5,000 fr.) ont déjà été souscrits par la petite communauté anglaise de Changhaï ; et nous espérons en obtenir le double, quand nous poserons les fondements d'un édifice destiné à l'évangélisation des Anglais, aussi bien qu'à celle des Chinois.

« Deux personnes de cette dernière nation nous ont été en grand encouragement, par l'intérêt actif qu'elles ont manifesté pour tout ce qui concerne la religion de Christ. L'un de ces Chinois, nommé Wang-Chow-Yick, est un marchand de thé de la province de Gan-huuy, qui, dès son arrivée à Changhaï, a été un auditeur assidu de notre service du dimanche, nous visitant même fréquemment dans la semaine, et paraissant attiré par la lecture de la Bible et par la prière. Il nous parut un homme remarquable, dès les premiers temps qu'il nous visita ; il est très-familiarisé avec la littérature chinoise, d'un caractère sérieux, réfléchi, humble et observateur. Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, l'impression favorable que nous avions reçue de son caractère, s'est encore fortifiée. Il appartient à une classe de réformateurs religieux de l'intérieur du pays. Son maître, duquel il parle avec beaucoup de respect, est, à en juger par ses écrits, un libre penseur, qui paraît avoir longtemps tâtonné en poursuivant la vérité. Notre ami désirerait beaucoup procurer une rencontre entre son maître et les missionnaires ; dans ce but, aussi bien qu'en vue de fixer l'intérêt que notre nouvelle connaissance commence à prendre à notre œuvre, l'un de nous a l'intention de faire un effort pour l'accompagner à Gan-huuy. Si sa tentative réussit, une correspondance avec les natifs de l'intérieur serait ainsi établie ; et le chemin se trouverait ouvert pour d'autres entreprises capables de conduire à des résultats plus importants.

« L'autre Chinois, venu à nous pour chercher des ins-

tructions sur la doctrine de l'Evangile, appartient à la famille de Woo, et descend de parents catholiques. Il n'a lui-même aucune liaison avec les romanistes, mais il a été conduit à faire des recherches sur la religion, par ce qu'il avait entendu auprès de nous. Ses connaissances littéraires sont très-bornées; toutefois il a le désir de s'instruire, et, à force de persévérance, il a fait quelques progrès dans l'étude des Ecritures et du catéchisme. Nous espérons qu'il est maintenant sous l'influence de l'Esprit du Seigneur.

« Notre service du dimanche soir, dans la maison de M. Lockhart, est suivi d'un nombre d'auditeurs de tout âge et de tout sexe, auxquels on s'adresse dans un langage familier, en se servant du dialecte usité dans le pays. Ils semblent parfois profondément touchés de ce qu'ils entendent.

« Chaque semaine, durant l'hiver, nous avons fait, à pied, des excursions étendues, pour visiter les villes et les villages des environs, à trois et quatre lieues de distance de Changhaï. Le règlement donné au consul, nous forçant à limiter le temps de notre absence à la durée de vingt-quatre heures, ces voyages nous devinrent très-fatigants; en sorte que, dès que nous eûmes acquis une connaissance suffisante de la contrée qui nous entoure, pour pouvoir y tracer notre route, au milieu de la multitude de canaux dont elle est couverte, nous ne vîmes rien de mieux que d'acheter un bateau avec lequel nous pouvons parcourir aisément aujourd'hui six à sept lieues de pays.

Dans ces fréquentes excursions, nous avons visité des villes fortifiées et un grand nombre de villages, en distribuant des milliers de Traités, qui sont reçus partout avec empressement.

Le pays est très-peuplé, et cultivé avec soin, le com-

merce fleurit et prospère, et les habitants semblent paisibles et heureux. A en juger sur ce premier coup d'œil, la connaissance de la vérité qui sauve, dont le Seigneur nous a confié le dépôt dans sa parole pour leur en faire part, paraît être la seule chose qui manque à ce peuple.

« Il nous serait aisé de rassembler des congrégations pour commencer à faire connaître les insondables richesses de Christ, dans les différents lieux où nous nous arrêtons. Mais notre attention a dû être absorbée par le soin d'acquérir la connaissance du pays et des mœurs qui lui sont particulières, afin de faciliter nos opérations futures. Les informations que nous recueillons ainsi sont déposées au fur et mesure sur le papier, pour notre propre utilité, et pour celle des frères qui viendront nous remplacer plus tard.»

Les Zincali. (QUATRIÈME ARTICLE.)

Il est assez embarrassant de dire à quelle époque les *Gypsies* ou Rommany parurent en Angleterre pour la première fois. Quoi qu'il en soit, sous les règnes de Henri VIII, de Marie et d'Élisabeth, ils étaient devenus si redoutables, que plusieurs arrêts royaux qualifièrent de félonie la qualité de *Gypsy*, et les récalcitrants devaient être punis comme tels, sans être admis aux consolations de l'Église. Cependant, il est probable qu'antérieurement au premier des souverains que nous avons cités, les Bohémiens avaient déjà parcouru toute l'Angleterre. Pénétrant, comme ils le faisaient, dans tous les pays, excepté ceux où ils ne croyaient pas pouvoir trouver leur subsistance, on ne saurait supposer qu'après leur arrivée sur le continent d'Europe, une peuplade aussi entreprenante ait laissé s'écouler un long temps, jusqu'à leur établis-

sement dans la contrée la plus belle et la plus riche de la partie occidentale.

On peut concevoir facilement le genre de vie des *Gypsies* en Angleterre. A moitié sauvages, ils erraient de lieu en lieu, campant aux endroits inhabités qui abondaient vers cette époque, craints et détestés des populations qui les regardaient comme des voleurs et des sorciers, commettant par intervalles des actes de brigandage, mais gagnant leur vie surtout en pratiquant les arts d'Egypte qui exigent plus d'adresse et de dextérité que de courage ou de force physique.

Il paraît qu'ils furent toujours divisés en tribus ou clans, dont chacun portait un nom particulier et se cantonnait en un certain endroit. Cependant, de temps en temps ces différentes subdivisions changeaient de résidence, et leur amour si caractéristique de la vie nomade les portait à des expéditions lointaines. Chaque famille obéissait à un *Sher-engro*, ou chef; mais il n'y a pas le moindre motif de croire que toutes reconnaissaient l'autorité d'un *Rommany krallis*, ou roi des *Gypsies*.

Il est possible que les premières tribus n'existent plus aujourd'hui; la maladie ou la rigueur des lois peuvent avoir fait au milieu d'elles des ravages terribles, tandis que les survivants se sont unis à de nouvelles familles dont ils ont pris le nom. Les principales tribus *gypsies* actuellement existantes sont: 1° les Stanleys, qui habitent surtout la Nouvelle-Forêt; 2° les Lovells, attachés à Londres et au voisinage de cette ville; 3° les Coopers, dont le château de Windsor est, disent-ils, leur demeure; 4° les Hernes, cantonnés dans les provinces du Nord, et surtout dans le Yorkshire; 5 les Smiths; ces derniers paraissent avoir, dès l'origine, choisi les régions de l'Est.

Toutes ces familles ont des noms gypsies, qui ne sont que des essais de traduction de leurs appellations an-

glaises. Ainsi les Stanleys se nomment *Bar-engres*, c'est-à-dire les *hommes* ou les *cœurs de pierre* (*Stone*, angl. pierre) ; les Coopers, *wardo-engres*, ou *charrons ;* les Lowells, *Camo-mescres*, ou *gens amoureux* (*love*, angl. amour) ; les Hernes (*Haaren* en allemand), *Balors*, ou *gens chevelus;* les Smiths, *Penel-engres* ou *hommes du fer à cheval* (*Smith*, angl. maréchal-ferrant.)

Nous ne saurions dire par quelle circonstance les *Gypsies* se sont trouvés en possession de ces différents noms ; ceux de Lovell et de Stanley appartiennent à deux des familles les plus distinguées de l'aristocratie anglaise ; peut-être en s'établissant sur des domaines, les clans prirent-ils le nom des propriétaires dont ils envahissaient les biens; peut-être aussi l'appellation originaire bohémienne fut-elle traduite en anglais par une expression que l'on croyait synonyme.

Outre les grandes tribus énumérées plus haut, il y en a de moins considérables, et dont chacune n'embrasse pas au-delà d'une douzaine d'individus, y compris les enfants. Nous citerons, par exemple, les Bosviles, les Browns, les Chilcotts, les Grays, les Lees, les Taylors, les Whites. Les Bosviles sont les principaux de ces classes subalternes.

Après l'époque de la grande persécution en Angleterre, les *Gypsies* coulèrent des jours heureux et tranquilles, errant çà et là, campant où bon leur semblait, menant joyeuse vie. La fin du 17[e] et la totalité du 18[e] siècle fut le bon temps, non-seulement de la Bohême, mais aussi du reste des citoyens anglais. La paix et la prospérité régnaient par tout le pays, les populations étaient contentes, et tout allait bien. Les *Gypsies* se reportent aujourd'hui en soupirant vers cette époque. « Les pauvres *Gypsies*, » disent-ils, « pouvaient alors *sove*

abri (coucher en plein air), s'ils le voulaient; ils faisaient bouillir leur marmite au pied du chêne, et personne n'eut refusé à leurs troupeaux une nuit de paturage dans un champ. *Tugnis amande* (notre cœur est pesant), mon frère; la loi bohémienne n'existe plus ici, notre peuple est devenu négligent, ils ne sont qu'à moitié Rommany; divisés entre eux, ils ne s'inquiètent plus de rien; ils ne redoutent plus même le *Pazorrhus*, ô mon frère! »

Les *Gypsies* espagnols font à peu près des plaintes analogues. Le *gypsyisme* est certainement en pleine décadence. L'accroissement de la population, et, depuis quelques années, l'activité de la police, ont en Angleterre beaucoup contribué à ce résultat; en Espagne, des changements encore plus considérables tiennent à des causes tout-à-fait différentes; nous en parlerons ci-après.

La loi des *Gypsies* comprend trois grands chefs ou préceptes :

Ne vous séparez pas *des maris.*

Soyez fidèles *aux maris.*

Payez vos dettes *aux maris.*

En vertu du premier texte, le Rom ou *Gypsy* doit vivre en commun avec ses frères, les maris, et non pas avec les *Gorgios*, ou gentils; il faut qu'il réside sous une tente, comme il convient à un Rom et à un vagabond, et non pas dans une maison, ce qui l'astreindrait à résidence fixe; en un mot, le *Gypsy* se conformera en tous points aux habitudes de sa nation, et il ne se mêlera aux gentils que pour leur dire des *Hoquepenes* (mensonges) et les tromper.

(La suite à un prochain Numéro.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Onzième Rapport annuel de la Conférence des missionnaires français.

Ce rapport ne mérite pas seulement de fixer l'attention, mais encore d'exciter la plus vive reconnaissance des amis de la Société des Missions de Paris. Dans son ensemble, comme dans ses détails, il est d'abord un tableau vivant de la prospérité croissante de l'œuvre fondée et poursuivie, au sud de l'Afrique, par les missionnaires français; puis un appel fait à notre charité de soutenir une mission, à laquelle nous devons nous sentir heureux d'être associés, et qui est si remarquablement bénie par le Seigneur. Il est vrai, les appels à venir en aide à d'autres institutions chrétiennes sont nombreux et pressants; il faut convenir aussi que les nécessités des temps sont graves et affligeantes. Mais nous espérons que nos amis n'oublieront pas que l'œuvre qui vient se recommander aujourd'hui à leur charité est l'une des plus anciennes qui ait été entreprises au sein de nos Eglises; que, depuis vingt-quatre ans qu'elle existe elle a marché, par la grâce du Seigneur, de bénédiction en bénédiction, et que, dans ce moment, sa caisse se trouve avoir un déficit de vingt mille francs. Dans une année de disette, le petit et pauvre troupeau de Béerséba a souscrit 5,500 fr. pour l'érection d'un nouveau temple. Cet exemple nous laisserait-il indifférents, et pourrait-il ne pas nous provoquer à jalousie? Mais laissons parler les missionnaires; ils s'adressent au Comité en ces termes:

Mékuatling, 7 mai 1846.

Messieurs et très-honorés Directeurs,

Nous venons vous soumettre le rapport de nos conférences annuelles qui se sont ouvertes à Mékuatling, le

30 avril 1846. Etaient présents, MM. S. Rolland, de Béerséba; P. Lemue, de Motito; J.-P. Pellissier, de Béthulie; Th. Arbousset, de Morija; F. Daumas, de Mékuatling; J. Maitin, de Bérée; Ch. Schrumpf, de Béthesda; E. Casalis, de Thaba-Bossiou; et MM. D. Keck, P. Lautré, L. Cochet, et J. Frédoux, nouvellement arrivés. Après une prière prononcée par M. Lemue, et la lecture des instructions du Comité, le président a pris la parole et s'est exprimé comme suit :

« Après une année de travaux, que le temps dans sa marche rapide a bientôt amenée à sa fin, nous voici encore une fois réunis pour nous rendre compte, les uns aux autres, de l'état de l'œuvre qui nous a été confiée par le comité des Missions Evangéliques de Paris. Il nous est doux de le faire avec le sentiment que, depuis le jour que ce corps vénérable nous a confié le mandat de venir prêcher aux payens la bonne nouvelle du salut, il n'a jamais cessé de nous porter sur son cœur, et de témoigner, avec les églises protestantes de la France, qui l'ont mis à même de nous envoyer, la sollicitude la plus paternelle pour tout ce qui concerne et nous et notre œuvre. Quelle marque plus sensible pourrions-nous désirer que l'envoi qui vient de nous être fait, de quatre nouveaux collaborateurs, et de deux sœurs bien-aimées? Ces amis sont venus nous tendre une main secourable, dans une entreprise qui prend tous les jours plus d'extension, et demande, par conséquent, un plus grand nombre d'ouvriers. Soyez les bien venus, chers frères Keck, Lautré, Cochet et Frédoux, et veuillez recevoir la main d'association que nous vous tendons, comme à des amis, à des frères et à des coopérateurs dans l'œuvre du Seigneur. Nos conférences sont aujourd'hui plus que jamais bénies. Nous avons encore le privilége de posséder au milieu de nous, notre ancien collègue et frère M. Lemue. Depuis

long-temps nous désirions le voir dans ces réunions fraternelles, qui ne finissent jamais sans que nous y ayons resserré les liens de l'amour chrétien, qui n'a fait, jusqu'à ce jour, qu'un cœur de nos cœurs. Le Seigneur a exaucé nos vœux, et puisse cette réunion tourner à sa gloire! Soyez donc aussi le bienvenu, cher frère Lemue, et Dieu veuille que ce ne soit pas la dernière fois que vous vous trouviez au milieu de nous en pareille circonstance. Nous souhaitons encore la bienvenue à celui de nos collaborateurs, qui nous a long-temps aidés à porter le faix et la chaleur du jour. Le voyage qu'il a dû faire pour cause de santé, avait fait un grand vide parmi nous. Nous vous félicitons, cher frère Arbousset, de votre heureux retour, nous en bénissons le Seigneur, et nous formons les vœux les plus ardents pour qu'il vous conserve, vous et les vôtres, et vous accorde de travailler longtemps encore à l'accroissement et à l'organisation de l'Eglise qu'il a bien voulu vous confier parmi les Bassoutos. A toutes les causes de joie que je viens d'énumérer, ajoutons la tranquillité et la paix dont le pays jouit encore. Tandis que les missionnaires de la Cafrerie se voient forcés, par la guerre, d'abandonner leurs troupeaux, nous jouissons ici d'une parfaite sécurité. Il est vrai que nous avons aussi nos épreuves, et que les obstacles à surmonter sont encore en bien grand nombre. Nos tribus sont parvenues à un degré de connaissance des tendances de l'Evangile, qui les en éloigne et les porte à se roidir contre lui. Cet état de crise morale et de révolte intérieure demande de nous un dévouement toujours plus grand, et un redoublement de zéle et d'activité. Mais ce n'est-là que le résultat naturel de la lutte des ténèbres contre la lumière, de la vie contre la mort. Et n'est-il pas bien doux de combattre dans cette bonne guerre, d'être témoins des triomphes de la parole de la croix?

Oui, ces difficultés même sont aussi une preuve de la bénédiction qui repose sur nos travaux. C'est la vie des Eglises, ce sont les succès de l'Evangile, qui ont réveillé les fauteurs du paganisme. Soyons pleins de courage, et Dieu saura, dans le temps convenable, donner la victoire à sa cause. » Cette allocution a reçu l'assentiment des frères : elle était, en effet, en parfaite harmonie avec ce que nous éprouvions tous à l'ouverture des séances. On a procédé ensuite à l'audition des rapports.

BÉTHULIE.

Celui de Béthulie s'est ouvert par quelques considérations générales sur le mode d'action et sur les progrès de l'Evangile, à dater de son introduction dans le monde. Tout, dans l'histoire du christianisme, prouve que l'avenir lui appartient et que Dieu lui prépare un succès universel. M. Pellissier aime à reposer sa pensée sur ce fait, ou plutôt ce dogme consolant, qui l'a soutenu dans l'épreuve, et qui lui explique la facilité avec laquelle le Seigneur sait réparer les brèches faites à son Eglise par l'ennemi des âmes. En effet, l'année dernière, la Conférence eut à déplorer le désordre qui régnait à Béthulie, par suite du secours que Lepuy avait donné aux Griquois, dans leur lutte contre les fermiers hollandais. Eh bien! notre frère vient aujourd'hui nous dire: « Je puis m'appliquer les paroles du Psalmiste : « Les pleurs logent-ils chez nous le soir, le chant de triomphe y est au matin. » Dans ma précipitation j'avais dit, tout est perdu, mais le Seigneur m'a donné un heureux démenti. L'ordre a succédé au désordre, ceux des membres de mon Eglise qui, dans l'effervescence des troubles politiques, ne surent pas garder la ligne de conduite prescrite par la parole de Dieu, se sont profondément humiliés, déplorant leur

égarement. Un zèle tout nouveau s'est manifesté chez les chrétiens; il est rare de les voir en désunion, ils s'entretiennent de bonnes choses. Il m'arrive souvent de les surprendre, chantant les louanges de Dieu, et priant le Seigneur de répandre sur eux de nouvelles bénédictions. Ils paraissent avoir à cœur le salut de leurs compatriotes. Ainsi Mantjés, l'un des fils du chef, a pris, de son propre mouvement, la louable habitude de réunir, chaque soir, autour de lui, une trentaine de petits enfants pour leur faire réciter le catéchisme, l'Oraison dominicale et le Psaume XXIII. Lepuy me chargea dernièrement d'écrire pour lui à son neveu Mahura, chef des Batlapis, afin de l'engager à profiter des instructions du missionnaire établi, depuis quelque temps, à Taung. « Mon ami, disait le vieux chef, ne t'imagine pas que tu seras sauvé par le fait seul que tu as un homme de Dieu à tes côtés; saches que ton âme sera perdue, si tu ne crois pas au Sauveur. « M. Pellissier a eu le bonheur, le 22 mars dernier, d'administrer les sceaux de l'alliance de grâce à *trente-neuf personnes*, parmi lesquelles on remarque avec joie trois jeunes gens, qui avaient été baptisés dans leur enfance, lors de l'admission de leurs parents, et maintenant parvenus à l'âge de raison, ils ont confirmé le vœu de leur baptême. Cette journée, qui fera époque dans la carrière de notre collaborateur, a été aussi une journée d'encouragement pour le troupeau et de réveil pour plusieurs âmes qui étaient jusque là demeurées indifférentes. Parmi les néophytes on voyait un vieux Mochuana, dont la conversion est une preuve frappante du merveilleux pouvoir inhérent à la Parole divine. Cet homme était connu par l'opiniâtreté de son attachement aux coutumes payennes. Il s'appelait *Taou*, *lion*, et ce nom répondait parfaitement à son caractère violent, capricieux et indomptable. Maintenant il porte le nom de

Caleb, et il est en édification par sa douceur et son affabilité. On peut encore citer Job, autre néophyte qui s'est rendu recommandable en persévérant dans la bonne voie, bien qu'il ait trouvé, dans sa propre demeure, l'opposition la plus vive. Sa femme menaça de le quitter, dès qu'elle le vit pencher vers l'Evangile, et en effet, le jour où son mari fut admis dans l'Eglise, elle s'enfuit, en lui enlevant un enfant, qui devait être baptisé avec lui. Job ne s'est pas laissé décourager par cette épreuve, il se rappelle sans doute que le Seigneur a dit : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » Il y a présentement à Béthulie *soixante* personnes qui aspirent au baptême, et que leur pasteur prépare à recevoir ce sacrement. L'église a perdu le jeune Segochoana, qui a eu le malheur de se noyer, au mois de janvier dernier. Quoique sa mort ait été si inopinée, il y a tout lieu de croire qu'il était prêt et que le Seigneur l'a reçu dans son sein. Les écoles sont dans un état de progrès réjouissant. Le local ne pouvant pas contenir tous les élèves, on a dû séparer les enfants des adultes. Les premiers reçoivent leurs leçons le matin, et les autres dans l'après-midi. Mme Pellissier, qui s'est spécialement chargée de cette partie de l'œuvre, s'aide d'un des fils de Lepuy, qui a reçu le baptême, étant en bas âge, mais qui n'a pas encore fait sa première communion. Ce jeune garçon surveille et dirige les enfants avec beaucoup de zèle. Il ne reçoit aucune rémunération, ce qui rend son dévouement d'autant plus remarquable. Le nombre des écoliers se monte à environ *trois cents*. La civilisation avance à Béthulie, à mesure que l'Evangile lui fraie la voie. Leina vient de se faire bâtir une jolie maison sur l'allignement du temple. Lepuy a rassemblé des matériaux pour le même

objet. Les habitants de la station possèdent plus de vingt voitures et cinq à six charrues. Ils recherchent avec toujours plus d'empressement les étoffes de fabrique européenne, et parmi les six cents personnes qui se rendent au culte, il en est bien peu qui ne soient pas décemment vêtues.

RÉSUMÉ DE L'ANNÉE.

Adultes baptisés et admis à la Sainte-Cène..	39
Enfants baptisés........................	35
Mariages................................	16

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants........................	166
Enfants baptisés.....................	141
Mariages............................	93
Ecoliers............................	300
Auditeurs..........................	600
Population.........................	2,500

BÉERSÉBA.

Le rapport de notre frère Rolland a été, comme de coutume, riche en faits. Nous ne savons ce que nous devons le plus admirer, de l'abondance des dons que le Seigneur répand sur Béerséba, ou du soin paternel avec lequel il soutient les amis qui ont la direction de cet établissement. Quoique la famille missionnaire ait été grandement éprouvée, la parole du salut a été annoncée à peu près chaque jour, tant aux petits qu'aux grands, soit à l'église, soit à l'école, soit dans les classes de catéchisation. Pendant le courant de l'année, une vingtaine de personnes se sont déclarées pour le Seigneur. La plupart sont des jeunes gens qui ont grandi dans l'école de Béerséba. Leur pasteur, accoutumé a nous parler de réveils plus considérables, a cru devoir nous faire observer que le plus grand nombre des habitants de la station sont déjà, ou aggrégés à l'église ou répartis dans les classes des catéchumènes. « Le filet de l'Evangile,» a-t-il dit,

« ne rapporte moins, que parce qu'il a été déjà tant de fois retiré plein sur le rivage. *Quatre-vingt-six* personnes ont été baptisées, à savoir : cinquante-trois enfants et trente-trois adultes. Un jeune homme, qui avait été baptisé en bas âge, a ratifié solennellement le vœu de son baptême, après une conversion qui paraît bien sincère. Sept chrétiens, venant d'autres stations, ont demandé à s'établir à Béerséba, et ont été admis dans l'Eglise, après avoir rendu compte de leur foi. C'est donc de quarante et une personnes que le nombre des communiants s'est accru. Les néophytes de cette année ne le cèdent pas à leurs devanciers, en abnégation, en foi, ou en lumières. Plus de la moitié sont encore dans l'adolescence, ce qui fait espérer que la cause du Seigneur pourra recruter parmi eux des agents utiles. Nous transcrirons ici quelques-unes des paroles proférées par le jeune Philémon, fils de Zachée et de Marthe Moeletsi, au moment où il allait être admis à la table du Seigneur. « Je parlerai, » dit-il, « de mes transgressions, et de la miséricorde de Dieu. Je suis né dans le péché, je l'ai sucé avec le lait de ma mère, et puis je l'ai commis de mon propre mouvement. Mes frères pleurent sur des péchés qu'ils ont commis dans leur état d'ignorance ; pour moi j'ai péché le sachant bien, et j'ai mérité par là d'être battu de plus de coups. J'ai grandi dans l'école et j'y ai souvent reçu de bonnes impressions. Mais dès que ma conscience commença à se réveiller, je résistai, et sous divers prétextes je me réfugiai dans les champs, auprès du troupeau de mon père. Après avoir resté long-temps là, je me décidai un jour à me rendre au temple du Seigneur. J'entendis mon pasteur s'élever contre notre cupidité naturelle, et décrire le malheur de ceux que l'amour du monde détourne de la recherche du salut. Je ne me sentis plus la force de retourner aux champs, je repris

mes livres. Dieu envoya son esprit de lumière et de force pour me découvrir ma culpabilité et m'en faire sentir le poids. Cet esprit me conduisit en enfer, m'en montra toutes les souffrances, et me dit: Si tu ne vas pas à Christ, le fardeau de tes péchés te fera tomber dans ces flammes éternelles. C'est alors que je choisis la vie, j'allai à Christ, et je sentis mon fardeau tomber, mon cœur se guérir, mes pleurs sécher, et mon esprit demeura dans l'admiration. Je me demandai alors, comment je pourrais témoigner ma reconnaissance à Dieu, et mon cœur me dit que je devrais vivre pour lui seul, et chercher auprès de lui une foi éclairée et vive, qui produise des fruits de repentance. Aujourd'hui je renonce à la terre et à tous ses biens, pour suivre Jésus et hériter de la vie éternelle qu'il m'a promise. »

M. Rolland nous a encore entretenus d'un nommé Josias Moéti, dont la femme fut baptisée l'année dernière, et qui vient de l'être lui-même, avec sa fille Alice, jeune personne de quinze à seize ans. En 1841, vivant encore loin de la station, Moéti entendit quelques rapports confus relatifs à l'Evangile. Ils l'agitèrent vivement, mais faute de lumières, ces inquiétudes prirent chez lui le caractère des craintes superstitieuses, qu'inspire aux Bassoutos l'influence supposée des morts. Il eut recours à des purifications destinées à lui rendre le repos, car, comme il l'a dit lui-même lors de son baptême, il était si ignorant, qu'il attendait de la vertu de quelques drogues préparées par d'astucieux lingakas, ce qui ne pouvait procéder que de Dieu. « Maintenant, dit-il, j'ai trouvé Jésus-Christ, le vrai médecin; il m'a guéri de toutes mes frayeurs, il m'a satisfait en toutes choses. Je me demande ce que je ferai pour lui prouver ma reconnaissance. Je me donnerai à lui sans reserve, j'abandonnerai le monde et ses biens passagers, afin de posséder en Jésus les biens éternels, car

je trouve dans la mort de Christ, le pardon, la justice, la vie et la réconciliation avec Dieu. » A l'exception de deux cas grâves où la discipline a dû être appliquée, pour crimes d'impureté, l'un de fait et l'autre d'attentat, l'Eglise n'a donné que de la joie à son pasteur. On y remarque de l'ordre, du désintéressement et une piété vivante. Les membres ont aidé à l'entretien des bâtiments de la station, et ils viennent de souscrire £. 220, soit 5,500 fr. pour l'érection d'un temple à Béerséba. Il est à observer que c'est dans une année où les moissons ont manqué. Les plus pauvres mêmes ont voulu prendre part à cette sainte entreprise. Une veuve qui n'avait qu'une chèvre, l'a donnée. Un père, ayant de nombreux enfants, a prélevé trois têtes de bétail sur douze qui constituent tout son avoir. Un pauvre boiteux, qui ne possédait que trois chèvres et qui avait gagné une livre sterling, destinée à acheter une vache laitière, a donné tout cet argent, disant : « qu'il aimait mieux avoir sa vache dans le ciel que sur la terre. » Des enfants, auxquels leurs parents avaient donné quelques brebis, comme fondement de leur fortune future, ont demandé d'entrer en part dans la contribution. Mayoalé, père d'une nombreuse famille, s'est remarié dernièrement, après plusieurs années de veuvage. Il prend la parole dans l'assemblée où se fait la collecte : « Tout le monde, dit-il, sait que je ne possède pas de bétail. Je n'avais qu'une jument et son poulain, et j'ai dû vendre la jument pour deux bœufs. De l'un je me suis acheté des habits, l'autre a été mangé à la nôce. Il ne me reste que le poulain. Y a-t-il quelqu'un qui veuille m'en donner un bœuf, afin que je puisse aussi fournir ma pierre pour le temple ? » « Oui, répond une voix, je te donnerai mon bœuf rouge, tu peux le faire inscrire. » *Trente* à *trente-cinq* individus ont été reçus candidats au baptême. *Les écoles* sont toujours dans un état

prospère. On a dû séparer les enfants des adultes, parce qu'ils encombraient trop le bâtiment. L'école des adultes se compose de personnes âgées, dont l'instruction se borne à la lecture, au chant sacré, et à une courte exhortation. L'autre, qui est suivie par de jeunes personnes de dix à dix-huit ans, reçoit des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, d'histoire, de géographie et de chant. L'école d'asile, sous les soins de Mme Rolland, compte deux cents quarante élèves. Notre sœur est secondée par Mary Jackson, jeune femme mossoutose qui a grandi, a été convertie et vient d'être baptisée dans la station. L'école d'industrie compte de quarante à quarante-cinq jeunes filles, qui apprennent à coudre et à tricoter, tout en s'édifiant par le chant de cantiques et de pieuses conversations. Il est d'usage à Béerséba que les habitants consacrent chaque lundi à des travaux d'utilité publique. Ils ont fait avancer, cette anneée, de plusieurs milliers de pieds, un mur qui doit entourer tous les jardins de l'endroit. Une route nouvelle, de deux-cents-cinquante mètres de long, a été pratiquée dans une gorge difficile, où les voitures couraient de grands dangers. L'école en pieux a été replâtrée. La presse est en retard à cause du grave accident survenu à M. Ludorf, qui, d'ailleurs, se plaint depuis long-temps d'une faiblesse de poitrine. Ce frère vient d'entreprendre un petit voyage pour le rétablissement de sa santé, et nous prions le Seigneur de mettre un terme aux grandes épreuves par lesquelles il a fait passer son serviteur. Grâce au secours du jeune Sekonyana, les deux dernières feuilles de nos cantiques ont été livrées, et une partie de l'édition a été brochée. Les trois premières feuilles de l'Evangile selon Saint-Matthieu ont été tirées à six mille exemplaires, la quatrième est en tirage, et la dernière se trouve à peu près composée.

RÉSUMÉ DE L'ANNÉE.

Adultes baptisés	33
Réception de membres d'autres Eglises	8
Enfants baptisés	53
Mariages	3
Catéchumènes	35
Personnes réveillées	119

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	321		
Enfants baptisés	464	Présents sur l'endroit	386
Ecole d'asile	220 à 240		
— des jeunes gens	150		
— des adultes	100 à 150		
— d'industrie	40 à 50		
Auditeurs	600		

MÉKUATLING.

M. Daumas, en commençant son rapport, s'est senti pressé de bénir le Seigneur pour les nombreuses faveurs dont il lui a plu d'entourer son ministère pendant l'année passée. Depuis que notre frère est dans le champ des missions, il n'avait jamais vu la bonté de notre divin Maître se déployer d'une manière aussi éclatante; jamais aussi il n'avait vu l'inimitié des payens se manifester autant. Autrefois ils favorisaient les messagers de Christ, mais après avoir vu les effets produits par l'Evangile au sein de leurs familles, ils se sont roidis contre une œuvre dont, dans le principe, ils croyaient n'avoir rien à craindre. Il est vrai que dans leurs rapports publics avec les missionnaires, ils gardent encore les convenances. C'est dans le secret surtout, et hors de la station, qu'ils s'opposent aux progrès des lumières et persécutent les fidèles. Deux des membres du troupeau de Mékuatling ont été dernièrement maltraités, sans la moindre raison, dans un lieu où ils ne faisaient que passer; l'un d'eux a failli rester sous les coups. Le chef Moletsané, soit dit à sa louange, a pris, dans cette affaire, le parti des chrétiens et a fait payer une assez forte amende aux coupables. M. Daumas croit

cette opposition, quelque affligeante qu'elle soit, préférable à l'indifférence. Il a actuellement dans son église, et dans ses classes de catéchumènes, des indigènes qui se faisaient naguères remarquer par la violence de leur haine pour l'Evangile. Le chef lui-même, qui avait semblé s'irriter des progrès que la cause de Christ faisait dans son village, paraît mieux disposé et beaucoup plus docile. Il fréquente le culte avec assiduité et encourage ses enfants à aller à l'école. Il est toutefois probable que son séjour à Mékuatling ne sera pas long. Il a vu avec le plus grand plaisir les démarches qui ont été faites auprès du gouvernement britannique, pour assurer l'indépendance de son pays natal, et il est vraisemblable que dès que ce point sera gagné, il rejoindra cette partie de sa tribu qui y réside encore. C'est uniquement dans l'intérêt des indigènes que notre frère Daumas est intervenu, pour sauver leur pays de l'invasion des boers, car il est à présumer que sous le rapport de la population la station perdra plus qu'elle ne gagnera, si cette affaire réussit. Si les Bataongs obtiennent l'indépendance du beau district de Mopororo, une station pourrait y être avantageusement placée. L'œuvre intéressante dont les commencements nous furent signalés l'année dernière, a continué, malgré une foule de petites persécutions qui n'ont, au fond, contribué qu'à mettre au jour la sincérité de la foi des néophytes. Le nombre des catéchumènes, qui était de quatre-vingt-dix-huit à l'époque de nos dernières conférences, s'est élevé cette année à cent quarante. En général, ces convertis sont désireux de s'instruire et font plaisir à leur pasteur, quoique pas tous au même degré. Leur bonne conduite envers leurs compatriotes, leur éloignement du monde, et les prières onctueuses qu'ils adressent au Seigneur, prouvent à notre frère, qu'ils sont bien réellement à l'école de Christ.

Toutefois, il ne se dissimule pas que ces néophytes sont encore bien faibles, et que les tentations ne leur manqueront point. Il se rappelle que le bienheureux Neff a dit: « Qu'il y a plus de fleurs au printemps que de fruits en automne, et qu'au moment d'un réveil, plusieurs âmes, entrainées par le mouvement général, paraissent animées sans l'être réellement, comme un caillou dans un brasier serait pris pour un charbon vif. » Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et il saura les manifester. Le réveil s'est étendu au-delà de la station proprement dite. Un petit village a été soumis presque en entier à la puissance bienfaisante de l'Evangile. Le chef de cet endroit, effrayé d'une telle œuvre, a abandonné ses sujets, aimant mieux vivre seul dans les champs, que d'embrasser la vérité. Ce village, devenu l'objet de l'aversion des payens, a été visité dernièrement par une bande de gens armés qui voulaient enlever une jeune fille sur laquelle ils prétendaient avoir des droits. Les chrétiens déjouèrent ce projet par l'attitude ferme qu'ils prirent. Une femme du même lieu s'est endormie au Seigneur, il y a quelques mois. Lorsqu'elle sentit sa fin approcher, elle pria ceux qui étaient auprès d'elle de l'habiller, puis elle se mit à les exhorter à persévérer dans la foi. Plus tard, elle se tourna vers son mari et lui dit: « Ne t'afflige point à mon égard, cherche moi un lieu de sépulture, comme Abraham le fit pour Sara. Je vais te quitter, mais bientôt nous serons réunis là haut. » Un des fidèles les plus pieux, a eu la bonne pensée de réunir les membres de sa famille, tous les lundi soir, pour les questionner sur les sujets du dimanche. Cette réunion fut suivie par un grand nombre d'enfants. Bientôt la chaumière de Jean se trouva trop petite, et M. Daumas lui permit l'usage de l'école, en l'encourageant à continuer et lui donnant quelques directions. Une quarantaine de jeunes gens, dont plusieurs avaient

été baptisés en bas âge, se sont déclarés pour le Seigneur, dans cette réunion, et ont été admis dans une classe de catéchumènes qui se tient le jeudi matin. *L'école* a été régulièrement suivie par la jeunesse. Agosi a continué à seconder M. Daumas dans cette bonne œuvre; déjà même cet intelligent et pieux indigène est capable de diriger les élèves, seul, lorsque d'autres occupations empêchent notre frère de se joindre à lui. On voit avec plaisir qu'Agosi se plait à s'acquitter de sa tâche, et que les enfants lui sont fort attachés. L'école de couture a été tenue régulièrement par Mme Daumas, deux fois par semaine. Les services ont été bien fréquentés depuis que le temple est entièrement fini. Les naturels s'empressent de s'y rendre, même en temps de pluie et dans les soirées. Le service du mercredi soir, et la réunion mensuelle des missions qui avaient été discontinués à cause du mauvais état de l'ancien local, ont été rétablis. Lors de l'inauguration du temple, *le baptême* fut administré à *onze* adultes et à *quinze* enfants. Les premiers ont été éprouvés pendant long-temps, et paraissent avoir reçu en eux-mêmes le témoignage de l'Esprit, qui leur fait crier: Abba, Père! Ils se sont trouvés tous dans des circonstances fort critiques. Une femme s'écriait: « J'ai beaucoup erré et beaucoup péché dans le temps des guerres, j'ai aidé à détruire la maison d'un missionnaire et tout ce qu'il possédait. Dieu a eu pitié de moi et je l'en bénirai toujours. » M. Daumas a encore fait mention d'un homme qui est à son service, et qui fut jadis cannibale dans la grotte qui est dans la station même. Ce malheureux fut réduit par une extrême misère à prendre ce triste parti. Il rapporte qu'une fois, s'enfuyant devant des ennemis, il fut plusieurs jours sans nourriture. Un soir, il fit une petite cabane où lui et ses compagnons d'infortune cherchèrent un abri. Un lion affamé fit bientôt en-

tendre ses rugissements, pénétra dans la cabane, y saisit l'un des fugitifs et alla le dévorer à quelques pas de là. Job, ci-devant anthropophage, est maintenant un modèle de douceur, et vit heureux dans le service de son Dieu. Dernièrement, il vint offrir à son pasteur une poignée de shillings, pour une souscription qui venait d'être ouverte. M. Daumas, sachant que cet argent avait été gagné par de longs travaux, fut touché de tant de générosité, et ne pouvant se résoudre à prendre toute la somme, n'accepta que dix shillings. La souscription dont il s'agit est destinée à acheter des bancs pour le temple. Les indigènes se sont empressés d'apporter leurs offrandes; ils ont déjà donné trente-trois bœufs, cinquante brebis ou chèvres, et £. 4 en argent. *Douze* catéchumènes, dont le baptême aurait dû avoir lieu à la Pâque dernière, seront très-prochainement admis dans l'Eglise. Deux membres de l'Eglise ont été suspendus de la Cène à cause d'une grave querelle. Il leur est dû d'ajouter qu'ils se sont humiliés. Une femme, qu'on comptait parmi les catéchumènes, est retournée dans le monde. Une jeune chrétienne, qui a été épousée par un homme de Thaba-Bossiou, est passée sous les soins pastoraux de M. Casalis. M. Daumas ayant pu se procurer un charpentier, le temple a été fini, les autres bâtiments de la station ont été aussi bien entretenus. La civilisation fait toujours des progrès parmi les habitants de Mékuatling, qui continuent à se bâtir de petites maisons de forme européenne.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Auditeurs	300 à 350
Ecoliers	100 à 150
Membres de l'Eglise	63
Mariages	48
Catéchumènes	140
Enfants baptisés	74

(La fin au prochain Numéro.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Difficultés opposées aux missionnaires. — Résumé statistique des Missions. — Témoignage de quelques voyageurs. — Troubles politiques.— Etat religieux.

Il faut que les Missionnaires évangéliques de la Nouvelle-Zélande estiment leur cause bien sacrée, pour trouver la force de la soutenir au milieu des souffrances, des oppositions et des dégoûts, au prix desquels leurs succès doivent être achetés. Telle devrait être la pensée, nous ne dirons pas du chrétien, (cette cause aurait-elle besoin d'être plaidée devant lui ?) mais de quiconque veut observer, avec quelque impartialité, les travaux de ces serviteurs de Dieu. C'était peu pour eux, en effet, de renoncer aux douceurs de la patrie, de la famille, de la communion chrétienne, et d'aller s'isoler et s'exposer les premiers au milieu d'un peuple dont les mœurs avaient effrayé jusqu'à la cupidité du spéculateur : ils consentaient volontiers à ce que leur vie fût tous les jours en péril, pourvu qu'ils annonçassent les miséricordes de Dieu à des âmes plongées dans les ténèbres ; ils se sentaient richement payés de leurs peines en voyant les larmes de la pénitence couler sur le visage d'un farouche guerrier, en l'admettant dans l'église chrétienne, en adoucissant lentement les mœurs des sauvages, en réussissant à s'interposer comme médiateurs dans leurs luttes sanglantes. Mais voici que ces travaux mêmes font connaître

la Nouvelle-Zélande à l'Europe, et en fraient la route à tout ce qui espère y trouver quelque moyen de gain temporel ; les immenses richesses de son territoire y attirent des nuées de colons. Aussitôt, l'œuvre du missionnaire devient plus compliquée et plus ingrate ; car, le sauvage, chose toujours douloureuse à répéter ! ne manque pas de descendre plusieurs dégrés de l'échelle de la moralité, dès qu'il se trouve en contact avec des étrangers, la plupart sans principes, qui viennent s'établir sur son sol, et qui, bien souvent, complettent sa corruption avant de détruire tout-à-fait sa race. Cependant, au travers de ces difficultés, l'Eglise s'enrichissait ; c'était, chaque année, par milliers que les missionnaires avaient fini par compter les nouveaux membres de leurs troupeaux ; alors, Rome envoie ses prêtres au milieu de ces moissons si longtemps, si laborieusement préparées. Puis, comme si ce n'était pas assez de tant d'épreuves, il faut que ces hommes, dont l'existence n'a été qu'abnégation, sacrifices, souffrance, soient indignement accusés, que des vues ambitieuses ou intéressées leur soient imputées, et que ce qu'ils font légitimement pour la subsistance et l'avenir de leurs familles leur soit odieusement reproché. Eh bien, ils puisent un nouveau courage dans chaque nouvel obstacle, parce que, en effet, leur cause est celle du Seigneur lui-même, qui a donné l'ordre de prêcher l'Evangile à toute créature, soutenant ceux qui s'y dévouent par cette promesse toujours renouvelée et toujours accomplie : *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.*

L'accomplissement fidèle de cette promesse a été manifeste dans la Nouvelle-Zélande, non seulement par la fermeté, la patience, le joyeux dévouement, qui n'ont jamais manqué aux missionnaires des deux Sociétés, occupées à cultiver ce champ difficile, mais encore par les remarquables succès qui leur ont été accordés. Que les

missions de Tinevelly et de Krishnagore, aux Indes-Orientales, celles des îles Samoa et des Amis, dans l'Océanie, soient signalées comme des merveilles de la grace divine dans les temps modernes; on ne devra pas moins reconnaître et bénir cette grace toute puissante dans les missions de la Nouvelle-Zélande. Si c'est avec larmes que ce sol a été ensemencé; si l'on y a vu des stations ravagées, des missionnaires en fuite; si le travail de vingt-deux longues années, depuis l'an 1814, a dû paraître bien ingrat, alors que, pour tout résultat apparent, onze missionnaires ne signalaient que trois cents personnes baptisées dans leurs dix stations; si l'évangélisation était comme concentrée sur une petite portion d'une des deux grandes îles qui forment la Nouvelle-Zélande, n'admirerons-nous pas d'autant plus l'accroissement prodigieux qu'a reçu cette œuvre au moment où les obstacles les plus formidables s'accumulaient contre elle? C'est alors qu'on vit des tribus entières solliciter le baptême avec importunité; tel missionnaire put déclarer l'avoir administré dans l'espace de sept mois à cinq cents personnes qui lui avaient paru bien préparées à le recevoir; dans plusieurs stations la prédication de l'Evangile attirait la population tout entière; les stations elles-mêmes augmentèrent chaque année en nombre ainsi que les missionnaires; vingt-mille exemplaires de la parole de Dieu, envoyés à la fois d'Angleterre comme un don de la Société biblique britannique et étrangère, furent loin de pouvoir satisfaire les multitudes qui tendaient de tous côtés les mains pour les recevoir; enfin, quatre années suffirent pour que la seule Société des Missions épiscopales vît le nombre des auditeurs de l'Evangile s'accroître de deux mille à trente-cinq mille dans les églises qu'elle a fondées. Maintenant, il n'y a aucune exagération à affirmer que l'influence plus ou moins complète de l'Evan-

gile s'étend à environ soixante et dix mille de ces hommes que les premiers missionnaires trouvèrent livrés a toutes les horreurs du cannibalisme. Sur ce nombre il en est plus de six mille huit cents qui participent à la table du Seigneur, et beaucoup au-delà de vingt mille qui suivent l'instruction donnée dans les écoles. Tel a été le mouvement religieux de la Nouvelle-Zélande à l'époque qui a précédé immédiatement la grande entreprise de la colonisation, et au commencement de son exécution. Les voies du Seigneur ne sont-elles pas admirables? Que serait devenue, sous le rapport moral, cette nombreuse et intéressante population, si les flots de colons s'y étaient jetés les premiers? Mais, maintenant, le levain salutaire est dans la masse; l'œuvre pacifique de l'établissement de l'église chrétienne pourra rencontrer des obstacles; elle vient même d'être appelée à de sévères épreuves, mais elle ne sera point anéantie.

Nous n'entrerons pas dans les détails minutieux qu'exigerait une statistique complète des missions de la Nouvelle-Zélande. Cependant, il ne peut pas être sans intérêt de savoir que la Société épiscopale y a dix-sept missionnaires occupant vingt-quatre stations, la Société Wesleyenne quinze missionnaires répartis dans vingt et une stations ou annexes, et que quelques missionnaires d'une Société de l'Allemagne septentrionale y sont aussi établis au milieu d'une colonie de leurs compatriotes. Sous leur surveillance travaillent environ huit cent soixante-dix catéchistes, maîtres d'école ou autres aides, la plupart d'entre les naturels. Longtemps, l'île septentrionale fut seule à entendre les appels de l'Evangile; mais le détroit de Cook a enfin été franchi, et l'île méridionale se voit à son tour invitée à entrer dans le royaume de Dieu. Les quarante-cinq postes occupés par les missionnaires se partagent en quatre ou cinq dis-

tricts; celui du Nord, comprenant surtout les stations anciennes qui avoisinent la Baie des Iles, ceux du Centre, de la Côte orientale, de la Côte occidentale, et enfin celui du Midi, où se trouvent les stations nouvellement fondées au sud du détroit de Cook. *Auckland*, ville de quelques mille âmes, sur la côte occidentale, et qui a surgi comme par enchantement dans un lieu pittoresque, naguère tout-à-fait inhabité, est devenu le chef-lieu de toute la Nouvelle-Zélande, le siége du gouvernement, celui de l'évêque anglican et celui du surintendant des missions Wesleyennes. Si nous ajoutons à tout cela que plus de dix mille colons européens habitent déjà divers points des deux îles, qu'il s'y fait un commerce important, que plusieurs villes y reçoivent un accroissement rapide, que des colléges y sont établis par l'une et l'autre des Sociétés missionnaires, que des imprimeries y sont en activité, que des journaux s'y publient, que l'Eglise anglicane y a aussi son clergé, son collège, ses écoles, qui croirait entendre parler d'une contrée, dont il n'était question, il y a quelques années, que pour énumérer les traits de la férocité sans égale de sa population, et dont les navires étrangers évitaient de s'approcher? De telles métamorphoses caractérisent notre siècle. Il veut des changements prompts et décisifs. Que le chrétien apprenne donc aussi à se hâter. Et, tandis que l'humanité tout entière semble courir à la recherche des jouissances matérielles, aux conquêtes de l'industrie et du commerce, qu'il lui présente sans relâche, dans l'Evangile, le remède qui peut la préserver de la corruption.

Mais cette œuvre, que le chrétien accomplit comme un devoir sacré de la charité, n'a pas échappé, dans la Nouvelle-Zélande plus qu'ailleurs, aux attaques de divers adversaires. Lorsque les succès ne peuvent être niés, on accuse les motifs; et de toute manière il devrait se

trouver que tant d'efforts et de zèle sont voués à une cause qui en est bien peu digne. Il ne manque pas de voyageurs légers, ou intéressés, qui en ont fait des tableaux méconnaissables. Cependant, les missions qui nous occupent aujourd'hui ont aussi rencontré de nobles défenseurs, qui ont su rendre justice, à la fois, à l'œuvre entreprise, aux hommes qui en sont les instruments, et aux résultats obtenus. Si nous ne cédions qu'au plaisir de les écouter, nous laisserions parler longuement des auteurs dont le témoignage impartial est si précieux à recueillir. « Les indigènes sont devenus des chrétiens exemplaires, » dit le docteur Sinclair; « ils montrent une capacité intellectuelle qui frappe d'étonnement; peut-être n'y a-t-il, dans l'histoire de l'humanité, aucun peuple qui ait été si complètement transformé dans son état religieux et moral, et cela en un temps si court, par un si petit nombre d'ouvriers et par des moyens si pacifiques. » Le docteur Dieffenbach, auteur d'un voyage bien connu dans la Nouvelle-Zélande, n'a pu s'empêcher d'écrire les lignes suivantes, après avoir vu de ses yeux cette contrée, comparé l'état des peuplades encore sauvages à celui des naturels convertis, et reconnu les immenses services rendus aux colons par les missionnaires qui les avaient devancés: « Celui qui prétendrait que les missions entreprises selon les principes purs et sublimes du fondateur du christianisme, ne sont pas les meilleurs avant-postes que les Européens puissent avoir pour nouer des relations avec les peuples sauvages, trahirait une grande ignorance des faits. » Et ailleurs : « Le levier le plus puissant entre les mains des missionnaires a été l'impression des Evangiles, du catéchisme et de plusieurs traités. Ils ont donné aux indigènes une langue, leur ont appris à lire et à écrire; et comme ceux-ci y ont trouvé un grand plaisir, il est arrivé qu'en s'enseignant

mutuellement les uns les autres, l'instruction s'est répandue dans l'île avec une grande rapidité, jusque dans les localités où il n'y avait jamais eu de missionnaires. C'est ainsi qu'un grand nombre de naturels ont acquis la connaissance des doctrines du christianisme. » Enfin, le plus distingué des géographes modernes, Ch. Ritter, fait de la Nouvelle-Zélande, telle que l'ont transformée les missionnaires, un tableau dont voici seulement quelques traits : « Cette île, si magnifiquement et si richement dotée par la nature, est partiellement, encore aujourd'hui, ce qu'elle était généralement il y a peu d'années... Les Sociétés des Missions chrétiennes ont opéré chez les indigènes, par leur influence sage et toute d'amour, un vrai miracle, non seulement en les détournant de leur cannibalisme, mais en leur inculquant des mœurs douces, paisibles, sociales. Les naturels se sont promptement soumis à une vie morale et religieuse. On les voit aujourd'hui se réunir matin et soir dans leurs huttes pour le culte de famille, chanter les louanges du grand *Atua*... et se rendre chaque dimanche, bien vêtus, dans leurs chapelles. Il est remarquable de voir comment, parmi les jeunes et les vieux, le goût de la lecture, de l'écriture et de l'étude s'est soutenu, et de plus en plus répandu de tribu en tribu sans le concours des Européens. Les fruits en sont un entier dévouement pour ceux qui les ont enseignés, et une franche reconnaissance de la supériorité des blancs.... C'est dans les parties septentrionales de cette contrée que les enseignements chrétiens des missions protestantes, la vie et la conduite exemplaires des missionnaires ont trouvé, presque partout, faveur et imitation. Du nord, ces bonnes dispositions se sont étendues au midi jusqu'au détroit de Cook. L'histoire future de la civilisation de la Nouvelle-Zélande marquera les rives de la *baie de la Tamise*, qui sont le centre des missions,

comme la place où les premières lueurs de l'aurore commencèrent à poindre.... Tandis que, dans d'autres parties de l'île, l'on aperçoit, sur de hauts points de rochers, des villages entourés d'une palissade; ici, en revanche, on voit les paisibles aborigènes cultiver leurs champs de blé, de pommes de terre et de maïs, transformer le terrain en jardins, en vergers, en véritables parcs, et diriger leurs écoles. C'est de là aussi que plusieurs indigènes, prenant leur bâton de pélerin, sont partis comme missionnaires, pour travailler, et cela non sans succès, à la conversion et à la civilisation de leurs compatriotes, encore sauvages, du centre et du sud de l'île. Nulle autre partie n'a fait encore des progrès aussi rapides dans la civilisation; mais les ombres n'y manquent pas non plus. »

Dans de précédents articles (1) nous n'avons pu négliger de parler des évènements qui ont fait de la Nouvelle-Zélande une possession de l'Angleterre, en raison de l'influence que cette circonstance a dû exercer sur les missions de cette contrée. On a eu lieu de craindre, qu'après avoir prospéré au milieu d'un peuple entièrement sauvage, elles ne trouvassent de dangereux ennemis dans la nouvelle civilisation qui s'introduisait. Ces craintes n'ont pas été, grace à Dieu, entièrement réalisées. L'arrivée presque subite d'un nombre prodigieux d'étrangers, pressés de réaliser leurs rêves de fortune, n'a pas entraîné les désordres qu'il était naturel de prévoir. Même, avant l'établissement d'un gouvernement régulier de la part de l'Angleterre, aucun conflit sérieux n'a eu lieu entre les naturels et les colons; esprit de justice chez la plupart de ces derniers, confiance chez les naturels. Toutefois, on le conçoit, ceux-ci ont dû grandement souffrir dans leur état moral; trop d'exemples pernicieux,

(1) Voir particulièrement les années 1841 et 1842.

trop de preuves d'indifférence religieuse, de la part de prétendus chrétiens, étaient journellement sous leurs yeux.

En outre, de graves mésintelligences pouvaient aisément éclater d'un jour à l'autre. Des transactions, arrachées par la cupidité à l'ignorance, avaient tout-à-coup fait passer entre des mains étrangères des territoires possédés de temps immémorial par les naturels, sans égard pour des usages que l'ancienneté avait rendus sacrés; des murmures se faisaient entendre; plus d'un chef élevait des prétentions sur des propriétés déjà vendues. Doués d'un esprit guerrier, pourvus d'armes à feu par l'effet d'échanges imprudents, les naturels, race forte et hardie, n'avaient qu'à se compter pour reconnaître leur supériorité matérielle, et anéantir, presque d'un seul coup, les étrangers qui s'imposaient à eux. Une seule querelle pouvait devenir le signal d'un soulèvement général. L'instant parut même en être venu, car, à l'occasion d'un territoire irrégulièrement vendu, un chef farouche, Rauparaha, provoqué par les Anglais, s'était précipité sur eux et avait massacré dix-neuf hommes de leur petite troupe. C'était en 1843, à Cloudy Bay (île méridionale). Cette affaire, qui demeura un fait isolé, eut le triste résultat de disperser une station missionnaire florissante, celle de *Wairoa*, qui, dans l'espace de deux années, avait recueilli et fait entrer dans le sein de l'Eglise, six cents natifs. Mais, c'est ici que chacun a pu se convaincre de quel prix étaient, pour la paix de la Nouvelle-Zélande, ces missions, traitées souvent avec tant de dédain. Comment ne leur pas rendre justice, en voyant que l'influence de la piété l'avait emporté sur le sentiment national blessé, et qu'aucun de ces six cents chrétiens n'avait voulu prendre les armes? Comment ne pas reconnaître leur efficace, en voyant le chef de la station de

Wairoa, Raurri Kingi Puaha, se précipiter, le Nouveau-Testament ouvert à la main, au-devant d'un magistrat anglais qui excitait ses compatriotes à commencer l'attaque, lui criant: « Ne vous battez pas, ne vous battez pas! ce livre dit qu'il ne faut pas se battre; le pays est devenu bon par le moyen des missionnaires, ne le rendez pas de nouveau mauvais. » On en est venu enfin à honorer dans l'île entière ces missionnaires, qu'on a pu justement regarder comme étant une sauve-garde pour la colonie; et le gouvernement colonial, qui a à sa tête le capitaine Fitzroy, homme impartial et éclairé, leur a rendu plus d'un éclatant témoignage.

Mais que d'embarras pour eux, qui voudraient n'être occupés que des détails tout spirituels du ministère de la grace! Placés entre les colons et les natifs, comment remplir toujours, sans nuire à l'œuvre de l'évangélisation, le role de pacificateurs, auquel les appellent les difficultés amenées par des achats et des ventes de territoires, faits, dans bien des cas, d'une manière irrégulière. « Il ne leur faut, écrit une des Sociétés qui les envoient, rien moins que la prudence du serpent et la simplicité de la colombe, pour maintenir la bonne harmonie entre les colons et les naturels, sans sacrifier les intérêts de ceux-ci, qui, naturellement, recourent à eux comme à leurs amis anciens et éprouvés, et attendent d'eux des directions sûres, aussi bien que de la sympathie dans toutes leurs peines. » « Pour le présent, tout est défiance et jalousie entre les hommes des deux races qui habitent l'établissement de New-Plymouth, (1) écrit, de ce dernier endroit, un missionnaire, et ce n'est pas dans un sol de cette nature que l'Evangile peut prendre racine et prospérer... Que d'é-

(1) New-Plymouth, ville fondée sur la côte nord-ouest de l'île méridionale, et peuplée d'environ mille Européens et six cents natifs.

preuves pour les amis des missions chrétiennes! à peine sont-elles parvenues à produire quelque bonne impression sur le sauvage par la prédication de l'Evangile, qu'aussitôt voici venir la colonisation, voici venir le papisme. Mystère profond de la divine Providence, qui permet aux sangliers de la forêt de ravager sa vigne, quand elle est devenue riche et fertile! »

Un fait récent, trop grave pour être passé sous silence, caractérise l'état de crise dans lequel se trouve la Nouvelle-Zélande, et en même temps peut faire espérer, que l'influence des missions chrétiennes, au point où elles sont déjà parvenues, la sauvera des malheurs dont la menaçait l'imprudente ardeur de la colonisation. Quelques tribus se sont mises en état de révolte ouverte contre la souveraineté de la Grande-Bretagne. Au mois de mars 1845, un chef des environs de la Baie des Iles, John Heke, évidemment poussé par des étrangers mal-intentionnés, et notamment par les adhérents des prêtres romains, avait trois fois abattu le pavillon britannique élevé à Kororarika; de là un combat où douze soldats européens avaient été tués et vingt blessés, et qui avait été suivi du pillage et de l'incendie de la ville. Deux nouvelles attaques dirigées contre le *Pa* (village fortifié) de Heke, avaient eu un résultat encore plus malheureux; les Anglais y avaient perdu cent vingt hommes, tant tués que blessés. De tels succès donnant au chef insurgé un nouveau sentiment de ses forces, il avait appelé toutes les tribus voisines à se ranger sous ses ordres, et il semblait un moment qu'une affreuse commotion allait se propager dans toute l'île septentrionale. Son attente fut néanmoins trompée; un nombre considérable de natifs, tant chrétiens que païens, conduits par un chef chrétien, Thomas Walker, se déclarèrent contre Heke. Cette guerre civile a été heureusement de courte durée, et paraît s'être terminée, selon

les dernières nouvelles, par la soumission du parti insurgé. Ainsi, tout prouve que la majeure partie des tribus de la Nouvelle-Zélande, et celles-là même qui ne se sont trouvées qu'indirectement sous l'influence de l'Evangile, sentent le besoin de l'ordre et de la paix; beaux fruits produits par les missions chrétiennes!

Ce n'est pas tout; au milieu des calamités de cette guerre, plusienrs faits intéressants sont venus révéler combien la prédication de l'Evangile avait déja modifié profondément les mœurs dans cette partie de la Nouvelle-Zélande. Le chef rebelle a usé, envers ses ennemis, de procédés que ceux-ci racontent avec étonnement et admiration. Il n'a pas permis qu'aucun mal fût fait aux habitations, ni, surtout, à la personne des missionnaires du voisinage de Kororarika; l'on n'a eu à déplorer dans les combats aucun de ces actes de barbarie qui les aurait infailliblement signalés quelques années auparavant; ils ont même été marqués par divers traits d'humanité et de générosité. Des officiers faits prisonniers ont été renvoyés honorablement, par Heke, avec leurs armes. Après chaque combat un armistice, soigneusement observé, laissait à chaque parti le temps d'emporter et d'ensévelir ses morts. Un jour, on vit un drapeau blanc s'approcher du camp anglais; c'étaient des naturels du parti insurgé qui y ramenaient, avec tous les égards possibles, la femme et l'enfant d'un soldat, tombés entre leurs mains. Il y eut même un dimanche, pendant lequel les soldats anglais ne cessèrent de tirer contre le fort où leurs ennemis étaient retranchés, tandis que ceux-ci ne ripostèrent pas par un seul coup, et même célébrèrent un service religieux. Aussi ne manquèrent-ils pas d'attribuer à cette circonstance la perte des Anglais dans le combat qui suivit.

Rien n'a été plus affligeant, dans cet état de troubles

prolongé, que la misère où une foule de colons étrangers se sont trouvés inopinément jetés. Arrivés avec la perspective d'une brillante carrière, ils avaient déjà eu le temps, plusieurs d'entr'eux, d'ouvrir les yeux sur le vain espoir dont ils s'étaient bercés. La nature du sol, la facilité des échanges, les profits du commerce, étaient loin de répondre partout à ce qu'ils en avaient attendu. Ils étaient encore à lutter contre toutes les difficultés inséparables d'un établissement nouveau, lorsqu'éclata une guerre où plusieurs virent se consommer leur ruine. La sécurité des colons, dans la Nouvelle-Zélande, parut tout-à-coup tellement compromise, qu'ils s'embarquèrent en grand nombre pour chercher dans la Nouvelle-Galles méridionale (Nouvelle-Hollande), et ailleurs, un établissement plus sûr. Mais le manque de toutes ressources en a forcé beaucoup d'autres à attendre, dans la Nouvelle-Zélande même, un meilleur avenir. La ville d'Auckland s'est accrue d'un nombre considérable de fuyards.

Une autre face, plus affligeante encore, de ces derniers événements, nous est présentée dans des détails dont voici le résumé: « Les naturels attachés au papisme ont joué un grand rôle dans les atrocités que cette guerre laisse à déplorer. Le papisme français paraît être, dans la Nouvelle-Zélande, non moins que dans quelques îles de l'Océan Pacifique, un élément actif de discordes civiles et de troubles religieux. »

Toutes les stations missionnaires placées dans le voisinage du théâtre de cette guerre en ont cruellement souffert. « A Kaipara et à Hokianga, lisons-nous dans un rapport récent, nos missionnaires ont été forcés de suspendre les travaux de leur ministère de charité, vu les dangers qu'ils couraient ainsi que les membres de leurs familles; leurs demeures étaient trop rapprochées du champ de bataille pour que leurs femmes et leurs filles ne vécussent

pas dans de continuelles alarmes; d'ailleurs, la plus grande partie de la population avait couru se joindre aux troupes des chefs Nene et Patuone, qui combattaient pour le gouvernement britannique. Combien de temps s'écoulera-t-il encore jusqu'à ce que l'ordre et la tranquillité soient entièrement rétablis? c'est ce qu'il est difficile de conjecturer; car cette guerre est pour les natifs révoltés une guerre de principes. Ils savent fort bien dire, que dans mainte autre contrée, les races aborigènes ont été victimes des blancs, et ils en donnent pour preuves les colonies d'Amérique et la Terre de Van Diemen, dont ils paraissent ne point ignorer l'histoire. « Par la grace de Dieu, dit l'un de nos missionnaires, nos vies ont été épargnées, mais personne ne pourra connaître les angoisses dans lesquelles nous avons passé nos jours et nos nuits. Dieu exaucera sûrement les prières qui s'élèveront à lui d'un bout à l'autre de notre patrie, dès que nos épreuves y seront connus; nous remettons notre cause entre ses mains. » « Nos troupeaux de Paehia et de Waimate sont en grande partie dispersés, » écrivaient les missionnaires d'une autre Société. » Cependant, au milieu de tant d'alarmes, ils ont trouvé dans l'attachement de la plus grande partie des membres de leurs Eglises des sujets de consolation. C'est ainsi que l'un d'eux écrivait: « Nos chefs, quoique proches parents des principaux insurgés, n'ont pas cédé à leurs sollicitations de faire cause commune avec eux; Dieu a disposé leurs cœurs à préférer la paix. Lorque nous étions menacés de courir quelque danger, ayant à craindre les incursions de partis ennemis, Tirurau, parlant au nom de tous, déclara qu'il mettrait tout en œuvre pour nous protéger. « La hache ou le fusil qui vous tuera, disait-il, m'ôtera la vie à moi-même. » Par l'effet de la bonté de Dieu, nous n'avons point eu à souffrir des maux de la guerre. Mais

si les insurgés avaient pu marcher sur Auckland, comme ils en avaient fait la menace, nous nous serions trouvés sur leur passage, et nul doute que toute notre contrée aussi ne fût devenue le théâtre d'un affreux carnage. »

Tous les détails qui précèdent peuvent faire pressentir de quelle nature sont les nouvelles religieuses que nous avons à donner des missions de la Nouvelle-Zélande. Elles participeront nécessairement de l'état de transition et d'agitation où se trouve cette grande île. Tant d'intérêts et de passions mis en jeu n'ont pu que nuire à la marche paisible du règne de Dieu, et procurer de grands mécomptes aux missionnaires. Si donc nous trouvons encore dans leurs communications, toujours empreintes d'une parfaite sincérité, des nouvelles heureuses, des preuves de la bénédiction puissante de Dieu qui n'abandonne pas son œuvre, nous serons d'autant plus portés à de vives actions de graces.

Nous commençons par un fragment qui met en regard trois époques bien diverses, celle d'une grande ferveur religieuse, celle d'un refroidissement subséquent, et celle où tout était encore ténèbres et désolation sur la surface entière de la Nouvelle-Zélande. C'est le missionnaire Maunsell qui parle du district de Waikato, à la date du 31 décembre 1844. « On ne peut se dissimuler que l'aspect de ce district ne soit propre à nous donner quelques inquiétudes. La nouveauté des premières impressions que produisirent les douces promesses de l'Evangile, commence à passer; les naturels baptisés s'aperçoivent que le christianisme exige d'eux plus qu'ils ne s'y étaient attendus; la fréquente prédication des mêmes vérités, qui n'ont pas atteint le cœur assez profondément, est quelquefois accompagnée d'ennui; et nous nous demandons avec crainte si nous pouvons nous flatter de faire quelque

progrès nouveau, ou même de conserver notre position.... Il n'est que trop certain que nous avançons bien moins rapidement que nous ne le faisions. Les naturels ne franchissent plus les mêmes distances pour nous demander le baptême ou l'instruction religieuse; ceux auxquels le baptême a été promis ne le sollicitent plus avec les mêmes instances. Ceux qui l'ont reçu se sont laissé entrainer à des chutes plus fréquentes, et ont quelquefois montré après leurs chutes un triste endurcissement. Ces traits sont surtout applicables à Manukau, notre plus ancienne station dans ce district. Je ne veux point pourtant dire que je me sente découragé. Qui aurait pu espérer que l'excitation produite par l'Evangile à sa première apparition, se fût soutenue au même degré? Elle était trop extraordinaire et en dehors de l'expérience générale. Le nombre de ceux qui s'intéressaient à l'Evangile dépassait de beaucoup celui des indifférents, et même, en plusieurs lieux, aurait-on à peine trouvé un individu qui n'assistât pas à notre culte. La tiédeur que plusieurs manifestent à présent ne me surprend donc pas. Et je dois ajouter, qu'aux environs de Manukau même, à une si faible distance d'Auckland, voisinage dangereux par ses nombreuses tentations, nous avons bien des preuves de zèle religieux. Les habitants d'un village ont élevé, à leurs propres frais, une chapelle en bois; dans un autre ils sont occupés à en construire aussi une, et dans un troisième ils ont établi, à ma demande, une route nouvelle, de plus de trois milles, pour faciliter les communications entre nos diverses annexes, et cela sans autre récompense que celle de six livres de prières, de six Testaments, et de quelques traités. Arowona, le lieu d'où je vous écris, rappelle, d'une manière lugubre, les guerres qui, quelquefois, désolaient ce pays au temps de son paganisme. Il n'y a que peu d'années qu'on voyait encore

un immense district, de plus de quarante milles en carré, totalement inhabité; et pourtant il avait contenu autrefois de nombreux villages bien fortifiés et très peuplés. Il y a quarante ans environ que les tribus des bords du fleuve Waikato vinrent de tous côtés s'y précipiter avec une force irrésistible. La population de Manukau en fut presque anéantie, aussi bien que celle de Wangaro; quant à celle de Kawia, elle se vit forcée, après de terribles pertes, de s'enfuir, ayant à sa tête le trop célèbre Rauparaha, et de chercher un refuge à Kapiti, dont elle détruisit à son tour les tribus. L'immense tribu des Ngatiraukawa paraît avoir eu également beaucoup à souffrir à cette époque. Les villages furent pris d'assaut, leurs habitants dévorés, quelques fugitifs, tirant du côté du sud, se joignirent à Rauparaha, qui, à son tour, extermina des multitudes de malheureux dans l'île méridionale, jusqu'à ce qu'enfin ils reçurent l'Evangile que leur prêcha le missionnaire Hadfield, et se fixèrent à Otaki. D'autres restes de cette tribu se réfugièrent aussi chez les peuplades voisines, et lorsqu'enfin l'Evangile de paix eut soumis à son joug leurs conquérants, ils revinrent paisiblement occuper leur ancien territoire, qui se trouve dans le voisinage de notre district. Quant à eux, peu d'arguments leur suffisent pour comprendre le prix de l'Evangile. Nous n'avons besoin que de leur rappeler les infortunes de leurs pères, dont le souvenir est encore si vivant parmi eux, et de leur demander comment ils ont pu revoir le pays de leur enfance. Ils savent promptement répondre, comme je l'ai entendu hier encore de la bouche d'un vieux chef: « Parce que le bien y est venu.»

Le même rapport sur la station de Waikato se termine par un de ces traits dans lesquels le lecteur, tout aussi bien que le missionnaire lui-même, trouve encouragement et confiance: « J'étais à écrire cette lettre, dit-il,

lorsque, m'interrompant un moment, je sortis et passai près d'une cabane où j'entendis la voix d'un homme faisant une lecture. Je m'assis, pour écouter, sur un banc placé devant la maison. C'était un vieillard vénérable, à longue barbe, qui lisait le quatrième chapitre de Saint-Matthieu à un autre chef assis à ses côtés, et qui s'efforçait de saisir et de lui expliquer le sens de chaque passage, à mesure qu'il le lisait. Je ne pus m'empêcher de me rappeler aussitôt cette promesse : *Tous tes enfants seront enseignés de l'Eternel.* Quant à l'envoi de Jean-Baptiste, il paraissait le comprendre faiblement. Arrivé au quinzième verset : *Le pays de Zabulon et le pays de Nephthali*, etc., il fut décidément hors d'état de rien dire. Mais au seizième : *Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière*, il fit une exclamation de joie et dit vivement : « Voilà ce qui est écrit pour nous; prions pour recevoir le Saint-Esprit, et quoique nous soyons dans de grandes ténèbres, il nous éclairera. »

La station de Kaikohi va nous réjouir par un intéressant réveil ; et dans celle d'Opotiki nous remarquerons des progrès signalés, preuves manifestes de la bénédiction de Dieu. La première est dans le quartier du Nord, l'autre dans celui de l'Est ; et elles sont exposées, l'une et l'autre, à des influences peu favorables à la piété. Le missionnaire de Kaikohi, M. Davis, a eu longtemps pour adversaire décidé un chef païen très-puissant; mais à la date du 15 décembre 1843, il écrit : « Je crois voir dans ce qui se passe autour de moi une réponse d'en haut aux prières qui se font sans doute pour nous de toutes parts. Il y a un sérieux qui va en croissant parmi les principaux membres de ce troupeau ; dans leurs réunions de prières établies depuis longtemps, ils viennent de s'appliquer, avec un zèle tout nouveau, à *sonder les Ecritures*. Deux jeunes chefs, en particulier, recherchaient la société l'un

de l'autre, pour s'occuper de leurs intérêts religieux. L'un d'eux est malade, me dit-on un jour; mais après nouvelle information, il se trouva qu'un vif sentiment de repentance le faisait soupirer après le Sauveur. Je le vis dans l'état d'âme le plus réjouissant, mélange particulier de douleur, causée par le péché, et d'amour pour Christ. Ce qui se passait dans son cœur se peignait vivement dans tous ses traits, dont l'expression, naturellement agréable, annonçait la *paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence.* Telle était aussi sa conversation. Peu de semaines après, comme j'officiais dans un autre village, un messager m'apprend que l'ami de ce jeune homme est malade à son tour; je m'empressais de me rendre à Kaikahi, lorsque quelques personnes qui en venaient m'assurèrent que lui-même y avait dirigé le service du matin, en sa qualité d'évangéliste, et qu'il avait prêché sur ces paroles: *Misérable que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* J'en augurai quelle devait être la nature de la maladie. En effet, je le trouvai préoccupé fortement et comme accablé du sentiment de son état de péché; l'amour de Christ ne venait point tempérer cette disposition qui, néanmoins, n'était pas accompagnée de doutes angoissants touchant son pardon par les mérites de Christ. La semaine précédente, tous ses parents, frères, sœurs et amis, réunis autour de lui à sa demande, et l'entendant parler de leurs âmes, se figurèrent qu'il était malade et sans doute près de la mort. Il les rassura sur ce point. Ses discours eurent un grand effet sur eux, et particulièrement sur son père, chef de beaucoup d'influence, mais qui, au grand chagrin de ses enfants, vit encore dans la polygamie. Le lendemain, je me rendais avec un autre de nos instituteurs, auprès de quelques malades, lorsque, nous arrêtant pour lire quelques passages des Ecritures qui avaient rapport au sujet de notre

conversation, je vis sa tête se pencher et des larmes couler sur ses joues; en réponse à la question que je lui fis alors, il me dit avec modestie: «Je ne suis pas le seul; plusieurs de mes amis éprouvent les mêmes émotions; nous sommes affligés à cause de nos péchés et réjouis par l'amour de Christ.» En effet, une vingtaine de personnes, à Kaikohi, ont manifesté les mêmes sentiments avec plus ou moins de force, et ce réveil s'étend encore; humilité et zèle, à un haut degré, en forment le principal caractère. C'est le Seigneur lui-même, on ne peut s'y méprendre, qui a étendu son bras pour soutenir sa propre cause. J'admire à quel point les naturels qui sont sous l'empire de ces impressions, sont silencieux et sobres de démonstrations extérieures. Que les prières de l'Fglise chrétienne s'élèvent sans retard en notre faveur, car c'est dans de telles circonstances que l'ennemi s'empresse de semer l'ivraie. Je suis dans une attente pleine d'inquiétude, qui ne m'a pas permis d'écrire plutôt; mais, de semaine en semaine, l'œuvre s'affermit, et je ne me suis plus senti libre de garder le silence. Que les chrétiens prient avec plus de ferveur et que le Saint-Esprit agisse!»

Une année plus tard, le pasteur, vigilant et plein de sollicitude, rejoignait son église, dont il avait dû s'éloigner quelques mois. Ses craintes n'avaient pas toutes été sans fondement. «A Kaikohi et Mangakahia, dit-il, lieux visités par de si précieuses influences de la grace divine, je fus satisfait de l'état général du troupeau, quoique je n'y retrouvasse plus cette ferveur de sentiments religieux qui y régnait à mon départ. L'ennemi y avait été, et les avait tentés de diverses manières. Mais c'est dans d'autres parties du district que Satan a fait du ravage. Quelques rites de l'ancien paganisme ont été de nouveau employés comme moyens de guérison, et le papisme n'est

pas resté oisif. Ce sont de grandes épreuves pour le missionnaire. Mais mon espérance est en Dieu et dans le pouvoir de son Evangile qui, en dépit de Satan, sera toujours, dans la bouche du serviteur simple et fidèle, *la puissance de Dieu.* La Parole, épée à deux tranchants, atteindra le but pour lequel elle a été envoyée. » Cette intéressante station a dès lors été visitée par le fléau de la guerre civile; mais les membres du troupeau se sont conduits d'une manière digne du nom de chrétien; leur pasteur ne les a point quittés malgré des dangers imminents, et l'Evangile de paix a pu être entendu à Kaikohi au milieu du bruit des combats.

Après avoir affligé son missionnaire par beaucoup de tiédeur, la station d'Opotiki semble annoncer un réveil spirituel. C'est M. Wilson qui parle, dans les lignes suivantes, de ces deux états si divers de son troupeau à la fin des années 1843 et 1844. « Malgré la paix et d'autres avantages dont nous avons été constamment favorisés, il n'y a pas eu ici de progrès satisfaisants en zèle et en piété. Les livres, impatiemment sollicités, n'ont plus trouvé d'acheteurs fort empressés à se les procurer. Les petits vaisseaux que possèdent les habitants d'Opotiki et de Wakatane, les mettent trop aisément en communication avec la Baie des Iles, où ils rencontrent des Européens de la pire espèce. L'avidité, l'amour du gain étouffent, chez un grand nombre, tout sentiment généreux. On peut dire de la plupart de ceux qui font profession de christianisme, qu'il leur suffit de s'abstenir de péchés grossiers et de renoncer à leurs anciennes superstitions, et qu'ils cherchent peu à *parvenir à la mesure de la stature parfaite de Christ*, et à *croître en Lui en toutes choses.* » Mais dans une lettre écrite un an plus tard, nous lisons : « Cet état de mort spirituelle fait place assez généralement à un intérêt croissant pour l'Evangile.

Que faut-il que je fasse pour être sauvé? est devenue la question d'un grand nombre de personnes. Les natifs de plusieurs villages situés au loin à la ronde se sont assemblés à Opotiki, cette année, pour faire juger de leurs progrès dans la lecture et dans la connaissance du catéchisme; sur cinq cents personnes des deux sexes, la moitié lisaient couramment le Nouveau-Testament. Quelques-unes venaient d'une distance de trois à quatre journées de chemin; pendant plusieurs jours qu'ils démeurèrent ici pour perfectionner leur instruction, il régna parmi eux un calme et un ordre parfaits; tous voulaient avoir un exemplaire des Saintes-Ecritures. Cette année, deux cent soixante-dix personnes ont été admises ici dans l'Eglise par le baptême; et les cent autres qui se préparent à le recevoir m'encouragent fort par la bonne volonté qu'ils apportent à l'instruction. Une chapelle très-vaste se construit. »

Ces communications, extraites de la correspondance des missionnaires, donnent une idée assez exacte de l'ensemble des stations de la Nouvelle-Zélande. Nous terminerons aujourd'hui ce sujet, que nous espérons reprendre prochainement, par quelques traits plus particuliers.

L'enfant mourant assisté par son père.— L'enfant d'un chétien d'entre les natifs se mourait après plusieurs mois de vives souffrances. Peu de moments avant d'expirer, il pria son père de lui lire un chapitre des Saintes-Ecritures; à la fin de la lecture, il se trouva incapable de prononcer une seule parole, quoiqu'il parût ne plus souffrir et conserver toute sa connaissance. « Où est-ce que tu vas? » lui demanda alors son père. L'enfant montra le ciel, et aussitôt son âme s'envola. Ne pouvons-nous pas l'espérer? pour rejoindre celui qui a dit: *Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez*

point, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.

L'Evangile faisant cesser les querelles sanglantes. —M. Davies s'était rendu à Pateriteri, village dont les chefs, nommés Perika et Noa, sont frères et chrétiens. Ils étaient menacés d'une attaque de la part de Ripa, chef de Hokianga, qui s'était avancé contre eux pour soutenir une injuste demande, à laquelle les deux chefs refusaient de souscrire. En entrant dans l'enceinte du *Pa*, le missionnaire les trouva entourés d'une troupe d'hommes armés, priant avec solennité, demandant surtout qu'il fût pardonné à leurs ennemis, et élevant au-dessus de leurs têtes un drapeau blanc, comme un gage de leurs dispositions pacifiques. M. Davies sortit ensuite pour s'approcher de Ripa et de sa troupe; mais quel contraste! leurs corps étaient nus, leurs visages peints en rouge, et ils prêtaient attention à des discours qui ne respiraient que vengeance et massacre. Bientôt après, se précipitant du côté du *Pa* avec des cris horribles, ils exécutent leur danse guerrière et provoquent les chrétiens au combat. Ceux-ci se trouvaient assemblés de l'autre côté de la palissade qui entoure la petite forteresse, mais un de leurs chefs, allant avec confiance au devant de l'ennemi, cherchait à lui persuader que ses dessins étaient en opposition avec la Parole de Dieu, et que la seule crainte de Dieu les empêchait de commencer l'attaque. Ripa n'était accompagné que d'une vingtaine d'hommes, tandis que les chrétiens étaient au nombre de cent. Après que de part et d'autre on se fût encore longtemps harangué, un homme du parti de Ripa, tout en frappant la palissade de sa hache, porta à Noa un coup à la tête. Ce chef chrétien fit ce qu'il put pour dissimuler sa blessure à ses amis; mais ceux-ci, voyant le sang

rougir la terre, se précipitèrent en masse hors du *Pa*, et déjà ils allaient décharger leurs armes, et toute la troupe de Ripa allait périr ainsi que lui-même, lorsque Noa se jeta au devant d'eux, en criant : « Si vous tuez Ripa, je me ferai frapper avec lui. » Et aussitôt il fit de son propre corps un bouclier à son ennemi. La paix fut alors conclue entre les deux partis, avec de grandes démonstrations de joie. « Quelques années plutôt, ajoute M. Davies, témoin de toute cette scène, la seule vue du sang eut été le signal d'un effroyable massacre. »

Respect pour le jour du Seigneur.—M. Grills, chapelain dans la Nouvelle-Galles du Sud, s'était rendu dans la Nouvelle-Zélande. Il se trouvait, un dimanche, à Kapiti, à quarante milles anglais de Port-Nicholson, et se promenait sur la plage. « J'apperçus, dit-il, plusieurs groupes de six à dix indigènes, lisant chacun, avec une sérieuse attention, des fragments de la Parole de Dieu, et suspendant parfois leur lecture pour méditer ou apprendre par cœur quelques passages. Plus loin, c'étaient des groupes d'enfans auxquels un adulte enseignait à lire. J'ai appris, dans cette circonstance, que quelques-uns des colons, récemment arrivés d'Angleterre, avaient essayé d'engager les habitants à certains travaux, le dimanche, en leur offrant une rétribution extraordinaire, mais jusqu'ici sans succès. Je tiens même de la bouche d'un propriétaire anglais, homme respectable, qu'ayant voulu profiter, un dimanche, de la présence de notre interprète pour passer avec les indigènes un contrat, l'un d'eux lui récita gravement le quatrième commandement, et l'obligea par là à renvoyer au jour suivant la rédaction du contrat. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Onzième Rapport annuel de la Conférence des Missionnaires français.

(FIN.)

BÉRÉE.

M. Maitin a eu le plaisir de nous annoncer que ses congrégations du dimanche, quoique toujours bien faibles, sont cependant aujourd'hui presque de moitié plus nombreuses qu'elles ne l'étaient l'année dernière. Et, ce qui n'est pas moins réjouissant, parmi ses auditeurs il n'en est peut-être pas deux chez lesquels un changement plus ou moins grand ne se soit opéré. Ce petit succès n'a pas peu contribué à soutenir le courage de notre collègue. Rien n'annonce encore un réveil tant soit peu général, mais tout porte à croire qu'avec du temps et de la patience l'œuvre se fera et qu'elle sera d'autant plus solide que la difficulté de gagner quelques âmes au Sauveur aura été plus grande. Les six candidats au baptême mentionnés au Rapport de l'année dernière, ont persévéré et fait des progrès dans la connaissance de la vérité. Leur conduite a toujours été en harmonie avec leur profession de foi. Après plusieurs mois d'instruction et d'une vie qui ne laissait pas de doute sur leur conversion, trois d'entr'eux ont été admis dans l'Eglise du Sei-

gneur. Cette fête chrétienne, à laquelle les frères de Thaba-Bossiou prirent part, ainsi que leur troupeau, a laissé de doux souvenirs à Bérée. Deux personnes qui aident maintenant frère Maitin par leur courage à supporter les mauvais traitements qu'une nouvelle vie leur attire, furent ce jour-là touchées à salut. Et c'est depuis lors aussi que le nombre des auditeurs, qui à cette époque n'était pas plus de vingt, s'est peu à peu élevé jusqu'à quarante. Ces trois chrétiens qui ont reçu les sceaux de leur entrée dans l'alliance de grâce, sont membres de la même famille, celle du chef Khoabane. Quelques mots sur chacun d'eux ne seront pas sans intérêt. Setefane Lipolou est un jeune homme d'un caractère aimable, aussi remarquable par ses moyens naturels que par les dispositions bienveillantes de son cœur. Aussi est-il généralement respecté et aimé même par ceux qui regrettent qu'il soit devenu chrétien. La première fois qu'il vint parler de l'état de son âme à M. Maitin, il lui dit avec une émotion qui lui coupa plusieurs fois la parole : « Je suis vaincu, « le Seigneur a remporté la victoire. J'ai voulu résister « à sa puissance. Insensé, j'ai ajouté péché à péché, « depuis que j'ai appris que le péché conduit à la mort. « Et cependant je désirais être chrétien ; mais renoncer « à mes passions ! . . . mon cœur ne voulait pas y con- « sentir. Aujourd'hui même j'ai longtemps lutté avant de « pouvoir me décider à vous faire connaître mon état. « Mais c'en est fait, si Jésus veut me recevoir en grâce, « je me donne à lui et renonce pour jamais aux péchés « qui m'ont donné la mort ! » Plein de zèle pour le salut de ses frères, Setefane sait profiter de toutes les occasions qui se présentent pour leur faire connaître Celui qui a procuré la paix à son âme. Sa qualité de fils du chef, et la considération personnelle dont il jouit, lui donnent accès auprès de beaucoup de personnes qui craindraient d'en-

trer en contact avec les missionnaires. Que de bien ne pourrait pas faire ce chrétien dévoué, si une maladie grave dont il est attaqué depuis quelques mois, ne détruisait journellement ses forces physiques. D'après le conseil de notre ami M. Lautré, frère Maitin fit part, il y a quelque temps, à Setefane des craintes que sa maladie inspire. Le jeune chrétien, s'apercevant sans doute de la peine que son pasteur éprouvait à lui parler de la probabilité de sa fin prochaine, l'interrompit et lui dit avec son sourire ordinaire : « Ne craignez pas de me parler de la « mort. Je sens bien que mon corps dépérit. Le Seigneur « m'avertit qu'il m'appellera bientôt à déloger. Ce qu'il « veut, pourrais-je ne pas le vouloir? » Quelques jours après cet entretien, il eut une crise qui lui ôta l'usage de la parole. Sa famille se rassemble autour de lui, on se lamente, on propose d'appeler un ngaka et de sacrifier un bœuf. La crise passe, Setefane parle à ses parents du bonheur qu'on éprouve à connaître le Sauveur, puis il les invite à se joindre à lui pour prier. Après la prière, Khoabane s'écrie : « Oui, il faut prier Dieu, et il te gué- « rira, mon fils! » Setefane répond : « Tu as bien dit, mon « père, il faut prier, mais peut-être le Seigneur voudra- « t-il me séparer de vous, c'est au ciel seulement que je « serai heureux. Après ma mort, que mon corps soit en- « terré chrétiennement et que ma femme et mes enfants « soient bien soignés. » Cette scène touchante a été rapportée à M. Maitin par Nérée, femme de Setefane. Elle aussi s'est consacrée au service du Seigneur, et, quoique sa conversion n'ait pas été d'abord aussi évidente que celle de son mari, elle a donné des preuves, surtout depuis son baptême, de la réalité et de l'énergie de sa foi. Sous le poids de l'épreuve que le Seigneur lui envoie, elle s'humilie et soupire avec plus d'ardeur après le repos que son Sauveur lui a acquis. Adelaïde, la troisième personne

baptisée, était une des concubines de Khoabane. Douée d'un caractère ferme, elle a rendu sa foi honorable par une vie conforme à ses principes chrétiens. Khoabane, qui avait toujours dit qu'il ne se séparerait point d'elle, a été à la fin touché du changement extraordinaire qui s'est opéré chez cette femme. « Je vois bien, dit-il lui-même « à M. Maitin, que l'esprit de Dieu est entré en elle. Elle « est toute changée, je ne la reconnais plus. Je ne puis « plus la diriger, elle ne veut l'être que par l'Evangile. » Le chef a consenti à donner à Mampéakai sa liberté par écrit et devant témoins, et cette femme, autrefois engagée dans des liens d'iniquité et de servitude, vit contente et heureuse dans la liberté des enfants de Dieu. Notre frère se propose de baptiser très-prochainement trois autres candidats. Il a tout lieu de croire que leur foi est fondée sur le rocher des siècles, et que leur vie chrétienne ne le cède pas à celle des premiers néophytes. Dans le nombre se trouve la femme de l'un des fils de Khoabane. Pour elle s'est réalisée de bonne heure la vérité de cette parole : « Tous ceux qui veulent vivre selon la piété, « souffriront persécution. » Pendant plusieurs mois elle a porté sur son corps les marques de la brutalité de son mari, qui la battait presque chaque fois qu'elle assistait au service. Mais aussi s'est accomplie à son égard cette autre parole de l'Ecriture : « Quand l'Eternel prend plai- « sir aux voies d'un homme, il appaise envers lui ses « ennemis même. » Après avoir plusieurs fois, mais vainement, fait appeler le persécuteur, M. Maitin le rencontra un jour sur son chemin et l'invita à venir le voir le lendemain. Il promit de le faire, et, fidèle à sa parole, il alla chez notre frère et écouta avec une émotion sensible tout ce qui lui fut dit. « Je ne bats plus Mayani, répon- « dit-il; c'est une excellente femme, je n'ai aucune plainte « à faire à son sujet; pourquoi n'ai-je pas moi-même la

« même foi qu'elle ? » Est-il besoin d'ajouter que depuis lors cette jeune femme n'a eu qu'à se louer des bons procédés de son mari? Les instructions bibliques que frère Maitin donne chaque semaine sont mieux fréquentées que l'année dernière. C'est un cours destiné aux membres de l'Eglise, aux candidats et aux personnes bien disposées. Parmi ces dernières, on remarque deux femmes de Khoabane probablement déjà touchées à salut. Comme nos amis de Bérée n'ont pas encore pu avoir d'école régulière, Mme Maitin consacre le temps qui s'écoule entre les deux services du dimanche à apprendre à lire à tous les auditeurs. Le chef Khoabane assiste régulièrement au culte; mais l'Evangile n'a pas encore touché son cœur. Le mélange de bien et de mal qu'on observe chez lui, ne permet pas encore de porter de jugement à son égard. Quelques travaux ont été faits sur la station pendant cette dernière année. M. Maitin a réussi à détourner un petit ruisseau et à l'amener sur la colline où sont placés les bâtiments. Bérée ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'eau et de la fertilité. Une maison de soixante pieds de long sur dix-huit de large est en construction. On la bâtit en briques brûlées, et, dans quelques jours, elle sera à hauteur de fenêtres.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

Membres de l'Eglise	5
Personnes baptisées dans l'année	3
Enfants baptisés	3
Candidats au baptême	6
Personnes cherchant le Seigneur	9
Auditeurs adultes	40

THBAA-BOSSIOU.

Thaba-Bossiou a eu comme toutes nos autres stations sa part des bénédictions célestes. Le Seigneur y a tout

spécialement secondé les efforts de M. Dyke pour l'instruction de l'enfance. L'école dont notre frère put nous annoncer la stabilité, à notre dernière réunion, ne lui a donné cette année que des sujets de joie. Il devient chaque jour plus évident que Dieu avait lui-même adressé vocation au sous-maître Salomon pour la tâche qui lui a été confiée. Ce jeune homme édifie par l'humilité et la persévérance avec laquelle il vaque à ses devoirs. Après les avoir remplis dans la matinée, il consacre l'après-midi à son instruction personnelle. Il a acquis par beaucoup d'efforts une belle main. Ce point important étant gagné, il s'applique maintenant à l'étude de l'arithmétique et de l'anglais. Le nombre des écoliers varie de quatre-vingt-dix à cent, parmi lesquels on en compte trente-cinq à quarante qui ne connaissant pas même les lettres de l'alphabet, lors de la fondation de l'école, peuvent maintenant lire tel livre que ce soit dans leur langue. Vingt ont appris à écrire. Tous étudient le catéchisme par cœur, et répondent généralement avec justesse aux questions qu'on leur adresse sur son contenu. Le chant religieux forme une partie importante de leur éducation, et ils commencent à y prendre beaucoup de goût. Les plus âgés sont parvenus à chanter quelques airs à trois parties d'une manière assez agréable. Une trentaine d'adultes reçoivent quatre fois par semaine des leçons d'écriture, d'orthographe, d'histoire et de géographie. C'est à leur requête que cette classe a été fondée pour eux. Les fils de Moshesh s'y perfectionnent dans l'anglais et quelques autres branches d'éducation dont ils ont reçu les rudiments à la ville du Cap. L'école du dimanche compte deux cent cinquante écoliers tant enfants qu'adultes. On y apprend à lire et à méditer la parole de Dieu, sous la direction de huit moniteurs, membres de l'Eglise. Le Seigneur a daigné bénir l'instruction que l'enfance reçoit.

Trois jeunes filles de douze à quatorze ans ont été converties. Siméon, le fils aîné de Moshe Moussetsé, s'est endormi au Seigneur, en rendant témoignage à la vérité; les dernières paroles de cet enfant ont été : « Je vais dans la gloire ! » *Vingt-cinq personnes* des deux sexes demandent dans ce moment le baptême. La plupart ont fait preuve de sincérité pendant de longs mois de persévérance, et par une application soutenue aux moyens d'avancement spirituel qui leur ont été offerts. Leur pleine admission dans l'Eglise, à la Pâque dernière, n'a été empêchée que par des circonstances entièrement indépendantes de la volonté de leur pasteur. Les derniers baptêmes datent de Noël. L'Eglise dej Thaba-Bossiou reçut alors sept nouveaux membres dans son sein. Quatre appartiennent à la famille de Moshesh. L'Eglise elle-même marche sous le regard du Seigneur. Elle a eu, il y a quelque dix mois, à pleurer sur la chute d'un nommé Marc Enchakala, qui a cédé aux tentations de la chair. Cette défaite a profondément humilié le troupeau de Thaba-Bossiou; il a eu à boire, jusqu'à la lie, la coupe des railleries et du mépris des païens, leçon salutaire peut-être, comme l'est tout ce qui force le chrétien à ne placer sa confiance et son bonheur qu'en Dieu. Du reste le coupable manifeste du repentir, et il a de son propre mouvement prié Moshesh de convoquer une assemblée dans laquelle il put confesser ouvertement son crime et en décharger entièrement et l'Evangile et l'Eglise. Cet aveu public, si peu dans les mœurs du pays, a fait un grand bien, et forcé même les indifférents à rendre hommage à la pureté des principes chrétiens. L'Eglise de Thaba-Bossiou se recommande par l'organe de son pasteur à notre sympathie et à nos prières. Placée comme elle l'est, en vue d'une tribu encore généralement hostile aux réformes de l'Evangile, en contact journalier avec

un chef qu'elle doit respecter et dont elle ne peut cependant suivre les volontés qu'autant qu'elles sont conformes aux lois divines, elle se trouve par fois dans des positions trés-épineuses, et se voit plus ou moins entravée dans sa marche. Le Seigneur l'a cependant bénie et protégée jusqu'ici, et elle s'efforce de glorifier son Rédempteur. Considérée par rapport à la masse des habitants de l'endroit, l'œuvre a présenté cette année des phases très-diverses. Il y a eu des moments de luttes pénibles, et d'autres où le bon parti a paru triompher. Les esprits ont en général été fort préoccupés de l'état politique du pays. Cependant à l'heure qu'il est nos frères prêchent à un auditoire aussi nombreux que dans les temps les plus favorables. Ils observent avec joie quelques indices de réveil parmi les jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Cette classe intéressante de la population va être encouragée par le retour des fils de Moshesh, que notre frère Arbousset vient de ramener de la ville du Cap, et qui jusqu'à présent manifestent d'excellentes dispositions et un grand désir de servir la cause du Seigneur.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Baptisés cette année	7
Membres de l'Eglise	88
Enfants baptisés	49
Candidats au baptême	25
Ecoliers, enfants et adultes	130
Auditeurs	400

MORIJA.

Après un an et demi d'absence, M. Arbousset a eu le bonheur de se retrouver au milieu de ses collègues. Il revient plus fort et mieux portant qu'avant, comblé de bien des grâces pour lesquelles nous bénissons le Seigneur avec lui. Nous regrettons seulement que notre chère

sœur Mme Arbousset paraisse faible et maladive. Le voyage de ces amis au Cap et en Cafrerie a été prospère sous tous les rapports. Ils ont recueilli chez les chrétiens de toutes les dénominations des gages précieux de sympathie, et des preuves d'un zèle éclairé pour l'œuvre des Missions évangéliques, partout chère aux membres vivants des Eglises du Rédempteur, et si digne de leur servir de point de ralliement, quelle que soit d'ailleurs la forme qu'elle revêt ou le caractère particulier qui la distingue, suivant les pays où elle se fait et les individus qui l'y poursuivent. Dans les diverses contrées que notre frère a parcourues, les cinq membres de la famille de Moshesh, que ce chef avait confiés à ses soins, se sont comportés d'une manière humble, sage, digne de leur profession de disciples de Christ. Avec les chefs des Tamboukis et des Amakosas, ils ont échangé quelques bons égards, et donné ou reçu sur certains points en litige des explications propres à un peu amortir de vieilles haines et à consolider la paix des tribus. Ils ont fraternisé avec les habitants pieux de la rivière du Chat, et ceux d'autres stations fondées pour les Hottentots, reconnaissant qu'humainement parlant ce qui reste aujourd'hui de cette nation, doit son existence et ses priviléges à la philanthropie britannique, et en particulier aux missions chrétiennes. Parmi les colons hollandais, les chefs indigènes ont eu à étudier des mœurs simples et hospitalières, et, sous le rapport religieux, des habitudes strictement protestantes, quoique malheureusement trop routinières et trop dénuées de vie. Tout chez les Anglais leur est apparu sous un air plus noble et plus raffiné. Le gouverneur de la colonie et son conseil les ont reçus honorablement et leur ont fait beaucoup de bien. En retour ils ont donné sur leur tribu et sur les peuples voisins maints renseignements, qui ne seront pas sans quelque importance pour le gouverne-

ment du Cap lui-même et pour les indigènes. Voilà ces cinq Bassoutos initiés à nos mœurs, à nos lois, à deux ou trois de nos arts les plus utiles, ainsi qu'aux langues anglaise et hollandaise. A la ville du Cap ils ont eu des maîtres pieux et capables, qui leur ont appris un peu de géographie, d'histoire et autres choses semblables. Ils ne sont pas sans goût pour la civilisation. Maintes églises ont retenti de leurs chaleureuses paroles, et, généralement parlant, leur conduite a édifié, instruit et encouragé tous ceux qui les ont vus. Les chrétiens anglais et hollandais ont accueilli frère Arbousset avec amour et avec générosité. Témoin la somme considérable de plus de 250 livres sterl. qu'ils ont souscrite pour l'érection d'une église à Morija. Ils ont encore pris sur eux-mêmes une part des frais d'impression des Catéchismes de Watts (1er et 2ème) et du Traité des vérités chrétiennes, que notre frère a traduits en sessouto. Enfin ils ont contribué à l'achat d'étoffes pour les écoles. De retour dans leur pays à la fin du mois dernier, les jeunes chefs ont excité dans leurs familles et leur tribu un intérêt marqué. Les personnes qui avaient pu douter s'ils seraient convenablement soignés, favorablement reçus et fidèlement ramenés auprès des leurs, ont eu la bouche fermée. L'Eglise de Morija a revu son pasteur avec un plaisir et une reconnaissance envers Dieu, qu'il partage lui-même pleinement. Elle est demeurée fidèle au Seigneur, elle s'est considérablement augmentée ; les frères Maeder et Casalis, auxquels elle avait été confiée, ont pris d'elle un soin consciencieux. Elle a perdu l'un de ses membres, Hans Constable. Ce pieux Hottentot attribuait sa conversion aux instructions de M. J. Read, de la Rivière du Chat. Pendant de longues années, il a fidèlement confessé le Sauveur et fidèlement tenu une école et quelques services religieux, sous la direction des missionnaires de Morija,

pour les Bastaards de Yamer-berg, qui l'estimaient tous beaucoup. Il les a quittés, il y a deux semaines, pour prendre son essor vers les demeures éternelles, disant à ceux qui l'entouraient : « Ne pleurez point sur moi, mes « amis, retirez-vous, voilà le Seigneur qui vient, laissez-« moi avec lui. » Enfin l'Eglise de Morija est toujours vivante. Jonas, celui de ses membres qui s'était laissé aller l'année dernière à prendre d'un païen un douaire de vingt-trois têtes de bétail pour sa fille, a rendu ce bien mal acquis, et marche à présent en harmonie avec le troupeau. L'école de Mme Maeder va son petit train accoutumé, et compte un nombre considérable d'élèves. Des environs de la station, on continue à se rendre assidûment au culte et aux catéchisations, ce qui ne laisse pas de faire impression sur le parti païen, dont on pourrait dire avec un poète anglais, qu'il « *Gaze and admire* « *and hate the change.*» La persécution surviendra-t-elle? Jusqu'ici elle n'a été que négative, A supposer qu'elle dût un jour prendre un caractère plus alarmant, on aime bien à espérer que Dieu y préparerait ses enfants. A cet égard, rien n'est plus touchant que la note suivante tirée du Journal de M. Maeder, par laquelle frère Arbousset a clos son rapport :

Dimanche 6 juillet 1845. « Ce soir, dans la réunion des chrétiens, j'ai lu Act. XIII, et parlé sur la foi d'Etienne. L'explication de ce chapitre admirable a produit une grande impression sur maintes âmes sensibles. Ayant terminé, je m'écriai à haute voix : « Est-ce qu'il y a bien parmi nous quelqu'un qui saurait soutenir une telle épreuve, qui mettrait sa vie pour sa foi, et qui prierait pour ses ennemis, comme Etienne au moment où il souffrait le plus? Ah! peut-être qu'il n'y a personne parmi nous qui lui ressemble! . . » Là-dessus il y eut un grand silence qui ne fut interrompu que par des sanglots; mais

bientôt Esaïe se lève et prononce un petit discours sur la faiblesse de sa foi et de celle de ses frères, et sur sa confiance dans le Seigneur. Après quoi il se tourne vers moi et dit : « Berger de cette Église, ne doute point de la foi « de tes frères et de tes enfants. Je conviens qu'il pour- « rait se trouver plusieurs personnes parmi nous qui ne « sauraient soutenir cette épreuve, mais il en est d'autres « qui donneraient certainement leur vie pour l'amour de « leur Sauveur, si elle leur était demandée. Cette Eglise « est l'œuvre du Seigneur, nous avons été appelés par « lui à la foi vivante. Celui qui a commencé son œuvre « de grâce en nous, saura l'achever et nous soutiendra au « temps de l'épreuve et de la persécution. La foi se for- « tifie à mesure que les épreuves augmentent. Etienne « reçut de Dieu la grandeur de sa foi. A la vue de son « Sauveur, il sut supporter les plus rudes épreuves. Le « bras du Seigneur n'est pas raccourci, il protégera son « Eglise comme anciennement ; il soutiendra ses enfants « dans son amour. A la vue des épreuves, le corps trem- « ble, mais l'âme se recommande à Dieu et se réjouit. O « mon Sauveur, daigne te souvenir de cette Eglise dans « ta bonté ; n'est-ce pas toi qui l'as achetée par ton « sang ? »

RESUMÉ GÉNÉRAL.

Nombre total des communiants	169
Convertis en préparation pour le baptême	42
Personnes qui viennent au catéchisations sur semaine	264
Enfants baptisés	139
Mariages	92
Ecoliers	60 à 80
Auditeurs	400

BÉTHESDA.

L'année qui vient de s'écouler a été pour la station de Béthesda une année de lutte incessante. Le nombre tou-

jours croissant des personnes qui se réveillaient du sommeil du péché, a irrité les chefs baputis et leurs affidés. Leur indignation n'a plus connu de bornes, lorsqu'ils ont vu une femme influente, qui communément se chargeait de la direction de leurs cérémonies païennes, renoncer à tout pour s'attacher à Christ, et refuser de faire passer sa fille par le rite de la circoncision. C'est l'épouse de Ramollo, chef influent établi dans le voisinage de Béthesda. Morosi et une prétendue devineresse dénoncèrent cette défection comme un outrage fait aux dieux de la tribu, outrage qui ne resterait point impuni et qui attirerait infailliblement sur la population entière des maux de toute espèce. Il fut résolu alors qu'on userait de la force pour empêcher les personnes réveillées de se rendre auprès des missionnaires. L'opposition du parti païen ne fit que redoubler le zèle des néophytes, qui s'écrièrent d'une voix unanime : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux « hommes. » A cette heure l'orage éclata. Dans une nuit obscure, Salomé Malitlaré, Mamoélo et plusieurs autres femmes sont jetées hors de leurs cabanes par leurs plus proches parents. Leurs jardins sont livrés au bétail, leurs provisions de blé répandues et foulées aux pieds, et elles se voient elles-mêmes bannies du village. Marthe Mamollo, qui depuis a été baptisée et qui a toujours montré une fermeté rare et une dignité peu commune au milieu de toutes ses disgrâces, a été répudiée par Ramollo, son mari légitime, dont elle continue cependant à soigner les champs, quoi qu'il ait menacé maintes fois de la tuer. Plusieurs personnes ont été rendues sérieuses par l'exemple de foi et de patience donné par tous les persécutés. Moletsané (fille de Salomé), qui, jusqu'au jour de l'adversité, était demeurée indifférente, fut soudainement saisie par l'esprit du Seigneur. Lorsque sa mère fut bannie du village, elle la suivit volontairement et commença

dès-lors à écouter avec avidité les instructions religieuses. Quelques moyens cruels que ses parents aient employés pour la faire changer de résolution, elle a constamment persévéré à dire : « Je mourrai plutôt que d'abandonner « le service du Dieu des chrétiens, qui est le vrai Dieu et « la vie éternelle. » Cette belle confession n'est pas une vaine parole, car on l'a entendue sortir de sa bouche, pendant que ses persécuteurs l'accablaient d'injures et trainaient dans la boue son corps meurtri et couvert de blessures. Ce triomphe de la vérité, qui eut du retentissement dans les villages environnants, exaspéra tellement les païens, que dans leur aveuglement ils se rassemblèrent en grand nombre, le 25 janvier, dans le dessein de fondre sur l'humble maison de prière de Béthesda. Ramollo, qui considérait les missionnaires comme les auteurs des changements qui s'opéraient dans sa famille, avait juré de se venger. Il paraît cependant qu'à l'heure fixée pour l'exécution du complot, une frayeur salutaire se saisit des principaux conspirateurs, et le plan avorta complètement. Mais le Seigneur n'a pas seulement étendu sa main pour secourir ses enfants, il l'a aussi levée pour les frapper. Makikinyane, l'un des petits chefs, du mauvais vouloir desquels le Rapport de l'année passée fit mention, a été soudainement moissonné par la main redoutable de l'ange de la mort. Ramollo lui-même vient de voir dans la mort de l'un de ses meilleurs amis et camarades de débauche, le châtiment de ses méfaits. M. Schrumpf a assisté aux derniers moments de ce malheureux jeune homme, qui a passé tous les jours de sa vie dans les sales jouissances de l'ivrognerie. Etendu à terre, privé de la parole, de l'ouïe et du mouvement, il semblait chercher de ses sombres regards un dernier moyen de salut. Hélas! c'était trop tard. Il ne pouvait plus entendre la parole de ce Dieu qui s'appelle la résurrection et la vie, et il mourut après

trois jours seulement de maladie. A ces deux jugements, qui ont répandu une certaine frayeur parmi les païens, il faut ajouter une perte considérable que vient d'essuyer Morosi. Le 27 avril dernier, une bande de Caffres, commandés par Jéfé, le fils aîné de Myalouza, prétendant venger la mort de ce dernier, qui a été tué dans le temps par les Bassoutos, fondit sur le poste de Morosi, établi à Tilimané, sur la rive gauche de l'Orange, à quatre heures de Béthesda. N'y trouvant pas la partie mâle de la population, qui était à la poursuite des Bushmen, des déprédations desquels les Baputis souffrent continuellement, ces Caffres se contentèrent d'enlever deux cent cinquante à trois cents têtes de gros bétail appartenant à Morosi. Ce vol, dont le chef se propose sans doute de tirer vengeance, joint au désir qu'il éprouve de se soustraire à l'influence de l'Evangile, a fait naître dans son esprit le dessein de se retirer de l'autre côté de l'Orange, sur les hauteurs inaccessibles à l'ennemi, qu'il occupait autrefois. Il vient d'en faire part à ses gens dans une assemblée publique, puis il s'est rendu chez Moshesh pour en conférer avec lui. Moshesh a fait tout ce qu'il a pu pour détourner Morosi de son projet; mais il est plus que probable que l'émigration se réalisera, vu l'opiniâtreté bien connue du chef moputi, et qu'elle ne contribuera pas peu à rallumer le feu des guerres anciennes. Quant à l'Eglise de Béthesda, elle n'y perdra rien. Ses membres resteront fermes à leur poste, ainsi que les catéchumènes. Elle ne pourra donc que se trouver débarrassée de son plus grand adversaire, et peut-être une population mieux disposée remplacera-t-elle promptement celle qui s'en va, et fera-t-elle lever un nouveau jour sur la station. Quelque soit le dénouement de ces affaires, l'Eternel Dieu fera son œuvre comme par le passé. Elle est petite cette œuvre et bien comprimée; mais elle n'en est pas pour cela moins réel-

lement l'œuvre de Dieu. L'Eglise de Béthesda s'est accrue, le jour de Noël de l'année dernière, de *six adultes* et de *sept enfants.* Notre frère vient d'y ajouter, à la fête de Pâque, deux nouveaux-nés, que leurs parents chrétiens ont humblement offerts au Seigneur, comme des sacrifices d'agréable odeur. Deux mariages ont reçu la bénédiction nuptiale. Six ou sept personnes récemment sorties des plus profondes ténèbres du paganisme, sont sous des impressions sérieuses. Une femme du chef Moraganye, que ce dernier a résolu d'accompagner lui-même à la maison de Dieu avec toute sa famille, s'est mise à rechercher le salut qui est en Jésus-Christ, et a été ajoutée au nombre des catéchumènes.

L'école que Mme Schrumpf tient quatre fois par semaine, et qui est suivie par une vingtaine d'élèves, a déjà produit d'heureux résultats. Les auditeurs du dimanche s'approchent presque tous de la maison de Dieu, décemment vêtus. L'œuvre de l'évangélisation à l'extérieur a été poursuivie autant que l'ont permis les nombreux et continuels travaux matériels auxquels nos frères Schrumpf et Gosselin ont dû se livrer. M. Schrumpf a parcouru souvent et dans plusieurs sens le vaste champ qui sépare l'établissement de Morija de la station de Béthesda. Il y a tenu des réunions quelquefois assez nombreuses, et a visité des personnes malades que les directeurs de la première Eglise lui avaient recommandées. Deux de ces malades, qui donnaient des preuves d'une piété sincère, ont reçu le baptême sur leur lit de mort. Notre frère espère que lorsque les travaux matériels les plus indispensables seront finis, il pourra coopérer encore plus efficacement à l'extension du règne de Dieu, dans ce quartier où les ténèbres et la lumière se disputent vivement le pas. Il tâchera de construire une barque sur la Makaleng, pour enlever ainsi l'obstacle que cette rivière a opposé jusqu'à

ce jour, dans certaines saisons de l'année, aux vœux de ceux qui voudraient profiter de la proximité de la station de Béthesda. La construction de la maison neuve qui a été commencée l'année dernière, a été poussée avec vigueur par notre cher frère Gosselin, que M. Schrumpf a assisté de tout son pouvoir. Grâce à ces travaux, nos amis ont déjà aujourd'hui un emplacement convenable pour y tenir les réunions d'édification. Il leur faudra néanmoins toute l'année qui s'ouvre, pour rendre la maison habitable. Le jardin de la Mission a été agrandi considérablement et en partie entouré de murs construits en mottes de terre.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	15
Mariages chrétiens	6
Enfants baptisés	12
Catéchumènes	10
Ecole	23
Auditeurs	40 à 50

MOTITO.

La conférence a eu pour la première fois le plaisir d'entendre un rapport sur les stations de Motito et de Mamousa. Elle a été vivement émue et réjouie par le récit de ce que le Seigneur a opéré dans le nord, et elle a pressé M. Lemue de lui remettre son compte-rendu, dans toute son étendue, afin qu'elle puisse l'expédier pour Paris, et que le Comité ne perde rien de ce précieux document.

Vous êtes priés, Messieurs et chers frères, de ne considérer nos communications de cette année comme complètes, que lorsque vous aurez reçu le rapport de frère Lemue et un appendice au présent rapport général, qui

contiendra les résolutions prises par la Conférence et soumises à votre approbation.

Nous demeurons, Messieurs et chers Directeurs,

Vos tout affectionnés et dévoués en Christ,

Pour la conférence,

E. CASALIS, *secrétaire.*

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Voyages missionnaires; Stations florissantes. — Distribution du Nouveau-Testament. — Fêtes nationales. — Le missionnaire apaisant les querelles. — Nouvelles récentes. (FIN.)

Nous nous sentons heureux à la vue de la tâche qui se présente aujourd'hui devant nous, et nous bénirions Dieu de n'en avoir jamais d'autre à remplir, pour faire connaître l'état des missions évangéliques; c'est celle de parler uniquement des progrès de l'Evangile, de ses salutaires effets sur les cœurs, et de l'influence qu'il exerce sur les mœurs et la civilisation. Il nous a bien fallu tenir compte du rôle que la politique est venu jouer dans la Nouvelle-Zélande, et des entraves que la colonisation et les intérêts du commerce y opposent maintenant à la marche du règne de Dieu. Désormais, et dans plus d'une contrée, telle sera la destinée des missions; elles n'auront plus affaire au païen seulement, à sa barbarie, à sa su-

perstition et à ses vices. Sur le même terrain se trouveront pour elles de nouveaux adversaires; elles rencontreront des complications nouvelles, des mécomptes plus nombreux, des luttes plus diverses, tout ce qui mettrait aisément la lassitude et le découragement dans le cœur du serviteur de Dieu et dans celui des chrétiens qui prient pour lui, s'ils oubliaient ces paroles où se trouvent à la fois l'ordre et la promesse: *Toute la terre sera couverte de la connaissance de l'Eternel.* Il n'est donc plus possible, en traçant un tableau fidèle de plusieurs des missions évangéliques, de faire abstraction des causes diverses qui modifient leur marche, et qui tendent, presque toutes, à la rendre plus difficile. Mais après avoir présenté, il y a un mois, cette face de l'œuvre dans la Nouvelle-Zélande, nous avons hâte d'en présenter une autre plus directement édifiante; et de voir les missionnaires annonçant la bonne Nouvelle au sauvage, fondant des églises, adoucissant les mœurs, et donnant à ces contrées le gage d'un avenir heureux, par l'instruction chrétienne de la jeunesse.

Suivons d'abord l'un d'entr'eux, M. Lawry, surintendant des Missions wesleyennes, et écoutons le récit de quelques portions de ses voyages. Son rapport nous fera connaître à la fois la nature du pays, les difficultés qu'elle oppose souvent aux missionnaires et l'état de quelques unes des églises qui sont le fruit de leurs travaux. Il se mit en route d'Auckland, capitale de la Nouvelle-Zélande, le 24 juillet 1844, pour visiter la station de Mangungu, dans la partie la plus septentrionale de l'île, et y présider la conférence des missionnaires de ce district.

La rivière Kiddy Kiddy débouche dans la Baie; c'est en la remontant que M. Lawry devait se diriger sur Mangungu; mais après avoir lutté, dans un petit bateau, pen-

dant sept heores contre la tempête, au milieu de dangers imminents, jeté enfin dans une petite crique, il se décida à poursuivre sa course sur terre ferme.

« Deux natifs, dit-il, se chargèrent de me conduire, au clair de lune, au travers des collines, des marécages et des quatre rivières qui nous séparaient encore du lieu que j'avais formé le projet d'atteindre pour y passer la nuit. Porté sur leurs épaules en traversant les torrents rapides que les pluies venaient de gonfler, je sentais que ces hommes robustes, plongés dans l'eau jusque bien au-dessus de la ceinture, avaient besoin des plus grands efforts pour n'être pas entraînés, et qu'un seul faux pas nous exposait a être emportés jusqu'à des chutes d'eau, où nous aurions sans doute péri. Plus d'une fois je frémis, et priai le Seigneur de prendre soin de nous. Mais enfin, après de vigoureux efforts, je me sentis pénétré de joie et de reconnaissance, lorsque nous apperçûmes tout-à-coup briller au loin une lumière, qui nous annonçait que nous nous dirigions du côté de la maison de M. Kemp, homme excellent, attaché à la mission de l'Eglise épiscopale. Douze grandes heures passées sans prendre aucune nourriture, m'avaient bien préparé à sentir le prix du coin du feu et du modeste repas d'une famille chrétienne, que je n'avais pas revue depuis l'époque où, il y a vingt-trois ans, nous nous rencontrâmes à la Nouvelle-Galles Méridionale.

« Le lendemain, dès le point du jour, toute la campagne se montra à nous couverte d'une blanche gelée; nous étions déjà en route, ayant à traverser, pour gagner Mangungu, presque toute la Nouvelle-Zélande, et cela au cœur de l'hiver. Notre voyage se fit pendant la moitié du jour sur un désert où l'œil n'apercevait de loin en loin que quelques touffes de fougère. Nous laissâmes à notre gauche Waimate, entouré de quelque peu de terrain

cultivé. Puis il fallut pénétrer dans une épaisse forêt, dont il me serait difficile d'oublier jamais les horreurs. La nuit nous avait atteints depuis plusieurs heures que nous étions encore à y frayer notre chemin, traversant dix fois la même rivière et faisant d'innombrables détours. Vous donner une idée passable de ce qu'est une traversée dans les bois de la Nouvelle-Zélande, est tout-à-fait au dessus de ma portée; la route n'y est souvent qu'un précipice où les mains rendent autant de service que les pieds. Les montagnes, qui sont en partie le produit d'éruptions volcaniques, sont fort difficiles à franchir; vu du sommet d'un de ces cônes élevés, le pays pourrait se comparer à une multitude de tentes dressées les unes près des autres, et dont la hauteur varierait de cinq-cents à quelques mille pieds. Un marécage en baigne la base. Ajoutez à ces difficultés les racines des arbres formant comme un réseau hors de terre, et la multitude de broussailles et de plantes grimpantes entrelacées, au travers desquelles la hache seule et le couteau peuvent vous faire passer. Vous ne traversez tant d'obstacles qu'à la condition d'être mouillé des pieds à la tête; quand la nuit vous arrête, la fougère vous sert de couche, et au matin vous reprenez votre marche, couvert de vos vêtements encore mouillés. On conçoit que de telles courses soient excessivement pénibles pour les missionnaires, qui sont appelés, tant d'années de suite, à gravir ces montagnes et à traverser ces forêts pour chercher des âmes à sauver. Mais, Dieu soit béni! ce n'est pas en vain qu'ils ont travaillé, ces hommes pleins de dévouement. Le désert et le lieu aride sont souvent dans l'allégresse à leur sujet, tant sont évidents les heureux changements que la grâce divine leur donne d'accomplir.

« Après le coucher du soleil, nous trouvâmes sur les bords d'une rivière que nous venions de traverser, quel-

ques huttes de naturels; toutes ces faces de sauvages, quoique profondément tatouées, exprimèrent à notre approche la bienveillance, d'anciens amis. Deux beaux chefs, Tomate et Patuone, nous pressèrent d'accepter un gîte dans leur humble demeure; mais nous nous contentâmes de boire de l'eau de leur calebasse, et après les avoir exhortés à demeurer fermes dans le Seigneur, nous poursuivîmes notre pénible marche du côté de la station où ces natifs chrétiens vont chercher le culte du jour du Seigneur. La vue était récréée par des champs de blé autour de leur village, par quelques pêchers, de la volaille et quelqnes animaux domestiques, entr'autres des chevaux de bonne apparence. Ces biens leur sont venus à la suite des victoires de l'Evangile, qui leur en destine de plus abondants encore. Comment exprimerai-je la moindre partie de la joie que je ressens, en comparant cet état de choses avec le spectacle dont j'étais témoin lorsqu'il y a vingt-deux ans on ne respirait que guerre, et que l'homme dévorait l'homme sans frémir! — La dernière portion de notre voyage, qui ne se termina qu'à onze heures, fut une navigation sur la rivière de Hokianga, dont nous suivîmes le cours pendant sept milles. Accablé de fatigue je ne soupirais qu'après le repos, lorsque les familles de nos amis se levèrent à la hâte, et nous accablèrent des témoignages de leur affection. Cette station, la plus ancienne de celles que nous avons fondées dans la Nouvelle-Zélande, présente, à côté de divers avantages, l'inconvénient d'un mauvais sol, et les colons qui s'y sont fixés en souffrent considérablement. Les missionnaires n'ont guère eu le loisir de s'adonner à ce genre de travaux; mais en revanche, une marque évidente des soins qu'ils ont mis à cultiver la vigne du Seigneur se voit dans l'état moral des naturels; l'extérieur de ceux-ci est, il est vrai, celui de la pauvreté; le commerce du bois leur

avait procuré des bénéfices considérables, mais de là aussi des besoins nouveaux; leurs tissus de lin indigène furent promptement remplacés par des étoffes manufacturées en Europe. Ils n'ont maintenant plus le moyen de faire ces échanges et souffrent beaucoup de l'état actuel de transition. Le christianisme seul est capable de les modérer dans leur mécontentement. Sans les missions de la Nouvelle-Zélande, on ne peut guère douter que la colonisation n'eût entraîné l'extermination de la race des aborigènes.»

Après les jours accordés aux travaux de la conférence des missionnaires, M. Lawry se sentit heureux de voir approcher le jour du Seigneur. Il jouissait du spectacle, nouveau pour lui, de la petite flotte de canots qui, pendant tout le samedi, débarquaient les naturels arrivant de toutes parts pour assister au culte du saint jour. De grand matin, cent personnes s'étaient déjà réunies en prières malgré le froid; mais au second service, la chapelle spacieuse fut encombrée d'auditeurs. Vint ensuite le frugal repas de charité. Le biscuit dont il se composait eut bientôt disparu, et pendant une heure et demie se firent entendre de pieux natifs parlant de leur espérance et de leur état d'âme. « Pendant longtemps, disait l'un, j'avais ignoré que je fusse pécheur. Je participais au culte sans avoir le sentiment de mes transgressions; mais plus tard je sentis mon cœur oppressé et je cherchai miséricorde auprès de Dieu. Je trouve une grande consolation dans ces mots de Christ à Pierre: J'ai prié pour toi. Tout mon désir est de ne pas m'appuyer sur ma propre justice, mais sur la justice de Christ. » — « Mes pensées sont peu de choses aujourd'hui, ajoutait un troisième, parceque j'ai péché contre mon Père céleste pendant ces derniers jours; mais j'ai de nouveau fait alliance avec Dieu. Je pense à mon père et à mes parents qui sont morts dans

la foi; ils n'ont pas été délaissés pour mourir dans leurs péchés; mais ils ont quitté ce monde en croyant à l'Evangile. Je désire les suivre, en accomplissant ce qu'ordonne l'apôtre Paul aux Ephésiens : «Soyez donc fermes, ayant la vérité pour ceinture de vos reins, et étant revêtus de la cuirasse de la justice, et ayant pour chaussure les dispositions que donne l'Evangile de paix; prenant par dessus tout cela le bouclier de la foi, le casque du salut, et l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu.»

Tel de ces hommes qui rendait témoignage au pouvoir de l'Evangile, avait encore le visage fortement tatoué, et portait pour tout vêtement des peaux de chien diversement coloriées; tel autre était couvert de pièces d'étoffes importées d'Europe. En général, les jeunes gens renoncent presque tous au tatouage, à l'exception, assure M. Lawry, d'une tribu des environs d'Auckland, qui s'est de nouveau livrée à plusieurs coutumes de l'ancien paganisme, frappant exemple de l'influence corruptrice qu'exerce un mauvais voisinage.

D'autres services eurent encore lieu pendant cette journée. « Ce fut, dit M. Lawry, un beau jour de fête pour Mangungu; quant à moi, je fus plus que dédommagé des fatigues de mon voyage. Que mon âme loue le Seigneur pour les triomphes de sa grâce, qu'il m'a donné de contempler sur plusieurs centaines de ces guerriers cannibales. Oh! si nos pères et nos frères d'Angleterre, les collecteurs et souscripteurs pour nos missions pouvaient être témoins de ces belles moissons qui sont le fruit de leurs chrétiennes entreprises! S'ils pouvaient juger, comme je viens de le faire, du contraste frappant que forme une assemblée nombreuse d'adorateurs fervents, dont toute l'expression est empreinte de paix et de bienveillance, avec les scènes dont cette même contrée a été témoin, il y a une vingtaine d'années! Quant aux mission-

naires, dont toutes ces âmes seront au dernier jour la joie et la couronne, qui dira tout ce qu'ils éprouvent à cette vue! »

Si nous conduisons nos lecteurs sur les pas de M. Lawry dans un autre voyage entrepris à la même époque, et que nous abrégerons aussi beaucoup, c'est qu'il nous fera connaître encore l'état de quelques Eglises et des populations que l'Evangile a atteintes. C'est une portion du sud de la Nouvelle-Zélande qu'il va parcourir.

Il part d'Auckland avec le missionnaire Buddle et six natifs portant l'attirail d'une tente, de la nourriture et quelques vêtements. Egarés sur les bords de la rivière Famaki, la fougère leur sert de couche pendant la première nuit. Le lendemain c'est dans un *pa* (village des naturels, ordinairement fortifié et placé sur une hauteur) qu'ils trouvent leur gîte; les habitants accourent autour des missionnaires; ils ont leur Nouveau-Testament à la main, écoutent la prédication de l'Evangile et demandent l'explication des passages qui leur paraissent difficiles à comprendre. — De là le canot indigène, simple tronc d'arbre creusé et dépourvu de quille, leur fait traverser pendant neuf longues heures les flots agités du golfe de Manukau, navigation que rend bien solennelle le souvenir de la mort du missionnaire Bumby, englouti peu d'années auparavant dans les eaux du voisinage d'Auckland. La population des bords du golfe est peu nombreuse, mais elle possède et lit le Nouveau-Testament. Quatre jours employés à remonter le fleuve Waikato les font passer devant une assez grande quantité de villages, entourés d'un sol riche qui semble inviter la main du cultivateur et promettre d'amples moissons. « Après leur rude travail de chaque jour, dit M. Lawry, nos guides toujours joyeux nous débarquaient sur la fougère du rivage, préparaient notre souper qui généralement se com-

posait de pommes de terre, puis se couchaient autour de notre tente, mais non sans avoir d'abord chanté une hymne, lu la Parole de Dieu et prié. Jamais race d'hommes ne m'a plû davantage que ces natifs intelligents, vigoureux, constamment gais et bien disposés. Quel triomphe de l'Evangile dans ces chrétiens de la Nouvelle-Zélande! Mais aussi, et je ne peux me dispenser de l'ajouter, ils avaient eu pour pasteur M. Buddle, qui, par l'intime connaissance qu'il a acquise des naturels et de leur langue, et par l'affabilité qu'il leur a constamment montrée, a acquis sur eux une immense influence. Nous apprîmes, dès le premier repas que nous fîmes avec eux, que nos six compagnons de route étaient tous orphelins; les pères de deux d'entr'eux avaient été dévorés par des hommes de Waikato; deux autres, faits prisonniers de guerre, avaient, selon l'usage, été réduits en esclavage.»

A Wakapaku, sur les bords du Waikato, les missionnaires sont salués de loin par l'évêque romain et par un de ses prêtres, qui étaient au moment de s'embarquer. De là une conversation avec les habitants du village sur leur doctrine. Comment se fait-il qu'il y ait deux chemins pour conduire à la demeure du chrétien? avaient demandé quelques naturels à ces prêtres. — Il y a trois cents ans, leur avaient répondu ceux-ci, que Martin Luther, ayant commis adultère et ayant été excommunié par l'Eglise de Rome, se mit à prêcher une religion à sa manière; mais la nôtre est la seule vraie. — Tel est le conte qu'ils répètent partout où ils portent leurs pas.

Les voyageurs quittent le cours du Waikato et remontent la rivière Waipa, sur les bords de laquelle ils trouvent enfin Kopua, station remise aux soins de M. Buddle. La chapelle et la demeure du missionnaire n'y sont construites qu'avec des roseaux; aussi ne peuvent-

elles durer qu'un petit nombre d'années, au bout desquelles elles ne résistent plus à l'action du vent; quelques minutes suffiraient pour les réduire en cendres. Mais l'humble maison de prières est assez vaste, et se remplit régulièrement d'un bon nombre d'auditeurs sérieux; cent soixante d'entr'eux étaient déjà à cette époque admis à la communion de l'Eglise. Pendant trois années d'un ministère fidèle, M. Buddle a eu la joie de voir les naturels croître dans la connaissance des vérités évangéliques, sanctifier soigneusement le jour du Seigneur, lire avec zèle les Ecritures, et fournir quelques hommes capables de servir d'instituteurs à leurs frères.

Une journée et demie plus loin est Kawhia, station occupée par M. Whiteley, non loin de l'Océan. Au milieu des collines abruptes qui couvrent cette portion de la Nouvelle-Zélande, l'œil se repose volontiers sur quelques acres d'un trèfle magnifique et de diverses cultures, et sur quelques pièces de bétail qui paissent en dépit de l'hiver; et l'on aime à voir, dans ce tableau champêtre, l'image de la paix, qui est venue, à la suite de l'Evangile, remplacer les guerres incessantes que se livraient les naturels dans le temps de leur ignorance. Le samedi, arrivent de toutes parts les canots, et alors se remplissent de natifs les petites huttes placées dans le voisinage d'une chapelle solidement construite en bois; c'est là que le troupeau chrétien, qui vit dispersé au loin dans la contrée, vient, dès la veille, attendre le jour du Seigneur. La cloche annonça le saint jour, dès l'aurore; l'assemblée, déjà nombreuse à ce premier service, remplit complètement, quelques heures après, la vaste chapelle; on y voyait quelques Européens; le baptême fut administré à dix-sept personnes, et un repas de charité fut célébré; dans tous les services du jour, une grande dévotion se remarquait au milieu de tous ces hommes tatoués et di-

versement accoutrés. Là aussi, comme à Mangungu, d'intéressants témoignages se firent entendre. Celui qui se plaît à les recueillir de la bouche des petits enfants, et qui daigne les transformer, par sa grâce, en une parfaite louange, a pris plaisir, sans doute, à écouter les paroles simples et énergiques de ces pieux insulaires. Nathanaël, l'un d'entr'eux, dit: « Dans les jours de ma jeunesse, j'assistais aux danses et aux chansons obscènes de ce pays; je vivais au milieu de beaucoup d'iniquités, que j'approuvais, que j'aimais et que j'imitais, lorsque arrivèrent les ministres de l'Evangile. Je les entendis condamner toutes ces pratiques, et déclarer que la fin en est la mort. Pourtant je ne pouvais me résoudre à les abandonner. Alors, le Livre fut placé devant moi, j'appris à le lire, et j'y trouvai la même déclaration, et je vis qu'il n'y aurait point de fin aux tourments de cette mort. En lisant ces mots: Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel, je pensai : tel sera ton sort. Je priai alors et je suppliai Dieu, mais tout restait ténébreux en moi. Je criai encore, je criai sans cesser. Mais quand j'eus pensé à Christ, offert en rançon pour mes péchés, une lumière s'alluma au dedans de moi et je me sentis heureux, et c'est la cause qui me rend encore heureux maintenant. » Une des confessions les plus frappantes fut la suivante: « Je ne raconterai pas ce que d'autres peuvent sentir, s'écria un des assistants, mais ce qui se passe en moi-même. Quand l'Evangile vint ici, j'étais dans la maison de servitude. J'entendis assurer que la nouvelle religion était bonne; je le crus, j'approuvai le christianisme, et je me mis à assister au culte, en me disant : Voilà ce qui sera ton salut et ta vie; mais il n'en fut rien. Je fréquentai alors les réunions de classes, persuadé que cela me sauverait; mais je n'y réussis pas mieux. Alors je désirai d'être baptisé, ne doutant pas d'y

trouver le salut et la délivrance du péché, et le bonheur; mais ce fut encore inutile; je m'étais flatté que tout irait bien, et j'étais aussi peu avancé qu'auparavant. Je partis pour Hokianga et j'en revins, mais mon ignorance était la même. Alors, je vis par le Saint-Livre et par l'enseignement de l'Esprit, que l'homme n'est pas sauvé par des cérémonies extérieures, mais que l'œuvre doit se faire dans son cœur. Ma méchanceté a été bien grande. Mes péchés rempliraient toute cette chapelle; et quand il y aurait plusieurs vaisseaux dans le port, mes péchés pourraient, par leur nombre et leur poids, les remplir tous et les faire couler à fond. Mais je crois que Dieu peut les pardonner et les effacer; et quoiqu'il ne l'ait pas encore fait, je crois qu'il le fera bientôt. Voilà tout ce que j'avais à dire.» — « J'amais, ajouta M. Lawry à ce récit, jamais je n'ai vu dans le pays chrétien de mes pères, des physionomies plus touchantes par leur expression de bienveillance, que dans cette assemblée, lorsque, après le service du soir, tous se précipitèrent autour de nous, les larmes aux yeux, pour nous serrer la main en prenant congé de nous.»

Une scène toute semblable eut lieu dans la station de Aotea. Là, M. L. arriva, accompagné d'un ancien missionnaire de la station, M. Furton. En vain ils auraient voulu, à la suite d'une marche longue et pénible, se remettre un peu de leur fatigue, et se préparer, en prenant quelque nourriture, à la nouvelle fatigue qui les attendait. Mais non, il fallut avant tout satisfaire l'impatience d'une multitude de naturels, qui se tenaient sur une longue file pour les recevoir, leur souhaiter la bienvenue, leur serrer la main, et qui, presque tous, pleuraient de joie. Les travaux de M. Furton, à Aotea, ont reçu de Dieu de grandes bénédictions; un bon nombre de naturels le nomment leur père spirituel. Quinze adultes y furent baptisés ce jour-

là. Cette intéressante station se distingue aussi par sa prospérité temporelle; une nombreuse population s'y adonne à la culture d'un sol fertile, sur lequel croissent le froment et le lin en abondance.

Waingaroa est aussi une station florissante; mais, pour toute route, nos voyageurs n'ont, bientôt après, qu'une succession de collines à gravir et à redescendre, où, suspendus au dessus de précipices, ils trouvent, quelquefois, à peine la place nécessaire pour poser le pied. Cependant, leurs guides font presque disparaître le danger à force de prudence, d'adresse et de vigilance. Tels sont de nombreux districts, dans la Nouvelle-Zélande, qui, tout aussi bien que d'autres plus favorisés, figurent dans les actes de ventes duement stipulés sur parchemin, et dont le prix a été payé d'avance par des acheteurs qui ont eu la simplicité de croire aux promesses des sociétés de colonisation, au lieu d'aller voir de leurs propres yeux.

En terminant le récit de sa course, M. Lawry ajoute : « Durant tout ce voyage, j'ai eu pour compagnons de route, soit à pied, soit en bateau, un rare assemblage de noms propres, tant anciens que modernes, presque tous hommes de grande réputation; des Abraham, Isaac et Jacob; des David, Saül et Samuel; des Nicodème, Matthieu, Jean, Pierre, Paul; ou des Adam Clarke, des Richard Watson, des Robert Newton, des William Barton, et je ne saurais dire combien d'autres encore de même qualité; car, à leur baptême, les naturels se plaisent à choisir, soit dans les Ecritures, soit parmi les hommes dont ils ont appris quelque chose d'intéressant, des noms qu'ils se font un honneur de porter.

« Quelque part que nous ayons passé, soit au travers des forêts, soit dans les plaines ou dans les villages, la vue de tous les naturels, sans exception, m'a agréable-

ment frappé; car, tous prenaient plaisir à se joindre à nous pour notre culte du matin ou du soir. C'est de concert avec eux que l'hymne était chanté, que le chapitre était lu, et que la prière était offerte au Dieu tout-puissant. Tel est, maintenant, l'usage général, partout ou l'influence des missionnaires a pu s'étendre, c'est-à-dire, presque en tous lieux. Mais il est à craindre, que chez beaucoup d'entr'eux, le christianisme ne soit que nominal, et non la puissance de Dieu, qui délivre du péché. Accroupis, pendant leurs dévotions de famille, leur attitude manque souvent totalement de respect; seulement, ils se cachent le visage, pendant la prière, avec leur manteau.

« Pour résumer, en peu de mots, tout ce que j'ai eu l'occasion d'observer moi-même, je dirai que j'ai été infiniment réjoui de voir le haut degré de piété de plusieurs personnes, et l'influence que l'Evangile a exercée sur l'ensemble de la population de la Nouvelle-Zélande. Mais, quant aux missionnaires, je me sens comme en détresse pour eux, en me représentant leurs travaux, au milieu d'un peuple disséminé, dans une contrée où la nature leur oppose de si grandes difficultés, et où les moyens de communication manquent presque absolument. »

Qui ne comprendrait et ne partagerait l'intérêt cordial que ces dernières lignes expriment pour des hommes que l'amour de Christ pousse à s'assujettir à une vie presque toute composée de renoncements? Quel chrétien ne se sentirait donc pressé de la leur adoucir en priant plus souvent pour eux ? Mais ajoutons, pour faire entièrement connaître les missionnaires, qu'ils montrent, dans toutes leurs tribulations, un joyeux dévouement à la cause du Seigneur. Toute bénédiction répandue sur leurs efforts, semble leur faire entièrement oublier à quel prix elle a

été obtenue par eux, et ils s'empressent d'en faire jouir les amis de l'Evangile.

Que d'actions de grâces, en particulier, n'ont ils pas rendues, en voyant le vif empressement de toutes les populations de la Nouvelle-Zélande à recevoir le Nouveau-Testament. On sait que c'est par vingt milliers à la fois, que la Société biblique britannique et étrangère a fait parvenir les exemplaires du Livre de vie dans toutes les stations de l'une et de l'autre des deux Sociétés de Missions; et comme ces envois, deux fois répétés, tout en satisfaisant des besoins religieux, en provoquaient incessamment de nouveaux, et excitaient à des demandes plus pressantes ; l'année dernière encore vingt mille exemplaires du Nouveau-Testament zélandais ont été imprimés à Londres, pour être ajoutés à tous les précédents.

Il a été à la fois curieux et touchant le spectacle qu'a offert cette distribution aux multitudes qui accouraient, de près et de loin, pour y avoir part. Lorsque l'avis avait été donné que ce précieux envoi, tant de fois annoncé, et si impatiemment attendu, venait enfin d'arriver, on voyait affluer, un même jour, à la station, les habitants chrétiens de tous les villages qui en dépendent. C'étaient six cents, c'étaient mille personnes, qui, à l'envi, tendaient les mains vers le *Taonga nui* (le grand trésor). Une collation générale avait lieu suivant la coutume, invariablement établie entre tribus amies, de se donner l'hospitalité dans des jours de fête. En face de tout ce peuple se voyait, dans un lieu très-apparent, toute la masse des Livres-saints, soigneusement rangés en un même grand monceau. C'était, suivant l'expression des indigènes, le *festin* offert par les missionnaires. Un service divin était célébré. On rappelait à l'assemblée que ce don magnifique lui était offert par la générosité de la Société bi-

blique, à l'égard de laquelle on invitait les assistants à agir selon leurs coutumes nationales, en rendant fête pour fête, don pour don, amour pour amour. Chaque village venait alors, à son tour, recevoir un nombre d'exemplaires, malheureusement toujours fort inférieur à celui des demandes. Enfin, on ne se séparait pas sans que des priéres et des chants eussent encore solennisé cette intéressante journée. Puis, peu de temps après, les dons des indigènes, consistant en patates, en maïs, et aussi, quelquefois, en argent, venaient témoigner de l'intérêt qu'on mettait à la possession du saint-Livre.

Une foule de touchants détails se rattachent à ces distributions de la Parole de Dieu. Tantôt, c'est une jeune femme qui ne veut pas que son mari paie le prix du Nouveau-Testament qu'elle a acquis, mais qui apporte un objet d'une grande valeur pour elle, une pièce d'argent qu'elle portait depuis longtemps en guise de pendants d'oreille. Tantôt, c'est un chef, qui n'ose pas réclamer une part à la distribution pour lui et sa tribu, parce qu'ils ont flotté, incertains, entre les missionnaires évangéliques et ceux de l'Eglise de Rome. Il s'assied, tout pensif, dans le voisinage des saints-Livres entassés, et en face du missionnaire. Il voit la distribution se faire tout entière, sans rien recevoir et sans rien oser demander; la joie est générale, lui seul est triste et humilié. Le missionnaire suivait des yeux cette scène, sans paraître y prendre garde; mais ses entrailles étaient émues de compassion, et il priait Dieu pour le pauvre chef. Il ne pria pas en vain. Dans la même journée, celui-ci fait chercher le missionnaire, confesse que c'est avec justice qu'on l'a exclus du privilège de recevoir des Nouveaux-Testaments, puisqu'il a longtemps méprisé le *pukapuka* (le Livre); mais que, maintenant, décidé en faveur de l'Evangile, il en demande pour lui et pour sa tribu. Il lui en

fut donné d'entre ceux qui étaient gardés en réserve. Son fils, longtemps influencé défavorablement par son exemple, fut, bientôt après, baptisé, et toute sa tribu paraît être maintenant attachée à la prédication de cet Evangile qu'elle possède d'une manière si providentielle.

Les missionnaires se sont vus appelés à figurer dans des fêtes d'une tout autre nature, où ils ont montré tout ce que l'amour du pasteur chrétien peut inspirer de dévouement et d'abnégation. C'est une coutume héréditaire dans la Nouvelle-Zélande, que les tribus, qui vivent en paix les unes avec les autres, se donnent, quelquefois, d'éclatants témoignages d'amitié. Alors ont lieu d'immenses rendez-vous entre tribus accourues de fort loin à la ronde; et, plusieurs jours de suite, des festins servent à cimenter leurs bonnes relations. Instituteurs et pères de ces peuplades encore à moitié sauvages, les missionnaires ne peuvent les abandonner à elles-mêmes dans de tels moments; ils doivent, encore là, les suivre avec sollicitude, et profiter de leurs fêtes même pour adoucir graduellement leurs mœurs. L'occasion leur en fut donnée il y a deux ans. Ce fut un grand événement pour Auckland et pour toute la contrée environnante. Trois mois auparavant, les tribus intéressées s'y préparaient avec ardeur. Au temps fixé, on vit s'acheminer d'innombrables multitudes vers la capitale; chrétiens et païens devaient s'y trouver réunis et confondus; tel missionnaire s'y rendait au milieu de quelques mille personnes, campait avec elles, maintenait l'ordre et la décence, célébrait chaque jour un culte. Les provisions destinées à la fête se voyaient pompeusement étalées. C'étaient des patates entassées, et formant un vrai rampart d'un quart de mille de longueur, sur cinq pieds de hauteur; c'étaient encore de grands poissons, le goulu de mer, au nombre de vingt mille, suspendus à des perches, et répandant (disent les Européens

trop délicats) un parfum peu appétissant. Il ne fut pas possible de mettre toujours les bornes désirables aux divertissements des naturels encore païens ; leurs danses guerrières y reparurent avec tout ce qu'elles offrent de sauvage et de révoltant; mais la masse des chrétiens offrait un intéressant contraste. Un témoin de ces fêtes, arrivé récemment d'Europe, écrivait, après avoir assisté aux services religieux du dimanche, et observé les naturels qui étaient accouru pour y prendre part : « Jamais assemblée de missions ne fut, à beaucoup près, aussi éloquente pour moi ; quoi, de tels sauvages devenus si doux! Des guerriers si indomptables assis humblement aux pieds du Sauveur! Leur vue seule renfermait, en faveur des missions, un appel plus puissant que tous les discours de tribune. Le pouvoir de l'Evangile s'y manifestait avec une clarté irrésistible. Ce dimanche a été un beau jour pour Auckland.»

Mais tout est contraste dans les pages de l'histoire des missions. Après avoir trouvé, au milieu des fêtes nationales, la place qui leur convient, les missionnaires doivent, bientôt après, s'en faire une au milieu de conflits sanglants qui éclatent, journellement encore, entre les populations de la Nouvelle-Zélande. Ce n'est que lentement que l'Evangile de paix efface certains traits profondément empreints dans leur caractère naturel. Un terrain, une pêcherie, viennent-ils à être tout-à-coup des objets de contestation entr'elles? Alors se réveille puissamment cette fierté, ce farouche esprit de vengeance qui perpétuaient, autrefois, les guerres et l'effusion du sang. On voit alors, pour l'ordinaire, les deux partis se placer à a vue l'un de l'autre sur le terrain en litige, s'y retrancher derrière des fortifications solidement établies, s'y provoquer mutuellement par des discours injurieux, et en sortir, de temps en temps, ponr vider la querelle les

armes à la main. Plusieurs mois se passent souvent ainsi dans un état continuel d'agitation violente. Et pour comble de peine, les missionnaires ne peuvent pas toujours empêcher leurs troupeaux de prendre part à des querelles, desquelles dépend l'honneur et la considération, quelquefois l'existence, de toute la tribu. Ils vont donc, mais comme messagers de paix, s'établir dans ces places de guerre improvisées, y annoncer l'Evangile, remplir le rôle de médiateurs; et rarement ils échouent dans leurs tentatives de réconciliation. De telles scènes font voir, dans le naturel de la Nouvelle-Zélande, une étrange réunion de violence et de soumission à l'Evangile. Il se livre, dans le cœur de ces hommes, si promptement irrités, si promptement adoucis, des combats dans lesquels la victoire décisive restera enfin à la Parole du Seigneur. Dans l'une de ces nombreuses contestations, qui ont pour objet la propriété de quelque territoire, nous voyons les deux partis, craignant les suites de leur propre violence, prier le missionnaire Maunsell de ne point s'éloigner d'eux. « J'y passai donc, écrit celui-ci, tout le temps que mes autres travaux purent me laisser; tous les jours j'avais, dans chaque *Pa*, une école d'environ quarante écoliers, tant adultes qu'enfants, et je célébrais, dans l'un et dans l'autre, un service religieux, un peu avant le coucher du soleil. Le dimanche, pour peu que le temps le permît, les deux partis se réunissaient dans l'espace qui séparait leurs retranchements, et, quels qu'eussent été leurs débats pendant la semaine, ils célébraient en paix le service divin en plein air, et formaient une école commune. L'assemblée se composait de trois à quatre cents personnes, placées autour de moi, et me prêtait une grande attention. Quelque affligeantes qu'aient été pour moi ces longues contestations, elles n'ont pas laissé de me présenter aussi leurs côtés encou-

rageants. Il m'a été aisé d'y apercevoir mainte trace de l'influence que l'Evangile a acquise. Comment s'expliquer autrement ces deux partis armés, qui, au moment ou ils s'efforcent, l'injure à la bouche, l'un de s'emparer d'une pallissade, l'autre de la défendre, s'arrêtent, tout-à-coup, en entendant la cloche de la prière du soir, déposent leurs fusils à terre, célèbrent un même culte, et écoutent avec sérieux, la parole du missionnaire, qui, leur montrant le soleil près de son coucher, leur développe ces mots de l'apotre: *Si vous vous mettez en colère, ne péchez point; que le soleil ne se couche point sur votre colère !*

Parlerons-nous des efforts du papisme dans la Nouvelle-Zélande, ou les passerons-nous sous silence? Nous dirons seulement que les missionnaires qu'il envoie ne-négligent rien pour diviser les Eglises évangéliques, mais qu'ils y trouvent un puissant adversaire: le simple indigène nourri de la Parole de Dieu. A mesure que cette parole se répand par la munificence de la Société biblique, elle fournit aux moins instruits des armes qui plus d'une fois ont coupé court aux attaques et aux discussions. En vain l'évêque romain affirme dans une publication répandue parmi les indigènes en leur propre langue, « que les Eglises séparées ont dérobé la sainte Bible à la mère-Église, qu'ils en ont retranché certaines doctrines pour en ajouter d'autres, et que pour discerner ce qui est faux d'avec ce qui est vrai, il suffit d'interroger la mère-Église dans la personne de ses pasteurs. » Le simple bon sens du Zélandais pénètre sans peine cette ruse et fait justice de cette calomnie. Aussi n'est-il pas rare de voir le culte romain abandonné promptement par ceux qu'un premier élan de curiosité y avaient poussés. Des discussions publiques ont été provoquées par quelques prêtres; on a vu jusqu'à 500 natifs rassemblés pour en être témoins. A la

suite de l'une d'elles, ceux-ci délibéraient s'il ne conviendrait pas de renvoyer le prêtre ; un vieux chef se leva et se borna à dire : « Pourquoi le renvoyer? c'est un homme tout-à-fait inoffensif; personne ne va à son *karakia.* » — Mais parmi les tribus encore idolâtres, le culte romain trouve un plus facile accès ; « J'ai observé, dit l'archidiacre Brown, que leurs troupeaux se composent, en bonne partie, d'enfans; ils pourraient ainsi avoir, avec le temps, un nombre formidable d'adhérents, à moins qu'à l'âge de la maturité, ces indigènes n'ouvrent les yeux sur les erreurs du papisme; mais ce changement n'est guère à espérer, pour peu que l'on considère le pouvoir de l'éducation et des premières impressions. Ces prêtres, en se permettant de baptiser les enfants de parents encore païens, grossissent considérablement le nombre de leurs disciples apparens. »

Au moment de terminer, d'heureuses nouvelles viennent nous apprendre que la paix a enfin succédé à une longue période de troubles et de combats dans le district de Kororarika. Elles sont du 24 janvier. Le 11 du même mois, la principale des forteresses occupée par les natifs insurgés est tombée au pouvoir des troupes anglaises et des natifs qui combattaient avec elles. On ne doutait nullement que le parti insurgé ne mît bas les armes après cet échec. Les plus grands éloges sont donnés à quelques chefs chrétiens qui n'ont cessé d'engager leurs compatriotes à la paix. C'est grace à leurs efforts et à la confiance dont jouissent les missionnaires parmi les naturels que le nombre des insurgés n'a pas été dix fois plus considérable. — Certains papiers publics, mal informés, avaient annoncé que, dans l'incendie et le pillage de Karorarika, qui furent le signal de l'insurrection, les bâtimens attachés à la mission catholique avaient seuls été épargnés par les naturels. Les missionnaires de la Société

anglicane s'empressent de rectifier ce fait; leur temple, leur école et leurs autres édifices subsistent encore; et s'ils ont souffert dans cette malheureuse journée, c'est uniquement par l'effet de la canonade du navire anglais *le Hasard.*

NOUVELLES RÉCENTES.

Un mot sur la Guerre des Caffres.

On nous écrit du Cap de Bonne-Espérance sous la date du 15 juin 1846 :

« Je ne crois pas, du reste, que vous deviez avoir aucune crainte sur le compte de vos missionnaires ; vous aurez sans doute appris que les Caffres, au nombre de 50 à 60,000, ont envahi cette colonie, et vous n'ignorez pas que les résultats de cette invasion doivent être terribles; le pillage, le meurtre et l'incendie étant généralement le résultat des attaques de ces barbares.

« La guerre est concentrée entre Sommerset, Winterberg, fort Beaufort, Keiskamma River, et tout le district d'Albany.

« Ce ne sont plus les Caffres d'autrefois, qui comptaient à peine quelques fusils et quelques chevaux. Un très-grand nombre sont armés de fusils et ont des chevaux : tous font la guerre d'embuscade. Dernièrement, ils ont pris 41 charriots chargés d'effets, vivres et munitions, quoique ceux-ci fussent escortés par 200 hommes (dont 60 soldats anglais commandés par un capitaine), et ont battu ce petit corps.

« Depuis, on a expédié 80 charriots sous la protec-

tion de 1400 hommes, commandés par le colonel Sommerset, qui est l'homme le plus redouté des Caffres ; cependant, ceux-ci ont osé l'attaquer. Les Caffres, dans leur guerre de buissons, tiennent en échec environ 3000 hommes de troupes anglaises : aussi, s'est-on empressé de faire marcher presque tout ce qu'on a pu trouver d'hommes disponibles ; à ce point, qu'il va y avoir dans peu de temps, 15 à 18,000 hommes attaquant ces sauvages.

« La composition de l'armée, partie pour la défense de la colonie, est des plus singulières : des Malais qui, pour la plupart, ne savent pas tirer un coup de fusil ; des jeunes nègres, provenant des négriers capturés ; des troupes anglaises qui restent dans des forts, sans oser attaquer ; puis viennent des Boers, ou paysans, et des Hottentots, qui probablement feront la plus rude besogne.

« P. S. La dernière poste de la frontière nous apprend la nouvelle que 500 Caffres ont été tués. »

Nous apprenons d'autre part que presque sur tous les points les Caffres sont en retraite, et que l'on peut considérer la guerre comme terminée. Dieu soit loué !

Otahiti.

D'après les dernières nouvelles reçues de l'Océanie, il paraîtrait que la guerre a ensanglanté de nouveau Otahiti. Les naturels auraient attaqué la garnison française de Papiti, et l'aurait forcée d'évacuer l'île. Les vaisseaux français, à leur tour, s'apprêtaient à ouvrir le feu sur eux. Dieu veuille prévenir de nouveaux malheurs !

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Le rapport qu'on va lire est celui que M. Lemue a présenté à la conférence de ses collègues, tenue à Mékuatling, en mai 1846; il en a été fait mention à la fin du rapport de la conférence, dont la seconde partie a été insérée dans notre numéro du mois dernier. Nous prenons la liberté de rendre nos lecteurs attentifs à la partie de ce rapport où M. Lemue parle du beau réveil opéré à Mamusa parmi les Korannas, dont Audries, frère du chef Mosheu, est devenu provisoirement le pasteur et le maître d'école.

MOTITO.

Messieurs, et très-honorés collègues.

« Je crains que le rapport que j'ai à vous présenter sur nos travaux de l'année dernière, ne fasse contraste avec les réjouissants progrès que plusieurs de nos frères ont eu à signaler. Toutefois il ne nous est pas permis de déguiser la vérité, et si, d'un côté, nous avons de grands motifs de nous humilier sous la puissante main de Dieu, nous avons aussi bien des sujets de le bénir pour la puissance de sa grâce qu'il a daigné déployer dans la conversion de plusieurs âmes.

« Dans les stations où l'Evangile exerce son heureuse

influence sur le chef et les majorités, l'œuvre du missionnaire pourrait se comparer à la nacelle qui descend rapidement le courant; mais à Motito, nous devons l'avouer, la nacelle lutte encore contre les flots de la majorité. De là, la lenteur ne nos progrès. Deux causes paraissent avoir entravé notre œuvre sur cette station dans le courant de l'année qui vient de s'écouler; d'une part, l'opposition du chef Morolong, et de l'autre, l'attachement opiniâtre de sa tribu à d'avilissantes superstitions.

« Mochuara, vieillard octogénaire, auquel obéissent la plupart des habitants de Motito et des environs, eut le malheur de devenir aveugle. Dans son affliction, il se tourna vers ses missionnaires pour obtenir d'eux une sympathie que ses parents et ses sujets lui refusaient. Nous l'encourageâmes à chercher avec ardeur la *véritable lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde*, source unique des vraies consolations, et nous vîmes, non sans une secrète espérance, ce pauvre vieillard vaincre les répugnances de l'amour propre et se faire conduire à l'église. Ce spectacle attendrissait les habitants et lui gagnait la sympathie de tous les cœurs. Mais qu'il est difficile à un homme qui a blanchi dans le paganisme, et dont toutes les espérances se sont toujours concentrées dans cette vie, de goûter les biens à venir qui s'obtiennent par la foi! La langueur, la tristesse, s'emparèrent de nouveau du vieillard, ses conseillers païens l'obsédèrent comme à l'ordinaire, et les nouvelles politiques du pays absorbèrent encore une fois toutes ses pensées.

« Une tribu superstitieuse, indifférente, et presqu'exclusivement occupée à satisfaire aux premiers besoins de la nature, aurait besoin de recevoir une forte impulsion morale de ses chefs pour entrer dans la bonne voie; mais

hélas, nous craignons qu'elle ne soit poussée par eux en sens contraire, et que le chef principal, que je viens de mentionner, n'emploie clandestinement son influence pour détourner ses sujets de la foi. C'est ainsi qu'il a eu recours aux caresses et aux menaces pour faire rétrograder une femme très-influente de sa famille, sur le point de recevoir le baptême, mais qui mourut bientôt après dans une angoisse inexprimable; *tout est ténèbres*, telles furent ses dernières paroles. Dernièrement encore, nous avons appris avec douleur qu'il avait envoyé divers messages à son ami le chef de Mabotsa, pour lui recommander de respecter ses missionnaires, attendu qu'ils étaient ses vrais protecteurs, mais de se bien garder de dévier des coutumes de ses ancêtres, ce qui lui porterait malheur.

« Plus la lumière devient vive, et plus les *'ngaka* font d'efforts pour remettre en vigueur des superstitions puériles. Une sécheresse extraordinaire s'étant déclarée dans le pays, les docteurs prétendirent en démêler la cause. Selon eux, les missionnaires ne priaient pas sincèrement pour la pluie, parce que leur froment n'était pas récolté; ou bien ils en accusaient un bâtiment qui n'était pas encore achevé; enfin, un paratonnerre, placé sur une éminence, derrière notre habitation, devint l'objet de leurs plaintes; il leur semblait avoir été planté là tout exprès pour détourner les nuages. L'on vint poliment m'informer de leur découverte, et comme je n'ignorais pas que le chef partageait secrètement leur opinion touchant le mystérieux appareil, je cédai aux vœux des ignorants, la flèche fut baissée, mais la sécheresse n'en continua pas moins dans le sud de l'Afrique.

« Plus tard, le chef étant venu me faire une visite, je me plaignis de l'importunité de ces messieurs.» Laissez les crier, me dit-il, ce sont des corneilles qui croassent, des ignorants auxquels il ne faut pas faire attention. Je ne

cesse de leur dire que ce ne sont pas nos missionnaires qui empêchent la pluie, mais bien plutôt ces femmelettes qui vous accusent ; car elles n'observent plus nos lois, elles bêchent après une ondée au risque d'enterrer la pluie ; elles coupent secrètement du bois dans la forêt pour bâtir leurs maisons ; le millet étant encore sur pied, elles trainent à terre des épines pour enfermer leurs champs ; elles ne sanctifient plus la nouvelle lune.» Puis, le vieux chef, accoutumé à déguiser sa pensée, passait rapidement à d'autres sujets, évitant de me donner la parole, dans l'espoir, sans doute, que sa triste confession de foi resterait sans réplique. Son discours achevé, je me mis à l'œuvre pour réfuter ses erreurs, et il fut obligé de convenir que Dieu est le seul souverain qui peut châtier et bénir, accorder ou refuser la pluie, et que des actions morales ont bien une autre importance aux yeux du Très-Haut, que les actes indifférents en eux-mêmes qu'il venait d'énumérer; mais était-il convaincu intérieurement que ces notions, lesquelles, comme chef, il n'a cessé d'inculquer toute sa vie à ses sujets, n'étaient que des futilités? Je n'oserais l'espérer. Deux jours après les '*ngaka* faisaient faire des libations sur le tombeau des morts pour se rendre leurs ombres propices, et, entre autres, sur celui d'une fameuse faiseuse de pluie qui s'est dernièrement suicidée.

« Nous avons continué à visiter Morokoeng, Linokaneng, et les petits villages qui avoisinent la station. Quelques-uns des membres, choisis parmi les plus avancés du troupeau, ont aussi été envoyés, les dimanches soir, pour exhorter leurs compatriotes dans leurs kraals. A Linokaneng, deux jeunes gens convertis, Salomon Rabokié et Kilokiloe, ont été admis au sacrement du baptême, après avoir suivi nos instructions pendant six mois. Ils s'efforcent aujourd'hui de faire goûter la doctrine du

salut à leurs amis. A la suite d'une réunion pour les missions, dans laquelle plusieurs natifs ont exprimé avec énergie leur zèle pour cette sainte cause, les membres du troupeau se sont cotisés pour faire une collecte qui s'est élevée à 236 f. 50 c., somme modique en elle-même, mais considérable, vu leurs ressources. Enfin, il faut aussi dire que nous nous sommes trouvés dans la pénible nécessité d'interdire la Sainte-Cène à l'un des membres du troupeau qui s'était laissé aller à un acte de violence envers sa femme ; mais nous espérons qu'il prêtera l'oreille à la voix de sa conscience justement alarmée, et qu'une sincère repentance ramènera le disciple égaré aux pieds de son Sauveur. Deux autres femmes ont changé de domicile, d'où il résulte que le nombre des communiants est à l'heure qu'il est de 44, celui des adultes et des enfants baptisés, de 133, celui des écoliers, de 60 à 80, et celui des mariages, de 8.

« L'Eglise de Mamusa a vu un beau réveil s'opérer dans son sein. Toutes les fois que je l'ai visitée j'ai été réjoui par le spectacle d'une pieté vivante et active. A l'approche du dimanche, les habitants du voisinage affluaient de toutes parts pour assister aux services divins. Les candidats se réunissaient, plusieurs jours à l'avance, pour subir leurs examens en présence des fidèles, et les réponses simples et touchantes de ces néophytes ont plus d'une fois ému cette modeste assemblée. C'est ainsi que nous avons vu, entre beaucoup d'autres, un jeune garçon appartenant à la caste méprisée des Bushmen, répandre en silence des larmes abondantes. « Quel est, lui dis-je, mon ami, le sujet de votre douleur ?— Mon cœur n'éprouve aucune souffrance, je désire me donner à Jésus. — Qu'a-t-il fait pour vous ? — Il est mort pour mes péchés. — Où l'avez-vous appris ? — Dans sa parole. — Savez-vous lire ? — Dieu m'a fait cette grâce. — Ne craignez-vou

pas, à votre âge, les tentations diverses que le monde, la chair et le démon vous livreront? — J'aurais sujet de les craindre, mais je mets ma confiance au Sauveur qui m'a révélé son amour. » Un autre candidat, nommé Willem, faisait dater les premières impressions sérieuses qu'il a reçues, de son enfance. Elevé dans l'ancienne institution missionnaire de Plaatberg, où il apprit à lire sous les soins du missionnaire wesleyen, M. Archbell, il éprouva, durant de longues années, un combat intérieur entre la foi et l'incrédulité, le vice et la vertu, jusqu'au moment où un Testament en langue Séchuana tomba entre ses mains. Dès ce moment, la clarté et la vie pénétrèrent dans son âme, et il se mit de suite à annoncer Christ à ses compatriotes. A l'heure qu'il est, il continue cette bonne œuvre au milieu des Koranas de la jonction du Waal avec le Tikoé. Ce jeune homme avait amené sa famille et ses amis à Mamusa, où il passa plusieurs semaines dans la société des croyants, préalablement à son admission au baptême; il possédait un wagon neuf, et faisait, pour lui et ses amis, des attelages de jougs qui ne le cédaient en rien, pour la netteté du travail, à ceux des hommes de l'art.

« Dans trois visites faites à Mamusa, à quelques mois d'intervalle, 74 individus ont reçu le sacrement du baptême; les adultes y étaient au nombre de 36, et parmi ceux-ci se trouvaient deux jeunes gens dont les parents nous avaient autrefois confié l'éducation, notamment la fille du chef et son cousin.

« Sous la direction de Mosheu et de son frère, les croyants de Mamusa ont construit une petite chapelle provisoire en pieux et en roseaux, mais l'affluence est si grande qu'on n'y respire pas; aussi se préparent-ils à en construire une plus vaste.

« Andries Mosheu, qui est à la tête de cette jeune

Eglise, s'acquitte de ses fonctions avec un zèle et une fidélité dignes d'éloge. Il veille au maintien d'une stricte discipline parmi les membres du troupeau dont il est cependant aimé et respecté. Dans ma dernière visite, un jeune homme, nommé Alissa, ayant été convaincu d'avoir contracté un mariage suspect, sans en informer la congrégation, et sans demander la bénédiction sur son mariage, fut fortement réprimandé et exclus de la table-sainte. Andries surveille aussi l'école, où 90 enfants font des progrès dans la lecture. Le système qu'il y a introduit, et le bon ordre qu'il sait y faire régner, sont sans doute le fruit de l'expérience qu'il a acquise sous les soins de M. Pfrimmer. De l'aveu de tous les missionnaires qui l'ont entendu, ses discours ou ses exhortations se distinguent par beaucoup de bon sens et d'originalité. Il ne sera peut-être pas déplacé de vous faire ici connaître quelques pensées que j'ai recueillies de l'une de ses méditations. Il avait pris pour texte ces paroles de St. Jean : *Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu*, etc.

« Quand un grand roi meurt, ses sujets se rassemblent « de toutes parts pour venir pleurer sa mort ; de même « aujourd'hui nous nous sommes réunis pour pleurer la « mort de Jésus-Christ, notre roi et notre sauveur. (Il faisait allusion à la Sainte, Cène célébrée le même jour.)

« Mais les enfants partagent son héritage, ils vont re- « cueillir et chercher au loin leur succession ; ainsi nous « autres nous héritons de l'amour de Jésus-Christ la vie « éternelle.

« Le péché ressembla à un agropile (ou boule de poil;) « d'abord il se forme imperceptiblement dans l'estomac, « sans que l'animal en souffre d'une manière sensible, « mais son volume s'augmente de jour en jour, l'animal « dépérit, et sa maladie est incurable.

« Voyez l'amour du Père : les apôtres ont cherché « quelque chose d'égal, de plus fort que l'amour de Dieu ; « ils ne l'ont point trouvé. Ils ont demandé, sera-ce la « tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la fa- « mine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Non, disent- « ils, l'amour de Dieu est encore plus fort.

« Il y a plusieurs espèces de changements : le change- « ment de la nuit, c'est quand le soleil se lève; le change- « ment des arbres, c'est quand ils poussent des feuilles « après l'hiver. Voyez encore la jeune sauterelle ou « *boyane ;* elle se dépouille de son premier vêtement « comme d'une robe; qui aurait été la chercher sous cette « enveloppe ? Cependant elle y était, elle en sort vivante, « et peut voler comme chacun sait. De même nous atten- « dons la venue du Seigneur Jésus, qui transformera « notre corps vil en un corps glorieux. Ce corps, c'est « notre enveloppe, c'est la maison, mais nous sommes « dans la maison.

« Quand nous dormons, qui est-ce qui pense, qui rêve, « qui se représente toutes choses? C'est l'âme. N'est-ce « pas l'âme qui se rappelle les lieux où elle a passé, et les « pays situés au loin ? Ce ne sont pas les yeux, puisqu'ils « ne voient plus rien de tout cela.

« Vous autres Béchuanas, vous ne me connaissez point; « les Koranas seuls me connaissent. Vous croyez me con- « naître, vous vous trompez. Demandez aux Koranas qui « je suis, ils vous le diront. Autrefois, quand nous faisions « la guerre selon la coutume cruelle de nos ancêtres, j'ai « brûlé des enfants, mais ces péchés me sont encore un « poids sur le cœur; j'y pense encore tous les jours et j'en « tremble ; oui, ce sont des crimes épouvantables, mes « amis, qui me font encore pleurer et frissonner. Ne pre- « nez donc point exemple sur moi pour différer de vous

« convertir, car ces temps de ténèbres sont passés, et « l'amour du Père nous a été révélé. »

« Dans le courant de novembre dernier, Mosheu a donné aux habitants de ce pays une preuve non équivoque de la sincérité de sa foi. Quelques Koranas des bords du Kolong s'étant mis en tête de faire une de ces expéditions déprédatoires, pour lesquelles ils ont été de tout temps célèbres, avaient attaqué une fraction de la tribu des Baharoutsi, aux environs de Mosiga, mis à mort quelques bergers et capturé 100 chèvres et 20 têtes de bêtes à corne. Comme ils passaient dans le voisinage de Mamusa, Mosheu, aidé de ses gens, s'empara du butin et dépêcha aussitôt des messagers aux Béchuanas dévalisés pour les informer de cette heureuse nouvelle. Autant la joie de ceux-ci fut grande, autant les autres furent exaspérés de se voir ravir leur proie sur le seuil de leurs foyers; aussi leur ressentiment ne tarda pas à s'exhaler en invectives et en menaces contre Mosheu; mais il n'en resta pas moins inébranlable dans sa résolution de faire le bien. Informé de cette affaire, j'écrivis à Mahura et à J. Bloem, chef Korana, pour les prier d'exercer leur influence en faveur des paisibles habitants de Mamusa, ce que tous deux ont obligeamment promis de faire. Nous avons donc tout lieu d'espérer que ces menaces n'auront aucune suite, et que Dieu, dans sa clémence, daignera protéger cette fidèle communauté au sein des dangers dont elle est environnée.

« Depuis que cet événement a eu lieu, nous voyons ces populations, parmi lesquelles l'Evangile n'a pas encore agi, dans un état déplorable d'hostilité. Les Baharoutsi, partant du Kolong pour s'en retourner à Mosiga avec leur missionnaire Inglis, ont été harcelés sur la route, à deux journées de Mamusa, par ces mêmes Koranas; un enga-

gement s'en est suivi, dans lequel 26 Koranas et 9 Baharoutsi ont perdu la vie. Nous craignons que ce désastre ne soit le prélude de guerres plus sanglantes encore, car il paraît que quelque personnage éminent de la tribu des Koranas a succombé dans cette affaire, et l'on connaît le caractère rancuneux de ces natifs.

« Toutefois nous sommes heureux de savoir qu'un plus puissant que les hommes préside à la destinée des nations, et qu'il peut encore d'une seule parole appaiser l'émeute des peuples, et rendre le calme au pays. Nous ne doutons pas non plus que le levain de la bonne Parole qui commence à fermenter de toutes parts n'agisse enfin sur la masse pour la régénérer et la sauver. Puisse le Seigneur hâter le temps où ces peuplades aussi *forgeront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes!* »

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DE MAMUSA.

Communiants	58
Candidats	25
Ecoliers	90
Auditeurs	200 à 300

Au rapport de M. Lemue sur la station de Motito et de ses annexes, nous joignons quelques extraits du journal de M. Lauga, qui vient de nous parvenir dans une lettre sous la date du 10 février 1846 :

« Le 20 septembre. — Dans une visite que je viens de faire avec ma famille à Kuruman, où nous avons passé quelques jours bien agréables dans la société de nos amis missionnaires, nous avons encore retrouvé le bon et respectable M. Hamilton, dont le grand âge vient de recevoir une violente secousse par une forte attaque de grippe. En s'approchant pour nous saluer, il nous a dit : « Je suis encore l'ombre d'un homme, et pas d'avantage. » (I am

still the shadow of a man, and no more.) Cependant le peu de force qui lui reste encore, il l'emploie à la cause qui lui est la plus chère. Il fait beaucoup encore, tant au temporel qu'au spirituel; sa distraction la plus douce est de servir l'œuvre des Missions. Si je suis bien informé, il a atteint sa 66me année, mais il est usé et a l'air d'en avoir 80.

« Le 20 octobre. — Travaillé à un paratonnerre pour la maison de M. Lemue. L'électricité était parfois si forte et la maison si exposée, qu'il était urgent d'aviser à quelque moyen de prudence. Ce sont simplement deux barres de fer que nous avons soudées l'une à l'autre, plantées en terre et soutenues par un poteau. L'extrémité supérieure est armée de deux bras, qui lui donnent la forme de croix; il projette le faîte de la maison de deux à trois pieds.

« Le 27. — Voyage à Morokoeng. Les pluies abondantes que nous avons eues dernièrement nous avaient fait espérer que le chemin serait pourvu d'eau; mais il n'a pas autant plu du côté du Kalagari que dans nos quartiers, de sorte qu'il m'a fallu voyager pendant quinze à dix-huit heures sans une goutte d'eau. Les Barolong, comme de coutume, ont paru tous réjouis de me voir. Le dimanche ils se sont réunis en grand nombre le matin et l'après-midi. En arrivant, le chef m'avait dit : « Eh bien! tu es venu nous apporter la pluie. » — « Je vous apporte l'Evangile. » — « Oui, oui, c'est bien ce que je veux dire. » Il est au reste assez commun aux Béchuanas de désigner une bénédiction quelconque par le mot de *pluie*. Cela vient de ce que chez eux leur ressource principale est dans l'eau du ciel. Ils en ont quelquefois une telle disette que lorsque la pluie tombe, la joie est générale. Donnez quelque chose à un individu qui se trouve dans la disette, il s'écrie : *pula morina*, « c'est de la pluie, monseigneur.» Morokoeng n'a pas été favorisé des pluies de la première

saison, aussi la sécheresse s'y faisait-elle vivement sentir, On n'a pas manqué de me laisser voir que l'on espérait bien que je leur apportais cet objet tant désiré. Le mot pluie était dans toutes les bouches, et chaque individu ne paraissait occupé que de cette pensée. C'était le mot à l'ordre du jour. Cependant on a écouté attentivement la prédication, et Dieu peut leur faire comprendre qu'il y a une bénédiction qui les surpasse et les renferme toutes. Je le désire de toute mon âme. — Le lendemain de mon arrivée je fit l'office de forgeron; le chef m'avait prié de lui arranger quelques outils, comme haches, houes, &c.,&c. Les soufflets indigènes furent apportés; leur confection est assez semblable à celle de ceux dont les chaudronniers ambulants font usage en France.

« Le 10 janvier 1846. — Voyage à Linokaneng. Très peu de personnes se sont réunies pour le service; l'interdit n'est pas encore levé. L'indifférence, et même l'inimitié pour tout ce qui est religieux, ou seulement intellectuel, est à la mode. C'est presque surprenant que dans un grand village où l'Evangile est annoncé depuis tant d'années, il n'y ait pas plus de progrès. Il y a peut-être quelque marche à suivre que nous n'avons pas encore su deviner, ou une prière que nous n'avons pas encore su offrir à celui qui tient les cœurs des hommes en sa main et qui les dirige comme il lui plaît. Les deux personnes baptisées dernièrement appartiennent à ce village; trois ou quatre autres sont dans de bonnes dispositions, et ce n'est que par des combats journaliers qu'elles peuvent persévérer. Le chef se croit toujours malade, et par cela même il le devient sérieusement; il nous avait donné quelqu'espérance, mais il n'avance pas. Son cœur est dans les médecines: la conversation avec lui ne peut rouler que sur ce sujet.

« Le 15. — Nous avons eu aujourd'hui la douleur

d'apprendre qu'un accident bien grave est arrivé à M. Moffat. Il était occupé à remettre en place quelques pièces de son moulin, pendant que les rouages étaient encore en mouvement. Tout-à-coup il sent que la manche de sa chemise est prise : encore une seconde et son bras allait être brisé comme un morceau de verre. Il prévit ce qui pouvait lui arriver, et donna une secousse vigoureuse pour s'arracher au danger. Mais la toile de la chemise étant forte, les chairs de son bras ont été arrachées depuis le poignet jusqu'au coude. Heureusement que les principaux vaisseaux n'ont point été rompus, et que les tendons sont restés intacts. Le mal, tel qu'il est, pourrait devenir dangereux, mais on espère que tout ira bien. Puisse le Seigneur conserver dans sa vigne, pour de longues années encore, ce digne serviteur!! »

Amen! dirons-nous de tout notre cœur à ce vœu de M. Lauga, qui est celui de tous les amis personnels de M. Moffat, qui est celui de tous les amis des missions évangéliques!

MORIJA.

Retour de M. Arbousset dans sa station.

Nous pouvons annoncer aux amis de la Société des Missions évangéliques de Paris l'heureux retour de M. Arbousset à Morija, après une absence d'un an et demi environ. Deux lettres de ce cher missionnaire, qui nous parviennent dans ce moment, l'une sous la date du 21 avril, l'autre sous celle du 20 mai dernier, nous donnent de touchants détails sur son voyage et sur l'accueil qu'il a reçu de la part des natifs de Morija. Nous en communiquerons quelques passages à nos lecteurs, en commençant par la première :

« Il y a trois mois que je me trouvais encore à la ville du Cap avec ma famille et les chefs Bassoutos confiés à mes soins. Nos amis voulurent nous dire adieu à Union-Chapel, où ils se réunirent à cet effet le 19 janvier au soir. L'assemblée était nombreuse et très-attentive. M. le pasteur Brown ouvrit le livre des Actes et nous expliqua ce qu'il y a de particulièrement doux et saint dans la manière dont les chrétiens se séparent les uns des autres. Je parlai ensuite de la gratitude qui remplissait mon cœur, de l'amour que je porte à tous mes frères en la foi et de nos perspectives missionnaires. Trois des chefs décrivirent l'admiration née en eux, à la vue des églises, des écoles, des hopitaux, de la cour de justice, des arsenaux, des prisons, des casernes, etc. de la ville du Cap; de sa baie si imposante pour eux, et de ses deux jetées, dont ils n'avaient pas par eux-mêmes pu découvrir la construction, à moins, disaient-ils, *que des arbres n'eussent poussé là, sous l'onde, comme dans la forêt.* Puis ils ajoutèrent : « Chrétiens, priez pour nous. Vos prières seront exaucées. Elles l'ont été déjà. Dieu veut convertir nos tribus, et c'est ce que nous lui demandons instamment. Voici : nous sommes prêts à le suivre partout où sa voix nous appelle.....» Paul Mopéri, renforçant la voix, s'écriait : « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel. Voilà ce à quoi je m'engage avec le secours de la grâce, comme fit jadis mon frère aîné, le successeur de Moïse. » Alors le docteur Adamson se leva et recommanda à ces pieux indigènes « de persévérer dans la voie du bien, et d'y faire de plus en plus des progrès. Il forma des vœux pour qu'ils pussent devenir dans leur pays ce que sont les branches vivantes et fleuries d'une rivière toujours pleine, et qui porte partout la vie et l'abondance dans les contrées qu'elle arrose. » L'assemblée entonna un cantique de louange : et le docteur Phili

prononça une prière remplie des plus nobles sentiments de foi, d'amour et de reconnaissance. » Seigneur, disait-il, sois pour lumière et pour bouclier à ces chefs. Ramène-les pour ta gloire auprès des leurs, et s'ils devaient un jour y devenir un sujet de chûte, ou de scandale, ah! plutôt, rencontre les en ennemi sur leur chemin. Oh! Seigneur, sois toujours leur flambeau et leur égide; fais d'eux tous des hommes de foi, d'amour, d'humilité, de zèle ; qu'ils soient dévoués à ton service et à ta gloire.. »

Le 24 janvier, nous nous embarquâmes sur le vaisseau à vapeur le *Phœnix*, où son Excellence le Gouverneur eut l'aimable attention de faire accompagner les chefs, par M. le docteur James, surintendant de l'Instruction publique dans la colonie. La traversée fut heureuse, et nous arrivâmes en trois jours à Port-Elisabeth. De-là, entrant dans nos wagons, nous tirâmes à l'est sur Graham's-town, visitant, non loin de la route, les stations missionnaires de Béthelsdorf, Uitenhage, Salem et Farmesfield. Partout les pasteurs et leurs troupeaux nous ont reçus à bras ouverts. On nous a fait maintes questions; on nous a donné mille encouragements. Les naturels Hottentots et Fingoes ont accueilli favorablement nos discours et nos exhortations. A Graham's-town, même empressement de la part du public religieux à nous recevoir, et surtout de la part d'une cinquantaine de Bassoutos qui s'y trouvent. Le Lieutenant-gouverneur nous a admis en sa présence et nous a donné une lettre de recommandation pour les autorités britanniques, écrite de sa propre main. Comme la contrée d'Albany, dans cette saison de l'année, se trouvait extrêmement sèche, et que nos attelages de bœufs auraient pu y périr faute d'herbe, nous l'avons traversée sans nous arrêter, et bientôt nous fûmes à Fort-Beaufort, sur les confins de la Cafrerie. »

M. Arbousset décrit ensuite les origines de la dernière

guerre des Caffres, à laquelle, grâce à Dieu, il a échappé; sa visite aux stations missionnaires chez les Tambouki, les heureuses relations qu'il y a formées, le bien qu'il lui a été donné d'y faire. Puis il termine le récit de son voyage en ces termes :

« Arrivés à l'Orange, nous pouvions à peine pousser plus loin, tant nos attelages étaient fatigués. Mais frère Roland s'est hâté de venir à notre secours. Nous avons visité son intéressante station, pour notre satisfaction et celle de nos collègues. L'Eglise de Morija m'a écrit là des lettres bien douces; l'une commençant ainsi : *Zachée Mokanoï* dit : « Dieu qui sait prendre soin des passereaux, a aussi pris soin de notre missionnaire. Il s'est souvenu de notre tribu et de son chef. Je me réjouis dans l'espérance de voir bientôt de mes yeux notre père; je vais écouter sa bouche lorsqu'elle nous dira ce qu'il convient de faire pour plaire à Dieu! » *Joseph Tsiou* « Nous bénissons le Seigneur de ce que notre missionnaire est près de rentrer. Il nous aime donc comme il aime ses parents et ceux de son peuple en France, qui l'avaient invité à aller les voir; (1) il nous compte aussi pour quelque chose. J'aime le Seigneur; j'aime aussi mon missionnaire. »

« C'est ainsi que plus d'une quarantaine de membres de mon Eglise ont exprimé tour à tour leur joie et leur reconnaissance, chacun à sa manière, sans rien de forcé, et de telle sorte qu'on se dit, après avoir lu tous ces fragments de lettre :

« Certainement la foi de ces gens-là est bien simple, et c'est bien incontestablement là de la foi : » ce qui ne laisse pas que de causer un plaisir suave et de donner de grands encouragements à leur missionnaire.

---

(1) Ce trait fait allusion à la circonstance du rappel en Europe de M. Arbousset, dont la santé avait donné des inquiétudes au Comité.

Rédacteurs.

« C'est ce que nous avons surtout éprouvé en rentrant dans notre station le 30 du mois de mars dernier. Le 28, samedi, les chefs de l'endroit vinrent en cavalcade à notre rencontre avec un bon nombre de leurs sujets. Ils étaient suivis des frères Casalis, Maëder, Maitin, Keck et Lautré, tous chers à nos cœurs. Une troupe de femmes et d'enfants venaient après chantant des cantiques. La joie fut d'abord un peu bruyante. Puis je remarquai un calme et un recueillement qui prouvaient assez combien différente de la joie du monde est la joie des enfants de Dieu. Ma femme, vaincue par la fatigue et par l'émotion, ne put pas aller plus loin. Je dételai là, et ce fut pour voir arriver le lendemain matin vers nous tous les habitants de la station, tant grands que petits. Je leur tins un service au milieu des rochers de la montagne. Ils rentrèrent en ordre à Morija, où les suivit le wagon; puis toute la caravane le lendemain, lundi. Moshesh arriva bientôt après: je lui remis ses enfants, qu'il n'embrassa pas sans émotion, et tombant à genoux avec lui et eux, nous bénîmes ensemble le Seigneur pour la grâce de notre heureuse réunion et pour toutes ses autres grâces. »

Aux détails ci-dessus, M. Arbousset ajoute dans sa seconde lettre ce qui suit :

« De retour chez eux, les fils de Moshesh et leurs deux oncles ont causé parmi leurs gens une grande sensation. On avait douté de leur retour. On avait pu me croire perfide et traître. Les païens disaient déjà, avec un air de triomphe, aux membres de mon troupeau: « Le voilà parti ce blanc en qui vous mettiez tant de confiance, auquel vous avez pu donner deux troupeaux de bœufs ou de brebis (ceux pour l'érection du temple de Morijà.) Il ne reviendra plus; nous vous l'avions bien dit.... » — En nous voyant rentrer, les uns ont été naturellement confondus et les autres triomphants en quelque sorte.

« Le récit de notre voyage a ravivé les Eglises, et Moshesh, après l'avoir entendu en particulier à Morija, a voulu que nous le racontassions dans une assemblée nationale, qu'il a convoquée à cet effet dans la Capitale du pays. La réunion a duré quatre à cinq heures, et le chef y a parlé au parti chrétien d'une manière à la fois impressive et encourageante. Les parents des deux filles bassoutoses que nous avions prises avec nous, les ont revues avec émotion, trouvant qu'elles avaient joui de bien des avantages, et appris ou vu bien des choses nouvelles fort utiles. Tout le monde à Morija est venu pour nous considérer et nous entendre.

« Les mères nous présentaient leurs enfants auxquels elles disaient : « Voilà votre mère, » en montrant ma femme ; ou si c'était à moi : « Voilà votre père. » — L'Eglise est toujours bien affectueuse, et à mon avis bien confiante et bien simple. Les frères Casalis et Maëder l'aiment tous deux beaucoup, et se voient en retour sincèrement aimés d'elle. Je les ai revus, comme en général tous mes collègues, avec une joie mêlée d'émotion. »

Décisions prises dans la dernière Conférence des Missionnaires français, et soumises à l'approbation du Comité, qui les a sanctionnées.

Le onzième Rapport de la Conférence des missionnaires français, au sud de l'Afrique, se composait de deux parties distinctes : 1° D'un Rapport sur les stations de la Société, hors des limites de la colonie ; nous l'avons communiqué à nos lecteurs, en deux articles qui ont paru dans les deux dernières livraisons de ce Journal ; 2° d'un Procès-verbal motivé et détaillé des décisions que la

Conférence a cru devoir prendre dans l'intérêt de l'œuvre, et qu'elle a soumises à l'examen et à la sanction du Comité-directeur. Nous allons communiquer de ces dernières, ce que les amis de la Société ont besoin d'en connaître, pour pouvoir suivre la marche des travaux des missionnaires français au sud de l'Afrique.

M. Lemue, qui, comme on le sait, guidé par des motifs très louables, avait cru d'abord devoir refuser les fonctions de Directeur du Séminaire indigène, a fini par se rendre aux instances et aux raisons de ses frères et collègues, qui, d'un commun accord, avaient porté leur choix sur lui pour remplir ce poste. Il leur a fait espérer, en même temps, que M. Lauga, aide-missionnaire à Motito, accepterait la charge de sous-directeur et de maître-d'affaires dans le nouvel établissement. L'emplacement du collége qu'il s'agit de fonder a été fixé, entre Béthulie et Béerséba, dans un lieu appelé Quagga-Fountain (la fontaine du Quagga) qui a paru, à une Commission nommée par la Conférence et qui s'est rendue sur les lieux, présenter des avantages essentiels à un établissement de ce genre : tranquillité, sources d'eau, salubrité, bons pâturages, proximité de deux stations de missions prospères, bâtiments et dépendances modestes cédés, pour un prix modique, par un fermier anglais provisoirement fixé sur l'endroit.

Pour remplacer MM. Lemue et Lauga à Motito, la Conférence a désigné MM. Frédoux et Cochet, nouvellement arrivés en Afrique. M. Frédoux occupera la station de Motito, et M. Cochet en ira fonder une nouvelle à Mamousa, pour les Korannas de Mosheu et d'Andries, autrefois sous les soins de M. Pfrimmer, à Friedau. M. Lemue a demandé quinze à seize mois, à partir de la décision de la Conférence, pour initier MM. Frédoux et Cochet aux devoirs de leur charge, et pour préparer les troupeaux

de Motito et de Mamousa à un changement de pasteurs.

M. Lautré, qui, depuis son arrivée en Afrique, se rend très-utile, en qualité de médecin, aux familles des missionnaires et aux indigènes des diverses stations, a demandé à se fixer provisoirement à Thaba-Bossiou, qui lui a paru propre, à cause de sa situation centrale, à favoriser ses excursions dans les autres établissements.

Quant à M. Keck, qui avait été choisi pour devenir le missionnaire de la tribu de Molapo, fils de Moshesh, sur la Poutiatsana, où ce chef devait émigrer avec ses gens, il a été empêché, jusqu'à ce jour, de mettre la main à l'exécution de son projet. Le chef des Mantaetis, Sekonyéla, dispute au fils de Moshesh et à son père, le territoire de la station projetée; et comme de part et d'autre l'on ne parvenait pas à s'entendre, les parties contractantes s'en sont remises à l'arbitrage d'une commission, qui sera nommée par le Gouverneur de la colonie pour vider ce différent. Jusqu'à ce que les arbitres civils aient prononcé, les missionnaires se sont abstenus d'intervenir; en attendant, M. Keck étudie avec application la langue Séchuana sous la direction de M. Casalis; il fait quelques excursions missionnaires dans la société de ses collègues, et cherche ainsi à se former, sous leurs soins, à la pratique de son ministère futur.

Passant sous silence diverses décisions relatives à la construction d'églises nouvelles à Béerséba et à Morija, et à celle d'un presbytère à Mékuatling, nous n'indiquons plus que deux articles qui ne doivent pas être sans importance aux yeux des amis de la Société.

M. H. M. Dyke, catéchiste à Thaba-Bossiou, a soumis à la Conférence le croquis d'une « *Carte générale* » du pays des Bassoutos et des contrées environnantes, qu'il se propose d'envoyer au Comité. La Conférence a reçu ce travail avec le plus grand plaisir, et, à première vue, en

a conçu une idée très-avantageuse. En conséquence, elle a encouragé M. Dyke à complèter une carte, dont celui-ci croit pouvoir garantir l'exactitude, pour tout ce qui tient à la topographie du pays. D'après cette communication, le Comité, qui était sur le point de livrer à l'impression une carte du sud de l'Afrique, dessinée à Paris sous ses soins, et destinée à servir à l'intelligence de l'œuvre des missions dans cette partie du monde, a résolu de suspendre cette publication jusqu'à la réception de la carte annoncée, qui pourra lui être très-utile, comme point de départ ou de comparaison.

Le dernier article du Rapport de la Conférence est relatif à *une demande d'ouvriers.* Sur ce point nous ne pouvons mieux faire que de donner la parole à nos chers missionnaires:

« Nous apprenons avec joie, Messieurs, que la France protestante continue à vous fournir des élèves. Nous sommes unanimes à vous prier de vous souvenir encore de ce pays-ci dans vos prochains envois. Les besoins sont très-grands et les forces de vos premiers délégués seront bientôt sur leur déclin (1). Vous remarquez dans une de vos lettres que nous paraissons avoir trouvé quelque difficulté à placer MM. Maitin et Schrumpf. Cette difficulté est provenue: 1° D'une réaction qui, nous avons lieu de le croire, ne sera que passagère. 2° De ce que nous avons cru devoir placer nos frères, non auprès des

(1) Nos premiers missionnaires ont 18 ans de service. Le climat de l'Afrique et les labeurs de la mission usent vîte des constitutions même robustes. Dans ce pays, un Européen à quarante ans sent ses forces diminuer. Le vieux missionnaire Hamilton, de Kuruman, le collègue de M. Moffat, qui n'a que 66 ans, porte, nous dit-on, toutes les apparences d'un vieillard de quatre-vingt. Quant à nos amis, tous cependant dans la force de l'âge, les cheveux commencent à blanchir à plusieurs d'entr'eux. *Rédacteurs.*

Bassoutos les plus désireux de posséder des missionnaires, mais auprès de ceux qui paraissent en avoir le plus grand besoin. Nous nous sommes dit, qu'en attendant le jour où les ouvriers seraient moins rares, les populations, déjà bien disposées, rechercheraient les moyens d'instruction dans les anciennes stations, malgré les distances qui les en séparent. Cependant, il serait peu généreux de pousser ce système au-delà de certaines limites. La Société ayant un plus grand nombre d'agents à sa disposition, devra sans doute aviser à ce que les moyens de grâce soient répartis dans le Sessouto d'une manière équitable. « Vous laissez certaines parties de notre pays geler de froid, » disait dernièrement Moshesh, en voyant avec regret MM. Cochet et Frédoux se diriger vers le nord. Les besoins les plus pressants se font sentir dans le voisinage de Coes-berg, entre Béerséba et Béthesda; sur la ligne de Morija à Béerséba, chez Letauta ; entre Béerséba et Mékuatling, le long de la rive septentrionale du Calédon; à Mopororo, dans le pays des Bataungs ; chez les Makhoakhoas, le long de la chaîne des Maloutis, un peu au-delà de Boutabouté, le lieu natal de Moshesh. Nous ajouterons que frère Lemue plaide la cause de Morokoeng. A supposer que nous eussions des missionnaires à placer sur les points que nous venons de désigner, chacun d'eux aurait, non seulement une station, mais encore un grand nombre de succursales à soigner. »

Frères, vous l'avez entendu, la moisson est grande et il y a peu d'ouvriers. Prions donc le Maître de la moisson de fournir au Comité de Paris, des ouvriers en plus grand nombre, pour le sud de l'Afrique et pour tant d'autres champs qui en réclament. Car *le champ, c'est le monde*, a dit notre Seigneur.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AUSTRALIE.

NOUVELLE-HOLLANDE ET TERRE DE VAN-DIÉMEN.

Misères de la race indigène. — Une mission abandonnée. — Prémices de la moisson. — La foi luttant contre les obstacles.

Au moment de quitter la Nouvelle-Zélande, en bénissant encore une fois notre Dieu qui la couvre de sa connaissance, pour entrer dans cet immense désert moral qui se présente à nous quand nous posons le pied sur les rivages de la Nouvelle-Hollande, nous ne pouvons nous défendre de faire un rapprochement, qui nous montre combien les voies de Dieu sont souvent mystérieuses. Où se trouve l'origine des Missions Zélandaises? Dans la Nouvelle-Hollande. Chacun connaît l'histoire de Marsden, l'apostolique, l'infatigable chapelain de Sydney. C'est d'ici que procédèrent ces bénédictions qui se sont répandues comme un fleuve. Et maintenant, si nous remontons à leur source, qu'apercevons-nous dans la Nouvelle-Hollande elle-même, quant à l'œuvre de l'Evangile? Rien encore, sinon quelques essais incomplets, alternativement abandonnés et repris, au milieu d'une race d'hommes qui s'en va, écrasée par l'invasion de colons impitoyables.

Tout en nous rappelant que Dieu a ses temps et ses moments dans l'évangélisation du monde, ne pouvons-nous pas discerner une des causes secondes de ce saisissant contraste? Il est, au moins, un fait qui doit avoir

une grande portée pour le chrétien : Dans la Nouvelle-Zélande, ce sont les hérauts de l'Evangile qui ont frayé la voie aux entreprises de la colonisation; dans l'Australie la colonisation a précédé tout effort missionnaire. Et quelle colonisation ? Toute une population de malfaiteurs, jetée, pourrait-on dire, sur les malheureux indigènes de la terre de Van-Diémen et de la Nouvelle-Hollande ! On sait comment ils se sont acquittés de leur œuvre ; l'indigène n'a paru fait que pour servir à toutes leurs mauvaises passions; le libertinage a consommé sa dégradation; l'ivrognerie l'a tué ; devenait-il incommode ? ce n'était plus qu'une bête fauve à poursuivre et à extirper. — Pourquoi Van-Diémen, terre de plus de 3,000 lieues carrées d'étendue, presque inconnue encore au commencement de ce siècle, et couverte maintenant de plusieurs villes florissantes, dont l'une (Hobart-town) compte près de vingt-mille habitants, pourquoi n'a-t-elle déjà presque plus un seul aborigène foulant le sol qu'habitaient ses pères ! Parce que la race en a été violemment détruite, pour faire place à l'Européen, qui étale maintenant son luxe sur les tombeaux de ses victimes. A la Nouvelle-Hollande, grande comme les 4/5 de l'Europe, l'œuvre de destruction ne peut être si prompte ; mais elle avance. Et si l'Evangile ne peut gagner de vitesse, et qu'il trouve, à mesure qu'il paraît sur un point, des populations atteintes déjà de l'influence des Européens, là aussi toute une race s'éteindra sans avoir pu connaître les bienfaits, le salut du christianisme.

Nous ne répéterons pas tout ce qui a déjà si souvent été dit sur l'état effrayant d'abaissement des sauvages, qui errent, en tribus peu nombreuses, dans les solitudes de la Nouvelle-Hollande. Privés de tout souvenir historique et de toute tradition, sans autre idée religieuse que la crainte des malins esprits, hideux dans leur extérieur,

féroces dans leurs mœurs, ayant perdu, semblerait-il, jusqu'au dernier des nobles instincts que l'homme a conservés dans sa déchéance, tout place ces malheureux au point le plus bas qu'il est possible à l'humanité d'atteindre. Et pour comble de misère, tout ce qui devait dans cet état de ruine morale, intellectuelle et physique d'une portion de nos semblables, attirer sur eux la pitié, le tendre intérêt du chrétien, s'est tourné contre eux en dédain et en violence. Le colon libre, qui veut que l'expatriation soit compensée par une fortune promptement acquise, partage à l'égard du pauvre indigène qu'il chasse partout devant lui, la cruelle insensibilité du malfaiteur déporté. Le peu de succès que de premières tentatives de Mission auprès d'eux ont obtenu, a découragé jusqu'à des chrétiens sincères. « Il n'y a rien, rien à faire pour eux : » telle est la parole désespérante que chacun adresse au missionnaire, lorsqu'il débarque à Sydney plein du désir de commencer l'œuvre de son maître, et qu'il part pour aller trouver le sauvage. Et ils sont rares les hommes qui, dans l'esprit d'un Marsden, veulent persévérer, en dépit d'obstacles en apparence insurmontables, disant : *Il est écrit :* « Toute chair verra le salut de Dieu.»

Nos lecteurs savent que plusieurs tentatives de Missions ont été faites en faveur du pauvre noir de l'Australie. Les difficultés, les dangers qui accompagnent une telle œuvre à son début, lui donnent un intérêt, en considération duquel on nous pardonnera peut-être de trop minutieux détails.

Une station avait été fondée par la Société Episcopale d'Angleterre à *Wellington*, au nord-ouest de Sydney, et fort avant dans l'intérieur des terres. Six semaines d'un voyage lent et pénible dans le désert y avaient transporté deux missionnaires jusqu'au milieu de la tribu qui

allait devenir l'objet de leurs soins. A peine une chétive hutte eut-elle été construite pour les abriter, qu'ils cherchent par tous les moyens possibles à attirer auprès d'eux les sauvages ; quelques présents semblent agir sur leur naturel défiant et farouche ; ils arrivent en plus grand nombre à la station ; on leur donne quelque nourriture ; ils assistent alors au culte. Mais rien n'est gagné, même après avoir répété maintes fois ces essais ; bientôt ces vagabonds enfants des forêts se dispersent, et ils ne reparaissent de nouveau, qu'autant que de nouveau on les dispense, en les nourrissant, de pourvoir à leur propre entretien. On espère trouver l'enfance plus accessible ; unes école s'établit, on obtient la confiance de quelques-une de ces chétives et misérables créatures ; on les habille, on les loge et on les nourrit ; pendant quelque temps on a la joie de voir leur intelligence se développer ; des progrès marqués sont obtenus de plusieurs d'entr'eux ; le fondement paraît posé, puisque l'enfance est gagnée ; mais hélas ! un matin l'école a disparu ; toutes ces douceurs nouvelles, toute cette affection qui semblaient toucher leurs cœurs, leur laissaient encore regretter leurs forêts, leur nudité, leurs sauvages plaisirs. Bientôt la curiosité en amenait d'autres ; mêmes efforts et même déception. Cependant un établissement agricole se formait, la culture des terrains placés autour de la station pouvait à la fois servir à occuper utilement le sauvage, à le nourrir, à épurer ses goûts, et, en le fixant sur la station, à lui donner l'occasion d'entendre la Parole de vie ; mais tout cédait à l'indomptable passion du naturel pour sa vie errante, ses coutumes féroces, son cannibalisme ; jamais il ne fut possible de retenir quelques familles d'une manière permanente auprès des missionnaires. Les enfants redevinrent donc l'objet principal de leurs soins ; et qui n'y aurait pris intérêt, en les voyant souvent dociles, attentifs,

recueillis, faisant même, plusieurs d'entr'eux, de rapides progrès ? Mais aucun résultat réel ne parut à la suite de dix longues années de fatigues et d'incroyables privations. Alors les missionnaires de Wellington, attristés de voir leurs prières sans réponse, accablés des soins matériels qu'exigeait l'établissement, luttant contre des sécheresses qui les exposaient à de longues souffrances, trouvant dans les colons mêmes de leur voisinage des entraves continuelles à leur œuvre, les missionnaires, disons-nous, cédèrent au profond découragement qui avait fini par s'emparer d'eux, et la Mission de Wellington cessa en 1843.

A la même époque un pareil sort semblait près d'atteindre une partie des stations, au nombre de trois, que la Société des Missions wesleyennes avait fondées sur divers points du littoral de la Nouvelle-Hollande : à *Buntingdale* et *Adelaïde*, sur la côte occidentale (Australia Felix), et à *Perth* sur la rivière du Cygne (Swan-River), côte occidentale. Mais le Seigneur a tout-à-coup fortifié la foi de ses serviteurs par des marques plus évidentes de succès, et l'œuvre a été poursuivie avec un courage nouveau. Dans chacune de ces stations se trouve une ferme ; des travaux agricoles y prennent d'année en année plus d'extension ; des troupeaux sont fournis aux naturels qui commencent à se convaincre des avantages qu'offre une vie régulière et laborieuse. Les missionnaires paraissent s'être persuadés qu'en raison des querelles fréquentes et des guerres que les tribus ont entr'elles, il faut chercher à les séparer les unes des autres, à les adopter tribu par tribu, et qu'ainsi pourra être changé leur état moral et social. C'est aussi par l'éducation des enfants qu'ils espèrent parvenir à une amélioration décisive. « Quant aux adultes, disait encore il y a deux ans, M. Smithies, missionnaire de Perth, ils échappent à notre

influence. Leur passion pour la vie errante s'oppose absolument à tout genre de progrès. Le corps frotté de graisse et d'ocre rouge ou jaune, les cheveux en désordre et imprégnés du même enduit, qui découle sur eux aux rayons d'un soleil brulant, on voit ces êtres dégradés arriver fréquemment à la station, pour voir leurs enfants qui s'instruisent à notre école. Ils les embrassent et les caressent avec une affection touchante. Mais tout nous paraît sombre et désespérant quant à leur propre conversion. Parlez-leur de Dieu, de Christ, du ciel, vous n'apercevez en eux ni idée, ni sentiment, ni espérance; tout est sombre; oui, sombre, au dernier point dans ces âmes... Tout ce qu'ils savent répéter à la suite des visites qu'ils nous font, c'est qu'ils ont appris, « que le Dieu de l'homme blanc est partout. » Leurs enfants, tel est notre espoir, deviendront le moyen par lequel la lumière se lèvera sur ces ténèbres, et un jour nous les verrons sans doute eux-mêmes s'enquérir du chemin de Sion. »

Ce vœu, auquel nous dirons tous *Amen*, du fond du cœur, semblait s'accomplir ailleurs, au moment même où il se formait. Car le missionnaire de Bunting-dale, M. Tuckfield, cet homme dévoué, qui s'était si bien attiré l'affection des naturels qu'il passait parmi eux (suivant leur doctrine de la métempsycose) pour avoir été avant sa mort un des leurs, c'est-à-dire noir, et être devenu blanc depuis sa résurrection. M. Tuckfield, disons-nous, écrivait à la même époque : « Les travaux, longtemps consacrés à cette station, semblent enfin avoir quelque résultat, et les progrès des natifs sont de nature à encourager le missionnaire à persévérer dans ses efforts. Après avoir employé à l'étude de leur langue tout le temps dont il a pu disposer, il se voit maintenant capable de l'employer dans ses instructions religieuses. Les réunions de prières qu'ils ont quelquefois entr'eux

le soir; les fréquentes occasions dans lesquelles ils ont demandé au missionnaire de se joindre à eux pour prier; le soin qu'ils mettent à mieux célébrer le jour du Seineur, montre évidemment qu'ils ont compris l'importance de la religion, et que l'Esprit de Dieu agit dans leurs cœurs. Il était touchant d'entendre, ces jours derniers, un des jeunes gens (nommé Hoymonaneu) parler avec un grand sérieux de l'état de son cœur à la suite d'une assemblée de culte. Il avait laissé sortir tous les autres natifs, et se trouvant seul avec le missionnaire, il paraissait éprouver une grande émotion, et désirer un entretien particulier. En effet, à peine lui eut-on demandé s'il s'occupait du salut de son âme, qu'il poussa un profond soupir, et dit, en mettant le doigt sur sa poitrine : J'ai deux esprits en moi, un bon et un mauvais esprit, et ils me parlent tous les jours ; ils ne cessent jamais : l'un me dit d'être méchant, et l'autre me dit d'être bon. — Priez-vous? lui fut-il demandé; — Oui, je prie toujours; je suis affligé de mes péchés, et quand je prie, mon cœur est quelquefois dur, et quelquefois aussi un peu attendri. Il est évident qu'il y a une lutte spirituelle dans ce jeune homme. — Les travaux matériels de la Mission sont exécutés par les natifs sous la direction d'un blanc, et ont eu de bon résultats. On a récolté en froment, en pommes de terre et en légumes, de quoi suffire à l'entretien de la station. C'est une jouissance de remarquer combien ont été rapides les progrès qu'ont faits les hommes et les enfants dans les divers genres de soins que nécessite la culture du sol. Il n'est pas moins réjouissant de voir les femmes occupées aux ouvrages de leur sexe, et préparant des vêtements pour elles et leurs familles. Les enfants de l'école et les jeunes gens ont également fait de sensibles progrès dans la lecture depuis neuf mois. Le missionnaire se sent transporté de joie quand il entend quelques-

uns de ces enfants des forêts, qu'on prétendait naguère encore appartenir à la classe des brutes, réciter le catéchisme et prendre part aux prières de notre Eglise. »

Le voilà donc résolu ce prétendu problême du développement de la race Australienne; voilà donc confondus, en même temps, le mépris de l'incrédulité et la faiblesse de foi des chrétiens. Puisse, à la voix de ce jeune sauvage qui cherche la paix de Dieu, l'Eglise s'humilier, et envoyer de nouveaux renforts de missionnaires dans les sombres forêts de la Nouvelle-Hollande !

Mais nous avons à ramener nos amis à Bunting-dale et à Swan-River; car des rapports plus récents de ces deux stations sont arrivés, et des faits de plus en plus réjouissants nous sont communiqués. — Dans l'une et l'autre des stations, la prospérité matérielle est allée en croissant; les natifs y possèdent déjà des troupeaux considérables; et les missionnaires, témoins de ces progrès, soupirent après le moment où ils verront se multiplier des établissements de même nature au sein des tribus voisines, qui, en y trouvant des moyens de prospérité temporelle et spirituelle pour elles-mêmes, cesseront d'exercer, par leurs habitudes turbulentes et leur vagabondage, la plus funeste influence sur des stations encore peu affermies. En effet, Bunting-dale avait offert pendant les cinq premiers mois de l'année dernière, l'aspect de l'ordre et de la paix; les natifs donnaient toute satisfaction par leur conduite; ils étaient assidus à tous leurs travaux, l'école y était en progrès, lorsque tout-à-coup deux à trois des tribus environnantes vinrent troubler cet heureux état, et mettre tout en œuvre pour entraîner les natifs à reprendre toutes les habitudes de leur vie sauvage. Ils réussirent auprès de quelques-uns, et l'on vit disparaître de la station des personnes qui s'y trouvaient depuis plusieurs années. Mais quel ne fut pas le

bonheur des missionnaires, en les voyant, la plupart d'entr'eux, revenir au bout de peu de temps, avec les témoignages d'un vif regret, reprendre leurs travaux et recevoir de nouveau l'instruction! Elles sont donc déja devenues douces pour ces hommes qu'on disait intraitables, les habitudes d'une vie paisible, laborieuse et chrétienne! — Mais voyons ce qui, pendant ce temps, se passait à plus de six cents lieues de là, à l'extrémité occidentale de l'Australie. Un réveil religieux venait donner une tout autre face à cette station de Swan-River, dont le missionnaire avait dit trop légérement : l'adulte australien échappe à notre influence.» Des lettres fort récentes de M. Smithies annoncent que trente à quarante personnes, tant natifs qu'Européens, se sont converties à Dieu. « Ce mouvement important, dit-il, paraît avoir eu son origine dans une circonstance pleine d'intérêt : l'admission de dix-huit jeunes natifs dans l'Eglise de Christ par le sacrement du baptême. Les prières et l'intérêt chrétien de toute l'assemblée furent alors puissamment excités en faveur de ces prémices d'une race tombée dans une si profonde dégradation. Voir ces êtres jusqu'alors si misérables, si cruellement repoussés de leurs semblables, ces noirs enfants d'Australie, s'approcher proprement vêtus, se mettre à genoux l'un après l'autre pour recevoir leurs nouveaux noms, au nom de la Sainte-Trinité, les voir pleurer d'émotion, au milieu des larmes et des prières de l'assemblée : Oh, c'est une scène qui ne pourra plus s'oublier!» — Il paraît que plusieurs naturels qui habitent l'établissement agricole, en conservèrent une forte et salutaire impression; pendant les jours qui suivirent ils manifestèrent à plusieurs reprises des besoins religieux prononcés; ils se rassemblaient et priaient ensemble. « La vue de ces pauvres noirs, dit encore le missionnaire, répandant des larmes, le cœur contrit, et

s'écriant : « Jésus, Jésus, sauve moi ! » aurait confondu l'incrédule et mis la joie dans le cœur de nos amis d'Angleterre. Plusieurs jeunes filles d'abord, et ensuite quelques jeunes gens, paraissent avoir été vraiment convertis. Deux d'entr'eux se sont mariés dès-lors, et ils vivent heureux par cette foi et ces espérances qui leur sont communes. Leur conduite est une confirmation de la réalité du changement qui s'est opéré en eux. »

Une autre voix s'éleve de ces rivages lointains, pour plaider la cause des enfants des malheureux Australiens. C'est celle de M. King, un des nombreux chapelains établis par la Société pour la Propagation de l'Evangile en faveur des colons européens. Il dirige à Fremantle, colonie de la côte occidentale, une petite école de onze enfants des naturels ; et partageant la persuasion, ailleurs victorieusement réfutée, que la génération adulte est totalement inaccessible aux vérités de l'Evangile, il veut au moins que rien ne soit négligé pour sauver la génération nouvelle. « Voici quatre ans, dit-il, que j'ai fondé notre école à Fremantle, et que dès le premier moment ces enfants n'ont cessé de faire des progrès uniformes en civilisation et en connaissances évangéliques. Je peux déclarer, avec la plus complète assurance, qu'ils ne sont inférieurs, ni pour le sentiment moral ni pour l'intelligence, à la plupart des enfants de notre Europe. Et qu'a donc fait l'Angleterre de ce beau champ qui s'offre à elle, et qu'elle pourrait cultiver sous la protection de son pavillon ? Combien de missionnaires a-t-elle envoyés aux enfants des hordes vagabondes de l'Australie ? Hélas, pas un seul ! (1) Nos frères de la mère-patrie réfléchissent-ils bien à un fait aussi affligeant ? ne se

(1) Le pieux chapelain n'a ici en vue que l'Eglise épiscopale de sa patrie.

rences, mais la grammaire est la même, et les règles pour les inflexions des mots ne varient pas. Elevé dans ces riches contrées qui forment aujourd'hui une partie de l'état du Michigan, l'Ottawa est bon fermier, et se façonne, avec plaisir, aux travaux de l'agriculture. L'Ojibwa, au contraire, vient de quitter un pays aride et montueux, il aime à poursuivre le gibier sur la neige de ses forêts natales, et il lui est pénible de passer une année entiére dans le même lieu.

Les superstitions des deux tribus ont aussi un air de famille; le culte consiste en actes d'adoration, arrachés par la terreur et adressés aux malins esprits, dont la colère poursuit ceux qui les négligent. Les cérémonies religieuses des Ottawas et des Ojibwas embrassent différentes formes particulières. Le *Metawawen* ressemble assez aux incantations et aux sorcelleries du moyen âge; le *Cheesekhewen* rappelle les oracles de l'antiquité païenne; — le *Sahsahguhwejegawen* est un sacrifice offert à la divinité suivant ses habitudes ou ses goûts supposés. Quelquefois on présente une pièce d'étoffe, quelquefois une fourrure, souvent un animal vivant. Après le sacrifice vient un festin, pendant lequel les différents objets sacrifiés à la divinité sont distribués parmi les convives. Les cérémonies superstitieuses de ces peuplades ont un caractère de variété et de bizarrerie qui étonne. Ainsi, lorsqu'un enfant a atteint l'âge de onze ou douze ans, ses parents lui ordonnent de se barbouiller le visage de noir et de jaune, jusqu'a ce qu'il ait reçu la visite de l'esprit commis à sa garde. Réduit par l'abstinence à un état de faiblesse, le corps influe sans peine sur l'esprit; on imagine que l'on a eu la vision souhaitée, et l'avenir de chacun est arrêté d'avance en conséquence. Chaque jeune Indien se fait en bois la représentation de ce qu'il croit avoir vu, et quand il

est en danger de maladie ou de mort, c'est sur ces images qu'il se repose pour sa guérison ou sa délivrance. La divinité qui figure le plus dans les traditions païennes se nomme Nane Boozhoa, et elle est en relation à la fois avec l'homme et avec tout le reste du règne animal. A ce dieu sont rapportées toutes les bénédictions dont on jouit, succès à la chasse, à la pêche, etc., etc. On représente Nane Boozhoa comme faisant des transmigrations, passant du corps d'un animal dans celui d'un autre, suivant ses caprices ou ses convenances.

L'endroit où le soleil se trouve à midi est assigné au Créateur de toutes choses, comme le lieu de sa résidence; les puissances subalternes habitent les autres parties du ciel. Le paradis est situé à l'ouest, celui des Indiens s'entend, car les hommes blancs ont, après leur mort, un séjour tout-à-fait distinct. La tradition suivante, qui a cours aussi dans ces parages, retarde beaucoup les progrès du Christianisme. Lorsque les missionnaires français vinrent, pour la première fois, évangéliser les sauvages, un grand nombre de ceux-ci, dit-on, furent convertis à la foi nouvelle; entr'autres, un vieillard, qui bientôt après tomba malade, et, selon toute apparence, expira. Chacun le croyait mort, mais il n'en revint pas moins à la vie et même à la santé. Parfaitement guéri, on remarqua qu'au lieu de retourner au temple chrétien et de suivre les pratiques de l'Evangile, il reprit ses habitudes païennes. Ses voisins ne manquèrent pas de lui demander la raison de ce changement. « Immédiatement après que j'eus rendu « le dernier soupir, répondit le vieillard, je me rendis au « ciel des blancs où les missionnaires m'avaient enseigné « à chercher le repos; je trouvai les portes fermées. Je « frappe : un être se présente à moi, sous un extérieur « conforme aux descriptions des *habits-noirs* (prêtres); « il me demanda ce que je faisais là. — Je cherche le

« ciel, répondis-je ; et en voici la preuve, ajoutai-je, en
« lui montrant mon rosaire et mon crucifix. — Ce n'est
« pas ici le paradis de l'homme rouge, répartit l'ange,
« mais celui de l'homme blanc. Va-t-en à l'ouest; tu
« trouveras là une porte ouverte pour toi. Je me remis en
« route; enfin, après avoir voyagé pendant bien des
« soleils, j'arrivai à l'endroit où cet astre se couche, et où
« je vis une troupe d'hommes de ma couleur se réjouis-
« sant ensemble. J'étais heureux de me sentir enfin arrivé
« à un lieu de repos; mais un des chefs s'approcha et me
« répéta la question que l'ange m'avait proposée au pa-
« radis des blancs. — Je suis un homme rouge, répartis-
« je, je viens pour la première fois au monde des esprits,
« et j'espère goûter du repos et du plaisir parmi mes
« compatriotes. — Oh non! répond le chef, je ne saurais
« t'accueillir ici; tu avais abandonné les habitudes des
« Indiens longtemps avant de quitter la terre; tu as
« servi le Dieu des blancs, il te faut donc aller là où le
« Dieu des blancs est chef. J'étais dans l'état le plus
« triste, jusqu'à ce qu'enfin je me réveillai. Je ne veux
« plus servir le Dieu des blancs, puisque son séjour ne
« doit pas nous appartenir; je ferai comme ont fait
« mes pères, et j'irai les rejoindre quand je délogerai
« d'ici. »

Des pratiques de magie et de sorcellerie se mêlent aux traitements qu'ils administrent en cas de maladie. Le grand Esprit, dont nous avons parlé plus haut, leur a enseigné, disent-ils, l'art de se servir des simples, et ils l'invoquent afin d'assurer le succès à leurs prescriptions médicales. Ainsi que la plupart des peuplades, pour lesquelles la magie remplace les préceptes et la véritable religion, ils sont très-versés dans l'art de composer les poisons les plus actifs, et ils ne font qu'un usage trop fréquent de ces dangereux auxiliaires. Un homme blanc

qui exerçait la profession de marchands de fourrures avait offensé un Indien. Celui-ci mit dans le fourneau de la pipe de son ennemi quelques grains d'un poison végétal; aussitôt l'Européen est frappé de cécité, et il ne parvint jamais depuis à recouvrer la vue. Chez les Indiens, les prêtres ont pour fonction principale d'interprêter les songes et de prédire l'avenir. Leur costume consiste en une espèce de jupon attaché, non pas autour de la ceinture, mais au cou et sur l'épaule droite, de manière à laisser un bras libre. On emploie, pour cet usage, une peau parfaitement assouplie, et préparée avec les fourrures en dehors. On la porte toujours en sens contraire de la direction des poils, de sorte qu'elle ne tarde pas à sembler hérissée et effrayante.

La chevelure du prêtre est coupée d'une façon singulière ; on la rase scrupuleusement, à l'exception d'une petite crête pareille à celle d'un coq, qui part du front et fait le tour de la tête pour aller finir à la nuque du cou. Un peu au-dessus des sourcils, on laisse subsister une bordure de cheveux qui traverse le front, et se projette comme le devant d'un chapeau de femme, tant elle se durcit sous les couches de graisse et de peinture qu'on y applique. Le sorcier s'attache souvent à l'oreille la peau de quelque oiseau dont le plumage est foncé. Il se barbouille ordinairement de suie.

Nous avons dit que les Indiens ajoutent beaucoup de foi à l'interprétation supposée des rêves. Les Européens se sont plus d'une fois prévalus de ces idées pour tromper les enfants des forêts. Ainsi sir William Jones, qui était surintendant des affaires indiennes pour le gouvernement anglais avant la révolution, reçut par un vaisseau un envoi de plusieurs habillements complets, richement brodés. Hendrick, roi d'une des cinq nations des Mohawks, était présent. Ce chef les admira beaucoup,

mais sans aller plus loin. Quelques jours après, il vint encore faire visite à sir William, et lui dit qu'il avait eu un rêve assez singulier. — Quel est-il ? lui demanda sir William. — Hendrick répondit qu'il avait rêvé que sir William lui faisait présent d'un de ces beaux habits arrivés de l'autre côté de l'eau. Sir William comprit ce dont il s'agissait, et donna au chef un de ces habillements les plus beaux. Hendrick se retira parfaitement satisfait. Peu de temps après, sir William se trouvant par hasard en compagnie du chef Indien, lui dit qu'il avait aussi rêvé. Hendrick fut très-curieux de savoir ce que c'était. J'ai songé, répliqua sir William, que vous m'aviez fait cadeau de tel territoire (ce territoire avait environ 5,000 acres d'étendue, et c'était le meilleur de ceux que baigne le Mohawk). Hendrick le lui donna immédiatement, mais il ajouta finement : Maintenant, sir William, je ne rêverai plus jamais de concert avec vous ; vous rêvez trop fort pour moi. — Ce territoire prit le nom de *Territoire du songe de sir William.*

Le caractère le plus saillant chez les Indiens, est leur insouciance déplorable. Debout au milieu d'eux, le missionnaire leur annonce en vain l'Evangile d'un ton qui indique assez son émotion ; il leur tient des discours comme celui qui faisait trembler Félix sur son trône ; mais on l'interrompt soudain pour lui demander du porc, du blé, du tabac, ou tout autre article de marchandise. Un des évangélistes de la Société épiscopale des Missions raconte, que pendant son séjour à Sault-Sainte-Marie, un Indien, qui demeurait à trente journées de distance de là, vint un jour le voir. Le ministre de Dieu lui donna à lui et à ses gens des provisions, et les invita à revenir le lendemain, dimanche, promettant de les traiter à dîner, et de leur parler ensuite du Dieu des hommes blancs. Le chef Indien convint de se rendre à cet enga-

gement, et arriva en effet, mais tout seul, et sans son escorte de la veille. De plus, il s'était barbouillé la figure de la manière la plus ridicule. « Ou sont vos ca-« marades? demanda le missionnaire.—Ils se trouvaient « trop ivres pour m'accompagner, répondit l'homme des « bois, mais ayant promis personnellement de venir, je « me suis abstenu de boire. » On dîna, puis il y eut une conversation sur la nécessité pour l'Indien d'embrasser la religion chrétienne ; le missionnaire raconta la chûte de nos premiers parents, la rédemption du monde par le fils du grand Esprit, enfin mille points de religion que lui suggérait sa pensée, et qui s'amenaient naturellement les uns les autres. Pendant la durée de ce discours, l'orateur voyait avec satisfaction son compagnon écouter attentivement et respectueusement, fumer seulement à de courts intervalles, enfin déposer définitivement sa pipe sur le plancher. C'était là, pensait-il, une preuve de conviction et d'intérêt. Lorsque le sermon fut terminé, le guerrier se leva d'un air tout-a-fait majestueux, donna une poignée de main, et passa le calumet de paix à tous les assistants, suivant les habitudes indiennes, puis il prit à son tour la parole. Il remercia le missionnaire de ce qu'il venait d'entendre sur la religion des blancs; c'était très-beau, et il ne manquerait pas d'y réfléchir pendant l'hiver, assis près du feu de son wigwam: « Mais, « ajouta-t-il, j'ai surtout pensé à la bonté que vous « m'avez témoignée en me donnant des vivres, hier, à « moi, et aux miens. Je me propose donc de vous « prier de m'en accorder encore pour la quinzaine « prochaine. »

Les Indiens ont le plus grand respect pour les corps de leurs rois et de leurs chefs. Quand un personnage important meurt, on commence par enlever du cadavre la peau aussi parfaitement que possible. Le corps est

ensuite exposé au soleil, et lorsqu'il est suffisamment sec on le remet dans la peau, en ayant soin de remplir les vides de sable blanc très-menu. Par ce procédé, les Indiens peuvent conserver, pendant un grand nombre d'années, les restes de leurs chefs de tribus.

Les corps sont ensuite déposés sur une planche élevée au-dessus du sol. D'un côté de la chambre on place une idole, et un prêtre veille nuit et jour, commis à la garde des idoles, et chargé d'entretenir le feu.

A la mort d'une personne de la classe ordinaire, les Indiens creusent, avec des pieux pointus, un trou destiné à recevoir le corps, qu'on enveloppe de fourrures, et qu'on dépose, dans la fosse, sur des morceaux de bois. Il est ensuite recouvert de terre. Lorsque l'enterrement est fini, le service funèbre commence, conduit par des femmes, qui se barbouillent la figure d'huile et de charbon. La cérémonie consiste en des cris et des hurlements qu'on fait durer pendant vingt-quatre heures.

Si les naturels de l'Amérique du Nord sont soupçonneux et défiants, cela tient trop souvent aux traitements indignes qu'ils reçoivent des blancs. Ils n'apprécient pas non plus, et pour le même motif, les services qu'on leur rend, ni les intentions bienveillantes des missionnaires à leur égard. Tout Européen, suivant eux, est dirigé par des vues sordides d'intérêt personnel ; ils assimilent les évangélistes aux marchands-fourreurs, dont ils ont fréquemment à se plaindre.

C'est avec des peuplades de ce caractère, que le ministre de la Parole de vérité se trouve en contact pendant près de quinze jours consécutifs, alors que, réunis de tous les points de la rive septentrionale du lac Huron et du lac Supérieur, ils viennent recevoir les approvisionnements et les secours qui leur sont alloués par le gouvernement britannique. Il y a quelques années

le nombre d'individus qui s'assemblaient annuellement pour ces distributions, variait de trois à six mille; l'été dernier il n'y en avait que 1,878, et ce chiffre peut indiquer d'une manière assez exacte celui de la population au nord des deux lacs Supérieur et Huron. Si l'on tient compte des maladies et d'autres circonstances analogues, la totalité ne s'élève pas à plus de 2,200, triste débris d'une des principales tribus de l'Amérique septentrionale, déplorable monument des ravages portés au milieu de ces peuplades primitives, par les vices de prétendus chrétiens. Laisserons-nous ces fils des forêts s'anéantir et disparaître entièrement sans faire luire à leurs regards la clarté de l'Evangile ?

NOUVELLES RÉCENTES.

M. Arbousset, que l'état précaire de sa santé avait contraint, malgré lui, de suspendre ses occupations, est toujours au Cap, où il prépare la publication d'un ouvrage anglais sur la mission française du Sud de l'Afrique. De nombreux souscripteurs se sont déjà présentés pour l'encourager dans cette entreprise, et il compte mettre bientôt sous presse son intéressant travail.

De retour d'un voyage aux frontières de la colonie, le gouverneur, sir Pérégrine Maitland, ajoute son témoignage à celui de toutes les personnes qui ont constaté les heureux résultats des efforts de nos missionnaires. Il a vu Moshesh et M. Casalis, et il a été très réjoui de la situation des établissements français. Sir P. Maitland ayant demandé à M. Maeder un portrait du roi des Bassoutos, notre frère lui a donné une copie du dessin que nous publierons dans notre première livraison de l'année prochaine.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.


Library


I-7 v.21
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9814